



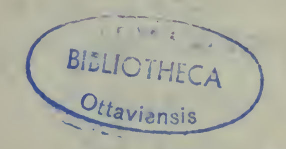


G. Acolythus

Bajocensis

1789

PRÉSERVATIF
POUR
LES FIDELES.



PRESERVATIF

POUR

LES FIDELES,

Contre les sophismes & les impiétés des Incrédules,

Où l'on développe les principales preuves de la Religion Chrétienne, & l'on détruit les objections formées contre elle.

Videte ne quis vos decipiat per Philosophiam & inanem fallaciam.

Prenez garde qu'on ne vous séduise par les faux raisonnemens d'une vaine Philosophie. *Coloss. c.* II. *v.* 8.



A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, Libraires, rue S. Jean de Beauvais.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Permission.



PRÉFACE.

N'EST-IL pas étonnant de voir l'incrédulité tant de fois confondue & désarmée, renouveller chaque jour ses attaques contre la Religion chrétienne ? L'expérience du passé ne sçauroit la rendre ni plus sage ni plus réservée.

Semblable à ces mauvais plaideurs, qui, ne se tenant jamais pour vaincus, quoiqu'ils aient si souvent succombé, rappellent sans cesse leurs anciennes chicanes, & ne s'occupent qu'à leur donner une nouvelle forme ; l'Incrédule en imite parfaitement la conduite à l'égard du Christianisme. Ce sont toujours les mêmes sophismes, les mêmes calomnies tant de fois dissipées qu'il reproduit, les mêmes moyens si souvent détruits, qu'il tâche de faire revivre ; en un mot, il ne répéte & ne rebat que ce qui a été objecté il y a plus de quinze cens ans. Qu'il juge du succès de ses tentatives par celui qu'elles ont eu dans un tems, où tout concouroit à leur procurer le triomphe le plus complet.

Mais ſon aveuglement eſt d'autant plus déplorable, qu'il combat contre lui-même & ſes propres intérêts, en ſe déclarant contre la Révélation ; c'eſt un malade qui, dans ſa frénéſie, repouſſe le remede ſouverain qu'on lui préſente ; un malheureux qui préfère l'extrémité de la misère au comble du bonheur qu'on voudroit lui procurer.

Il n'y a en effet que l'Incrédule qui perde dans les combats qu'il livre à la Religion chrétienne. Elle eſt toujours ce qu'elle a jamais été, ſon fonds ne change ni ne diminue, l'éclat de ſon origine toute céleſte ſera toujours ſenſible pour quiconque voudra l'enviſager avec un eſprit de paix & de ſincérité. Oui, que l'Incrédule réprime pour un moment la violence de ſes paſſions, qu'il faſſe taire les murmures d'une orgueilleuſe raiſon, & il ne tardera pas à reconnoître combien la Religion chrétienne eſt analogue à tous ſes beſoins, & par conſéquent digne de Dieu.

Ce qui indiſpoſe le plus contr'elle l'eſprit & le cœur humain, c'eſt l'auſtérité de ſa morale & l'obſcurité de ſes dogmes. Mais je le demande ; ſi le Chriſtianiſme étoit une œuvre de politique, ou d'impoſture, ſon Auteur, qui

devoit assurément connoître les hommes, s'y seroit-il pris ainsi pour faire recevoir sa Religion, la répandre & la maintenir? Où sont les cultes d'invention humaine, qui aient été formés sur un pareil plan? On sçait assez ce qu'étoit l'Idolâtrie, ce qu'est encore le Mahométisme, & combien ces Sectes sont redevables de leur établissement & de leur durée, aux passions qu'elles favorisent sur tant de points.

Il n'en est pas ainsi de la Religion chrétienne. C'est en combattant toutes les inclinations déréglées de l'homme, en les réprimant sans aucun ménagement & sans retour, qu'elle s'est établie & répandue par-tout. Quel succès devoit-elle naturellement se promettre? Un peu d'attention sur nous-mêmes, & nous sentirons que la morale Chrétienne ne pouvoit être plus proportionnée aux maladies de notre ame; que tout ce qu'elle renferme étoit nécessaire pour rendre à l'homme sa première dignité & la grandeur qui lui convient; en un mot, nous verrons que tout y est propre à procurer à l'homme la paix & le bonheur auquel il doit tendre, & que si elle étoit moins austère, plus accommodante à nos penchans & à nos desirs, elle ne se-

roit plus digne de Dieu. Tous les hommes avoient inutilement travaillé à composer un si beau plan de réforme ; tous leurs efforts n'avoient servi qu'à en faire sentir l'impuissance, en augmentant le mal. Ce plan , dont chacun a senti la nécessité, se trouve parfaitement exécuté dans la morale Chrétienne ; elle a produit un changement merveilleux dans l'esprit & le cœur de l'homme. Convenons donc qu'elle ne peut avoir qu'une origine céleste.

Elle est unie, il est vrai, à des dogmes qui sont incompréhensibles ; mais n'est-il pas utile & nécessaire pour nous qu'ils le soient ? Notre état actuel ne gagne-t-il pas infiniment à marcher dans cette sainte obscurité ? Nous nous étions trop éloignés de la vérité, pour pouvoir la contempler aussi-tôt sans aucun voile ; il falloit nous en rapprocher par degrés, nous la présenter d'abord sous des ombres & des figures, ensuite un peu plus à découvert , pour nous disposer à la voir enfin sans nuage & sans énigmes.

Ne cherchons pas à nous tromper. Nous sentons assez quel est l'orgueil de notre raison, combien elle aime l'indépendance , combien elle fuit toute espece de joug. C'est une des plaies que

le péché nous a faites, une ſuite de la révolte de l'homme contre ſon Dieu. Pour être guérie & rétablie dans l'ordre, ſa raiſon avoit beſoin d'être humiliée & comme captivée ſous l'obéiſſance qu'elle doit à ſon Dieu. Or, ſi tout étoit clair, ſenſible, évident dans la Religion, quel ſacrifice la raiſon feroit-elle à ſon Auteur? Où ſeroit le mérite de ſa ſoumiſſion? Mais la foi ayant pour objet des Myſtères profonds, des dogmes incompréhenſibles, ſon obéiſſance rend alors à l'Etre ſuprême un hommage vraiment digne de lui; puiſqu'elle croit ſans héſiter ce qu'il a dit, ſans vouloir le pénétrer ni le comprendre, dès qu'il eſt conſtant qu'il a parlé.

Tout ce que la raiſon demande, c'eſt de s'aſſurer s'il a effectivement parlé. Or c'eſt ici où elle a ſon plein exercice, où elle voit clair dans la Religion chrétienne, puiſqu'une multitude de faits également divins, atteſtés d'âge en âge, & ſouvent renouvellés à chaque génération, lui garantiſſent la légitimité de ſon obéiſſance; faits dont on ne peut conteſter la certitude, ſans renoncer à toutes les lumieres de cette raiſon, aux principes les plus conſtans, les plus univerſellement reçus.

L'Incrédule ſera donc réduit à ſoutenir, que Dieu ne peut exiger de ſa créature la foi des objets, que ſa raiſon ne peut comprendre. On ſent, pour ne rien dire de plus, toute la témérité d'une pareille aſſertion, qui conduiroit juſqu'à dire qu'on n'eſt point obligé de croire en Dieu, puiſqu'il eſt incompréhenſible.

Sous quelque face qu'on enviſage la Religion chrétienne, tout y eſt donc digne de Dieu, excellemment proportionné à la nature & aux beſoins de l'homme. S'il y a quelque choſe d'incroyable ; c'eſt l'aveuglement de l'Incrédule, qui refuſe encore de reconnoître la divinité d'une Religion établie ſur toutes les preuves, qu'un homme ſenſé peut raiſonnablement exiger.

Mais cet aveuglement même ſe tourne en preuve de la vérité d'un des points fondamentaux de ſa Doctrine. Car elle a principalement pour fin, de nous faire connoître la profondeur de nos ténèbres, la corruption de notre volonté, & le beſoin qu'elle a d'une grace toute-puiſſante pour être réparée. La foi nous apprend que la lumière ne ſert qu'à aveugler de plus en plus celui que Dieu n'éclaire pas ; & que tous les moyens extérieurs deviennent inutiles

pour celui dont il ne touche pas le cœur.

Or, y a-t-il rien de plus propre à nous convaincre de cette double vérité, que la conduite de l'Incrédule ? Livré à lui-même, la lumière qui brille de toutes parts ne ſert qu'à le précipiter chaque jour dans de nouveaux égaremens ; tant de moyens de ſalut qui lui ſont offerts, ne font qu'aigrir & irriter ſes paſſions ; le reméde devient pour lui un poiſon. Qu'il faut donc que la malignité du cœur humain ſoit grande ! Que la Religion chrétienne eſt vraie ! puiſqu'elle ſe réduit en dernière analyſe à nous montrer notre impuiſſance, & à nous en faire trouver le reméde en Jeſus-Chriſt.

Nous avons tâché de réunir dans l'ouvrage, que nous préſentons au Public, les principales preuves qui en établiſſent la divinité. En réfutant tout ce que l'Incrédule a pû lui oppoſer, nous avons eu ſoin de ne rien omettre de ce qui pouvoit confirmer les Fideles dans leur Foi, & leur en prouver la ſolidité. Pour démontrer l'inutilité de tous les efforts de l'Incrédule, qui prétend s'autoriſer du Peuple Juif, nous faiſons voir que ce Peuple eſt dans tous ſes états, dans ſa ruine, ſa diſperſion & ſa conſer-

vation, la preuve la plus complette de la divinité de notre Religion. Nous développons les oracles de ſes Prophetes ſur ſa future converſion au Meſſie qu'il méconnoît, nous prouvons la certitude d'un événement, qui ſera ſi glorieux pour Jeſus-Chriſt, & nous expoſons les grands avantages que l'Egliſe en doit retirer.

Mais comme tous ces objets ſi importans ſuppoſent la divinité de la Religion des Juifs, & que l'Incrédule la conteſte quoiqu'il cherche à s'autoriſer de leur ſuffrage, nous établiſſons la vérité de cette Religion, qui eſt le fondement de la nôtre, par l'exiſtence de ſes miracles, de ſes Prophéties, dont nous prouvons la certitude irréfragable. L'excellence de ſes loix, la ſainteté de ſa Doctrine nous ont fourni de nouvelles preuves de ſa divinité ; & nous avons détruit tout ce que l'Incrédule a pû lui oppoſer. Revenant enſuite à la Religion chrétienne, tout ce que nous avons dit de celle des Juifs nous donne lieu de montrer la divinité de la première, par la perpétuité de ſon exiſtence qui remonte juſqu'à l'origine du monde ; & nous faiſons voir quel eſt l'aveuglement de l'Incrédule, qui oſe donner à l'Idolâtrie & au Polythéiſme des prérogatives d'antiquité ſur toutes les autres Religions.

Après avoir établi contre l'Incrédule la nécessité des Livres pour instruire les hommes de leurs devoirs envers leur Auteur, ceux de l'Evangile nous présentent dans tous les caractères qu'ils réunissent une preuve complette de leur divinité; & nous n'aurions besoin que de l'aveu de l'Incrédule même, pour prouver la certitude & l'authenticité des faits qu'ils contiennent. Nous expliquons comment ceux qui n'ont point connu ces Livres, & à qui Jesus-Christ n'a point été prêché, seront justement condamnés, & nous prouvons que les choses incompréhensibles que contient l'Evangile, ne sont point une raison pour refuser d'y croire. Nous faisons voir ensuite combien les dogmes sont essentiellement liés aux devoirs que la morale nous prescrit; & après avoir montré l'excellence de celle de la Religion chrétienne, nous exposons les grands avantages qu'elle a procurés à la Société, nous montrons qu'elle est incapable de lui nuire, combien ses fideles Disciples aiment l'ordre, combien leur respect & leur soumission pour les Puissances de la terre sont inaltérables.

La Religion chrétienne une fois vengée des calomnies de l'Incrédule, il n'a

pas été difficile de prouver qu'il eſt ſeul coupable de tous les excès dont il nous accuſe. Nous avons détaillé ſes erreurs ſur la création, ſur l'unité d'un ſeul principe, ſur la Providence, ſur la toute-puiſſance de Dieu, ſur l'immortalité de l'ame, ſur la fin & le bonheur de l'homme, ſur la néceſſité d'un lieu de ſupplice pour l'autre vie & l'éternité des peines des méchans ; & nous les avons pleinement réfutées en établiſſant les vérités contraires.

Nous diſcutons encore ſes paradoxes ſur l'éducation ; nous expoſons & combattons ſes égaremens ſur la morale, qui vont juſqu'à ſauver ceux qui n'auront connu ni aimé leur Dieu, juſqu'à détruire la néceſſité de la prière, anéantir le beſoin du ſecours du Ciel pour faire le bien & changer ſa volonté ; qui autoriſent les plus grands déſordres, qui arment les hommes les uns contre les autres ; en un mot, qui établiſſent l'empire de toutes les paſſions. Enfin, pour ne laiſſer à l'Incrédule aucun retranchement, nous prouvons que la tolérance de toutes les Religions va à les anéantir toutes, qu'il ne peut y avoir qu'une Religion qui mérite nos hommages, & que la Religion chrétienne eſt la ſeule

qui doive être admiſe ; nous montrons qu'on a tort de l'accuſer d'une intolérance outrée, que ce reproche ne peut tomber que ſur les cultes qui lui ſont étrangers. La ſeconde Partie de notre Ouvrage eſt employée à répondre à la Lettre que Rouſſeau a écrite pour juſtifier les égaremens de ſon Emile.

Après lui avoir fait ſentir combien ſont mal fondées ſes plaintes ſur les traitemens qu'il a eſſuyés, & combien ſes récriminations ſont indécentes on démontre la fauſſeté du principe fondamental de ſes raiſonnemens, en prouvant contre cet Incrédule qu'il y a une perverſité originelle dans le cœur humain. Nous revenons encore à ſon plan d'éducation, dont nous développons les funeſtes conſéquences. Nous lui prouvons que la pluralité des principes qu'il eſt tenté d'admettre, renverſe l'unité de Dieu, dégrade la Divinité, & ne ſçauroit, ni expliquer la conſtitution de l'Univers, ni réſoudre les difficultés ſur l'origine du mal.

Comme Rouſſeau prétend neanmoins au titre de vrai Chrétien, nous faiſons voir que ſon Chriſtianiſme eſt d'une eſpece ſinguliere, & propre à lui ſeul, qu'il eſt continuellement en contradiction avec lui-même, & qu'il n'a que des ſo-

phiſmes & des falſifications à employer ; pour prouver que nos myſtères combattent la ſaine raiſon. Nous traitons de nouveau la néceſſité du témoignage humain pour les faits ſurnaturels, & nous démontrons de plus en plus la certitude inébranlable des faits qui conſtatent la divinité de notre Religion.

Qui ne ſe félicitera du bonheur qu'il a de connoître & de ſuivre une Religion ſi raiſonnable, ſi bien fondée ! Qui ne ſe ſentira porté à s'y attacher de plus en plus, lorſqu'il contemplera cet ordre éclatant de faits ſi merveilleux, cette connexion de tous les tems, qui ſe rendent un témoignage ſi bien ſoutenu ! Le préſent nous oblige d'ajouter une foi entière au paſſé, en confirmant les faits les plus anciens, les plus éloignés, par ceux qu'il nous remet encore ſous les yeux. Quel eſt l'eſprit qui conſerve quelque reſte d'amour du vrai, quelque zèle pour ſon ſalut qui puiſſe ſe refuſer à une autorité ſi viſiblement divine? *Quem non moveat ad credendum tantus ab initio ipſe rerum geſtarum ordo, & ipſa connexio temporum, præteritis fidem de præſentibus faciens, priora poſterioribus, & recentioribus antiqua confirmans?* S. Auguſt.

PRESERVATIF



PRÉSERVATIF POUR LES FIDELES,

Contre les ſophiſmes & les impiétés des Incrédules.

DANS un ſiécle où l'incrédulité fait les derniers efforts pour corrompre la foi des Fidèles, pourroit-on prendre trop de moyens pour les garantir des écueils qui les environnent de toutes parts ? La Religion chrétienne ne perdit jamais à être connue, & les mépris qu'elle eſſuie viennent en partie de ce qu'elle eſt ignorée ou défigurée par les calomnies de ſes adverſaires. Pour prévenir ces deux ſources d'incrédulité, & confirmer nos frères dans la foi, nous allons expoſer dans tout leur jour les preuves invincibles que notre Religion nous fournit de ſa divinité ; nous la préſenterons ſous tous les différens points de vue dont elle eſt ſuſceptible, & partout nous verrons combien elle eſt digne de nos hommages & de notre attachement. A la lumière de ce flambeau nous ſuivrons l'incrédulité dans tous

ses replis, & nous dissiperons sans peine les ténèbres de ses sophismes, l'illusion de ses raisonnemens. L'incrédule ne pourra se plaindre, lorsque nous choisirons pour plaider sa cause, l'homme le plus capable d'en défendre les intérêts & d'en faire valoir les moyens. Tout le monde connoît avec quel art & quelle éloquence M. Rousseau sçait manier les raisons qui servent de prétexte à l'incrédulité ; c'est aussi cet adversaire que nous opposerons à la Religion chrétienne.

Dès son berceau cette Religion a eu des ennemis à combattre, & toujours elle est sortie victorieuse des assauts qu'on lui a livrés. Le Juif trompé dans son orgueilleuse attente, n'a rien épargné pour l'étouffer dans sa naissance. L'Idolâtre en fureur s'est armé de toute sa puissance pour en extirper jusqu'aux moindres vestiges. Le Philosophe, trop enivré de lui-même pour atteindre à la sagesse de la folie de la croix, a mis en œuvre toutes les subtilités du raisonnement pour la décrier & la rendre ridicule. Qu'est-il arrivé ? La Religion chrétienne a triomphé de toutes ces especes de conspirations. Le Juif dépouillé de ses anciennes prérogatives, est resté couvert d'un opprobre qui dure autant que son aveuglement. L'Idolâtre confus a brisé ses Idoles pour adorer le seul vrai Dieu. Le Sage, le Philosophe a humilié sa raison, captivé son intelligence sous la sainte obscurité des dogmes & des mystères ; que faut-il encore pour s'assurer de la divinité de notre Religion ? Les restes d'une incrédulité si pleinement confondue, seroient-ils recevables à nous demander de nouvelles discussions ? Tous les préjugés sont en faveur de la Religion chrétienne ; elle ne s'est point introduite dans le monde par force ou par artifice ;

on ne l'a reçue, on n'a reconnu ſa divinité qu'après de longs & de mûrs examens; & l'Univers d'abord déchaîné contr'elle, n'a pû ſe rendre enfin qu'à la force & à l'évidence de ſes preuves. Voyons cependant ce qu'on lui oppoſe. Puiſſent nos Philoſophes imiter l'exemple de tant de grands hommes qui, d'ennemis déclarés de notre Religion, en ſont devenus les humbles & fidèles diſciples, après l'avoir mieux connue.

CHAPITRE PREMIER.

Vains efforts de l'incrédule pour combattre la Religion chrétienne par l'autorité des Juifs. Ils ſont dans tous leurs états une preuve éclatante de ſa divinité.

On a déja démontré à M. Rouſſeau (*a*) l'impuiſſance de tous les moyens qu'il a empruntés des Juifs, pour attaquer la Religion chrétienne: on lui a fait voir que tous ces vains prétextes ſe tournent en preuves de cette Religion: les témoignages puiſés dans les livres de l'ancien Teſtament, ont clairement prouvé que tous les caractères du vrai Meſſie conviennent parfaitement à Jeſus-Chriſt: ils nous ont fait ſentir quel eſt l'aveuglement des Juifs, qui refuſent encore de le reconnoître; mais cet aveuglement, comme nous avons vû, ne ſert qu'à donner à Jeſus-Chriſt le dernier trait de reſſemblance avec le Meſſie que les Prophetes ont annoncé, puiſqu'ils

(*a*) Dans la divinité de la Religion chrétienne vengée des ſophiſmes de Jean-Jacques Rouſſeau.

ont prédit qu'il feroit méconnu & rejetté par les Juifs, La ruine de leur ville & de leur Temple, leur difperfion arrivée après qu'ils ont mis à mort Jefus-Chrift, fuffiroient feules pour nous obliger de lui appliquer toutes les prédictions qui concernent le Meffie, parce que les Prophetes ont réuni fa venue avec la ruine des Juifs & leur difperfion, & qu'ils ont prédit ces événemens comme la peine des outrages & de la mort que les Juifs lui feroient fouffrir. Enfin leurs tentatives redoublées & toujours inutiles pour rétablir leur Temple, contre l'arrêt de Jefus-Chrift, lui affurent invinciblement les qualités du Meffie, & confondent pour jamais leur incrédulité.

C'eft ainfi que ce peuple rend malgré lui un témoignage perfévérant à la venue du Meffie; fon infidélité devient un des principaux fondemens de notre foi; la punition fi éclatante exercée fur lui, publie partout que Jefus-Chrift qu'il a rejetté, eft ce Meffie fi long-tems prédit & attendu.

Et en effet, quel autre crime que le refus de fe foumettre au Sauveur qui lui étoit promis, a pû attirer fur ce peuple de fi terribles châtimens? Sous fes Juges il avoit commis des crimes fans nombre; fon idolâtrie l'avoit rendu efclave des peuples voifins; mais à peine crioit-il vers le ciel, que fon Dieu bientôt touché de compaffion à la vue de fes maux, ne tardoit pas à lui envoyer des libérateurs. Sous la domination de fes Rois, ce peuple n'a encore ceffé de multiplier fes idolâtries, d'accumuler fes défordres, & tant d'abominations n'ont été punies que par foixante & dix ans de captivité. Mais voici dix-fept fiécles que ce peuple languit fous la plus dure captivité qu'on puiffe éprouver. Jamais on n'a vû une pa-

reille désolation, & tant de maux fondre sur un seul peuple. Il crie, il gémit, & sa priere se tourne contre lui-même: Dieu est toujours sourd & insensible à ses larmes. Quel crime & quel attentat plus grand, que l'idolâtrie, a donc fait tarir pour lui la source de ces anciennes miséricordes dont Dieu l'avoit favorisé ? Depuis longtems il ne sert plus les Dieux étrangers ; & lorsque Jesus-Christ a paru au milieu de lui, le culte divin n'avoit jamais eu autant d'éclat, de pompe & de magnificence. Si Jesus-Christ, comme il le prétend, étoit un imposteur, son zèle pour le rejetter & le proscrire, ne devoit-il pas lui rendre encore son Dieu plus favorable, puisque par-là il lui donnoit un témoignage signalé de son inviolable attachement ?

Tout ceci est une énigme pour ce peuple aveuglé ; il se taît & ne peut comprendre ce qui rend Dieu si inexorable à son égard. Mais qu'il se rappelle ces accablantes paroles que Jesus-Christ lui adressoit : *achevez de mettre le comble à la mesure de vos peres. Je vais vous envoyer des Prophetes, des Sages & des Docteurs : vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres, vous en fouetterez d'autres dans vos Synagogues, vous les persécuterez de ville en ville, afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre, retombe sur vous.* Qu'il se souvienne de cette terrible imprécation qu'il a faite sur lui-même. *Que son sang*, s'écrioient leurs peres, *retombe sur nous & sur nos enfans. SANGUIS EJUS SUPER NOS ET SUPER FILIOS NOSTROS.* C'est ce sang qui leur est redemandé ; c'est lui qui a fait tomber sur eux & leur postérité tout le poids de la colère & de la vengeance divine. *Nous n'avons point*, ont-ils dit, *d'autre Roi que*

Matth. XXIII.

Ibid. XXVII.

César. Ils ont été traités comme ils le desiroient; ils sont devenus les malheureux esclaves des Rois & des Nations.

Mais ce n'est pas le seul avantage que la Religion chrétienne tire de l'état actuel du peuple Juif. Outre les moyens qu'il nous met en main pour combattre nos adversaires, il fournit encore à ceux qui lui ont été substitués, la plus importante leçon. *Ne les exterminez pas, Seigneur,*
Psal. 58. (disoit un Prophete au nom du Messie) *de peur que mon peuple n'oublie la maniere dont vous les avez traités; mais dispersez-les par votre puissance, & humiliez-les, vous qui êtes mon protecteur.* Ainsi ce peuple ne subsiste que pour publier par-tout l'arrêt de sa condamnation. La Justice divine s'est rendue comme visible dans sa personne, afin qu'il fût pour nous un spectacle continuel des Jugemens qu'elle exerce sur ces enfans ingrats & rebelles. Ce peuple, dans sa réprobation & son incrédulité, nous apprend à ne point nous élever de la miséricorde si gratuite dont la bonté divine a usé à notre égard. Son orgueil & sa vaine confiance dans ses propres efforts, & les œuvres impuissantes de la loi, l'ont précipité dans tous
Rom. X. les malheurs dont il est accablé. *Ignorant la Justice qui vient de Dieu, & s'efforçant d'établir sa propre Justice, il ne s'est point soumis à Dieu pour recevoir la justice qui vient de lui. Cette Justice,*
Rom. IX. *qu'il cherchoit avec tant d'ardeur, s'est éloignée de lui, parce qu'il a osé prétendre y parvenir par les œuvres de ses mains, au lieu d'y aspirer uniquement par la foi.* C'est ainsi qu'il s'est heurté contre Jesus-Christ, qui est devenu pour lui une pierre d'achoppement. Il a méprisé tous les biens spirituels de sa grace & de son amour que le Sauveur venoit lui offrir, comme étant injurieux à l'idée

qu'il s'étoit formée de ses mérites, de sa force & de sa vertu.

Dieu, pour manifester à jamais la nécessité de cette justice qu'il communique par la foi, pour fournir à tous les hommes un exemple éclatant de son indépendance dans la distribution de ses dons, a voulu renfermer tous les peuples dans l'incrédulité. En substituant les uns aux autres, le Gentil au Juif, le Juif au Gentil, il a voulu ôter à tous tout sujet de se glorifier, toute apparence de mérites personnels. Celui qui est rejetté ne peut accuser que son incrédulité ; il ne peut contester avec Dieu, qui est le maître de tirer de la même masse des vases d'honneur & des vases d'ignominie, & à qui nul n'a donné le premier quelque chose dont il puisse prétendre la récompense. Celui au contraire qui est choisi pour succéder à ceux qui sont retranchés, ne peut attribuer son discernement & sa vocation, qu'à la seule miséricorde qui l'a fait passer des ténèbres de l'incrédulité à la lumière de la Foi. Il voit dans ceux qui lui ont cédé la place, ce qu'il étoit avant que Dieu portât ses regards sur lui, & ce qu'il peut devenir si Dieu le laisse retomber dans ses premiers égaremens. Par cette conduite de Dieu, tous sont réduits au silence devant lui, tous sont obligés de s'anéantir.

Telle est l'importante instruction que nous tirons de l'infidélité des Juifs. Prenez garde de vous élever, nous crient-ils dans leur malheur. Il est vrai que nous avons été retranchés & que vous avez été entés à notre place ; mais ne vous élevez pas ; ne vous glorifiez pas de la miséricorde que vous avez reçue ; tremblez au contraire, & craignez, en considérant la terrible sévérité dont Dieu a usé à l'égard des branches

naturelles. Car ſi Dieu ne nous a point épargnés, vous ſeriez auſſi retranchés, ſi vous deveniez les imitateurs de notre orgueil & de notre infidélité;
Rom. XI. *& tu excideris.*

Rouſſeau y a-t'il donc penſé, de vouloir ſe ſervir du Peuple Juif pour combattre la Religion chrétienne ? Ce peuple n'eſt fait que pour elle, & dans tous les états où il a paſſé, dans ſa ruine & ſa diſperſion, il eſt la plus grande preuve de cette Religion; preuve ſi déciſive & ſi convaincante, qu'il faut être déterminé à ne rien croire pour refuſer de s'y rendre.

Mais quelle force & quel nouvel éclat cette preuve ne reçoit-elle pas de la conſervation ſi ſoutenue & ſi perſévérante de ce peuple diſperſé? Y eut-il en effet de merveille plus étonnante, de preuve plus frappante de la divinité de notre Religion ? Ne faut-il pas qu'une main inviſible & toute-puiſſante préſide à la conſervation d'un peuple, que tout concouroit à anéantir ? Diviſé en une multitude de parties, banni & répandu dans des pays dont la langue & les mœurs étoient ſi différentes des ſiennes, n'ayant plus ni lieu ni ville où il pût vivre ſelon ſes loix, & établir des Magiſtrats & des Juges tirés de ſon ſein pour ſe gouverner ; n'étant plus lié par les anciens exercices de ſa Religion ; devenu par-tout l'objet du mépris & de la haine univerſelle ; mille fois accablé des coups qu'on lui portoit & ſur le penchant de ſa ruine, tout conſpirant à ſa perte & à ſa deſtruction ; ce peuple, quoique toujours miſérable, ſubſiſte toujours, malgré ſa miſère, malgré tous les efforts combinés des peuples & des nations pour l'anéantir. Dans une ſi longue & ſi grande détreſſe, naturellement il eût dû chercher à ſe confondre avec les autres peuples, à

ſupprimer tous les titres & toutes les marques de ſon ancienne origine ; cependant, contre le cours ordinaire de tous les événemens, ce peuple n'a ceſſé de ſe perpétuer.

Il a vû la fin & l'extinction de ceux mêmes qui l'avoient ſubjugué ; lui ſeul a ſurvécu à tous les autres. Où ſont aujourd'hui les anciens Aſſyriens, les Mèdes, les Perſes, les Grecs, les Gaulois & les Romains ? Qui peut les démêler de cette multitude de peuples qui ſe ſont établis dans leurs contrées, & qui en ont fait la conquête ? La trace de toutes ces Nations s'eſt entierement effacée, & elles ſe ſont ſucceſſivement confondues avec celles qui les ont aſſujetties. Les Juifs auroient dû, plus qu'aucun autre peuple, ſubir le même ſort, parce qu'il n'y en a pas un qui ait eſſuyé autant de malheurs & de révolutions. Cependant, qui n'admirera ce prodige étonnant ! il eſt le ſeul qui ſe ſoit conſervé au milieu de la décadence de tous les autres. Il a vu s'éclipſer toutes ces Nations dont il étoit devenu la proie ; & parmi tous ces débris & ces bouleverſemens, il s'eſt perpétué depuis Abraham juſqu'à nous ſans la moindre interruption. Le miracle n'eſt-il pas ici ſenſible ? Ne faut il pas que le tout-puiſſant ait veillé d'une maniere extraordinaire à la garde de ce peuple, & arrêté par la force de ſon bras l'effet naturel de tant de moyens qui conſpiroient pour le perdre & l'exterminer.

Mais cette protection ſi ſinguliere eſt une ſuite des promeſſes que Dieu avoit faites à ſon peuple ; elle acheve de montrer la divinité des écritures qui avoient annoncé tant de ſiecles auparavant, un prodige auſſi inoui. *Iſrael, ne crains pas, tu m'appartiens. Lorſque tu paſſeras au milieu des eaux, je ſerai avec toi, & les fleuves ne te ſub-* Iſa. XLIII.

mergeront point. Lorsque tu marcheras au milieu du feu, tu n'en seras pas brûlé, & les flammes ne te consumeront point. Ne crains point, Jacob mon serviteur, dit le Seigneur, *parce que je suis avec toi.*
Jerem. XLVI. *J'exterminerai entièrement toutes les Nations parmi lesquelles je t'ai dispersé; mais pour toi je ne t'exterminerai point entierement; je me contenterai de te punir selon les regles de ma justice, car je ne dois*
Amos IX. *pas te traiter comme innocent; je donnerai seulement mes ordres pour que la maison d'Israel soit dispersée dans toutes les Nations, par une agitation semblable à celle que l'on donne au bled quand on le secoue dans un crible.* Et pour montrer la certitude & l'immobilité de cette parole qui devoit conserver à jamais le peuple Juif, Dieu ajoute: *Si ce n'est pas moi qui*
Jerem. XXXII. *ai donné des loix au ciel & à la terre, qui ai établi l'ordre & la succession du jour & de la nuit, je pourrai rejetter la postérité de Jacob & celle de David mon serviteur. Si l'ordre & les loix que j'ai établis dans le monde peuvent cesser devant moi,*
Jerem. XXXI. *alors la posterité d'Israel cessera d'être un peuple toujours subsistant en ma présence. Si l'on peut mesurer la hauteur des Cieux, & sonder la profondeur des fondemens de la terre, alors je rejetterai entierement la race d'Israel, à cause des crimes qu'elle a commis.* Ainsi le ciel & la terre devoient plutôt passer, que les Juifs cessassent d'être un peuple toujours visible & subsistant. La même puissance qui maintient les loix & l'ordre de la nature, devoit les soutenir & les conserver malgré leur désolation.

CHAPITRE II.

La conservation du Peuple Juif, promise par les Prophetes, est pour nous un sûr garant de sa conversion future au Messie qu'il a rejetté. Développement des Prophéties sur cet objet. De quelle ressource cette conversion sera pour l'Eglise. Les Fideles doivent vivement s'y intéresser.

LE fidele accomplissement des promesses qui concernent la conservation du peuple Juif, est pour nous un sûr garant de la vérité de celles qui restent encore à accomplir en faveur de ce Peuple. Sa conservation si soutenue ne nous permet pas de douter de la vérité des oracles qui annoncent sa future conversion au Messie qu'il a méconnu & rejetté. On ne peut penser à sa conservation, qu'on ne voye en même-tems à quoi il est réservé. Il est visible qu'il n'a été sauvé de tant de périls que pour attendre l'heureux effet des miséricordes que Dieu lui destine, & dont il l'a assuré en termes si formels & si magnifiques. *Après avoir éprouvé l'effet de toutes les malédictions que Moïse avoit prononcées contr'eux, ils rentreront enfin en eux-mêmes : ils retourneront au Seigneur leur Dieu. Touché de compassion ils les rassemblera de nouveau du milieu des peuples où ils ont été dispersés, quand même ils auroient été bannis jusqu'aux extrêmités de la terre. Il circoncira leurs* Deuter. XXX.

cœurs, afin qu'ils aiment de toute leur ame le Seigneur qu'ils ont méconnu. Ils reviendront à lui, ils écouteront sa voix, & le Seigneur mettra de nouveau sa complaisance à les combler de ses bienfaits.

Deuter. XXXI.

Il leur a caché son visage à cause de leurs iniquités; il les a picqués de jalousie, en aimant ceux qui n'étoient point son peuple. Il les a provoqués en leur substituant une Nation insensée; sa fureur s'est allumée contr'eux comme un feu; il les a accablés de maux; il a épuisé contr'eux toutes ses fleches; mais enfin il sera miséricorde à ses serviteurs, il se rendra favorable à la terre de son Peuple.

Isai. XLIII.

Il le ramenera de l'orient, il le rassemblera de l'occident & des climats les plus éloignés. Il commandera à l'Aquilon & au Midi de laisser sortir son peuple, ce peuple qui étoit aveugle, quoiqu'il eût des yeux; qui étoit sourd quoiqu'il eût des oreilles.

Isai. ibid & Eccli. XXXVI.

Il fera des prodiges tout nouveaux, des miracles qui n'ont pas encore été vus, en faveur de ce peuple qu'il a formé pour lui, & qui par sa conversion *publiera ses louanges Il commandera à son esprit de*

Ezech. XXXVII.

souffler des quatre vents sur les morts de la maison d'Israel: les tombeaux s'ouvriront: ces morts sortiront de leurs sépulchres, & il s'en formera une armée nombreuse. Le vrai David regnera désormais sur eux; il sera leur Prince & leur Pasteur dans la suite de tous les siécles.

Isai. XXIX.

Aujourd'hui le Seigneur a répandu sur ce peuple un esprit d'assoupissement, il lui a fermé les yeux. Il a couvert d'un voile ses Prophetes; toutes leurs Prophéties sont pour eux comme les paroles d'un livre fermé avec des sceaux; mais un jour les sourds entendront les paroles du livre, & les yeux de ces aveugles sortant de leurs ténebres passeront de l'obscurité à la lumière. Alors les enfans de Jacob rendront gloire à ce saint nom qu'ils ont méconnu. *Ils le reverront avec une sainte frayeur, parce que ceux dont l'esprit étoit égaré seront éclairés, & que ces*

murmurateurs recevront l'intelligence. Ce peuple dur & inflexible rentrera enfin en lui-même ; il connoîtra que celui qu'il a rejetté , *est son Seigneur & son Dieu. Il lui sera donné un cœur , & il comprendra ; des oreilles , & il entendra ; & en retournant à son Dieu , il le cherchera avec dix fois plus d'ardeur. Le souverain maître étendra une seconde fois sa main puissante pour posséder les restes de son peuple , qui seront échappés. Il levera son étendard parmi les Nations , afin de réunir & de rassembler des quatre coins de la terre les fugitifs d'Israel. Il fera en leur faveur des merveilles semblables à celles qu'il opéra à la sortie d'Egypte : les peuples en seront témoins ; ils mettront leurs mains sur leurs bouches , & leurs oreilles seront étourdies du bruit de ces prodiges. Le Seigneur oubliera les péchés de son peuple , il triomphera de toutes ses iniquités , & les jettera au fond de la mer. Il leur donnera à tous un même cœur , afin qu'ils marchent tous dans la même voie , qu'ils le craignent tous les jours de leur vie , & qu'ils ne se retirent jamais de lui. Il ne cessera d'être avec eux pour les combler de biens ; il y trouvera sa joie & il le fera avec toute l'effusion de son cœur & de son ame.*

Baruch. II, IV.

Isai. XI.

MichéeVII.

Jerem. XXXII.

Le Messie , le vrai David est venu , les Juifs l'ont rejetté. C'est en punition de ce crime qu'ils sont aujourd'hui *sans roi , sans prince , sans sacrifices , sans autel , sans éphod.* Mais *ils reviendront & chercheront le Seigneur leur Dieu & David leur Roi. Ils seront pénétrés d'une frayeur respectueuse pour ce grand don du Seigneur. Ils boiront & ils seront enivrés de son esprit comme de vin ; ils en seront remplis comme les coupes des libations , comme les angles de l'Autel , & à cause du sang dont a été scellée l'alliance que Dieu a faite avec Sion , il fera sortir ses captifs du fond du Lac. Il répandra*

Osée. III.

Zachar. IX.

ſur la Maiſon de David & ſur les habitans de Jéruſalem l'eſprit de grace & de priere. Ils arrêteront les yeux ſur celui qu'ils ont percé ; ils pleureront avec de grands gémiſſemens celui qu'ils ont bleſſé, comme on pleure un fils unique, & ils ſeront pénétrés à ſon ſujet d'une douleur ſemblable à celle qu'on conçoit à la mort d'un fils aîné. Jéruſalem en ce jour ſera dans un grand deuil : tout le pays ſera dans les larmes, une famille à part & une autre à part. Zach. XII.

Telles ſont les annonces des Prophetes ſur l'état futur des Juifs. Ils méconnoiſſent aujourd'hui le Sauveur qui leur avoit été promis, qu'ils ont attendu ſi long-tems, & qu'ils attendent encore ; mais le jour viendra où leurs yeux ſeront ouverts & leurs ténebres diſſipées. Ils ſeront alors frappés & pénétrés de la grandeur de leur aveuglement. Ils comprendront pourquoi le Seigneur les a livrés en proie à leurs ennemis, pourquoi il a répandu ſi long-tems ſur eux ſon indignation & ſa fureur, *ſans qu'ils en connuſſent la cauſe.*
Iſai. XLII. Dans le tranſport de leur douleur & de leur
Iſai. LIX. étonnement, ils s'écrieront : *le jugement favorable que nous attendions s'eſt éloigné de nous ; la juſtice que nous eſpérions n'eſt point parvenue juſqu'à nous. Nous attendions la lumière & nous ſommes dans les ténèbres ; nous eſpérions un grand jour, & nous marchons dans une nuit ſombre. Nous allons comme des aveugles le long des murailles ; nous marchons à tâtons comme ſi nous étions ſans yeux ; nous nous heurtons en plein midi comme ſi nous étions dans les ténèbres ; nous ſommes réduits à l'obſcurité des morts, & le ſalut que nous eſpérions s'eſt éloigné de nous, parce que nos iniquités ſe ſont multipliées, parceque nos crimes, qui nous ſont préſens, portent té-*

moignage contre nous, & que la vérité a été bannie du milieu de nous.

On a de la peine à comprendre comment un peuple si long-tems endurci dans son incrédulité, héritier de siecle en siecle de toute la haine & de toute l'animosité de ses peres contre Jesus-Christ, pourra un jour en devenir l'humble adorateur & le fidele disciple; mais ce prodigieux changement sera aussi le grand coup & le triomphe de la toute-puissance de sa grace : *si ce que le Seigneur a prédit de ce peuple paroît difficile aux hommes, me sera-t-il difficile à moi, dit le Seigneur des armées ?* Zach. VIII.

C'est à l'Eglise que le peuple Juif accourra au jour de sa conversion, pour y chercher le vrai David ; c'est elle qui l'enfantera à Jesus-Christ ; c'est par son ministère que le voile sera ôté de dessus son cœur, afin qu'il reconnoisse le véritable Joseph qu'il a livré aux étrangers. Jesus-Christ l'incorporera à son Eglise, & des deux peuples, du Juif & du Gentil, il n'en formera qu'un seul, dont il sera le centre & le lien. Toutes les anciennes inimitiés de ces deux peuples disparoîtront alors, & le mur de leur ancienne séparation sera renversé pour jamais.

Si l'Eglise, depuis son établissement, a fait des pertes immenses ; si, comme l'avoit prédit l'Apôtre, elle a déja vu tomber à ses pieds une multitude de ses branches, qui, devenues sèches, ont été rompues ; si tant d'horribles systêmes, que chaque jour voit enfanter pour ébranler la foi dans tous ses points, nous annoncent l'arrivée de ces tems où saint Augustin (a) voyoit le poison

(a) L'abondance des iniquités, déja si sensible, étant parvenue à son comble dans les Eglises, c'est-à-dire, dans l'assemblée des peuples & des nations, où le nom Chrétien

de l'erreur s'insinuer par-tout, & infecter presque tous les cœurs & les esprits ; si le débordement des vices & des passions qui inondent toute la
Zach. VIII. terre, la multitude des abus qui désolent l'Eglise, le mépris des vérités les plus saintes, les progrès si rapides de l'incrédulité & du mensonge nous conduisent sensiblement à la consommation de ce profond mystère qui pénétroit le grand Apôtre d'une sainte frayeur ; bien loin de nous laisser abattre & de perdre courage, ranimons au contraire notre foi & nos espérances. Consolons-nous, la conversion des Juifs suppléera abondamment à toutes les pertes que l'olivier a déja faites & qu'il pourra souffrir dans la suite. Les effets admirables que produira la prédication de tant d'hommes apostoliques, feront recueillir à l'Eglise une ample moisson qui remplira toutes les places déja vacantes, & celles que tant d'enfans rebelles & ingrats y laisseront encore. Les Juifs convertis *éclateront en cantiques de louange,*
Isai. XXIV. *ils rendront gloire au Seigneur en instruisant les peuples & répandant partout la lumière ; ils célébreront le nom du Seigneur jusques dans les Isles de la mer & jusqu'aux extrémités de la terre. On relevera par ses louanges la gloire du Juste par excellence.*
Isai. LIX. *Ceux qui sont du côté de l'Occident craindront le nom du Seigneur, & ceux qui sont du côté de l'O-*

---

s'est répandu, alors on éprouvera cette famine de la parole de Dieu annoncée par le Prophete. Cette assemblée des Peuples forçant par ses prévarications la lumière de la vérité de s'éloigner d'elle, Dieu rentrera dans son secret, ensorte qu'il n'y aura point de fideles, ou qu'il y en aura très peu qui conservent une foi pure & exempte de la contagion des Doctrines perverses qui se répandront de tous côtés. *Ut aut non, aut à perpaucis de quibus dictum est, Beatus qui perseveraverit usque in finem hic salvus erit, teneatur & percipiatur sincera fides, & ab omnium pravarum opinionum labe purgata.* August. enarrat. in Psal. 7.

tient reverront sa gloire, lorsqu'il viendra comme un fleuve resserré, dont le souffle du Seigneur pousse les eaux, lorsqu'il viendra comme un Rédempteur puissant en faveur de Sion & en faveur de ceux de Jacob qui se convertiront alors de leurs iniquités.

Après que Sion aura enfanté & mis au monde son enfant mâle, le Seigneur fera couler sur elle comme un fleuve de paix; il répandra sur elle la gloire des Nations comme un torrent qui se déborde; elle verra toutes ces merveilles & son cœur sera dans la joie; ses os reprendront une nouvelle vigueur comme l'herbe verte. Sa puissance sera élevée comme la corne du Rhinoceros, & sa vieillesse sera consolée par une miséricorde abondante qui lui procurera une merveilleuse fécondité. Isai. LXVI. Psal. 91.

Voilà les magnifiques promesses qui consolent l'Eglise au milieu des maux qui l'affligent. En vain ses ennemis prennent occasion de ces maux pour lui insulter, elle les sent & les connoît mieux qu'eux; elle ne les dissimule pas, ils servent au contraire à lui faire redoubler ses gémissemens & ses larmes, pour hâter l'heureux moment qui doit y mettre fin; & en l'attendant, elle ne cesse de rejetter & de condamner tous les abus, toutes les erreurs qu'on lui impute. Tous ceux de ses enfans qui n'y prennent point de part sont ses organes, & expriment la pureté de son cœur & de ses sentimens. On cherche à la défigurer & à la rendre odieuse, en la faisant complice des excès & des désordres que tant d'indignes enfans commettent dans son sein, & contre lesquels elle ne manquera pas un jour d'éclater & de sévir. L'état où elle est réduite fait espérer à ses rivaux de la voir bientôt périr; mais elle a des promesses d'éternité qui la rassurent. La parole ferme & immuable de son

époux lui garantit une protection qui la rendra victorieuse de tous ses ennemis du dedans & du
Psal. 70. dehors. *Elle ne sera jamais confondue : Dieu lui servira d'une Citadelle impénétrable, il l'arrachera des mains des impies & des profanateurs de son Sanctuaire. C'est lui qui est son appui & son espérance dès sa jeunesse ; il est ce fort qui n'a cessé de la soutenir ; il ne la rejettera pas dans le tems de sa vieillesse, il ne l'abandonnera point dans le tems de son affoiblissement. Ses ennemis font des complots, & cherchent des moyens pour la perdre ; ils disent : poursuivons-la, parce qu'il n'y a personne qui puisse la tirer de nos mains. Mais Dieu se hâtera de la secourir ; ses ennemis seront confondus, & ceux qui cherchent à l'opprimer, seront couverts d'une éternelle ignominie.* Les vérités dont elle est dépositaire peuvent souffrir de l'obscurcissement ; la charité qui est son ame, peut se refroidir dans un très-grand nombre de ses membres ; mais jamais sa foi ne périra, jamais le fleuve de la grace ne
Psal. 70. tarira pour elle. *Dieu ne cessera de l'instruire & de la protéger jusques dans la vieillesse la plus avancée, afin qu'elle annonce & fasse connoître à toutes les générations futures la force du bras qui la soutient. Après l'avoir fait passer par une multitude*
Fenelon. *de pénibles afflictions, il viendra lui donner une nouvelle vie, & la tirer une seconde fois du fond des abîmes où elle paroissoit enfoncée. Il la rendra plus puissante & plus éclatante qu'elle n'avoit jamais été, & il la comblera de nouveau de ses ineffables consolations.*

Il est vrai que le flambeau de la foi n'est attaché à aucun des lieux qu'il éclaire ; il peut passer d'un lieu à un autre, & laisser se replonger dans ses premieres ténèbres celui qu'il éclairoit. Le fleuve de la grace peut aussi détourner son

cours pour arroser de nouvelles terres, & ne laisser dans l'ancien canal que des sables arides. Mais dans cette révolution le culte & la religion sont toujours les mêmes quant à l'essentiel. Tout le changement qui arrive ne consiste que dans la substitution d'un peuple rendu fidele à un autre peuple, que ses infidélités font retomber dans son premier aveuglement. L'Eglise alors ne perd que pour reprendre une nouvelle vigueur, en recevant dans son sein de vrais enfans animés de son esprit, qui lui font oublier sa stérilité passée. Ainsi, lorsque le peuple Juif viendra prendre la place de tant d'ingrats & de rebelles, qui ont mérité d'être retranchés, *Dieu*, par son ministère, *purifiera les lèvres des peuples, afin qu'ils invoquent le nom du Seigneur, & qu'ils reçoivent son joug avec une égale soumission. Il viendra des adorateurs d'au-delà des fleuves d'Ethiopie, offrir leurs prières au Seigneur. La maison de Juda & d'Israel deviendra pour les peuples un exemple & un sujet de bénédiction; ils se diront à l'envie: allons offrir au Seigneur nos prières; allons chercher le Seigneur des armées, & chacun répondra: j'irai avec vous. Des peuples & des nations puissantes accourront à Jerusalem pour y chercher le Seigneur des armées; & dans ces jours heureux, dix hommes des peuples de toute langue prendront un Juif par le coin de sa robe, & lui diront: nous irons avec vous, parce que nous savons que Dieu est au milieu de vous.*

Sophon. III.

Zach. VIII.

Plus l'Eglise paroîtra abattue, humiliée & sur le penchant de sa ruine, plus le jour de sa gloire & de son triomphe s'avance & est prêt d'éclairer l'horizon: plus les erreurs, les abus, les profanations & les scandales se multiplient, plus le moment de notre délivrance approche,

plus nous ſommes avertis de lever la tête pour voir arriver notre rédemption dans la converſion
Zach. XIII. du peuple Juif. Car, *en ce jour, le Seigneur des armées abolira de deſſus la terre le nom de toutes les idoles, il n'en ſera plus fait mention; tous les faux Prophetes & l'eſprit impur en ſeront bannis: la lumiere ne ſera point mêlée d'obſcurité. Les eaux vives*
Ibid. XIV. *qui ſortiront de Jéruſalem ſe répandront partie vers l'Orient & partie vers l'Occident. Le Seigneur ſera le roi de toute la terre, il ſera ſeul reconnu pour Dieu, & ſon nom ſeul ſera réveré, tout lui ſera con-*
Amos IX. *ſacré, & en ce jour il n'y aura plus de Marchands dans la maiſon du Seigneur. En ce jour, Dieu relevera le tabernacle de David, il refermera les ouvertures de ſes murailles, il rebâtira ce qui aura été renverſé, il le rétablira tel qu'il étoit autrefois, enſorte que toutes les Nations chercheront le Seigneur qui fera ces choſes merveilleuſes.*

Le Prophete Elie, cet homme de feu, eſt celui que la bonté divine a réſervé pour être le principal Miniſtre de ces grandes merveilles. C'eſt
Eccli. XLVIII. lui qui *eſt deſtiné pour adoucir la colère du Seigneur* dans ces tems où toute chair a corrompu ſa voie; c'eſt lui qui, *en réuniſſant le cœur des peres à leurs enfans, arrêtera le bras de la vengeance di-*
Malach. IV *vine*, déja ſuſpendu *pour frapper la terre d'anathême. Il rétablira les Tribus d'Iſrael; on le traitera*
Marc. IX. *auſſi indignement que le fils de l'homme*: mais c'eſt ainſi qu'*il renouvellera toutes choſes*. ELIAS VEN-
Matth. XVII. TURUS EST ET RESTITUET OMNIA.

Pour nous former une juſte idée de ce renouvellement ſi deſirable, jettons un coup d'œil ſur l'admirable changement qu'a produit dans l'Univers le petit nombre des Juifs que Dieu ſe réſerva au milieu de l'incrédulité de toute la Nation. Qui auroit pû s'imaginer qu'une petite

troupe d'hommes auſſi foibles fût parvenue à ſurmonter tant d'obſtacles, à vaincre tant d'anciens préjugés, à guérir les hommes de tant de monſtrueuſes erreurs, qui prenoient plus leur ſource dans les paſſions du cœur que dans les égaremens de l'eſprit ? On eût traité de folie le projet que ces douze hommes formerent de partager l'Univers entre eux pour travailler chacun ſépatément & tous enſemble à le ſoumettre à Jeſus-Chriſt. On ſe fût attendu de voir ſuccomber au premier aſſaut, & de voir bientôt accablés ſous la conſpiration générale ces foibles reſtes, ſoutenus & conduits par une main qu'on n'appercevoit pas. Cependant ce peu de levain fit en un inſtant fermenter tout l'Univers, en lui communiquant ſa force & ſa vertu. Ce grain ſi petit & ſi mépriſable en apparence, devint bientôt un grand arbre dont l'ombre couvrit toute la terre ; elle changea ſubitement de face ; elle ſe vit inſenſiblement renouvellée & toute transformée par douze Apôtres devenus victorieux de tant de réſiſtances & de contradictions par les ſeules armes de la charité & de la patience.

Que ſera-ce donc, lorſque toute la Nation Juive en corps entrera dans l'Egliſe; lorſqu'après un ſi long aveuglement, le voile qui leur cache Jeſus-Chriſt ſera entierement levé ? A l'exemple de S. Paul, on les verra animés d'autant de zèle & d'ardeur, pour répandre par-tout la connoiſſance du nom de Jeſus-Chriſt, qu'ils en avoient auparavant pour le combattre & perſécuter ſon Egliſe. Pénétrés d'une vive douleur ſur leurs égaremens paſſés, ils brûleront d'un ſaint deſir de ſe ſacrifier tout entier pour réparer l'outrage de leur infidélité. Dès que le ſignal leur ſera donné, on les verra pleins d'une ſainte émula-

tion pour le salut des Gentils, impatiens d'enfanter de nouveaux enfans à Jesus-Christ, & d'embraser toute la terre du feu qui les dévorera.

L'état où la divine providence les a réduits, leur donnera toute la facilité nécessaire pour répandre en peu de tems la lumière de l'Evangile dans l'Univers entier. Dispersés dans toutes ses parties, ils se trouvent déja tout portés pour travailler à la grande œuvre qui les attend; rien ne leur échappera. C'est alors que la promesse faite à Abraham de bénir en sa race toutes les Nations, aura son plein & entier accomplissement. Isai. XI. *La terre sera remplie de la connoissance du Seigneur, comme la mer l'est des eaux qui la couvrent. En ce jour le rejetton de Jessé sera exposé pour servir de signe à tous les peuples; les Nations lui adresseront* Isai. II. *leurs prieres; elles accourront en foule à la maison du Seigneur, & il régnera sur toute la terre.* Zach. XIV. Les Juifs, il est vrai, trouveront des obstacles de toutes parts; mais le Dieu des armées qui les conduira, *sera leur défenseur & leur bouclier. Du haut du Ciel il combattra pour eux, il lancera ses* Zachar. IX. *dards comme des foudres, il marchera à leur secours parmi les tourbillons du midi;* & uniquement appuyés *sur sa protection, ils dévoreront tous leurs ennemis* en les incorporant à Jesus-Christ; *ils se les assujettiront avec les pierres de leurs frondes*, parce que leur foiblesse apparente en triomphera en les soumettant au joug de la foi. *Tous ceux qui seront restés de toutes les Nations qui auront* Zach. XIV. *combattu contre Jerusalem, viendront adorer le Seigneur le Dieu des armées, & on comblera les Juifs de louanges dans tous les lieux où ils avoient été* Soph. III. *humiliés.* Ces vastes contrées, où l'Eglise n'a pû encore étendre son empire, céderont à la vertu de ces nouveaux Apôtres. Leur intrépidité & leur

désintéressement rendront dociles à leurs voix les habitans de ces lieux où la timidité, l'amour de la vie, des vûes basses & serviles, ont fait échouer tant d'indignes mercenaires. *O Sion, l'ardeur dont vos enfans seront animés, surpassera celle de vos enfans, ô Grece, & je les rendrai comme l'épée des plus vaillans.* Appliqués à recueillir partout d'abondantes moissons, une tendre charité les rendra ingénieux pour ramener à l'église tant d'enfans soulevés contr'elle. Rien ne sera capable de retarder ou d'affoiblir leur vif empressement; leur zèle ne fera que s'enflammer par les oppositions qu'il rencontrera, & leur amour les rendra supérieurs & invincibles à toutes les épreuves. Sans égards & sans ménagemens ils déclareront une guerre ouverte à toutes les erreurs, à tous les abus, à tous les relâchemens de la morale & de la discipline. Ils n'auront d'autre soin, d'autre sollicitude que de rétablir le culte de la Religion dans toute sa pureté, & de rendre à l'église sa premiere splendeur, en renouvellant sa jeunesse comme celle de l'aigle. (*a*) Ibid.

(*a*) La fin de l'ouvrage répondra au commencement. Sion sera encore une fois la lumière des Nations. Ses Envoyés assembleront encore une fois tous les peuples & tous les royaumes, pour les unir dans un même culte. Elle a été la mere des Prophetes; elle le sera encore. Elle a appris par son exemple aux autres Eglises à tout souffrir pour la vérité; elle est destinée à leur donner encore le même exemple. Ses Martyrs feront comme autrefois la semence des Martyrs; ils attaqueront sans crainte toutes les superstitions; & leur courage relevera celui des foibles & des timides. Ils ne cesseront de combattre qu'après avoir tout vaincu. Ils ne commenceront à se reposer qu'après avoir converti tout l'Univers. Leur partage est de finir ce qu'ils ont commencé. Ils ont jetté les fondemens, & ils auront la gloire de mettre le comble. Ce qui reste à faire les attend; & quelque soin que l'on prenne de l'avancer, il est visible que les nouvelles conquêtes sont principalement réservées au nouveau peuple. *Duguet, Explic. du Ps.* 101.

Ce sont là les consolantes idées que nous donne le grand Apôtre, après les Prophetes, de la conversion du peuple Juif. *Si leur chûte*, s'écrie-t'il, *a enrichi le monde; & si, étant réduits à un petit nombre, ils ont été la richesse des Gentils, combien leur plénitude enrichira-t-elle le monde encore davantage! Si leur réprobation est devenue la réconciliation du monde, que sera le rappel & le retour du peuple entier, sinon une vie nouvelle & comme une résurrection d'entre les morts?* Oui, si douze hommes de ce peuple ont fait dans l'Univers un si prodigieux changement, combien sera plus étonnant celui qu'opérera un peuple d'Apôtres remplis de toute la vertu & revêtus de toute la force de l'Esprit saint? Voilà notre ressource, voilà notre espérance, voilà notre consolation au milieu des maux qui nous affligent. Elle ne peut manquer de produire un tressaillement de joie dans un cœur Chrétien. Qu'il seroit aveugle, si une pareille ressource, loin de le soutenir, étoit au contraire pour lui un sujet de douleur & d'affliction! *Un vrai Chrétien doit se réjouir & non s'affliger du rétablissement d'Israel, parce que toute notre espérance est fondée sur cette attente. Christianum de restitutione Judæi gaudere, & non dolere convenit; siquidem tota spes nostra cum reliqua Israelis expectatione conjuncta est.*

Rom. XI.

Tertull. De Pudicitia.

Dans ces tems que l'assemblée du Clergé de France de 1700 appelloit dès-lors *la lie & la fin des siécles*, tout paroît comme mort, sans ame & sans vigueur: *le désordre, le déréglement, la corruption se répand dans tous les états*, disoit déja l'illustre Bossuet, *& toute la face de l'Eglise paroît infectée. Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête il n'y a point de santé en elle*: c'est aussi ce que l'Apôtre nous avoit prédit devoir arriver avant le

18. Elev. 17. Semaine

retour du peuple Juif. Mais alors tout reprendra une nouvelle face, ce sera comme une résurrection d'entre les morts. „ Il viendra des jours, » disoit le grand Saint Grégoire, où l'Eglise » énervée & affoiblie par une espece de vieil- » lesse, n'aura plus la force d'enfanter par la » prédication : devenue alors un objet de raille- » rie & de mépris pour ses ennemis, à qui elle » paroîtra comme opprimée & étouffée, elle se » ressouviendra de son ancienne fécondité, de- » sirant de se voir comme au tems de sa jeu- » nesse. Mais après ces jours de son humiliation » elle reprendra une nouvelle vigueur ; par la » force extraordinaire dont sa prédication sera » accompagnée ; car elle attirera à la lumière » de la foi tout le peuple d'Israel qui se trouvera » sur la terre. Son retour consolera sa douleur, » & mettra le comble à sa joie, par les richesses » abondantes qu'il lui procurera. Accourant à » l'Eglise avec une ferveur admirable, ce peuple » travaillera à convertir les autres par une pré- » dication ouverte de cette foi, qu'il avoit con- » tredite avec tant d'opiniâtreté. Il confessera » publiquement le nom de son Rédempteur, & » il ne rougira point de souffrir pour lui les » tourmens les plus cruels. Il combattra avec un » courage héroique contre les hommes perfides, » pour défendre cette foi à laquelle il fait au- » jourd'hui la guerre avec tant d'acharnement. » C'est avec un singulier plaisir, continue ce » grand Pape, que j'ouvre les yeux de la foi, » pour contempler dès-à-présent ce dernier fes- » tin que fera l'Eglise, lorsqu'elle recevra dans » son sein le peuple d'Israel. Ce sera le grand » Elie qui viendra pour les y inviter ; & alors » les parens & les amis iront trouver avec des

„ préſens celui qu'ils ne regardoient qu'avec mé-
„ pris lorſqu'ils le voyoient dans l'affliction. L'E-
„ gliſe ainſi battue & agitée par une infinité de
„ tentations, recevra le double de toutes ſes per-
„ tes par la réunion des Juifs & des autres peuples
„ qu'ils attireront à elle. Ses prédicateurs, que la
„ crainte des perſécutions avoit long-tems retenus
„ dans le ſilence, & les ſimples qui n'avoient
„ oſé confeſſer la vérité, la publieront enſuite
„ avec autant de force & de hardieſſe qu'ils
„ avoient auparavant témoigné de foibleſſe &
„ de timidité. „

C'eſt ainſi que la foi tranſportoit nos peres aux heureux tems de la converſion des Juifs. Elle leur rendoit comme préſens ces jours de ſalut & de bénédiction ; ils les ſaluoient de loin, & s'efforçant d'en hâter l'arrivée par les deſirs de leurs cœurs, ils envioient le bonheur de ceux qui en ſeroient témoins, & qui auroient part à ſes précieux effets. Avec quels tranſports le ſaint homme Tobie ne contemploit-il pas dès-lors le rétabliſſement futur de ſa Nation ? Tous ſes deſirs ſe terminoient à ſouhaiter que ſa race pût ſubſiſter aſſez long-tems pour être témoin de la ſplendeur de Jeruſalem. *Beatus ero ſi fuerint reliquiæ ſeminis mei ad videndum claritatem Jeruſalem.* Tob. XIII.

„ O tems deſirable, diſoit le bienheureux Aelrede, dans lequel Iſrael reconnoîtra ſon Dieu, „ & ſera pénetré de crainte & de reſpect en la „ préſence de David ſon Roi ! Quand, ô Jeſus, „ cette merveille s'accomplira-t-elle ; quand regarderez-vous favorablement votre chair, ceux „ qui ſont nés d'un même ſang que vous ? Dites-le nous, ô vous, qui êtes notre Abel, combien de tems ce malheureux Caïn ſera-t-il encore errant & fugitif ſur cette terre qui a reçu

„ dans son sein votre sang, que la main de ce
„ sacrilége a répandu?

Qui verra cet heureux tems, s'écrioit le grand Eleva.
Bossuet? *Quand viendra-t-il? Bienheureux les yeux* Tom. II. XVIII-Se
qui verront après la conversion des Gentils, la gloire X. Eleva..
du peuple d'Israel! (*a*) Ce grand homme comprenoit dès-lors que tous les autres remédes étoient peu proportionnés à la grandeur & à l'étendue de nos maux; qu'ils étoient incapables d'y remédier efficacement. *Qui nous donnera un Elie pour nous* Elev. Tom. II. V. Sem.
convertir, disoit-il dans le transport de sa douleur sur le dépérissement de tout choses? *Venez Elie..... L'incredulité regne sur la terre. On n'est plus méchant par foiblesse, on l'est de dessein, on l'est par principes, par maximes.*

Les livres Saints avoient appris à nos peres à ranimer leur espérance & à redoubler leurs vœux pour le retour d'Israel, à mesure que les maux

(*a*) Plus ceux qui aimeront l'Eglise seront sensibles à ses biens & à ses maux, plus ils desireront que Dieu se réconcilie avec la postérité d'Abraham, & plus ils attendront le renouvellement (qui leur est promis). Les incrédules regarderont comme vaine l'espérance de l'Eglise: les esprits téméraires & précipités la quitteront pour en former une autre, séparée de son ancienne tige: les foibles seront agités & chancelans, ne sçachant à quoi se termineront les orages & les tempêtes qui l'éprouveront: les ignorans confondront les abus & les regles, les opinions humaines & l'ancienne tradition, n'osant douter de rien, de peur de douter des promesses. Toutes ces personnes ignoreront les ressources de l'Eglise, qui seront pour d'autres une consolation que rien ne sera capable de leur ôter. Ils attendront en paix un nouveau peuple d'Architectes & de Pasteurs; ils s'attacheront tendrement à l'Eglise, qui a le cœur excellent, mais à qui il ne manque que des bras & des mains; ils prieront pour elle & avec elle, sans se lasser & s'affoiblir; & lorsqu'ils verront des signes certains de la réconciliation de Dieu avec la maison de Jacob, ils se joindront à elle pour en rendre graces. Ils lui iront au-devant; ils la féliciteront; ils sentiront son bonheur comme le leur propre: *Nations, réjouissez-vous avec son peuple.* Duguet, Explic. du Cantique de Moyse. Chap. XXXII du Deutéronome.

s'accroiſſent & ſe fortifient. *O Dieu, Seigneur de toutes choſes*, s'écrie l'Eccléſiaſtique, *ayez pitié de nous ; regardez-nous favorablement, faites-nous voir la lumière de vos miſéricordes, renouvellez vos prodiges & faites des miracles qui n'ayent point encore été vus. Preſſez le tems & hâtez la fin, pour que les hommes publient vos merveilles. Détruiſez l'ennemi ; briſez la tête des chefs ennemis qui diſent, il n'y en a point d'autres que nous. Raſſemblez toutes les Tribus de Jacob, afin qu'ils connoiſſent qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous, afin qu'ils publient la grandeur de vos merveilles, & qu'ils deviennent votre héritage comme ils l'ont été au commencement.*

Eccli. XXXVI.

Prêtez l'oreille à ma voix au milieu de mon affliction, dit au nom de l'Egliſe le Prophete Roi ; *hâtez-vous de m'exaucer, car mes jours ſe ſont évanouis comme la fumée, & mes os ſe ſont ſéchés comme du bois à demi conſumé par le feu. Mon cœur eſt devenu ſec comme l'herbe frappée par l'ardeur du ſoleil. Mes os tiennent à ma peau à force de gémir & de ſoupirer. Je ſuis devenu ſemblable au Pélican du déſert & aux hiboux qui habitent les lieux ſolitaires & ruinés. Je veille, & je me trouve comme un Paſſereau qui eſt tout ſeul ſur le toît d'une maiſon. Mes ennemis tous les jours me couvrent d'opprobres, & ceux qui me combloient de louanges font des imprécations contre moi. Mais vous, Seigneur, vous vous leverez & vous aurez pitié de Sion, parce que le tems eſt venu, oui, le tems eſt venu d'avoir compaſſion d'elle. Car ſes pierres ſont cheres à vos ſerviteurs, & ils ſont pleins d'une tendre compaſſion pour ſa pouſſiere. Les Nations alors craindront votre nom, Seigneur, & les Rois de la terre reſpecteront votre gloire. Lorſque le Seigneur aura rétabli Sion, & qu'il ſe ſera fait voir dans toute ſa gloire, Sion réunira*

Pſal. 101.

les peuples & les Royaumes pour servir le Seigneur & pour y célébrer les louanges de son nom.

Voilà les vœux tendres & ardens que l'esprit Saint formoit & dictoit en faveur du rétablissement d'Israel. C'est sur ce grand modele que nos peres ont réglé leur saint empressement. Plus nos desirs seront vifs, plus les pierres de Sion seront cheres aux serviteurs de Dieu, plus ils s'attendriront sur sa poussiere ; plus aussi l'heureux moment où Dieu doit avoir compassion d'elle, sera prêt à éclater. *Vous qui vous souvenez du Seigneur, ne vous taisez point & ne demeurez point en silence devant lui, jusqu'à ce qu'il affermisse Jerusalem, & qu'il la rende l'objet des louanges de toute la terre.* Les efforts de l'incrédulité pour tout engloutir, doivent nous porter à former un saint concert qui fasse au Ciel une sainte violence, pour en obtenir la conversion d'un peuple, qui déconcertera tous les projets de l'incrédule. Isai. 61.

Il croit déja triompher par les progrès si rapides que fait de tous côtés son irréligion. Mais si l'incrédulité s'accroît chaque jour, sa ruine n'en est que plus prochaine. Ses tentatives redoublées pour étendre son empire & renverser celui de la Religion, ne font qu'accélérer le secours qui lui est promis dans le rappel d'un peuple qui vengera pleinement tous ses droits. Alors *les yeux altiers de l'homme superbe seront humiliés ; la hauteur des Grands sera abaissée ; le jour du Seigneur éclatera sur tous les insolens & les orgueilleux. L'élévation de l'homme sera confondue, & le Seigneur seul paroîtra grand en ce jour-là.* On verra alors avec quelle force & quelle sagesse Dieu conduit toutes ses œuvres. On comprendra que s'il les laisse tomber dans une espece d'avilissement, ce n'est Isai. 11.

point par foibleſſe ni impuiſſance, mais pour les relever avec plus d'éclat, & pour montrer aux hommes toute l'étendue & la force de cette main puiſſante, qui ſçait s'aſſujettir les volontés les plus rebelles, & convertir en un amour vif & généreux les haines les plus enracinées.

L'Univers en ce jour connoîtra qu'il eſt ce Dieu qui conduit aux portes de la mort, & qui en ramene quand il lui plaît; qui ſait tirer la vie du ſein même du tombeau, la douceur du milieu de l'amertume, la nourriture de celui qui dévore. Par cette conduite ſi étonnante, il convaincra les hommes qu'il n'a beſoin d'aucuns moyens humains pour faire triompher ſes volontés, & qu'il employe pour réuſſir & parvenir à ſes fins les obſtacles mêmes que la malice des hommes prétend lui oppoſer. L'immobilité & l'efficacité de ſes promeſſes paroîtra dans toute ſa force; la vérité & la fidélité des prédictions de ſes Prophetes ſera reconnue de toute la terre, & on ſçaura en ce jour qu'il eſt ce Dieu qui voit tous les ſiécles devant lui.

Que l'Incrédule ne nous diſe point ici que nous employons contre lui des faits qui ſont encore dans le néant. Qu'il n'oublie pas le point d'où nous ſommes partis. La ruine du peuple Juif, ſa diſperſion, le miracle de ſa conſervation, ſi clairement annoncés dans les Ecritures, ne nous permettent plus de douter de ce que ces mêmes Livres nous prédiſent de ſa future converſion & des admirables effets qu'elle produira. La vérité des prophéties déja accomplies nous garantit celles qui ne le ſont pas encore, parce que les unes & les autres ſont inſéparablement unies & ſe répondent mutuellement. Elles ont toutes été prononcées de la même bouche, écrites de la même

main, dictées par le même esprit. Dites-nous donc, je vous le demande, ne sommes-nous pas bien fondés à croire pour l'avenir ceux dont nous avons déja éprouvé la fidélité pour le présent & pour le passé? *Quid delinquimus, oro vos, futura quoque credentes, qui jam didicimus illis per duos gradus credere?* Tertull. Apolog.

CHAPITRE III.

La divinité de la Religion des Juifs démontrée par l'existence certaine de ses miracles & de ses prophéties, par l'excellence de ses loix & la sainteté de sa Doctrine.

QUOIQUE Rousseau ait voulu se servir du peuple Juif pour combattre la Religion Chrétienne, il ne faut pas s'imaginer que cet Incrédule rende à ce peuple plus de justice qu'à tout autre. Il ne cherche au fond qu'à tout confondre, qu'à tout détruire; rien n'est sacré pour lui. S'il donne des louanges, s'il paroît approuver, ce n'est que pour porter ses coups avec plus d'adresse & plus de sureté. „ Où Jesus, nous dit-il d'un ton dissimulé, avoit-il pris chez les „ siens cette morale élevée & pure, dont lui „ seul a donné les leçons & l'exemple? DU SEIN „ DU PLUS FURIEUX FANATISME la plus haute „ sagesse se fit entendre, & la simplicité des „ plus héroïques vertus honora LE PLUS VIL DE „ TOUS LES PEUPLES. „ Ici Jesus n'est relevé qu'aux dépens de son propre peuple, & par cette Tom. III. p. 182.

tournure artificieuſe, Rouſſeau veut faire retomber ſur lui les traits qu'il lance contre le peuple Juif. En effet, ſi la Religion Judaïque n'étoit qu'un *furieux fanatiſme*, que ſera ce Jeſus qui n'a ceſſé de l'approuver & de l'autoriſer, qui a réglé ſur elle toute ſa conduite, qui en a accompli juſqu'au moindre *iota*, qui eſt venu pour perfectionner ce qui n'avoit été qu'ébauché dans ce prétendu fanatiſme ? Si le peuple Juif étoit alors *le plus vil de tous les peuples*, Jeſus ne ſera-t-il pas le plus vil de tous les hommes ?

Si Rouſſeau traitoit de Fanatique & du plus vil de tous les peuples, les Juifs qui ont mis à mort Jeſus-Chriſt & ceux qui ont ſuccédé à leur aveuglement, rien ne ſeroit plus vrai ni plus exact. Mais appeller *le plus furieux fanatiſme* la Religion des Juifs, telle qu'elle étoit à la venue de Jeſus-Chriſt ; appeller le plus vil de tous les peuples un peuple juſques-là ſi diſtingué entre tous les autres, n'eſt-ce pas le comble du fanatiſme & de l'aveuglement ?

En effet, quoi de plus divin & de mieux établi que la Religion des Juifs ? Ici, ce ſont les faits qui parlent. Moïſe eſt reconnu pour le libérateur & le légiſlateur du peuple de Dieu ; mais il prouve l'autorité qu'il s'arroge par des merveilles de toute eſpece. Il frappe l'Egypte d'une multitude de plaies ; dès qu'il veut, il les fait ceſſer. Pharaon étant toujours incrédule, toujours invincible à tant de preuves, Moyſe lui annonce qu'il le forcera bientôt de ſe rendre par un dernier châtiment qui portera la déſolation dans toute l'Egypte. La parole de Moyſe s'accomplit à la lettre ; tous les premiers nés des Egyptiens ſont exterminés dans une même nuit, tandis que les Iſraëlites, par une diſtinction toute

miraculeuse, sont préservés du glaive de l'Ange exterminateur. Aussi-tôt on les presse, on les conjure, on se hâte de les faire sortir. Un repentir subit succéde à la frayeur ; Pharaon les poursuit à la tête d'une nombreuse armée, il les atteint sur le bord de la mer rouge, qui leur ferme le passage. Moyse étend la main sur les eaux ; à l'instant elles s'entr'ouvrent, & laissent un passage libre aux Israëlites. Pharaon veut les poursuivre, Moyse commande aux eaux suspendues ; elles se précipitent à l'instant avec impétuosité, Pharaon & toute son armée sont engloutis. C'est à la vûe de si grands prodiges que le peuple Juif croit en Dieu & à Moyse son serviteur, *& crediderunt Domino & Moysi servo ejus.*

Depuis ce moment, combien d'autres merveilles aussi étonnantes Moyse n'opère-t-il pas à la vûe de tout Israel ? Il rend aux eaux amères leur douceur naturelle : pour faire cesser les plaintes & les murmures des Israëlites, il leur promet de leur faire bientôt connoître que c'est le Seigneur qui les a tirés de l'Egypte, & Dieu à sa priere couvre tout le camp d'une multitude prodigieuse de Cailles. Il annonce au peuple pour le lendemain une nourriture toute céleste : Dieu, selon la parole de son Prophete, fait pleuvoir un aliment qui remplit tout le monde d'admiration. Le miracle se renouvelle chaque jour pendant quarante ans. Le peuple est-il pressé d'une soif violente dans un desert aride ; Moyse frappe le rocher, il en sort des torrens qui desalterent cette multitude pendant plusieurs jours. Si Amalec vient troubler la marche des Israëlites, Moyse par ses prieres leur procure une victoire complette. Cinquante jours après la sortie d'Egypte, Dieu, par le ministère de Moyse, leur

donne ſa loi ſur le mont de Sinaï, avec un appareil ſi majeſtueux, ſi étonnant que tout le peuple en eſt ſaiſi d'effroi. Tous voyent le feu qui brûle ſur le ſommet de la montagne, tous entendent le ſon des trompettes, le bruit du tonnerre & la voix terrible qui prononce diſtinctement les commandemens de la Loi. Ce peuple cependant, toujours dur & infléxible, ne ceſſe de ſe révolter contre Moyſe. Dieu, chaque fois prend la défenſe de ſon ſerviteur, par des prodiges qui font éclater ſa colère & ſon indignation contre les emportemens de ces murmurateurs. Ici c'eſt une flamme ſortie du Seigneur, qui en dévore une partie, & qui s'éteint à la priere de Moyſe; là ce ſont de grandes plaies dont Dieu frappe ce peuple; c'eſt une multitude de ſerpens qui en font périr un grand nombre par leurs morſures enflammées. Moyſe devient encore leur Médiateur auprès de Dieu; par ſon ordre il éleve un ſerpent d'airain, & ceux qui le regardent ſont à l'inſtant guéris. Enfin, ce qui met le comble à toutes ces preuves, il s'éleve un jour une grande ſédition contre Moyſe & Aaron. Coré, Dathan & Abiron, à la tête de deux cens cinquante hommes des principaux du peuple, ſont les chefs & les promoteurs de la révolte. Déja ils y entraînent le peuple, & diſputent à Moyſe ſes droits & ſon autorité. Moyſe, après avoir reçu l'ordre de Dieu, dit à l'aſſemblée du peuple: *C'eſt à ces marques que vous re-* Num.XVI. *connoîtrez que le Seigneur m'a envoyé pour faire tout ce que vous avez vû juſqu'ici, & que je n'ai point agi par mon propre eſprit. Si ces révoltés meurent d'un genre de mort ordinaire, ce n'eſt point le Seigneur qui m'a envoyé. Mais ſi Dieu, par un prodige inoui, fait ouvrir la terre ſous leurs pieds*

pour les engloutir tous vivans avec ce qu'ils possédent, vous connoîtrez alors que ces hommes ont blasphémé contre le Seigneur. A peine Moyse a-t-il parlé, la terre se fend sous leurs pieds & les dévore avec leurs tentes, leurs familles & tout ce qu'ils possédent. Les deux cens cinquante hommes qui avoient osé porter la main à l'encensoir sont consumés par un feu que le Seigneur envoye contre eux.

Que peut répondre Rousseau à cette multitude de merveilles, qui prouvent si clairement la divinité de la mission de Moyse ? Poussera-t-il encore l'extravagance jusqu'à nous dire qu'il ne les a point vûes, & qu'elles peuvent n'être qu'une fiction de l'imposture ? Nous lui avons déja fait voir quelle étrange absurdité ce seroit de n'admettre que ce qu'on a vû de ses propres yeux. Nous lui avons démontré qu'il suffit pour être forcé d'avouer des faits, qu'ils soient autorisés & scellés d'un témoignage qu'on ne puisse légitimement révoquer en doute. Or, y eut-il jamais rien de mieux attesté que les miracles qui autorisent la mission de Moyse ? Ce ne sont point des faits isolés qui se soient passés dans l'obscurité, devant peu de personnes, qui ont pû ensuite en imposer aux autres ; tout Israel est témoin des merveilles de Moyse. C'est le peuple entier qui voit les plaies dont Dieu frappe l'Egypte, qui voit la mer séparée en deux pour lui ouvrir un passage, qui est spectateur de la colonne de nuée, qui pendant le jour le défend des ardeurs du Soleil, & l'éclaire pendant la nuit. C'est lui qui est nourri pendant quarante ans d'un pain miraculeux ; c'est sous ses yeux que les eaux coulent des rochers frappés avec la verge de Moyse. Les châtimens extraordinaires que Dieu exerce

contre les rebelles à son serviteur, s'exécutent à la f ce de tout le camp & en présence de tout le peuple. Ce sont les vêtemens & les souliers de ce même peuple qui se conservent sans s'user, pendant les quarante années qu'il passe dans le desert. Peut-on ensuite exiger une plus grande notoriété ? Une multitude de fêtes & de monumens sont établis pour conserver à jamais dans toute la postérité la mémoire de ces grandes merveilles.

Comment oser dire encore que les merveilles dont Moyse s'est autorisé, sont fausses ou supposées ? Moyse pouvoit-il en imposer sur des faits aussi publics & aussi palpables, dont chaque jour rappelloit la mémoire, que chaque jour remettoit sous les yeux ? Si de pareils faits n'ont rien de réel, comment Moyse a-t-il pû prendre tant de fois tout un peuple à témoin de la vérité de toutes ces merveilles & de ces prodiges ? Comment ce même peuple en corps a-t-il pû en reconnoître la vérité & la certitude, sans qu'un seul ait jamais osé la nier ou même la contester ? Que peut-il y avoir d'assuré dans le monde, si des faits aussi sensibles, aussi notoires, aussi constamment reconnus par tout un peuple de témoins, transmis d'âge en âge par une profession publique de la vérité des livres qu'ils contiennent, de la religion qu'ils consacrent, de la loi qu'ils établissent; si de pareils faits ainsi attestés pendant près de deux mille ans sans la moindre réclamation, reconnus & publiés jusqu'à nos jours par ce qui est resté du peuple Juif, peuvent encore être révoqués en doute ?

Que signifient cette multitude de fêtes & de monumens que Moyse établit pour conserver à jamais la mémoire de ces grandes merveilles?

Toutes y ont rapport, & sont comme autant de voix qui publioient aux générations les plus reculées ce que Dieu avoit fait en faveur de leurs peres. C'est ainsi que dans l'ordre civil & politique, lorsqu'on veut perpétuer le souvenir de quelques événemens importans, on leur érige des monumens, on leur consacre certains jours destinés à s'en occuper ; & toutes ces époques, en constatant léur authenticité, suffisent pour les rendre toujours vivans & les remettre sous les yeux des siécles les plus éloignés. Qui oseroit ensuite contester la vérité de faits ainsi appuyés & scellés du témoignage d'une multitude de générations, on le traiteroit comme un fou & un extravagant qui a perdu les idées les plus communes de la raison & du bon sens. Vous regardez, lui diroit-on, comme faux & supposés des faits dont tant de monumens vous prouvent la vérité. Non, ce n'est pas ainsi que le mensonge s'y prend pour réaliser ses impostures. Il redoute la publicité, parce qu'il seroit bientôt dévoilé & dépouillé des titres qu'il avoit voulu usurper. Une multitude de bouches ne manqueroient pas de s'ouvrir pour déposer contre lui.

Le caractère incommunicable de la vérité est de paroître au grand jour, parce qu'elle ne craint point les yeux clairvoyans & le jugement d'une saine critique. C'est la confondre avec le mensonge, c'est la réduire à ne pouvoir jamais se faire connoître aux hommes, de prétendre ou de supposer que l'imposture puisse être revêtue des mêmes preuves, des mêmes caractères qui l'établissent & la constatent. Oui, si on peut légitimement disputer la vérité des faits de Moyse, il n'y en a plus au monde dont on ne puisse à plus juste titre combattre la certitude. Il n'en est

aucun dans l'ordre des choſes humaines qui ſoit ſi bien appuyé, ſi authentique, & qui porte dans toutes ſes circonſtances autant de marques de ſincérité : par conſéquent les coups que le Pyrrhoniſme de l'Incrédule veut porter à la vérité des faits de Moyſe, retombent néceſſairement ſur celle de tous les faits qui ont jamais pû exiſter ; ſi les premiers peuvent être ébranlés, tous les autres ſuccombent & s'écroulent ſous le poids de ceux-ci.

Mais pour mieux faire ſentir la fermeté inébranlable des faits que Moyſe rapporte ; pour montrer combien leur certitude a de ſupériorité ſur tout ce qui eſt le plus univerſellement reçu parmi les hommes, entrons dans quelque détail. Et d'abord, ſi on examine les qualités de celui qui a opéré ces merveilles, peut-on n'être pas frappé de ſa candeur & de ſa droiture, peut-on trouver le moindre prétexte pour ſuſpecter ſa bonne foi & ſon déſintéreſſement ? Il opere, il eſt vrai, des merveilles inouies, mais toute la gloire en eſt rapportée à celui dont il n'eſt que l'inſtrument ; tout ce qu'il fait n'a d'autre fin que d'établir le culte du vrai Dieu, ſon unité, que d'inculquer dans l'eſprit du peuple qu'il gouverne, les grands attributs qui conſtituent ſon eſſence, & de graver dans ces cœurs charnels & groſſiers l'idée ſi pure d'un Dieu inviſible, d'un Dieu qui n'eſt qu'eſprit.

Ce grand homme n'en eſt pas mieux traité par ſon peuple. Chaque jour il ſe voit expoſé à de nouveaux dangers, à de nouvelles révoltes, qui ne ſervent qu'à faire éclater ſa foi, ſa charité & ſa patience ; & ce plus doux de tous les hommes, après avoir été en butte pendant quarante ans à l'incrédulité & à la contradiction

d'un peuple toujours rebelle, lui-même se confond dans la foule de ces ingrats, qui par leur incrédulité se sont rendus indignes d'entrer dans la terre promise. Il ne dissimule point ses fautes, il en fait l'humble aveu, il se déclare en conséquence exclu de la terre promise, il emploie ses derniers momens à rappeller à son peuple les salutaires instructions qu'il leur a données; à leur recommander une fidélité, une soumission & un attachement inviolable au Dieu qui les a conduits & comblés de tant de bienfaits; il meurt & laisse sa postérité sans aucun établissement extraordinaire, sans aucune distinction éclatante. Est-ce là la conduite & le personnage d'un imposteur? Si la conduite de Moyse n'est pas celle d'un homme animé de l'esprit divin, qu'on nous dise ce qu'il faut faire pour porter les caractères de l'esprit de vérité?

Moyse est si assuré qu'on ne pourra jamais l'accuser ni le convaincre de fausseté; que dans toutes les révoltes où ce peuple indocile se laisse entraîner, pour lui faire sentir la grandeur de son ingratitude & l'injustice de son incrédulité, il ne cesse de lui rappeller les merveilles sans nombre dont il a été témoin. Si ce peuple eût pu raisonnablement nier ou contester ces prodiges, est-ce ainsi que Moyse, cet homme si éclairé, s'y fût pris pour le ramener? Il n'auroit fait que les animer davantage, en voulant s'autoriser de miracles dont tout le monde auroit connu la supposition. Cependant, dans toutes les séditions survenues, aucun de ces rebelles n'ose en infirmer la certitude & la vérité pour trouver un prétexte à sa révolte.

Moyse craint si peu d'être démenti en quelque tems que ce puisse être, même après sa mort,

qu'il prend toutes les précautions possibles pour donner à ses Livres la plus grande publicité. Il ne cesse de prescrire & de recommander la lecture de ces monumens qui renferment le précis de toutes ses actions, & de toutes les merveilles qu'il s'est attribuées. Est-ce ainsi qu'un fourbe & un imposteur s'y fût pris ? Tous ceux qui ont jamais existé ont cherché à couvrir d'un religieux secret leurs fables & leurs impostures, qui n'eussent pas manqué de se dissiper à la lumière du grand jour. Mais Moyse, qui ne rapporte rien que de vrai, ne redoute point les traits de la critique la plus exacte & de la plus mordante censure. Il n'a agi qu'avec le plus grand éclat ; & comme tout le monde sait d'avance la vérité de ce qu'il écrit, il veut aussi que ses Livres soient entre les mains de tout le monde, afin que la parfaite conformité de son récit avec les événemens qui se sont passés, étant reconnue de tous, soit scellée & garantie par le témoignage d'une tradition qui en éternise la certitude. Le tems n'a fait que justifier & confirmer la sincérité des intentions de Moyse. Dans la suite de tous les âges, parmi toutes les dissentions arrivées dans le sein du peuple Hébreu, jamais on n'a vû un seul homme d'entre les Israëlites qui ait prétendu s'inscrire en faux contre la vérité des miracles attribués à Moyse ; toujours ces Livres ont été sacrés pour toutes les Sectes qui ont pris naissance dans le sein du Judaïsme : les transgresseurs les plus déclarés de ses loix, ont toujours soigneusement conservé ces Livres qui les couvroient d'opprobres, en prononçant la condamnation de leur conduite ; cependant quel moyen plus efficace pour autoriser leur schisme & leur révolte, que de démasquer les illusions

de l'impoſture, s'il y eût eu le moindre ſujet de le faire. Mais non, dans ce long eſpace de ſiécles, perſonne n'a été aſſez hardi pour le tenter. Les dix Tribus, dans leur ſéparation, ont toujours religieuſement conſervé les Livres de Moyſe; les Samaritains qui ſont venus après en ont fait autant; des peuples ſi ennemis n'ont pû s'entendre pour en impoſer. La parfaite conformité qu'on trouve, quant au fond & à la ſubſtance des choſes, entre le Pentateuque Samaritain & celui des Juifs, démontre la fidélité & la bonne foi des deux peuples; ce ſont des témoins qui conviennent, malgré leurs inimitiés & leurs diviſions; & par conſéquent la ſeule tradition immémoriale des faits a pu les réunir dans un même acquieſcement.

Pour peu qu'on faſſe attention au caractère du peuple Iſraëlite, on eſt forcé de reconnoître qu'il n'y a qu'une entière évidence des miracles de ſon Légiſlateur qui ait pû le déterminer à recevoir ſa Loi. Comment un peuple ſi léger, ſi jaloux de ſa liberté, ſi porté à la révolte, ſe ſeroit-il laiſſé conduire pendant quarante ans dans un deſert affreux, ſe ſeroit-il expoſé à tant de fatigues, de dangers? Comment ce peuple dur & infléxible ſe ſeroit-il ſoumis à une loi auſſi ſévère & auſſi gênante, dont toutes les infractions étoient ſi rigoureuſement punies, ſi l'éclat des miracles de Moyſe ne lui eût fait voir Dieu parlant en ſa perſonne? Ce ſeroit ici un prodige plus grand que tous ceux qu'on veut enlever à Moyſe.

Comment enfin une pareille Loi ſe ſeroit-elle conſervée dans ſon integrité pendant tant de ſiécles parmi un peuple auſſi rebelle & impatient, tandis que tous les autres peuples ont changé ſi

ſouvent leurs loix, quoique bien plus douces & plus faciles à obſerver ? N'eſt-il pas viſible qu'il n'y a que la divinité de cette loi qui ait pû la garantir des revers qu'ont eſſuyés toutes les loix humaines, & que ſans le cri de la tradition de tous les ſiécles, qui dépoſoit ſans ceſſe pour ſon origine céleſte, elle eût été mille fois alterée & enfin confondue & anéantie ?

Si on peſe la manière dont Moyſe agit & ſe comporte à l'égard du peuple Hébreu, peut-on avec le moindre fondement les ſoupçonner de s'être entendus pour tromper la poſtérité ? Moyſe dans ces mêmes Livres, qui contiennent le récit de ſes miracles, fait à ſon peuple les reproches les plus amers & les plus deshonorans. Il expoſe ſans aucun ménagement toutes les infidélités, tous les crimes & les déſordres dans leſquels il prétend que ce peuple eſt tombé ; il fait les plus terribles imprécations contre ſon ingratitude & ſon incrédulité ; il rapporte ſans aucun égard les vengeances publiques & diffamantes que Dieu en a tirées ; il deshonore en particulier des familles entières par les crimes qu'il leur attribue. Trouvera-t-on ici la plus légère apparence de fraude & de complot ? Moyſe ſe fût-il ainſi conduit, s'il eût cherché à en impoſer au peuple ? N'eût-il pas au contraire cherché à le gagner, en flattant ſon orgueil & en diſſimulant ſes défauts ? Si Moyſe étoit un impoſteur, comment a-t-il pu faire recevoir à tout un peuple des menſonges dont on pouvoit le convaincre ſur le champ, & que chacun avoit intérêt de dévoiler ? Si le peuple Hébreu s'eſt accordé avec Moyſe pour nous tromper, comment n'a-t-il pas au moins exigé que ce légiſlateur ne le couvrît pas de confuſion à la face de toute la terre, en le déclarant coupable

de tant de crimes, & en ſuppoſant qu'il en avoit été puni par des châtimens d'autant plus injurieux qu'ils ſont plus étonnans & plus ſurnaturels ? Un peuple, qui pour ſe relever aux yeux des autres, auroit voulu adopter des fictions & des menſonges, eût aiſément ſenti que tous les prodiges que Moyſe prétendoit avoir operés ſous ſes yeux, ne ſerviroient qu'à donner des couleurs plus odieuſes à la peinture qu'il fait de leur ingratitude, & qu'à mieux fonder ſes reproches & ſes accuſations. On ne comprend plus rien dans la conduite de Moyſe & des Iſraëlites ; c'eſt une énigme impénétrable, dès qu'on refuſe de convenir de la vérité de ſes miracles ; ou plutôt n'eſt-il pas clair & palpable qu'il n'y a que l'évidence des miracles de Moyſe & la pleine certitude des faits qu'il rapporte, qui ait pû obliger les Juifs de conſerver avec tant de reſpect & de fidélité des Livres où ils ſont ſi maltraités, où leur ingratitude envers Dieu eſt caractériſée avec des traits ſi noirs, ou leur infidélité future & leur réprobation ſont annoncées d'une maniere ſi capable de révolter ? A ces traits reconnoiſſons la ſincérité d'un peuple qui nous donne une ſi grande preuve de ſon amour pour la vérité. Il s'en eſt rendu le témoin & le fidéle dépoſitaire aux dépens de ſes propres intérêts. Il a ſi fidélement rempli ſes engagemens, qu'il n'a jamais ſouffert la moindre altération dans les faits mêmes qui touchoient ſi ſenſiblement à l'honneur de la Nation.

Qui ſont ceux qui voudroient encore, pour aſſurer leur foi, que les Hiſtoriens profanes euſſent fait mention des merveilles que Moyſe a operées ? Eh ! quoi, notre foi devra-t-elle donc dépendre de ce que l'ignorance, la négligence ou

la politique affectée des Historiens du monde leur fait dire ou passer sous silence ? Quand Moyse n'eût agi que par des vûes humaines, n'auroient-elles pas suffi pour l'empêcher de décrier ses Livres, en y insérant des faits publics qui n'auroient pas été certains & constans ? Or les faits dont il s'autorise ne regardent pas seulement les Israëlites, ils intéressent les Egyptiens, les habitans de la Palestine & plusieurs autres Nations voisines ; & Moyse, dans des Livres publics, auroit osé écrire des faits que tous ces peuples eussent pû démentir ? Aucun d'eux n'a fait parvenir jusqu'à nous la moindre réclamation ; la haine que tous portoient aux Israëlites ne l'eût sûrement pas laissé s'ensevelir dans l'oubli, elle n'eût pas manqué de prendre tous les moyens nécessaires pour en conserver à jamais la mémoire. Ce silence des Historiens, bien loin donc de donner la moindre atteinte à la vérité de l'Histoire de Moyse, ne tend au contraire qu'à la confirmer ; c'est un aveu tacite qui nous prouve que personne n'a rien eu à opposer à la vérité des événemens que Moyse rapporte.

Au reste, ce grand homme n'a pas été inconnu aux Historiens profanes ; il a toujours été regardé dans tout l'orient & dans tout l'Univers pour le législateur des Juifs & pour l'auteur des Livres qu'ils lui attribuent. Polemon, dans son premier Livre des Histoires des Grecs, fait mention de lui. Ptolomée, Mendesius, Hellanicus, Philochorus, Castor & une infinité d'autres, parlent de ce grand homme. Diodore, qui a traité avec grand soin ce qui concerne l'Histoire des Egyptiens, dit qu'il a appris de leurs Sages, que Moyse, homme très-recommandable par sa vie, la grandeur de son génie, & très célèbre parmi

les Juifs, eſt le premier qui ait perſuadé aux hommes de vivre ſous le gouvernement des Loix écrites. Il remarque que ce Moyſe étoit en ſi grand honneur chez les Egyptiens, qu'on lui donnoit le nom de Dieu. Porphire eſt obligé de convenir que Moyſe a écrit plus de mille ans avant les plus anciens Auteurs. Qu'on conſulte Joſeph, on y trouvera une multitude de témoignages de toute eſpece des plus anciens Auteurs en faveur de Moyſe, de ſes Livres & des choſes qu'ils contiennent; on y verra les éloges qu'ils ont été forcés de lui donner. Ce ſeroit une entrepriſe ſuperflue d'entaſſer ici ces témoignages; celui de tout un peuple qui n'a jamais été démenti ni contredit, qui n'a pu être trompé ni vouloir nous tromper, eſt plus que ſuffiſant pour déſarmer l'incrédulité la plus opiniâtre.

Mais ce qui ruine ſans reſſource tous les vains prétextes de l'incrédulité, c'eſt le parfait accompliſſement de toutes les prédictions que Moyſe a faites à ſon peuple. Avant de mourir il leur annonce que le Seigneur marchera à leur tête pour exterminer toutes ces Nations qui occupent la terre promiſe, afin de les en rendre maîtres, & qu'ils la partagent entre eux. Selon la parole de Moyſe, Joſué entre avec les Iſraëlites dans la terre des Chananéens, & Dieu, par une multitude de prodiges auſſi nouveaux & étonnans que les premiers, les rend victorieux de tous ces peuples & maîtres de leurs pays. Comment l'incrédulité pourroit-elle affoiblir la certitude de faits auſſi publics & auſſi notoires? Il faudroit être déterminé à tout nier pour conteſter des preuves auſſi évidentes.

Deuter. XXX.

Moyſe, vivement perſuadé qu'il n'agiſſoit & ne parloit que par l'ordre & l'inſpiration de

Dieu, assure les Hébreux que tout leur réussira, qu'ils seront comblés de toutes les bénédictions du Ciel, vainqueurs de tous leurs ennemis, s'ils sont fideles à observer toutes les ordonnances de la Loi que Dieu leur a donnée par son ministère. Il leur déclare au contraire, que s'ils n'écoutent point la voix du Seigneur qui a parlé par sa bouche, & s'ils négligent d'accomplir les loix qu'il leur a prescrites, ils se verront accablés de toutes sortes de maux; toutes les malédictions dont il les charge viendront fondre sur eux; ils deviendront la proie & les malheureuses victimes de leurs ennemis. Qu'il falloit être assuré de l'autorité & de la puissance de Dieu, pour donner de pareils fondemens à ses loix & à ses ordonnances? Un imposteur auroit-il parlé aussi affirmativement; se seroit-il avisé de faire de pareilles avances? N'auroit-il pas craint avec raison que l'événement ne répondant point à ses promesses, ses mensonges ne fussent bientôt dévoilés & ses illusions dissipées? Mais Moyse ne parlant que de la part de Dieu, ne craint point d'être démenti, & les effets ont pleinement justifié que Dieu étoit garant de tout ce qu'il avoit avancé. Qu'on parcoure un peu l'Histoire des révolutions du peuple Juif, on y verra ce peuple, tant qu'il est fidele à la loi de Moyse, jouir de toutes les prospérités qui lui avoient été promises: mais aussi, dès qu'il se détourne de son Dieu pour se prostituer aux Idoles, & qu'il abandonne sa loi, il se voit accablé de tous les maux dont Moyse l'avoit menacé. Revient-il à son Dieu & à ses préceptes, aussi-tôt le Seigneur fait éclater en sa faveur la force de son bras pour le délivrer de l'oppression de ses ennemis & des maux qui l'affligent.

Deuteron. XXVII & XXVIII.

Ne falloit-il pas que Moyse fût éclairé d'une lumière toute divine, pour marquer en termes si formels la vengeance terrible que Dieu devoit exercer si long-tems après contre les infidélités de son peuple ? *Le Seigneur*, dit Moyse, *vous réduira à aller vous & votre Roi, que vous aurez établi, chez une Nation que ni vous ni vos peres ne connoissiez pas.* Ce qui s'est exécuté à la lettre lorsque Nabuchodonosor transféra le peuple Juif & Sedécias son Roi à Babylone, où Jechonias avoit déja été emmené captif. Deuter. XXXVI.

Enfin, ce qui donne à toutes ces preuves un dernier degré d'évidence, c'est l'accomplissement si visible de la prophétie de Moyse sur la ruine totale & la dispersion du peuple Juif, sur sa réprobation & la vocation des Gentils. Moyse éclairé de l'esprit de Dieu, prévoyant que ce peuple dur & infléxible, qui avoit toujours été rebelle à la voix du Seigneur, se détourneroit des voies qu'il lui avoit prescrites pour en suivre de dépravées ; qu'il se prostitueroit aux Dieux étrangers qu'on adoroit dans le pays dont il alloit être mis en possession, qu'il violeroit l'alliance que Dieu avoit faite avec eux, Moyse leur annonce qu'*ils se trouveront enfin surpris d'une multitude de maux*. Il leur prédit que *le Seigneur appellera contre eux d'un pays éloigné une Nation qui viendra fondre sur eux comme un Aigle. Elle vous tiendra*, leur dit-il, *assiégés dans toutes vos villes, jusqu'à ce qu'elle ait renversé les murailles les plus hautes & les plus fortes, dans lesquelles vous mettiez toute votre confiance. Dans l'extrêmité de la misère où vous réduira l'ennemi qui vous assiégera, vous mangerez le propre fruit de vos entrailles.... vous serez réduits à une poignée d'hommes méprisables, après avoir été aussi nom-* Deuteron. XXXI.

breux que les étoiles du Ciel ; le Seigneur vous dispersera parmi tous les peuples, d'une extrémité de la terre jusqu'à l'autre, vous ne pourrez même vivre tranquilles au milieu de ces Nations, votre pied ne posera nulle part en assurance, & le Seigneur fera que votre cœur sera toujours agité, vos yeux languissans & votre ame plongée dans la tristesse. Vous avez abandonné, ajoute-t-il dans son célebre Cantique, *le Dieu qui vous a engendrés ; vous avez oublié le Seigneur qui vous a créés ; il l'a vu, & dans son indignation il a dit : je leur cacherai mon visage & je verrai ce qu'ils deviendront. C'est une race pervertie ; ce sont des enfans infideles ; ils m'ont piqué de jalousie en adorant ceux qui ne sont pas des Dieux ; ils m'ont irrité par le culte de leurs Idoles ; & moi à mon tour, je les piquerai de jalousie, en appellant à leur place un peuple qui n'étoit point mon peuple ; je les irriterai en leur substituant une Nation insensée.* En faut-il davantage pour reconnoître que Moyse étoit un homme de Dieu & un grand Prophete?

Tous les efforts de l'incrédulité ne pourront jamais affoiblir la force & l'éclat de cette preuve. Nous sommes encore témoins du fidele accomplissement de la Prophétie de Moyse. L'état où nous voyons les Juifs depuis dix-sept siécles en montre la divinité sans aucune réplique. L'histoire de la ruine de Jérusalem par Tite & l'armée Romaine, étoit déja faite par Moyse plus de quinze cens ans avant l'événement. Toutes les circonstances de cette affreuse désolation sont exactement marquées dans sa prédiction. Elle est essentiellement liée à tout ce qu'il a dit & fait, à la loi qu'il a donnée au peuple Juif. C'est à cause de ses infidélités, de ses désobéissances à cette loi, qu'il lui annonce que tous ces maux

doivent

doivent fondre sur lui. Or il n'y a que Dieu qui ait pu faire prédire à Moyse de pareils châtimens, des choses si étonnantes, si éloignées & si bien circonstanciées ; il n'y a que lui qui ait pu leur procurer un accomplissement aussi ponctuel. Ce point seul suffit donc pour assurer la divinité de tous les autres, & pour prouver d'une maniere invincible que Moyse étoit l'envoyé de Dieu & son Ministre.

L'incrédule ne pourra dire avec la moindre vraisemblance, que toutes ces prophéties de Moyse ont été faites après coup, & ajoutées à ses Livres. Elles ne pourroient l'avoir été qu'après l'événement qu'elles annoncent ; mais l'état où les Juifs se trouverent alors, ne leur permettoit pas de penser à faire une pareille addition. La multitude des exemplaires de leurs Livres répandus partout par la traduction qui en avoit été faite plusieurs siécles auparavant, leur rendoit l'entreprise impossible. Il eût fallu que les Juifs se fussent entendus avec les Chrétiens déja en possession de leurs Livres : or ils en étoient trop ennemis pour avoir formé avec eux un pareil complot ; & par la même raison les Chrétiens ne peuvent avoir fait de pareilles additions aux Livres des Juifs, parce que le suffrage & le consentement des Juifs leur eût été absolument nécessaire pour l'entreprendre avec succès. Dailleurs les prédictions de la conservation & du retour des Juifs, qui sont jointes dans les Livres de Moyse à celles de leur ruine & de leur dispersion, prouvent évidemment que les unes & les autres viennent de la même source. Si après la ruine du peuple Juif, on eût ajouté aux Livres de Moyse la prédiction qui la concerne, on n'eût pu y insérer celle de leur conservation & de leur rappel, puisqu'il n'y avoit qu'une longue suite de

ſiécles qui pût apprendre quel ſeroit le ſort de ce peuple infortuné, & que lors de ſa diſperſion, ſans une lumière prophétique, on ne pouvoit prévoir qu'il ſubſiſteroit au milieu de tant de déſaſtres qui devoient naturellement l'anéantir. Par conſéquent, comme on ne peut dire que les Prophéties de la conſervation & du rappel du peuple Juif aient été faites après coup, il ne peut y avoir le moindre fondement de ſuppoſer que celles de ſa ruine & de ſa déſolation aient été faites après l'événement.

Indépendamment de toutes ces preuves ſi déciſives, combien d'autres d'un genre différent ne nous fourniſſent pas les Livres de Moyſe ? Ce grand homme eſt ſans contredit le plus ancien Auteur que nous connoiſſions. Il vivoit bien des ſiécles avant ces hommes illuſtres, qui ont rendu la Gréce ſi célebre par les Sciences & les Arts. Il étoit plus de quatre cens ans avant Homère, neuf cens avant Pythagore, & plus d'onze cens avant Socrate, Platon & Ariſtote. Il n'a pu par conſéquent tirer aucun ſecours ni aucunes lumières de l'antiquité profane; où avoit-il donc puiſé cette ſcience profonde qui ſe fait admirer dans ſes Livres, & qui eſt ſi ſupérieure à toutes les productions des plus grands génies qui aient paru après lui ? Où avoit-il appris cette Poëſie ſi noble & ſi majeſtueuſe, qui nous ravit & nous enleve dans ſes Cantiques ? D'où avoit-il emprunté cette éloquence ſi ſublime, mais ſi naturelle, qui étonne dans ſes écrits ? Elle n'a rien de recherché ni d'affecté; & tandis que les hommes ordinaires cherchent l'éloquence, ici c'eſt l'éloquence qui ſuit cet homme divin, ſans même qu'il y penſe. La grandeur & l'élévation de ſes penſées donne à ſes paroles une dignité, une énergie qu'on

ne peut se lasser d'admirer. Tout cela est accompagné d'une simplicité qui annonce l'esprit de vérité parlant par la bouche de Moyse. Les Payens eux-mêmes ont été frappés de ces grands traits qui éclatent dans les Livres du Législateur des Juifs.

Mais ce n'est encore là qu'une légère partie des sujets d'admiration que ces Livres nous présentent. Avec quelle sagesse, quelle merveilleuse proportion les loix que Moyse donne aux Juifs ne sont-elles pas digérées ? Peut-on n'en être pas étonné ? Il embrasse tout, la Religion, les mœurs, la Police, toutes les actions publiques & particulières, tout ce qui est nécessaire pour former & maintenir la société des hommes entr'eux & des hommes avec Dieu ; & cependant tout y est si bien réglé, tout y est ordonné si à propos, qu'il n'a jamais fallu y faire la moindre addition, le moindre changement. Moyse éclairé de l'esprit de Dieu avoit tout prévu : dans aucun tems on ne s'est vu obligé de faire de nouvelles loix qui expliquassent, modifiassent ou abrogeassent celles de Moyse ; jamais on n'a eu besoin de suppléer à son Code. Les Juges, les Rois & les Princes qui ont eu plus de zéle & d'amour pour la justice, n'ont eu autre chose à faire que de tenir la main à l'exécution de ce qu'avoit prescrit Moyse, pour conserver ou rétablir par-tout le bon ordre. Reconnoît-on ici l'ouvrage d'un homme qui n'a agi que par son propre esprit ? Où sont-ils ces Législateurs, qui par les seules lumières de leur raison, ont pû atteindre à ce haut degré de perfection ? Que de vuides & de défauts importans dans les loix des plus célebres ! Les Numas, les Solons, les Lycurgues & tous les autres, nous fournissent continuellement des preuves de la foiblesse &

des ténèbres de l'esprit humain ; ses vûes sont trop courtes pour tout prévoir, pour parer à tous les inconvéniens. Souvent pour remédier à un mal, il ne fait qu'en causer un autre plus funeste ; en un mot, il ne sçauroit former des loix qui ne soient qu'une fidelle expression de la Justice souveraine. Ce caractère ne convient qu'à Dieu seul, qui étant par sa nature la loi éternelle & immuable, peut aisément sauver tous les droits ; lui seul ayant tous les hommes présens, tous les siécles devant lui, peut tellement tempérer les loix qu'il donne, que les intérêts de tous les âges, de tous les tems, y soient parfaitement ménagés & conciliés. Or comme tous ces grands caractères se trouvent admirablement réunis dans les loix de Moyse, concluons donc qu'elles ne peuvent avoir que Dieu pour Auteur.

Si de-là nous passons au fond des choses qui composent les Livres de Moyse, combien n'y trouverons-nous pas encore de marques de divinité ? Tandis que nous voyons la vérité altérée de toutes parts, ou défigurée par les monstrueuses erreurs que les hommes y ont mêlées, par les fictions & les fables qu'ils y ont ajoutées ; Moyse le plus ancien Auteur qui soit au monde, nous ramene par une suite d'événemens précis & naturels au principe de toutes choses ; il nous apprend d'une manière claire & simple la véritable origine de tous les êtres ; il nous développe avec une netteté merveilleuse tous ces profonds mystères sur lesquels les hommes se sont égarés si long-tems, qui regardent notre nature, notre première destination, la cause de notre chûte & de nos misères, les moyens qui peuvent y apporter reméde, la fin où nous devons tendre, les routes que nous devons tenir pour y arriver.

Peut-on rien de plus grand & de plus élevé au-dessus des pensées humaines, que l'idée que Moyse nous donne de l'Etre suprême ? Le Dieu que Moyse propose aux Israëlites pour objet de leurs adorations, n'est point semblable à ces divinités vicieuses & imparfaites que le reste de la terre adoroit. Il est unique, il est parfait, il est infini, il est saint & la sainteté même, il déteste le crime, il le punit toujours; il ne commande que la vertu, il ne récompense qu'elle. Il n'est pas ce Dieu impuissant & dépendant, pour agir, d'une infinité de causes que les Philosophes ont imaginées. Le Dieu de Moyse & des Juifs n'a besoin que de lui-même pour faire tout ce qu'il veut; rien n'existe que par lui : il dit & tout est fait. Il ne produit point ses œuvres par nécessité & comme à l'aveugle; mais il agit avec une souveraine liberté, avec poids & mesure; il commence quand il lui plaît, & n'ayant d'autre guide que sa volonté, toujours maître de son action, il la termine quand & où bon lui semble. Unique principe de tous les êtres, il est l'ame & la source de leur fécondité; sans lui, toujours stériles, ils se replongeroient bien-tôt dans le néant. S'il établit entre les différentes parties de la nature un ordre & une dépendance qui font éclater sa sagesse, il peut toujours, à son gré, troubler & renverser ces loix primitives qu'il y a établies, les suspendre & en interrompre le cours pour réveiller les hommes de leur assoupissement, & leur faire entendre sa voix, en tirant le rideau de la nature qui le cachoit. Il n'est pas un oisif spectateur de ce qui se passe dans le monde; l'Univers entier est toujours sous sa main, toujours assujetti à sa puissance qui le conserve, toujours gouverné par sa sagesse qui

en diſpoſe tous les événemens, & qui malgré toute la réſiſtance & l'oppoſition des hommes, les conduit avec une force admirable à l'exécution de ſes deſſeins.

Voilà le Dieu que les Livres de Moyſe nous propoſent pour l'objet de notre culte & de nos adorations. Qu'y découvre-t-on qui ne ſoit conforme aux plus pures idées de la raiſon ? Trouvera-t-on par-tout ailleurs une Philoſophie auſſi ſublime ? Sont-ce là des principes ſortis *du ſein du plus furieux fanatiſme*, ou plutôt de pareils principes ſont-ils capables d'enfanter le fanatiſme ?

Les régles des mœurs que Moyſe preſcrit aux Juifs, ſont parfaitement dignes des grandes idées qu'il leur donne de la divinité. Tout ſe réduit à ces deux grands préceptes : aimer Dieu ſouverainement, de tout ſon cœur, de toute ſon ame, & ſon prochain comme ſoi-même. La multitude des autres préceptes ſe rapporte définitivement à ces deux principaux, qui en ſont comme le terme & la fin. Toute la loi en découle & en dépend ; elle n'eſt qu'un détail exact & circonſtancié des différens points qui s'y rapportent.

Les loix cérémonielles que Moyſe donne aux Juifs, leur rappellent par-tout la grandeur, la majeſté & la ſainteté du Dieu qu'ils adorent. Elles ſont deſtinées, auſſi-bien que les Fêtes, à élever l'ame à Dieu, à ranimer en elle les ſentimens d'adoration, d'amour, de dépendance qu'elle doit à ſon Dieu, à exciter ſa reconnoiſſance en lui rappellant le ſouvenir des bienfaits qu'elle en a reçus.

Ces loix ſont multipliées, parce que ce peuple dur & rebelle avoit beſoin d'être retenu dans le culte du vrai Dieu par une multitude de chaînes qui le liaſſent à ſon ſervice, parce qu'encore

terrestre & charnel, il falloit lui représenter un même objet sous un grand nombre de formes, pour le lui inculquer & fixer son inconstance; mais que ces loix étoient pleines de sens pour ceux qui en sçavoient pénétrer l'esprit & l'objet! Ils y découvroient par-tout le beau modèle qui avoit été montré à Moyse sur la montagne, qu'il avoit si bien exprimé & représenté dans tout le culte, les sacrifices & les cérémonies de la Loi. Toutes ces choses étoient pour les Israëlites spirituels comme une ébauche & un crayon de la grande œuvre du Messie, & des mystères qui devoient s'accomplir en sa personne. Elles les entretenoient dans l'attente & le desir de sa venue. Elles servoient à les y préparer, & étoient pour eux un aiguillon qui les pressoit sans cesse de hâter par leurs soupirs l'heureux moment qui devoit dissiper les ombres qui le cachoient.

CHAPITRE IV.

Quelles sont les vûes que la sagesse divine s'est proposées dans le choix du peuple Juif & la Religion qu'elle lui a donnée. Les miracles operés & les prophéties faites parmi ce peuple dans les différens âges, nouvelle preuve de la divinité de la mission de Moyse & du culte qu'il a établi.

RIEN n'étoit plus sage & mieux ordonné que cette conduite de Dieu à l'égard de son peuple; il l'a gouverné comme un homme qui passe par différens âges & par divers degrés, par l'enfance avant d'arriver à la plénitude de l'homme

parfait, par les élémens des sciences, pour parvenir à des connoissances plus sublimes. Cette succession étoit nécessaire à l'homme, pour lui faire sentir le besoin qu'il avoit de Jesus-Christ & de sa grace. Dans le premier âge il est forcé de reconnoître son ignorance & ses ténèbres par les égaremens qui en naissent. Dans le second âge, qui est celui de la loi & de la lumière, il comprend quelle est l'étendue de sa foiblesse, par l'impuissance de ses efforts pour faire le bien que la loi lui ordonne, pour résister au mal qu'elle lui défend. Toujours vaincu par le péché, qui s'est servi de la loi même pour exercer sur lui un empire plus tyrannique, l'homme est forcé d'accourir à son Libérateur, pour triompher des ennemis de son salut.

En attendant l'entière exécution de ces profonds desseins, Dieu se sert du peuple Juif & de tout ce qui lui arrive pour figurer & annoncer les grandes merveilles qu'il doit un jour opérer parmi les vrais enfans de la promesse. Ce peuple est dans tous ses états comme un grand Prophete du règne futur du Messie & des choses étonnantes qui devoient se passer dans l'établissement & la durée de son Eglise. C'est par lui que la sagesse divine prépare de loin les voies à la ruine de l'Idolâtrie & du polythéïsme; avant d'enrichir les hommes des biens spirituels qu'il leur réserve, il leur montre dans la conduite qu'il tient sur le peuple Hébreu, qu'il est également maître des biens temporels, & il confond d'avance l'erreur des Payens, à qui les démons qu'ils adoroient avoient persuadé qu'ils distribuoient en Souverains les biens de la terre, qu'ils rendoient à leur gré les hommes & les états heureux ou malheureux. Par-là, ce Dieu, qui devoit un jour s'anéantir dans le mystère de l'In-

carnation, montroit d'avance que sa pauvreté future seroit parfaitement volontaire; qu'il avoit entre ses mains ces mêmes biens qu'il rejetteroit, pour en inspirer le mépris à ses Disciples. Il apprenoit aux hommes que la foiblesse qu'il feroit paroître un jour, soit dans sa Personne, soit dans la formation de son Eglise, ne viendroit point d'impuissance, mais cacheroit au contraire une force invincible. Car s'il eût voulu armer les Chrétiens & combattre visiblement pour eux, comme il avoit fait en faveur de Moyse, de Josué, d'Ezechias, des Machabées; quel peuple eût pu leur résister, quel Royaume n'eût pas été contraint de leur céder?

Telles sont les fins principales que Dieu s'est proposées dans le choix qu'il a fait du peuple Juif pour le rendre le dépositaire de sa loi, de son culte & de ses promesses; tout y est marqué au coin de la Divinité. Nous avons vû les preuves qui nous attestent & nous garantissent que Moyse n'a agi, parlé & écrit que par l'ordre & l'autorité de Dieu même. Mais quelle nouvelle force ne reçoivent pas toutes ces preuves, si on y ajoute encore les miracles & les prophéties qu'ont faits après lui les Prophetes qui lui ont succédé? Ils ont tous une liaison essentielle; les derniers rappellent les premiers & servent à les confirmer. Tout est destiné à établir la divinité de la Religion des Juifs & celle des Livres qui la contiennent. Tous les Prophetes qui ont suivi Moyse, tous les Ecrivains sacrés se sont faits gloire d'être ses Disciples. Tous ceux qui ont prophétisé ou opéré des miracles, n'ont cessé de reclamer en faveur de la loi de Moyse; elle étoit comme le fondement sur lequel ils travailloient, & le centre où ils ramenoient tout.

Or, comment pourroit-on conteſter la vérité & l'authenticité de ces miracles & de ces Prophéties ? Les faits de Joſué, d'Elie, d'Eliſée, ceux arrivés ſous Ezéchias, la ruine miraculeuſe de l'armée de Sennacherib, annoncée par Iſaïe, les vengeances éclatantes que Dieu tira de ceux qu'Antiochus avoit envoyés pour piller le Temple, les victoires miraculeuſes des Macchabées, & tant d'autres prodiges auſſi publics & auſſi conſtans, qui forment une chaîne non interrompue de témoignages divins en faveur de la Religion des Juifs, peuvent-ils être révoqués en doute avec la moindre vrai-ſemblance ? La plupart tiennent aux Nations étrangères qui avoiſinoient les Juifs ; elles y avoient un intérêt perſonnel, leur honneur & leur réputation s'y trouvent compromis ; ceux qui rapportent ces faits miraculeux les prennent à témoin de leur vérité par la maniere dont ils les racontent. Ainſi à la défaite miraculeuſe de l'armée de Sennacherib, l'Hiſtorien ſacré aſſure que le prodige fut connu de toutes les Nations voiſines, & que l'éclat en fut ſi grand qu'on vint de toutes parts offrir des ſacrifices à Jéruſalem, & faire des préſens au Roi Ezéchias, pour le féliciter d'une délivrance ſi extraordinaire. Depuis le ſchiſme des dix Tribus, comment les deux qui reſtoient attachées au vrai culte, auroient-elles pû attribuer à leur Communion des miracles & des prodiges de toute eſpece, ſans être auſſi-tôt démenties par la Société ſchiſmatique, ſi les faits n'euſſent pas été d'une notoriété & d'une certitude inébranlable ? Les Schiſmatiques avoient tout l'intérêt poſſible pour dévoiler l'impoſture & confondre le menſonge s'il y en avoit eu. Les miracles dont les deux Tribus autoriſoient leur culte, portoient

directement contre celui des dix, & tendoient absolument à en démontrer la fausseté. Jamais les dix Tribus n'ont osé attaquer la certitude des miracles dont les deux Tribus se glorifioient ; & enfin, après la captivité de Babylone, tous les Juifs s'étant réunis dans l'unité d'un même culte, tous unanimement ont concouru à attester la fidélité des Livres qui font le récit de ces miracles.

Les prophéties donnent encore une nouvelle force à toutes ces preuves. En effet, si on ne peut contester qu'à l'appui de tant de miracles opérés dans le cours & la durée de la Religion des Juifs, se sont jointes des prophéties de tout genre & de la derniere évidence ; que peut-on desirer de plus pour être assuré de la vérité des miracles auxquels ces prophéties sont unies, & de la divinité du culte qu'ils autorisent ? Or sans nous arrêter ici à ce détail immense de prophéties particulières qui étoient comme autant de garants des prophéties générales, mais dont l'événement étoit réservé à des tems plus éloignés, comment pourroit-on contester la certitude des prophéties qui regardent la prise de Jérusalem par l'armée de Nabuchodonosor, la captivité de Babylone, sa durée, les moyens dont Dieu devoit se servir pour la faire cesser, rebâtir le Temple & rétablir le peuple Juif dans son premier état ? Isaïe, Jérémie, Ezechiel, avoient fait l'Histoire de tous ces grands événemens, avant qu'ils eussent la moindre apparence. Isaïe avoit prédit à Ezéchias que ces grands trésors qu'il venoit de montrer avec ostentation aux Ambassadeurs du Roi de Babylone, seroient transportés à Babylone, & que les Princes de son sang y seroient emmenés Captifs. Cependant le Roi de Babylone étoit alors l'ami & l'allié d'Ezéchias.

Jérémie s'étoit attiré les plus grandes persécutions par les malheurs qu'il annonçoit à la Ville, à ses Habitans & au Temple. Tous s'en mocquoient ; une foule de faux Prophetes entretenoit le peuple Juif dans des espérances folles & trompeuses. Cependant, pour rendre indubitable la vérité de ses prophéties sur Jérusalem, Jérémie prédit que toutes les Nations voisines des Juifs seront assujetties à Nabuchodonosor. Il décrit toutes les conquêtes que doit faire ce Prince avant de pénétrer à Jérusalem, afin que, lorsqu'on verra les premières prophéties s'accomplir, on n'ait plus aucun prétexte de douter de la vérité des autres. Ezéchiel avoit annoncé toutes les circonstances du siége, sa durée, la famine épouventable qui régneroit dans la Ville, les efforts inutiles de Sédécias pour échapper au vainqueur. Les momens arriverent ; toutes les Nations voisines des Juifs furent subjuguées par Nabuchodonosor, comme l'avoit annoncé Jérémie ; Jérusalem à son tour fut prise, pillée & saccagée ; les Juifs, avec Sédécias leur Roi, furent emmenés captifs à Babylone, & les faux Prophetes furent confondus, comme les vrais Prophetes l'avoient prédit.

En vain les Juifs dans leur désolation veulent-ils chercher un asyle en Egypte pour éviter le joug de Nabuchodonosor ; Jérémie leur annonce qu'ils sortent du plan de Dieu, qu'ils s'opposent à ses desseins & qu'ils ne trouveront ni paix ni repos en Egypte, parce que le Roi de Babylone s'en rendra maître, & sa parole s'accomplit à la lettre. Mais tous ces Prophetes, en annonçant si clairement les maux qui devoient fondre sur Jérusalem & les Juifs, avoient aussi marqué avec la même netteté leur délivrance & leur

retour. Qu'il eſt beau d'entendre Iſaïe deux ſiécles avant l'événement, appeller par ſon nom le libérateur que Dieu doit ſuſciter aux Juifs. Ce Prophete éclairé d'une lumière toute divine, qui avoit vû la gloire de Nabuchodonoſor & ſon orgueil inſenſé long-tems avant ſa naiſſance, avoit auſſi prédit ſa chûte ſoudaine & celle de ſon Empire. Il voit déja Cyrus s'avancer vers Babylone, ſes portes s'ouvrir devant lui, ſes barrieres ſe briſer à ſon arrivée. Le terme de cette grande révolution eſt fixé par Jérémie à 70 ans, après leſquels Babylone ſera détruite de fond en comble. Iſaïe déclare qu'elle ne ſera jamais rebâtie, que ſes ruines ne pourront déſormais ſervir qu'aux bêtes & aux ſerpens, que le lieu qu'elle occupe ſera couvert d'un marais, & que le Seigneur en abolira juſqu'aux moindres veſtiges. Prédiction ſi fidélement accomplie, que perſonne ne pourroit aujourd'hui fixer le lieu où Babylone étoit autrefois ſituée.

Daniel captif à Babylone, où ſa ſageſſe & ſa piété le faiſoient révérer des Rois Infideles, découvre & explique à Nabuchodonoſor le ſonge qu'il a eu. Il annonce à ce Prince quatre grandes monarchies qui doivent ſe ſuccéder, & dont les premieres doivent être détruites par les ſuivantes. Il décrit dans le plus grand détail les conquêtes rapides d'Alexandre le Grand, qui renverſe l'Empire des Medes & des Perſes. Il prédit qu'Alexandre mourra ſans fils qui lui ſuccéde, & que ſon Empire ſera diviſé en quatre grandes parties. Il marque clairement les perſécutions qu'Antiochus, un de ſes ſucceſſeurs, fera ſouffrir aux Juifs, les abominations qu'il introduira dans le lieu ſaint, & les vengeances que Dieu exercera contre ce Prince impie. Il fixe le

nombre des années qui restoient jusqu'à la venue du Messie dont il annonce les souffrances, la mort, & toutes les suites. Tous les autres Prophetes, & surtout Isaïe, ont parlé si clairement de Jesus-Christ, & décrit d'une manière si exacte & si circonstanciée toutes les actions de sa vie, qu'ils semblent être plutôt ses Historiens que ses Prophetes. Nous l'avons déja assez prouvé (*a*).

(*a*) La foi de toutes ces prophéties se trouva si bien établie parmi le peuple Juif au retour de sa captivité, qu'il ne lui fut plus possible d'hésiter. Tant de prophéties, dont il avoit vu un accomplissement si précis & si merveilleux, avoient fait sur lui une si vive impression, qu'il ne pouvoit plus douter que le reste ne s'accomplît en son tems avec la même fidélité. En effet, si les Juifs avoient vû tomber sur eux tous les fléaux de la vengeance divine, selon les oracles de leurs Prophetes; ils avoient vu aussi, selon ces mêmes oracles, la ruine & la désolation de Samarie, de l'Idumée, de Gaza, d'Ascalon, de Damas, des villes des Ammonites & des Moabites leurs ennemis implacables. L'Arrêt que Dieu avoit prononcé par ses Prophetes contre Tyr, la maîtresse de la mer, contre Thanis, Memphis, contre Thèbes à cent portes, contre Ninive, ville capitale des Rois d'Assyrie, les persécuteurs continuels de son peuple, & enfin, contre la superbe Babylone, victorieuse de toutes les autres, & enrichie de leurs dépouilles; tous ces Arrêts avoient eu leur pleine & entiere exécution, & les Juifs l'avoient vûe avec admiration. Tout ce qui leur arrivoit chaque jour n'étoit qu'un perpétuel développement des oracles que l'Esprit Saint avoit rendus au milieu d'eux. Si rétablis dans leur terre après la captivité, ils jouirent pendant trois cens ans d'une paix profonde; si leur Temple fut révéré & leur Religion honorée dans tout l'orient; si enfin leur paix fut troublée par leurs dissensions; si ce superbe Roi de Syrie fit des efforts inouis pour les détruire, s'il prévalut quelque tems, si un peu après il fut puni, si la Religion Judaïque & tout le peuple de Dieu fut relevé avec un éclat plus merveilleux que jamais, & le Royaume de Juda accru sur la fin des tems par de nouvelles conquêtes; toutes ces choses étoient écrites dans leurs Prophetes, tout y étoit marqué, jusqu'au tems que devoient durer les persécutions, jusqu'aux lieux où se donnerent les combats, jusqu'aux terres qni devoient être conquises. Il n'est pas étonnant après cela que ce peuple ait conservé tant d'attachement pour ses anciennes prophéties depuis son retour.

Si nous parcourions ainſi tous les Prophetes, combien de preuves claires & évidentes n'y trouverions-nous pas de leur inſpiration ? Mais il ſuffit, pour remplir notre objet, de démontrer à l'Incrédule qu'il y a eu dans le ſein de la religion des Juifs, des Prophéties dont on ne peut conteſter légitimement ni la certitude ni la divinité ; celles que nous venons de rapporter ſont ſans contredit de ce nombre.

Que pourroit en effet oppoſer l'Incrédule à l'évidence de toutes ces Prophéties ? Il ne lui reſte d'autre moyen d'échapper, que de prétendre qu'elles ont été fabriquées après coup & ſuppoſées après l'événement. Mais avec quel fondement pourra-t-on accuſer ainſi de fauſſeté tout un peuple qui a toujours religieuſement conſervé ces prophéties, ſans jamais y ſouffrir la moindre altération ? S'il eſt permis d'uſer d'auſſi vains prétextes pour ſe débarraſſer des faits qui nous incommodent ; quelle tradition, quelles pieces, quels monumens, tant ſacrés que profanes, pourront être irréfragables parmi les hommes ? En vain leur vérité aura-t-elle été confirmée par le témoignage & la tradition d'une longue ſuite de ſiécles ; en vain tout un peuple, dont la bonne foi & la ſincérité n'ont jamais ſouffert la moindre atteinte, dépoſera-t-il d'âge en âge pour leur vérité ; il ſera néanmoins encore permis de nous dire ſérieuſement, ſans preuves & ſans raiſon, que ces Livres ſont autant de piéces fauſſes & ſuppoſées, autant de productions de l'impoſture. Une pareille défaite ne mérite aſſurément que du mépris, elle eſt digne de ces hommes qui, pour combattre la Religion, dépoſent tous les caractères de l'homme raiſonnable. Dans une affaire de la plus légère importance

on rougiroit de se décider par des motifs aussi peu solides que ceux qui fixent l'esprit de nos Incrédules dans l'affaire si importante de la Religion.

Avec quelle ombre de raison pourroit-on accuser les Juifs d'avoir composé, après les événemens, les prophéties qui les annoncent ? Ne portent-elles pas par-tout les traits & les caractères de leur bonne foi ? Tous les livres des Prophetes sont remplis de détails infinis des prévarications & des infidélités du peuple Juif. Leurs annonces regardent en grande partie les châtimens & les vengeances que Dieu devoit exercer contre ce peuple ingrat. Ils contiennent un récit fidele des persécutions de toute espece (*a*) que les Prophetes ont eu à souffrir d'un peuple qui supportoit impatiemment la vérité qu'on lui annonçoit. Comment peut-on donc dire ensuite que ces li-

(*a*) Presque tous les Prophetes ont été persécutés, presque tous ont souffert dans l'exercice de leur ministère. On voit Elie & Elisée toujours menacés & obligés de fuir. Isaïe a été sans cesse exposé au mépris du peuple & des Rois, qui à la fin, comme porte la tradition constante des Juifs, l'ont immolé à leur fureur. Zacharie, fils de Joïada, a été lapidé. Jéremie & Baruch ont été continuellement en butte à la contradiction de leurs freres ; les maux qu'ils ont eu à souffrir étoient continuels & inexprimables. Ezechiel n'est nourri que d'un pain de douleur. Daniel, toujours l'objet de l'envie de ses ennemis, est deux fois livré à la fureur des lions. Michée est la victime de l'imposture des faux Prophetes. Tous en général ont été contredits & maltraités ; tous n'ont recueilli de leurs prédictions que des tribulations & des angoisses. Quels préjugés en faveur de la divinité de leur mission & de leurs Prophéties ! Qui pouvoit les soutenir au milieu de tant d'épreuves, si ce n'est la force supérieure de l'Esprit divin qui les animoit & les faisoit parler ! Des imposteurs auroient-ils voulu faire un pareil personnage ? Qui auroit pû les y engager ? Qu'y avoit-il à gagner pour cette vie ? Concluons donc que la conduite qu'ont tenue les Prophetes ne convient qu'à des hommes qui n'ont ici-bas d'autres intérêts que ceux de la vérité, d'autres espérances que celles des biens éternels.

vres ont été fabriqués par des imposteurs après l'événement des choses qu'ils annoncent?

Qu'on nous dise ce qui a pu porter les Juifs depuis leur ruine & l'établissement de la Religion chrétienne, à rendre un témoignage si persévérant à la divinité de leurs livres? L'état où ils se trouvoient réduits, les avantages que les Chrétiens n'ont cessé de tirer contr'eux de leurs propres livres, auroient dû sans doute les déterminer à les abandonner & à en reconnoître la fausseté, si par une tradition certaine & constante, reçue de leurs peres comme ceux-ci l'avoient reçue de leurs ancêtres, en remontant jusqu'à l'origine des livres, ils n'eussent été parfaitement convaincus de leur divinité & de la vérité de ce qu'ils contiennent.

Enfin, ce qui détruit sans ressource tous les subterfuges de l'Incrédule, c'est l'accomplissement si manifeste de tant de prophéties, qu'on ne peut en aucune manière prétendre avoir été composées après l'événement. Les caractères du Messie, l'établissement de la Religion chrétienne, la conversion des Gentils, la ruine de Jérusalem, la réprobation du peuple Juif, sa dispersion & sa conservation, tous ces points ont été clairement prédits & annoncés par les Prophetes, comme nous l'avons déja fait voir; qui pourroit donc accuser ces prédictions d'avoir été faites après l'événement? Les livres des Juifs déja répandus par tout, n'étoient plus susceptibles de changemens & d'additions; & d'ailleurs, pour composer après coup ces nouvelles prophéties, il n'eût pas suffi de voir les prémices des événemens qu'elles annoncent, il eût fallu être assuré des suites qu'ils auroient, de leur consistence & de leur durée. Chaque jour devoit ré-

pondre de leur accompliſſement; ainſi, ſans une lumière divine on n'eût pû prévoir la perpétuité de la Religion chrétienne : ſans une lumière divine on n'eût pû, lors de la ruine de Jéruſalem, annoncer que le temple & le culte Judaïque étoient détruits ſans reſſource ; que les Juifs qui alloient être diſperſés parmi toutes les Nations, y ſeroient conſervés pour être toujours un peuple viſible & ſubſiſtant. Enfin la haine implacable des Juifs pour les Chrétiens, diſſipe juſqu'au moindre ſoupçon. S'ils euſſent laiſſé inſérer dans leurs livres les prophéties dont nous avons parlé, ils auroient fourni des armes contre eux-mêmes; & les efforts qu'ils n'ont ceſſé de faire, pour détourner à des ſens étrangers toutes ces prophéties, montrent évidemment qu'il n'y a que l'aſſurance de leur divinité qui ait pû les contraindre de les reſpecter & de dépoſer en leur faveur.

Après tant de preuves, comment pourrions-nous refuſer de croire aux prophéties dont l'accompliſſement nous a précédés, & à celles dont l'événement juſtifiera dans la ſuite l'exactitude & la vérité ? Ce qui s'accomplit chaque jour, eſt pour nous un ſûr garant de ce que nous ne pouvons plus voir & de ce que nous ne voyons pas encore. Quel prodige d'aveuglement & de folie! Quel inflexible entêtement de refuſer croyance à ces livres, qui ont annoncé ſi clairement la foi de l'Univers! *Quis itaque, niſi mirabili de-* Auguſt. *mentià cæcatus, aut mirabili pertinaciâ durus ac ferreus nolit habere ſacris litteris fidem, quæ totius orbis prædixerunt fidem.* Puiſque les choſes que vous voyez de vos propres yeux ont été prédites ſi long-tems avant l'événement, & ſe trouvent ſi exactement accomplies; ô reſtes d'infidélité, rougiſſez enfin à la vûe des choſes dont vous êtes

témoins, afin que vous puissiez croire celles que vous n'avez pû voir ! *O reliquiæ infidelitatis, ut credatis quæ non videtis, iis erubescite quæ videtis !* Augus.

CHAPITRE V.

Réponse aux objections de l'Incrédule contre la certitude & l'autorité des prophéties.

MAIS Rousseau ne rougit point de nous dire » qu'aucune prophétie ne sçauroit faire autorité pour lui. » Et pourquoi, lui demande l'inspiré prétendu qu'il introduit sur la scène « ? Par- » ce que, répond Rousseau, qui fait le person- » nage d'un soi-disant raisonneur, pour qu'elles » le fissent, il faudroit trois choses dont le con- » cours est impossible ; sçavoir, que j'eusse été » témoin de la prophétie ; que je fusse témoin » de l'événement, & qu'il me fût démontré que » cet événement n'a pû cadrer fortuitement avec » la prophétie : car, fût-elle plus précise, plus » claire, plus lumineuse qu'un axiôme de géo- » métrie ; puisque la clarté d'une prédiction faite » au hasard n'en rend pas l'accomplissement im- » possible, cet accomplissement, quand il a » lieu, ne prouve rien à la rigueur pour celui » qui l'a prédit. » Que faut-il de plus pour faire sentir toute l'absurdité des principes que Rousseau vient d'établir sur les prophéties, que l'aveu qu'il fait lui-même ? Il convient que le concours des trois choses qu'il demande, pour que les prophéties fassent autorité, est impossible. Il s'ensuivra donc que Dieu ne pourra jamais mani- Tom. III. pp. 156 & 157.

feſter aux hommes ſes volontés par la voie des prophéties, qu'il ne pourra jamais ſe ſervir d'un moyen ſi ſimple, ſi naturel & ſi analogue à la condition des hommes, pour les aſſurer que c'eſt lui qui leur parle par ſes envoyés. Quoi de plus inſenſé ou de plus impie? Mais pour montrer encore plus la fauſſeté & l'extravagance des conditions qu'exige Rouſſeau, peſons-les l'une après l'autre.

Pour que les prophéties faſſent autorité pour lui, il veut d'abord avoir été témoin de la prophétie. Or, ce principe rentre dans celui que nous avons déja réfuté; il a également pour but de ne croire & de n'admettre que ce qu'on a vû ſoi-même. Nous avons déja amplement démontré l'abſurdité & la folie d'une pareille prétention, qui va à renverſer & à anéantir les choſes les plus certaines & les plus univerſellement reçues dans le civil comme dans la Religion. Nous avons fait voir qu'il ſuffit, pour être auſſi aſſuré de la vérité des faits, que ſi on les avoit vûs ſoi-même, qu'ils nous ſoient confirmés & garantis par une tradition conſtante, qui, parvenue à nous de ſiécle en ſiécle, nous tranſporte juſqu'à la premiere origine des événemens. Eh! comment pouvoir conteſter avec quelque vraiſemblance la certitude des prophéties? Elles ſont dépoſées par ceux qui les prononcent ou par leurs diſciples, dans les livres les plus authentiques; les prodiges qu'ils operent pour conſtater la divinité de leur miſſion leur concilient la croyance des hommes. L'accompliſſement journalier d'une partie de leurs prophéties répond de la vérité de celles qui regardent des tems plus éloignés. Ceux qui ont entendu ces prophéties & qui ont été témoins des prémices de leur accompliſſe-

ment, les transmettent à la postérité suivante. Elle croit ce qu'elle n'a pas vû sur le témoignage de celle qui a vû & entendu, & les événemens dont elle est elle-même témoin, la confirment de plus en plus dans la foi de ses peres. Ainsi d'âge en âge, ce que les premiers ont vû dans la source les a assuré de toute la suite, & ce que les autres ont vû dans la suite les a assurés de ce qu'on a admiré dans la source. Que faut-il de plus? S'il falloit avoir été témoin des prophéties pour qu'elles fissent une autorité pour nous, il faudroit presqu'autant de prophéties qu'il y aura d'hommes ou de générations dans le monde. Une Religion qui aura été fondée sur des prophéties dont une génération aura été témoin & dépositaire, devra être anéantie par la génération suivante, à moins que de nouvelles prophéties, dont celle ci à son tour sera témoin, ne l'oblige de l'embrasser & de s'y soumettre; peut-on rien imaginer de plus absurde & de plus extravagant?

Toutes ces raisons font évanouir la seconde condition qu'exige Rousseau, qui est, qu'il ait été témoin des événemens que la prophétie annonce; & après tout, Rousseau peut-il nier, comme nous l'avons déja dit, qu'il soit témoin d'une partie de ces événemens? Ne l'est-il pas de l'établissement & de la perpétuité de l'Eglise chrétienne, si clairement annoncés dans les livres saints? Chaque jour ne lui offre-t-il pas de nouveaux effets de la protection qui a été promise à l'Eglise pour la rendre invincible à tous les efforts de l'enfer? Enfin ne voit-il pas encore les sévères châtimens que la Justice divine avoit fait annoncer par ses Prophetes, contre les infidélités & l'apostasie du peuple Juif? La conservation si miraculeuse de ce peuple ne suffit-elle

pas pour nous garantir la certitude des autres événemens qui y ont rapport ?

Mais répond Rouſſeau : » Il faut encore me » démontrer que tous ces événemens n'ont pû » cadrer fortuitement avec la prophétie. Car fût-» elle plus claire, plus préciſe, plus lumineuſe » qu'un axiôme de géométrie ; puiſque la clarté » d'une prédiction faite au haſard n'en rend pas » l'accompliſſement impoſſible ; cet accompliſ-» ſement, quand il a lieu, ne prouve rien à la » rigueur pour celui qui l'a prédit. » Y a-t-il de la bonne foi à ſoutenir que tant de prophéties ſi étonnantes ont pu, de la part de ceux qui les faiſoient, n'être que des conjectures haſardées qui ont heureuſement cadré avec l'événement ? Pour détruire une auſſi vaine ſuppoſition, ne ſuffit-il pas de conſulter l'idée qu'ont tous les hommes de la prophétie ?

Si dans les prophéties il ne s'agiſſoit que de ces événemens peu éloignés qui pouvoient avoir une liaiſon eſſentielle avec ceux qui ſe paſſoient alors, & qu'on pouvoit conjecturer par des inductions de l'un à l'autre, l'objection de Rouſſeau n'auroit rien que de raiſonnable. Mais quand il eſt queſtion d'événemens auxquels toutes les circonſtances ſemblent s'oppoſer, que rien de ce qui eſt préſent ne peut faire prévoir ; quand il s'agit de prophéties dont l'accompliſſement eſt renvoyé à des ſiécles fort reculés, qui peut ſuppoſer alors que de pareilles prophéties ſuivies de l'événement ne ſoient que de ſimples conjectures ? C'eſt un principe inné dans tous les hommes, que la connoiſſance de l'avenir n'appartient qu'à Dieu ſeul. Auſſi voyons-nous que dans tous les tems les hommes, pour être inſtruits des choſes futures, ont conſulté le Dieu vrai ou faux qu'ils adoroient.

Le Diable qui connoît mieux que personne, quels sont les apanages incommunicables de la Divinité, voulant se faire passer pour Dieu parmi les hommes, n'a pas cru pouvoir y mieux réussir qu'en se couvrant d'un vain appareil d'oracles & de prodiges. Semblable à un Tyran, qui voulant usurper la royauté a soin de se revêtir de tout ce qui est destiné à en être le signe & à en imprimer le caractère; Satan s'est appliqué à contrefaire des prophéties comme des miracles; il s'est rendu l'espion & le singe de la Divinité, & par cette fausse apparence qui a séduit les hommes, il est parvenu à se faire appliquer l'idée que les hommes avoient du vrai Dieu. Mais s'il y a réussi, c'est parce que les hommes sont naturellement persuadés que les prophéties & les miracles sont les attributs essentiels de la divinité, & une preuve infaillible qui l'établit & la constate. Tant de vains oracles auxquels les hommes ont si long-tems ajouté foi, démontrent donc invinciblement qu'on a toujours cru que les vraies prophéties ne pouvoient avoir que Dieu pour auteur, & qu'elles méritent toujours toute notre soumission pour ce qu'elles autorisent.

Pour peu qu'on consulte encore les lumières de la raison, n'est-on pas forcé de convenir que la prophétie n'appartient qu'à Dieu seul? Quel autre en effet que celui qui a tous les siécles rangés devant lui, qui en ordonne & dispose tous les événemens, peut porter ses regards dans l'obscurité de l'avenir? Quel autre que lui peut sçavoir ce qui a été résolu & arrêté dans ses décrets? Nul n'a assisté au plan de ses desseins formé de toute éternité; nul autre que lui ne peut donc en connoître les suites & les effets. L'avenir n'est pas

plus ſoumis aux conjectures des hommes que la nature l'eſt à leur volonté pour y opérer des miracles ; nous nous mocquerions avec raiſon d'un homme, qui par les ſeules lumières de ſes conjectures, entreprendroit de nous annoncer les révolutions qui pourront arriver dans le ſiécle prochain, de nous marquer le nom des Rois qui y regneront, les circonſtances de leur vie, leurs ſuccès & leurs pertes, les perſonnages illuſtres qui paroîtront alors, les accidens qui pourront déſoler les peuples & les Royaumes ; nous ririons d'une auſſi folle entrepriſe ; parce que la lumière naturelle, confirmée par l'expérience, nous apprend que l'avenir eſt un abîme, où la vûe de l'homme ſe perd & ſe confond.

Ces principes ſont ſi certains que les plus grands ennemis de la Religion chrétienne, Celſe, Porphyre, Julien, n'ont jamais oſé, pour ſe débarraſſer des prophéties qui l'autoriſent, les attribuer à des conjectures humaines. Frappé de leur évidence, Porphyre pour en détourner le coup, a voulu accuſer les Chrétiens de les avoir compoſées après l'événement. Mais le témoignage du peuple Juif qu'on ne pouvoit ſoupçonner de vouloir favoriſer les Chrétiens, & qui, malgré l'intérêt qu'il avoit de nier l'authenticité de ces prophéties, en atteſtoit à ſon déſavantage l'antiquité ; ce témoignage fermoit la bouche à l'Incrédule & le laiſſoit ſans réplique. Auſſi n'en a-t-il pas fallu davantage pour convaincre & perſuader les Payens. Touchés de la clarté de nos prophéties & aſſurés de leur antiquité par l'aveu des Juifs, nos ennemis irréconciliables, ils n'ont pû ſe refuſer à une Religion qui fourniſſoit des preuves ſi ſenſibles de ſa divinité.

Si quelqu'un étoit capable de pénétrer par ſes

conjectures

conjectures dans les secrets d'un avenir reculé, certainement les démons le feroient plus qu'aucun autre. Il n'est aucune créature qui ait autant de subtilité & de pénétration qu'eux, & qui puisse porter ses vûes aussi loin. Mais c'est un fait constant, fondé sur l'expérience de tous les siécles, que ces esprits de ténèbres ne sçauroient sonder les profondeurs d'un avenir qu'aucun événement présent n'annonce & ne fait entrevoir. Les démons étant des esprits, peuvent se transporter par-tout en un instant. Par leur mutuelle correspondance, tout le monde n'est pour eux que comme un seul lieu, & ils peuvent aisément sçavoir tout ce qui s'y dit ou s'y fait. Ainsi quand l'oracle d'Apollon déclara que Cresus faisoit cuire sa tortue avec de l'agneau, il ne lui fallut qu'un moment pour se transporter en Lydie, ou pour en recevoir des nouvelles, & être instruit du fait par un de ses agens qui, témoin de tout ce que Cresus avoit concerté avec ses Ambassadeurs, avoit aisément pu les devancer pour en avertir l'oracle. C'est cette agilité qui les a fait regarder comme des Dieux, parce qu'on ignoroit la nature de leur substance. Il ne leur étoit pas non plus bien difficile d'annoncer la pluie ou le beau tems. L'air étant le lieu de leur demeure ordinaire, leur proximité des astres & des nues leur faisoit connoître sans peine la disposition des cieux, ensorte qu'ils commençoient déja à sentir la pluie lorsqu'ils la prédisoient. Mais quand il étoit question de ces points sur lesquels les choses présentes ne pouvoient leur fournir aucune lumière ; c'est alors qu'ils montroient leur embarras & découvroient toute la foiblesse de leurs conjectures. Ils cherchoient à couvrir leurs réponses d'une mystérieuse ambiguité, afin de

trouver moyen de les accorder toujours avec l'événement. Ainsi, lorsque Crésus consulta l'oracle pour sçavoir s'il remporteroit la victoire sur les Perses, l'oracle lui répondit en ces termes équivoques : *si Crésus passe le Fleuve Halys, il détruira un grand Empire.* Crésus prit cet oracle dans le sens qui pouvoit le flatter. En conséquence il déclara la guerre aux Perses, qui le vainquirent & le dépouillerent de ses Etats.

La même chose arriva à Pyrrhus. Ce Prince invité par les Tarentins de venir à leur secours contre les Romains, consulta l'oracle, qui lui fit une réponse artificieuse. Elle pouvoit signifier tout ensemble, *& que Pyrrhus vaincroit les Romains, & que les Romains vaincroient Pyrrhus.* Ce Prince l'ayant prise dans le premier sens, fit la guerre aux Romains, qui le battirent & ruinerent son armée. Si les démons connoissoient un avenir indéterminé, auroient-ils ignoré que Crésus & Pyrrhus ne prendroient pas leurs réponses dans leur véritable sens ? Mais ils n'étoient pas plus sçavans sur tous ces points que ceux qui les interrogeoient. Ils se fussent décélés en avouant leur ignorance, s'ils eussent répondu clairement un oui ou un non aux questions qu'on leur faisoit ; l'événement eût montré trop sensiblement leur imposture, & ils eussent bientôt perdu tout crédit.

Faut-il s'étonner ensuite si les Payens (*a*) eux-

(*a*) Cicéron, dans ses livres de l'art de deviner, reconnoît que les oracles des Dieux sont pleins de fausseté. Mais, dit-il, nous sommes peut-être trop imprudens de nier des choses si claires. Et qu'y a-t-il de clair, demande-t-il ? Plusieurs vraies prédictions. Eh ! répond-il, n'y en a-t-il pas beaucoup plus de fausses ? *Quid, quod multo plura falsa* ! Tant d'inconstance & de variations, ajoute-t-il, ne prouvent-elles pas que tout n'est chez eux que conjectures, & qu'ils n'ont point une vraie connoissance de l'avenir ? Porphyre,

mêmes ont témoigné tant de mépris pour les oracles, & si les plus sages d'entr'eux les ont regardés comme des impostures grossières, dont on se servoit adroitement pour abuser la crédulité des peuples? Le Dieu des Juifs n'étoit-il pas bien fondé à défier les démons, qui étoient les Dieux des Nations, d'annoncer les choses futures? *Que vos Dieux viennent*, leur dit-il, *qu'ils nous prédisent ce qui doit arriver à l'avenir: qu'ils nous rendent au moins raison des choses qui ont précédé, afin qu'y appliquant notre esprit, nous connoissions quelles en seront les suites. Découvrez-nous ce qui doit se faire à l'avenir, & nous reconnoîtrons que vous êtes des Dieux. Que toutes les Nations* Isaï. XLIII.
accourent, & que tous les peuples se rassemblent: qui d'entr'eux a jamais annoncé ces vérités? Quel est celui qui nous a fait entendre ce qui est arrivé jusqu'ici? Qu'ils produisent leurs témoins, qu'ils vérifient leurs prophéties, alors on les écoutera & on ajoutera foi à leurs paroles.... Où est celui qui Ibid. XLIV.
est semblable à moi? Qu'il appelle donc l'avenir avant

---

dans son Traité des Oracles, établit pour principe que la science des démons a des bornes fort étroites; d'où il arrive, conclut-il, que leurs réponses sont souvent pleines de mensonges. *Ex quo fit ut multis de rebus interrogati, mendaces sæpè numero inveniantur.* Diogenien soutient comme Porphyre, *que les oracles des Dieux sont souvent trompeurs, que tous les hommes peuvent l'attester comme lui, & ceux mêmes qui font profession de l'art de deviner.* Toute leur science, ajoute-t-il, n'est que conjecturale, & ne mérite pas le nom de science. Aussi depuis la venue du Sauveur tous ces oracles ont-ils cessé de donner des réponses, le mensonge ne pouvant soutenir la présence de la vérité, qui venoit dissiper les ténèbres où il s'étoit jusqu'alors enveloppé. L'oracle d'Apollon ayant obligé Julien à transporter les reliques de Saint Babylas dans un autre lieu, parce qu'elles étoient, disoit-il, un obstacle à ses prédictions, quelques momens après le feu du Ciel réduisit l'oracle en poudre. S'il eût connu l'avenir il se fût bien gardé de solliciter cette translation.

qu'il soit, qu'il l'annonce avant qu'il arrive, qu'il
Ibid. XLV. *découvre l'ordre de mes desseins. Je ne parle point en secret, ni dans des antres obscurs, comme les fausses Divinités. Qui peut parler avec tant de clarté des choses futures, les annoncer & les prédire avec autant d'exactitude long-tems avant qu'elles arrivent ? N'est-il donc pas évident que je suis le seul Dieu, & qu'il n'y en a point d'autre que moi ?*

S'en est-il en effet jamais trouvé qui ait pû remplir le défi que le Dieu d'Israël donnoit à tous ceux qui se mêloient de prédire les choses futures ? Et l'expérience de tous les siécles n'a-t-elle pas servi à confirmer la vérité de ces autres
Ibid. XLIV. paroles : *c'est moi qui rends inutiles les signes des Astrologues trompeurs ; c'est moi qui rends insensés ceux qui se mêlent de deviner, qui renverse l'esprit de ces prétendus Sages, & qui convaincs de folie toute leur vaine science ?* Tous les oracles de ces prétendus devins pleins de fausseté & de mensonge, ont été dissipés & confondus ; leur imposture a été révélée au grand jour, reconnue de toute la terre, & la seule vérité des prophéties du vrai Dieu est demeurée immobile au milieu des orages & de toutes les révolutions des tems. Chaque jour n'a servi qu'à la confirmer & à la rendre de plus en plus vénérable, par les différens accomplissemens qu'elle a reçus. Jamais on n'a pû la trouver en défaut ; ses plus grands ennemis, en voulant la combattre, ont été forcés de lui rendre témoignage par les aveux qu'elle leur arrachoit. Elle a ravi aux démons une multitude de Sectateurs qu'elle a consacrés au culte du vrai Dieu. Après tant de preuves pourrions-nous encore contester aux prophéties des Livres saints les caractères de divinité qui y éclatent en tant de manières ? Osera-t-on encore attri-

buer à la foiblesse des conjectures humaines la connoissance des événemens prédits par Moyse quinze cens ans avant leur accomplissement, célébrés par David mille ans avant leur arrivée, & publiés par les Prophetes huit cens ans avant leur manifestation ? Où sont ceux qui ont jamais pû porter jusques-là leurs conjectures ? Y a-t-il aussi rien de plus grand & de plus divin dans la personne de J. C. que d'avoir prédit d'un côté que son Eglise ne cesseroit d'être attaquée, ou par les persécutions de tout l'Univers, ou par les schismes & les hérésies qui s'éleveroient, ou par le refroidissement de la charité ; & de l'autre, d'avoir promis que malgré toutes ces contradictions nulle force n'empêcheroit son Eglise de subsister toujours, & d'avoir des Pasteurs qui se laisseroient les uns aux autres & de main en main son autorité, & avec elle le dépôt sacré de la saine doctrine ! Aucun Auteur de nouvelles Sectes, de quelque esprit de prophétie qu'il se vantât d'être éclairé, n'a jamais seulement osé dire ce qu'il deviendroit, ni ce que deviendroit le lendemain la Société qu'il établissoit. Jesus-Christ est le seul qui se soit exprimé ouvertement, non-seulement sur les circonstances de sa passion & de sa mort, mais encore sur les combats & sur les victoires de son Eglise. Il n'hésite pas, il énonce dans les termes les plus précis une durée sans interruption & sans autre fin que celle de l'Univers : *J'établirai mon Eglise sur la pierre, & les portes de l'Enfer ne prévaudront point contr'elle.* N'est-il pas visible qu'il faut être l'Eternel, le Roi des siécles, l'arbitre souverain des événemens, pour envisager ainsi d'un seul regard la suite de tous les tems, & pour prédire tant de siécles auparavant les faits qui doivent les remplir ? Un Incré-

dule qui prétend expliquer par la voie des conjectures tant de magnifiques prophéties, confond son incrédulité, bien loin de la soutenir ; c'est la dernière ressource d'une cause désespérée ; il ne peut tenir un pareil langage sans contredire toutes les lumières de la raison, sans donner un démenti formel aux sentimens les plus intimes & aux impressions les plus vives de l'instinct naturel, sans s'élever contre l'éclatante uniformité du jugement de tous les hommes.

CHAPITRE VI.

La perpétuité de la Religion chrétienne, preuve sensible de sa divinité.

NOUS avons tâché de venger toutes les prérogatives du peuple Juif, en démontrant la certitude de ses miracles, la sainteté & l'éminente dignité de sa loi & de sa religion, la divinité & le fidéle accomplissement de ses prophéties. Ce peuple, il est vrai, a perdu par son infidélité tous ces précieux avantages, mais la Religion qu'il professoit n'en a souffert aucune atteinte. Le peuple Gentil substitué au peuple Juif a succédé à tous ses droits en héritant de cette Religion que le Juif a méconnue. C'est toujours la même suite de Religion, tous les tems sont liés ensemble pour ne faire qu'un même tout. La loi de Moyse est le fondement de la loi évangélique. Les écritures des deux Testamens ne font qu'un même corps ; ils ont tous deux le même dessein & le même but ; l'un prépare les voies à la perfection, l'autre la montre à décou-

vert ; l'un jette les premiers fondemens & l'autre met la derniere main à l'édifice ; enfin, l'un prédit & figure ce que l'autre fait voir être vérifié & accompli.

Si l'ancien culte est aboli & l'ancien peuple réprouvé, le nouveau culte est en même-tems établi par la vocation des Gentils. C'est par-là que Dieu pourvoit admirablement à l'éternité de la vraie Religion ; & pour rendre sensible aux moins clairvoyans cette suite du peuple de Dieu, il l'accompagne de faits si éclatans que personne ne peut s'y refuser, à moins qu'il ne s'aveugle lui-même. La promesse du Messie faite à Adam se conserve précieusement parmi la race sainte des enfans de Dieu. Elle est renouvellée à Abraham, & le peuple Hébreu qui en descend en est le fidele témoin & le dépositaire. Il attend pendant une multitude de siécles ce Messie si desiré & annoncé en tant de manières différentes ; il vient enfin, il appelle les Gentils, comme il avoit été prédit & promis à Abraham. Les Gentils ouvrent les yeux à la lumière, ils s'unissent aux Juifs convertis, ils entrent par la foi dans la race d'Abraham, ils deviennent ses enfans & les héritiers des promesses qui lui avoient été faites. Ceux qui reconnoissent que le Messie est venu, sont incorporés à ceux qui l'attendoient, sans qu'il y ait entre les uns & les autres un seul moment d'interruption. C'est ainsi qu'est formée l'Eglise, qui, recueillant en Jesus-Christ la succession de l'ancien peuple, se trouve réunie aux Prophetes, aux Patriarches, aux Saints de tous les tems depuis l'origine du monde. Quelle chaîne ! quelle tradition ! que peut-on demander de plus pour se convaincre de la divinité de notre Religion ? Ne porte-t-elle pas dans son

éternelle durée le caractère ineffaçable d'une origine toute céleste ? Sa succession qui n'a jamais été altérée ni interrompue, malgré tant de moyens & d'efforts que l'enfer a employés pour briser cette chaîne, ne montre-t-elle pas bien manifestement qu'elle ne peut avoir d'autre Auteur & d'autre soutien, que celui qui tenant tout en sa main, peut seul former & exécuter le plan d'une œuvre qui embrasse tous les tems ? Rousseau & les Incrédules demandent des miracles pour croire ; & sans nous arrêter ici à tant de faits miraculeux si bien attestés, qui servent de fondement à notre Religion ; n'est-ce pas un miracle toujours visible, & qui confirme la vérité de tous les autres, qu'une Religion toujours attaquée & jamais vaincue, qui se soutient avec une force invincible au milieu de l'agitation de toutes les choses humaines ? Ni l'idolâtrie qui la pressoit de toutes parts, ni les Tyrans qui ont épuisé contr'elle toutes les inventions de la cruauté la plus aveugle, ni les schismatiques qui ont cherché à l'armer contr'elle-même, ni les hérétiques qui ont voulu la corrompre, ni les lâches qui l'ont trahie, ni les piéges de cette multitude de séductions qu'elle a vû naître dans son propre sein, ni tant de Sectateurs indignes qui l'ont deshonorée par leurs crimes & leurs désordres, ni enfin la longueur du tems, qui seule suffit pour renverser tous les établissemens humains, n'ont jamais pû, je ne dirai pas l'anéantir, mais même l'altérer. Mille fois elle a paru prête à être engloutie sous les flots qui l'agitoient, & toujours la main invisible qui la soutenoit, l'a relevée par des coups éclatans de sa puissance & de sa protection. Les vérités qu'elle défendoit n'ont fait que s'affermir

par ces épreuves. Comme l'or sorti de la fournaise, elle est devenue plus éclatante en passant par le creuset des tribulations; tout ce qui s'étoit soulevé contr'elle a péri à ses côtés, selon la promesse de son Auteur; & elle seule au milieu de toutes ces ruines, s'est soutenue & est demeurée victorieuse & inébranlable.

Quelle consolation pour nous, & en même-tems quelle conviction de la vérité pour ceux qui cherchent sincerement à la connoître? Quel fondement plus puissant, & quelle base plus solide Dieu pouvoit-il donner à notre foi pour la rendre ferme & immobile? Quoi! une Eglise qui réunit en elle l'autorité de tous les siécles passés, une Eglise victorieuse de tant d'erreurs & de faux systêmes que la raison avoit sçu si habilement colorer, ne pourra pas l'emporter sur tous ces misérables raisonnemens que l'esprit de l'Incrédule ne cesse de lui opposer, & dont il rougiroit en toute autre occasion?

Mais non, il y aura toujours des Incrédules, & il en faut pour nous instruire; il en faut pour nous faire comprendre la profondeur de l'aveuglement & de la corruption où le péché nous a plongés; il en faut pour nous faire sentir la grandeur & la gratuité du bienfait qui nous a tirés des ténèbres pour nous faire passer à la lumière de la foi. Si tous étoient soumis, si la vérité n'avoit plus d'ennemis à combattre, on feroit trop peu d'attention au merveilleux accomplissement des promesses qui la font subsister au milieu de tant de contradictions, & notre reconnoissance dégénéreroit bientôt en une orgueilleuse insensibilité. Les prodigieux égaremens où les Incrédules sont forcés de tomber pour combattre la Religion, servent encore à la confir-

mer, en nous montrant qu'on ne peut rejetter ſon joug ſans ſecouer en même-tems celui de la plus ſaine raiſon.

CHAPITRE VII.

L'Idolâtrie & le Polythéiſme dépouillés des prérogatives d'antiquité que Rouſſeau leur accorde ſur toutes les autres Religions.

NOUS avons déja vû une partie des écarts dans leſquels Rouſſeau donne à tout inſtant; il va nous fournir de nouvelles preuves de ſon ignorance & de ſon aveuglement. « Les mat- » mouzets de Laban, nous dit-il, les Manitou » des Sauvages, les Fétiches des Negres, tous » les ouvrages de la nature & des hommes ont » été les premières Divinités des mortels : le Po- » lythéiſme a été leur première Religion, & » l'Idolâtrie leur premier culte. „ Quoi! *les ouvrages de la nature & des hommes, les premières Divinités des mortels! Le Polythéiſme leur première Religion! L'Idolâtrie leur premier culte!* Si cela eſt ainſi, il faut donc dire que le Polythéiſme eſt la ſeule vraie Religion, l'Idolâtrie le ſeul culte légitime.

Tom. II. p. 344.

En effet, le premier culte, la première Religion, ſont néceſſairement les ſeuls qui aient Dieu pour Auteur; l'antiquité d'une Religion qui remonte juſqu'à la première origine des hommes, eſt le ſigne indubitable de ſa vérité; car, comme je l'ai déja remarqué, Dieu, en créant

l'homme, a dû lui apprendre la manière de le servir, lui prescrire une Religion & un culte, sans lesquels l'homme n'auroit jamais pû tendre & parvenir à sa fin. Si le Polythéisme est la première Religion des hommes & l'Idolâtrie leur premier culte ! il faut donc que Dieu en soit immédiatement l'Auteur. C'est lui qui les aura prescrits aux hommes comme un moyen de le servir & de l'honorer. Quelle impiété ! Quel blasphême ! Qu'un Payen nous tînt un pareil langage, nous déplorerions son aveuglement, & nous travaillerions à dissiper ses ténèbres : mais que Rousseau, qui connoît aussi-bien que nous toute la folie & l'absurdité de l'Idolâtrie, avance des principes qui tendent directement à la canoniser, & qui vont jusqu'à la mettre sur le compte de Dieu même ; n'est-ce pas ici lé comble de l'égarement & la juste peine d'un esprit qui s'obstine à ne point voir la lumière ?

Mais ce n'est pas sans dessein que Rousseau a posé un principe aussi révoltant ; l'intérêt de sa cause le demandoit. S'il eût avoué que la Religion Chrétienne a vû naître toutes les autres Religions, comme elle les a vû périr ; par une juste conséquence il eût été forcé de reconnoître la divinité de notre Religion, puisque, comme nous l'avons déja fait voir, la premiere Religion des hommes ne peut avoir que Dieu pour principe. Les Payens eux-mêmes, plus sincères que Rousseau, n'ont jamais osé nous vanter l'antiquité de leur culte. On ne peut lire leurs propres histoires sans y trouver l'origine & de leurs Dieux & de la Religion qui les consacroit.

Par-tout on voit naître & mourir ces prétendues Divinités ; il a toujours été un tems où l'on a pû dire qu'elles n'existoient pas hier, & que

leur culte n'étoit point encore établi. Varron, Cicéron, & tant d'autres en ſont convenus ; ils ont ſenti la nouveauté de leurs Dieux & du culte qu'on leur rendoit. Auſſi les apologiſtes de notre Religion n'ont-ils pas eu beaucoup de peine à remonter à leur origine. *Il eſt certain*, diſoit Tertullien, *que pluſieurs de vos Dieux ont été*
Apologet. *Rois : or, s'ils ont maintenant le pouvoir de conférer les Royaumes, de qui avoient-ils reçu le leur ? Quel Dieu adoroient Saturne & Jupiter ? Peut-être quelque Stercule ? Mais malheureuſement Rome l'a depuis compté au nombre de ſes Habitans. Que ſi quelques-uns de vos Dieux n'ont pas été Rois, de leur tems il y avoit des Rois qui ne leur rendoient aucun culte, parce qu'on ne les reconnoiſſoit pas alors pour des Dieux. La diſtribution des Royaumes ne leur appartient donc pas, puiſqu'il y avoit des Rois long-tems avant qu'on en eût fait des Dieux. Quelle folie d'attribuer la gloire & la grandeur des Romains au mérite de leur Religion, puiſque ſon progrès n'a ſuivi que de loin la gloire déja affermie de leur Empire ! Car quoique Numa ait été l'inventeur de vos ſuperſtitions, on ne voyoit point encore parmi vous les Idoles adorées & des Temples conſacrés à leur culte.* NONDUM TAMEN AUT SIMULACHRIS AUT TEMPLIS RES DIVINA APUD ROMANOS CONSTABAT. *Les Grecs & les Toſcans, qui ont porté la Sculpture à ſon plus haut point, n'avoient pas encore inondé la Ville de Rome. Avant qu'on eût inventé la Peinture, la Sculpture, il n'y avoit point,*
Apolog. diſoit Athénagore aux Payens, *d'Idoles parmi les hommes, on n'y penſoit pas même. Elles ne ſont point de vieille date, & l'on pourroit nommer l'Ouvrier qui a fait chacun de ces Dieux.* Auſſi Horace fait-il dire à un de ces Dieux : je n'étois autrefois qu'un mauvais tronc, qu'un bois inutile, lorſ-

qu'un ouvrier, incertain s'il en feroit un marche-pied ou un Priape, aima mieux en faire un Dieu; MALUIT ESSE DEUM. C'est en raisonnant sur ces faits certains que nos Apologistes démontroient aux Payens le ridicule de l'Idolâtrie. *Si ces Dieux que vous adorez*, leur disoient-ils, *sont des Dieux, pourquoi ne l'ont-ils pas toujours été?* Pourquoi ne les a-t-on pas toujours adorés? QUOD SI ERGO DII SUNT, CUR NON AB INITIO FUERUNT? Lactance.

C'en est assez pour montrer l'ignorance de Rousseau, qui a la témérité de nous dire, que » les Marmousets de Laban, les Manitou des » Sauvages, les Fétiches des Negres, tous les » ouvrages de la nature & des hommes ont été » les premières Divinités des mortels, le Polythéisme leur premiere Religion, & l'Idolâtrie » leur premier culte. » Quand on refuse d'ajouter foi aux Livres Saints, de quoi n'est-on pas capable? On marche à l'aveugle, on tâtonne en plein midi, & on se précipite d'abîme en abîme. Après avoir démontré l'autorité divine des écritures, nous n'avons pas besoin de recourir à d'autres sources pour apprendre quelle est la premiere & la plus ancienne Religion des hommes.

Ces monumens sacrés, en remontant jusqu'à la première origine de toutes choses, nous font voir un seul Dieu toujours constamment servi par une suite non interrompue d'adorateurs, qui commence à Adam & descend de-là jusqu'à Noé, jusqu'aux Patriarches, jusqu'au Peuple Hébreu, enfin jusqu'à l'établissement de la Religion Chrétienne. Telle est la Religion qui seule remplit tous les siécles, parce que jamais on n'a cessé d'adorer le même Dieu, d'espérer dans le

même Sauveur, de l'attendre, ou de croire qu'il étoit venu. Voilà la Religion que Rousseau eût avoué être la plus ancienne & la première en date, si ses premiers engagemens ne l'eussent forcé de dissimuler. L'Idolâtrie & le Polythéisme rendent eux-mêmes témoignage à la certitude de cette antiquité. Car il n'y a de fausses Religions que parce qu'il y en a une vraie qui existe antérieurement, que la fausse veut contrefaire & imiter; autrement il seroit comme impossible que des hommes se fussent imaginés une Religion, & encore plus que tant d'autres y eussent ajouté foi. Mais comme les anciennes traditions du genre humain avoient porté par-tout l'idée d'une vraie Religion, cette première impression a rendu les hommes capables de croire à toutes les fausses Religions qui affectoient les dehors de la véritable. Les passions ayant peu à peu obscurci les premières idées, tout se brouilla & se confondit; la raison étoit trop foible pour se faire entendre. Les hommes n'écouterent plus que les sens dont ils s'étoient rendus les tristes esclaves. Les esprits de malice profitant de toutes ces dispositions adroitement ménagées, plongerent ainsi les hommes dans l'Idolâtrie & substituèrent leur propre culte à celui de l'ancienne Religion. Telle est l'origine de l'Idolâtrie & du Polythéisme; elle reclame contre son innovation & dépose en faveur de l'antiquité d'une première Religion, dont l'Idolâttie a voulu usurper la place.

CHAPITRE VIII.

Nécessité des livres pour instruire les hommes de leurs devoirs envers la Divinité.

LA déplorable révolution que l'Idolâtrie & le Polythéisme ont causée dans le monde, auroit suffi pour faire sentir à Rousseau le besoin que les hommes avoient du secours des livres pour être ramenés à leur première institution ; mais cet Incrédule fait tous ses efforts pour en combattre la nécessité ; voici comment il s'y prend. « Je ne concevrai jamais, nous dit-il, » que ce que tout homme est obligé de sçavoir » soit enfermé dans des livres, & que celui qui » n'est à portée ni de ces livres ni des gens qui » les entendent, soit puni d'une ignorance in- » volontaire. Toujours des livres! quelle manie! » Parce que l'Europe est pleine de livres, les » Européens les regardent comme indispensa- » bles, sans songer que sur les trois quarts de la » terre on n'en a jamais vû. » Nous en avons déja dit assez pour faire concevoir que ce que tout homme est obligé de sçavoir est renfermé dans les livres que l'Esprit saint a dictés. Si le premier dépôt de la révélation orale s'étoit perpétuellement conservé d'âge en âge sans souffrir d'altération ; si la loi naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes n'eût point été obscurcie & presqu'entièrement effacée, on eût pû alors absolument se passer de livres, comme nos premiers pères s'en étoient passés.

Tom. II. pag. 164.

Les hommes auroient dû mener une vie assez pure & assez innocente pour n'avoir besoin d'au-

cuns livres, pour que la grace leur en tînt elle-même lieu, & que l'esprit de vérité les instruisît immédiatement des choses qu'ils avoient intérêt de sçavoir. C'est ainsi que Dieu s'est conduit à l'égard d'Adam, d'Abel, d'Enoch, de Noé, d'Abraham & de ses enfans, à l'égard de Job, de Moyse & des autres à qui il se communiquoit directement; cette voie étoit sans doute la plus courte & la plus excellente. Mais depuis que la corruption des hommes a tout confondu & tout renversé; depuis que les premières notions du bien, de la justice & du vrai ont été si étrangement altérées dans son esprit; qu'une multitude de fables aussi impies qu'extravagantes eurent pris la place des anciennes traditions; n'est-il pas visible que l'homme étoit devenu absolument indigne que Dieu lui parlât désormais par lui-même; qu'il ne pouvoit par les seules lumières de sa raison connoître toute l'étendue de ses devoirs, & qu'une simple révélation verbale ne suffisoit pas pour le garantir des efforts de l'erreur & des illusions de sa concupiscence?

L'intérêt de la Religion demandoit de ne plus confier à la seule mémoire des hommes les anciennes traditions qui en faisoient le fondement, les promesses qui en étoient l'objet, & les faits qui la constatoient.

Dieu voulant dans la suite développer de plus en plus aux hommes les précieuses vérités, les grands mystères dont il ne leur avoit d'abord donné qu'une simple ébauche; il étoit par conséquent nécessaire d'ajouter de nouveaux livres aux premiers, qui procurassent la dernière perfection à tout le corps de l'ouvrage. Il falloit aussi déposer dans de fideles Registres tant d'événemens intéressans qui ont fait passer la Reli-

gion par divers états, & qui lui ont fait prendre différentes formes. Cette précaution étoit encore plus nécessaire depuis que la vie des hommes a été fixée à un si petit nombre d'années. Les faits qui passent par tant de canaux n'ont plus la même sureté, s'ils n'ont été écrits dans des tems au moins voisins de ceux où ils sont arrivés. Il est à craindre qu'en se communiquant par tant de bouches différentes, ils ne soient bientôt altérés, qu'on n'y ajoute ou qu'on n'y change sans le vouloir & sans même y penser.

Pour donner en outre à toutes les vérités de la foi une consistance ferme & durable, les mettre à couvert de tous les efforts de la nouveauté, il étoit digne de la sagesse de Dieu de pourvoir son Eglise d'une longue suite de témoignages de la tradition de nos pères qui déposassent de siécle en siécle dans leurs écrits en faveur de la vérité de sa Doctrine. Il devoit s'élever dans la suite des tems des esprits téméraires, qui pour trouver un prétexte à leur rebellion, & pour couvrir la honte de leur naufrage dans la foi, accuseroient cette Eglise d'avoir elle-même innové & varié dans sa Doctrine. La seule autorité des Ecritures n'auroit pas suffi pour confondre ces imposteurs. Son obscurité sur plusieurs chefs leur auroit laissé le moyen de prétendre s'en autoriser & de la revendiquer pour leurs erreurs. Mais l'Eglise citant alors les Novateurs au Tribunal de la tradition de ses pères, ils sont accablés sous le poids de la multitude de leurs témoignages, qui se succédant depuis les Apôtres jusqu'au moment où la contestation s'est élevée, attestent clairement & unanimement que la Doctrine dont l'Eglise est en possession fait partie de son dépôt, & a toujours été crue universellement dans

tous les tems & dans tous les lieux. C'eſt ainſi que le cri de la tradition repouſſe toutes les tentatives de l'erreur.

Sans les livres, dans les diſputes qui s'éleveroient, on ne ſçauroit preſque plus à quoi s'en tenir ; l'inſtruction de vive voix ne laiſſant après ſoi aucun veſtige qui puiſſe la faire reconnoître, on manqueroit de moyens pour convaincre les Hérétiques d'innovation. Car quoique l'Egliſe ſoit auſſi infaillible dans ſon enſeignement actuel que dans ſa ttadition ; cependant cet enſeignement étant obſcurci par les nuages que la diſpute a coutume de produire ; en vain l'Egliſe voudroit-elle y rappeller ceux qui combattent ſa foi : ils trouveroient mille prétextes pour s'en débarraſſer & en ſuſpendre l'effet. Mais le concert admirable des monumens de la tradition met la vérité dans tout ſon jour, & force enfin l'erreur de rentrer dans les ténèbres où elle avoit pris naiſſance. Ainſi tout concourt à nous faire ſentir l'importance & la néceſſité, tant des livres divins que des autres monumens qui y ont un rapport direct. Dans les états & la ſociété civile tout ſeroit bientôt bouleverſé & confondu ſans le ſecours des livres & des monumens. Ce ſont eux qui maintiennent les loix & font paſſer ſurement de génération en génération les maximes qui reglent la Société & forment ſa conſtitution. Ce ſont les actes & les livres qui aſſurent aux familles leurs droits, leurs prérogatives & leur état. Dans les plus petites affaires, les conventions, les Traités, on a beſoin d'écıits pour les rendre ſolides & permanens ; & on croiroit enſuite pouvoir s'en paſſer dans une affaire auſſi importante que celle de la Religion ! Mais qu'êtes-vous, homme de néant, pour conteſter avec

votre Dieu ? Il a jugé les livres néceſſaires, puiſqu'il en a fait écrire que ſon Eſprit a dictés ; & vous prétendriez encore diſputer avec lui de cette néceſſité ? Quand Dieu a parlé, que reſte-t-il à l'homme que de ſe ſoumettre & d'impoſer ſilence aux murmures d'une aveugle raiſon ?

Avec quel front l'Incrédule peut-il ſe ſoulever contre les livres, lui qui ne ceſſe d'en entaſſer pour affermir les déteſtables maximes de ſon irréligion ? Si chaque ſiécle n'avoit point enfanté tous ces eſprits pervers qui ont conſpiré pour perdre la Religion, nous n'aurions pas eu beſoin de tant de livres. Les Livres ſaints & un petit nombre d'autres qui auroient contenu les différens ſens que les Apôtres en avoient donnés de vive voix à l'Egliſe, qui auroient renfermé d'une manière claire & préciſe tous les points de Doctrine dont l'Eſprit Saint lui avoit confié le dépôt, nous auroient abſolument ſuffi. Mais les efforts redoublés de l'erreur pour vaincre la foi, ont exigé que la Providence divine armât des défenſeurs qui combattiſſent pour elle, & qui par la lumière de leurs écrits diſſipaſſent les ténèbres dont le menſonge cherchoit à la couvrir. Au reſte, c'eſt par une conduite admirable que Dieu a permis la naiſſance de tant d'erreurs. La vérité y a toujours gagné, elle s'eſt éclaircie & dilatée par le feu des controverſes. Plus connue des hommes, ils en ont mieux ſenti le prix & l'importance ; les efforts de ſes ennemis pour l'anéantir, la leur ont rendu plus chère & plus précieuſe.

CHAPITRE IX.

Réponse aux objections de l'Incrédule contre la nécessité des Livres sacrés. Pourquoi ceux à qui ces Livres n'auront pas été connus, ou qui n'auront pas entendu parler de Jesus-Christ seront justement condamnés.

MAIS, dit Rousseau « tous les livres n'ont-» ils pas été écrits par des hommes ? Comment » donc l'homme en auroit-il besoin pour connoî-» tre ses devoirs, & quels moyens avoit-il de les » connoître avant que ces livres fussent faits ? Ou » il apprendra ces devoirs de lui-même, ou il est » dispensé de les sçavoir. »

Tom. III. p. 164.

Tout ce raisonnement n'est qu'un vain sophisme contre la nécessité des livres. Sous prétexte que ce sont des hommes qui ont écrit les livres, Rousseau en veut conclure que tout homme est en état de connoître par lui-même ses devoirs, indépendamment des livres. Il est vrai que les Livres saints ont été écrits par des hommes, mais ils n'ont été que les Secrétaires de l'Esprit Saint, qui leur a fourni toute la matière, qui a conduit leur plume ; en un mot, qui a parlé & écrit par ces hommes qui n'étoient que ses organes. Jamais leur propre esprit n'eût pû atteindre à ces sublimes connoissances, à ces grandes vérités qu'ils ont déposées dans leurs livres. Ces livres sont, à proprement parler, les livres de Dieu même, sa parole, les lettres qu'il a adressées à sa créature. Tout y est de Dieu, & l'homme n'est

que le canal dont il s'est servi pour faire sur la terre une riche effusion de sa lumière & de son esprit. Ainsi on ne peut conclure que tout homme puisse se passer de ces livres, parce qu'ils ont été écrits par des hommes. Il faut, au contraire, pour raisonner juste, convenir que personne ne peut s'en passer, puisqu'il n'y a que Dieu seul qui ait pû marquer aux hommes dans un si grand jour toute l'étendue de leurs devoirs. Les vains efforts de la raison humaine laissée à elle-même & les égaremens si prodigieux où les sages de tous les siécles sont tombés, tant qu'ils n'ont été conduits dans la recherche de la vérité que par les seules lumières de leur esprit, nous prouvent invinciblement que l'homme, sans le secours des livres divins, n'*exercera* & ne *cultivera* jamais *sa raison* comme il faut, n'*usera* jamais *bien des facultés immédiates que Dieu lui a données*, & n'*apprendra* jamais *de lui-même à le connoître* comme il doit, *à l'aimer*, *à aimer ses œuvres*, *à vouloir le bien qu'il veut*, & *à remplir pour lui plaire tous ses devoirs sur la terre.* Nos Incrédules qui font tant de parade de leur raison, doivent à la Religion qu'ils ont sucée avec le lait, ces lumières dont ils jouissent sur tant de points importans ; sans elle ils seroient aussi flottans sur tous ces objets que Socrate, Platon, Cicéron & tous les autres grands génies du Paganisme. Tom. III. p. 177.

Mais encore, dira Rousseau, *quels moyens l'homme avoit-il de connoître ses devoirs avant que les livres fussent faits ? Ou il apprendra ces devoirs de lui-même, ou il est dispensé de les sçavoir.* La loi naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes, les premières traditions du genre humain qui renfermoient le dépôt de la révélation, étoient autant de moyens que l'homme avoit

pour connoître ses devoirs. Mais ses passions, le déréglement de son cœur & l'égarement de son esprit, ont rendu pour lui inutiles & insuffisans tous ces moyens. Il les a tournés contre lui-même; il s'en est servi pour se confirmer dans son désordre & son apostasie. Cependant Dieu ne devoit rien à l'homme depuis sa révolte & sa prévarication. L'abus qu'il avoit fait des nouvelles faveurs dont il avoit été comblé, même après sa chûte, lui ôtoit encore tout prétexte d'une vaine excuse; & quoique l'homme ne pût apprendre de lui-même les devoirs essentiels à la créature, il n'en étoit pas moins obligé de les sçavoir & de les accomplir; parce que cette impuissance n'avoit pour première origine que la corruption de son cœur, que l'endurcissement de sa volonté. Ainsi, lorsque la bonté divine daigna proclamer de nouveau aux hommes sa loi & ses volontés éternelles, c'étoit une grace qu'elle leur accordoit & non une dette qu'elle leur payoit. Ceux qui n'ont pas été à portée de ces livres n'ont pas été coupables pour ne les avoir point connus, ils n'ont pas été punis d'une ignorance involontaire, comme Rousseau veut nous le faire dire; mais ils ont été coupables pour avoir ignoré & violé les obligations de la créature envers son Auteur, envers soi-même & envers son prochain. Voilà la vraie cause de la condamnation de ceux qui n'ont pas connu les livres saints, la Religion qu'ils établissent & Jesus-Christ son Auteur.

C'est en vain que Rousseau cherche à faire prendre le change à ses lecteurs par des tours artificieux «. Combien de millions d'hommes, (Tom. III. p. 156,)
» nous dit-il, n'ont jamais oui parler de Moyse,
» de Jesus-Christ? on le nie, on soutient que nos
» Missionnaires vont par-tout. Cela est bientôt

» dit : mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique, » encore inconnue, & où jamais Européen n'a » pénétré jusqu'à présent? Vont-ils dans la Tar- » tarie méditerranée, suivre à cheval les Hor- » des ambulantes dont jamais étranger n'appro- » che, & qui, loin d'avoir oui parler du Pape, » connoissent à peine le grand Lama? Vont-ils » dans les Continens immenses de l'Amérique, » où des Nations entières ne sçavent pas encore » que des peuples d'un autre monde ont mis les » pieds dans le leur? Vont-ils dans les Harems » des Princes de l'Asie annoncer l'Evangile à des » milliers de pauvres esclaves? Qu'ont fait les » femmes de cette partie du monde, pour qu'au- » cun Missionnaire ne puisse leur prêcher la foi? » Iront-elles toutes en Enfer pour avoir été re- » cluses? Quand il seroit vrai que l'Evangile est » annoncé par toute la terre, qu'y gagneroit-on? » La veille du jour que le premier Missionnaire » est arrivé dans un Pays, il y est surement mort » quelqu'un qui n'a pû l'entendre. Or dites-moi » ce que nous ferons de ce quelqu'un là? N'y » eût-il dans tout l'Univers qu'un seul homme à » qui l'on n'auroit jamais prêché Jesus-Christ, » l'objection seroit aussi forte pour ce seul hom- » me que pour le quart du genre humain. »

Je conviendrai avec Rousseau que la connoissance de Jesus-Christ & de son Evangile n'a point encore été portée dans tous les coins du monde. Qu'en conclure contre la Religion Chrétienne? Jesus-Christ & son Evangile sont, il est vrai, un moyen absolument nécessaire pour le salut; le pécheur ne peut être réconcilié avec son Dieu, sans connoître celui qui s'est rendu son Médiateur, sa victime & sa rançon. Mais, encore un coup, l'ignorance involontaire d'un reméde si

essentiel, ne rend pas coupables ceux en qui elle se trouve, elle les laisse seulement sujets à la damnation que leurs crimes ont justement méritée. La Religion chrétienne ne damne pas les hommes *pour n'en avoir jamais rien sçu*, mais pour avoir transgressé les préceptes de la loi naturelle, pour n'avoir pas servi & adoré en esprit & en vérité le maître souverain de tous les êtres, & pour avoir transferé à de viles créatures le culte & l'hommage qui n'étoient dûs qu'à lui seul.

Tom. III. p. 271.

Nous ne soutenons donc pas *que tous ceux qui n'auront point cru à nos mystères seront damnés pour n'en avoir jamais rien sçu.* Nous ne prétendons pas que ceux qui n'étoient pas à portée des événemens qui concernent notre Religion, *fussent obligés d'en être instruits.* En un mot, nous ne disons point, comme le veut Rousseau, que ce soit *un crime d'ignorer ce qui se passe aux Antipodes*, & qu'on soit tenu de *deviner qu'il y a eu dans un autre hémisphère un peuple Hébreu & une ville de Jérusalem.* Si cela étoit, Rousseau nous diroit alors avec raison : *soyez de bonne foi, puis mettez-vous à ma place : voyez si je dois. . . . concilier tant d'injustice avec le Dieu juste que vous m'annoncez.* Mais que Rousseau soit lui-même de bonne foi, & il ne commettra pas tant d'injustice contre une Religion qu'il ne décrie que par des imputations fausses & calomnieuses.

Tom. III. pp. 170 171.

Rousseau aura beau nous dire ; « dans quel » pays n'y a-t-il pas des gens sensés, des gens de » bonne foi, d'honnêtes gens amis de la vérité, » qui pour la professer, ne cherchent qu'à la » connoître? Cependant chacun la voit dans son » culte, & trouve absurdes les cultes des autres » Nations ; donc ces cultes étrangers ne sont pas » si extravagans qu'ils nous semblent, ou la rai- » son

Tom. II. pag. 161.

» ſon que nous trouvons dans les nôtres ne prou-
» ve rien. » Excellent moyen pour excuſer les plus grands déſordres, les cultes les plus inſenſés & les plus affreux ! » L'ancien Paganiſme » qui enfanta des Dieux abominables, qu'on eût » punis ici-bas comme des ſcélérats, & qui n'of- » froient pour tableau du bonheur ſuprême que » des forfaits à commettre & des paſſions à con- » tenter : » les plus grands hommes qui ſervirent les plus mépriſables Divinités, n'auroient-ils pas pû nous dire : n'y a-t-il pas parmi nous des gens ſenſés, des gens de bonne foi, d'honnêtes gens amis de la vérité, qui, pour la profeſſer, ne cherchent qu'à la connoître ? Cependant chacun la voit dans ces cultes que vous traitez d'*inhumains & de biſarres*, & trouve abſurde le culte que vous voudriez leur ſubſtituer : donc ces cultes étrangers ne ſont pas ſi extravagans qu'ils vous ſemblent, ou la raiſon que vous trouvez dans le vôtre ne prouve rien pour vous. C'eſt ainſi qu'en ſuivant les principes de Rouſſeau, on pourroit tout excuſer & juſtifier, s'il ſuffiſoit, pour qu'une choſe fût bonne ou excuſable, qu'elle nous parût telle & que nous n'y trouvaſſions rien de répréhenſible. Pour nous, nous ne diſons pas que la Religion chrétienne, ſon culte & ce qu'elle preſcrit ſoit pur, vrai & ſans abſurdité, parce qu'il nous paroît avoir toutes ces qualités ; mais nous diſons que la Religion chrétienne eſt divine dans tout ce qui la conſtitue, parce qu'elle eſt fondée ſur toutes les preuves néceſſaires pour lui aſſurer une pareille autorité.

Tom. III. p. 106. 107.

Ibid.

Mais demandera encore Rouſſeau : qu'ont fait tous ces peuples, pour qu'aucun Apôtre, aucun Miſſionnaire ne leur ait prêché des vérités auſſi importantes à leur ſalut ? Et moi je lui répon-

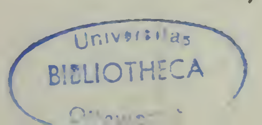
drai, qu'ont-ils fait pour mériter une ſi grande faveur ? Qu'ont-ils donné à Dieu pour en prétendre la récompenſe ? Le crime qu'ils ont tous commis dans Adam, où ils étoient renfermés comme dans leur principe, les a rendus indignes de tout bienfait. Les prévarications qu'ils y ont enſuite ajoutées eux-mêmes, n'ont fait que multiplier les obſtacles & leur fermer l'entrée de la miſéricorde. Rouſſeau dira tant qu'il voudra : ils *aiment mieux faire Dieu injuſte, & punir les innocens du péché de leur père, que de renoncer à leur barbare dogme.* Nous lui avons aſſez prouvé que ce dogme du péché originel eſt le ſeul moyen de ne pas faire un Dieu injuſte qui puniſſe les innocens. L'Incrédule qui s'obſtine à le rejetter, eſt ſeul coupable de la barbarie qu'il nous impute.

Tom. II. p. 176.

A la lumière de ce dogme profond tout s'éclaircit & devient intelligible dans la conduite de Dieu ſur les hommes. Ce myſtère qui révolte ſi fort notre orgueilleuſe raiſon, eſt la clef d'une multitude d'autres ; ce voile une fois tiré, nous perçons dans les ſecrets de la ſageſſe divine, & nous ſommes en état de concilier & d'admirer l'ordre & l'enchaînement de ſes deſſeins. Tous les hommes ne compoſent qu'une maſſe ſujette à la damnation. Ceux qui ſont laiſſés ne peuvent ſe plaindre avec le moindre fondement, parce qu'ils n'ont que ce qu'ils méritent. Celui au contraire qui eſt ſauvé, ne peut ſe glorifier, parce qu'il doit tout à une bonté toute gratuite, dont il étoit abſolument indigne. Dans le choix que Dieu fait, il n'y a point d'acception de perſonnes ; car il n'y a aucun mérite de part & d'autre, tous ſont ſous l'anathême : Dieu eſt libre de faire grace à qui il lui plaît ; le Potier eſt maître de

tirer de la même maſſe des vaſes d'honneur & des vaſes d'ignominie. Dieu voulant ſignaler ſa juſtice & ſa miſéricorde, s'en eſt réſervé un nombre qu'il a deſtiné & préparé pour la gloire, en livrant le reſte au ſupplice que ſa juſte colère a préparé à leurs crimes. Si tous étoient délivrés, l'homme ne ſentiroit pas aſſez combien il eſt redevable à la Juſtice divine par ſon péché, combien la grace qui le ſauve eſt gratuite & libre dans ſes dons.

Que l'orgueilleux Incrédule, qui veut tout approfondir, & meſurer ſur ſa fauſſe ſageſſe les profondeurs & les abymes de la ſcience & de la ſageſſe divine, faſſe éclater ici ſes plaintes & ſes murmures contre l'équité des jugemens que Dieu exerce ſur les hommes. Qu'il diſe tant qu'il lui plaira : « celui qui commence par ſe choiſir un Tom. II.
» ſeul peuple & proſcrire le reſte du genre hu- p. 14[illegible].
» main, n'eſt pas le père commun des hommes ; » celui qui deſtine au ſupplice éternel le plus » grand nombre de ſes créatures, n'eſt pas le » Dieu clément & bon que ma raiſon m'a montré. » Vouloir juger de Dieu, de ſes deſſeins, de ſes œuvres, par la ſeule raiſon ; n'eſt-ce pas le dégrader de l'infinité de ſon être & de l'incompréhenſibilité de ſa grandeur ? O homme, lui dirons-nous avec l'Apôtre, qui êtes-vous pour demander à Dieu raiſon de ſa conduite, & pour prétendre conteſter avec lui ? Ignorez-vous la profondeur des tréſors de ſa ſageſſe, combien ſes Jugemens ſont impénétrables & ſes voies incompréhenſibles ? Vous eſt-il donné d'entrer dans le ſecret de ſes conſeils, & pouvez-vous douter que le plan de ſes œuvres ne ſoit auſſi infiniment au-deſſus de toutes les idées de l'eſprit humain, que Dieu lui-même ? Ne vous ſuffit-il pas de



ſçavoir qu'il n'y a point d'iniquité en Dieu, & que ſes deſſeins n'en ſont pas moins adorables pour être plus cachés (*a*) ? Faudra-t-il donc toujours qu'un téméraire mortel décide de ce que Dieu peut faire ſur les foibles vues d'une fauſſe raiſon ? Ne devroit-il pas plutôt commencer par examiner, après les preuves qu'on lui fournit, s'il eſt vrai que Dieu faſſe ce qui lui paroît ſi révoltant, & convaincu par l'évidence de ces preuves, rectifier enſuite ſur les lumières de la foi ces jugemens téméraires enfantés par l'orgueil & la préſomption. Aveugle inſenſé, vous vous amuſez à peſer dans la balance ſi étroite de votre raiſon ce poids immenſe de la puiſſance & de la ſageſſe divine ! Ah ! profitez plutôt de la grace qui vous eſt offerte, & laiſſez à Dieu la ſcience de ſes conſeils & des cauſes de ſes jugemens. La vûe du petit nombre de ceux à qui Dieu ſe manifeſte & qu'il veut ſauver, vous effa-

---

(*a*) Je ne ſuis qu'un homme, dit excellemment Salvien, „ & je ne ſçaurois par conſéquent pénétrer les ſecrets de „ Dieu. Je ne dois pas même oſer le tenter. Ce ſeroit une „ témérité ſacrilége de prétendre plus ſçavoir qu'il ne m'eſt „ permis. Qu'il vous ſuffiſe donc de connoître que Dieu „ vous atteſte qu'il fait ce que vous ne pouvez comprendre. „ Pourquoi me demandez-vous la raiſon pour laquelle l'un „ eſt laiſſé & l'autre ſauvé ; l'un eſt miſérable & l'autre „ heureux ? Je l'ignore & ne ſçaurois le comprendre ; mais „ pour toute raiſon il me ſuffit de vous démontrer que Dieu „ agit ainſi. Car comme Dieu eſt bien au-deſſus de toutes „ les raiſons humaines, auſſi les preuves que Dieu me „ donne qu'il fait ce que vous conteſtez, ſont ſupérieures „ à toutes les raiſons que je pourrois en apporter. „

„ Plus la Juſtice divine, dit Saint Auguſtin, eſt élevée „ au-deſſus de la Juſtice des hommes, plus elle eſt impénétrable & ſes effets incompréhenſibles. Penſez-y & „ n'allez pas comparer les Jugemens de Dieu à ceux des „ hommes, puiſqu'il eſt juſte lors même qu'il fait ce qui „ paroît injuſte aux hommes, & ce que ceux-ci ne pourroient faire ſans injuſtice.

touche & vous affermit dans l'incrédulité; sur ce vain prétexte vous méprisez & rejettez les remedes qu'on vous présente : semblable à un malade insensé qui, dans un grand Hôpital où un Médecin viendroit à lui avec un remède infaillible, au lieu de s'abandonner à sa conduite, regarderoit à droite & à gauche ce qu'il feroit des autres. Malheureux ! songe à ton salut, sans promener sur le reste des malades ta folle & superbe curiosité. L'Univers presqu'entier a-t-il dit dans son cœur : n'allons pas à Jesus-Christ ? car pourquoi n'appelle-t-il pas tous les hommes ? Ils ont vû, ils ont cru, ils ont adoré & obéi à sa voix, & ils ont été sauvés. C'est le seul parti sage qui nous reste à prendre, au lieu de nous égarer dans tant de vains raisonnemens.

CHAPITRE X.

Par quel motif les peuples éloignés ont-ils pû & dû croire aux Ministres qui leur ont prêché l'Evangile ?

QUAND même les Ministres de l'Evangile auroient porté par-tout la connoissance de Jesus-Christ & de sa Religion, ce seroit en vain, à en croire Rousseau ; nulle raison, nul motif, selon lui, qui eût pû déterminer les peuples éloignés à croire à la parole de ces Apôtres. Ecoutons son raisonnement.

« Quand, nous dit-il, les Ministres de l'E-
» vangile se sont fait entendre aux peuples éloi- Tom. III. p. 170.
» gnés ; que leur ont-ils dit qu'on pût raisonna-

» blement admettre ſur leur parole, & qui ne
» demandât pas la plus exacte vérification ? Vous
» m'annoncez un Dieu né & mort à l'autre ex-
» trêmité du monde dans je ne ſçais quelle pe-
» tite Ville..... Voilà des choſes bien étranges
» pour les croire ſi vîte ſur la ſeule autorité d'un
» homme que je ne connois point ! .... Laiſſez-
» moi, de grace, aller voir ce Pays lointain où
» s'opérerent tant de merveilles inouies dans ce-
» lui-ci ; que j'aille ſçavoir pourquoi les Habi-
» tans de cette Jéruſalem ont traité Dieu comme
» un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, re-
» connu pour Dieu, que ferai-je donc moi qui
» n'en ai jamais entendu parler que par vous ?..
» Quoi, dans cette même Ville où Dieu eſt
» mort, les anciens ni les nouveaux habitans ne
» l'ont point reconnu, & vous voulez que je le
» reconnoiſſe, moi qui ſuis né deux mille ans
» après & à deux mille lieues de là ? Ne voyez-
» vous pas qu'avant que j'ajoute foi à ce livre,
» que vous appellez ſacré, & auquel je ne com-
» prends rien, je dois ſçavoir par d'autres que
» vous, quand & par qui il a été fait, com-
» ment il s'eſt conſervé, comment il nous eſt
» parvenu ; ce que diſent dans le pays, pour leurs
» raiſons, ceux qui le rejettent, quoiqu'ils ſça-
» chent auſſi-bien que vous tout ce que vous m'ap-
» prenez ? Vous ſentez bien qu'il faut néceſſaire-
» ment que j'aille en Europe, en Aſie, en Pa-
» leſtine, examiner tout par moi-même : il fau-
» droit que je fuſſe fou pour vous écouter avant
» ce tems-là. Non-ſeulement, conclut Rouſſeau,
» ce diſcours me paroît raiſonnable, mais je ſou-
» tiens que tout homme ſenſé doit en pareil cas
» parler ainſi, & renvoyer bien loin le Miſſion-
» naire, qui, avant la vérification des preuves,

» veut se dépêcher de l'instruire & de le bap-
» tiser. »

Il faut être de bien mauvaise foi pour entasser de pareilles difficultés, & les faire valoir avec un air de triomphe qui affecte d'en dissimuler la foiblesse ; mais la lumière de la vérité va bientôt dissiper tout ce vain phantôme. Ce n'étoit point sur leur seule parole que les Ministres de l'Evangile exigeoient qu'on les crût. Les faits qu'ils annonçoient étoient assez publics, leur éclat assez grand pour que le bruit en eût pénétré dans toutes les parties de l'Empire Romain & du monde alors connu. Les Juifs qui se trouverent à Jérusalem à la solemnité de Pâques, des Tabernacles & de la Pentecôte, ne manquerent pas de porter à leur retour dans toutes les parties de la terre, d'où ils s'étoient rassemblés, la nouvelle des grands événemens dont ils avoient été témoins, & de répandre dans tous ces Pays ce qu'ils avoient appris en Judée de la prédication de Jesus-Christ, de ses miracles, de sa mort, & même de sa résurrection. Tous ces Juifs étoient, sans le sçavoir, comme autant de députés du genre humain, pour recueillir & rapporter dans toutes les Nations la nouvelle de ces faits si importans. La divine Providence, en les dispersant par toute la terre, avoit aussi principalement en vûe de se servir d'eux pour répandre les premières notions des vérités qui devoient concourir à l'établissement de la Religion chrétienne & lui frayer les voies. Ce moyen n'opéra pas d'abord de grands effets ; mais c'étoit un germe précieux qui devoit produire dans son tems une abondante moisson. Lorsque les Apôtres & les Prédicateurs de l'Evangile pénétrerent dans ces diverses contrées, ils eurent pour garants des faits qu'ils an-

nonçoient, les Juifs qui ne pouvoient être suspects : ils servirent admirablement à leur concilier la croyance des Payens. Ce ne sont pas des fables que nous vous annonçons, disoient les Chrétiens en parlant aux Gentils. Ecoutez les Juifs qui habitent depuis si long-tems parmi vous; il vous est aisé de reconnoître l'antiquité de cette Nation & son étendue ; ils sont bien informés de la plûpart des faits que nous vous prêchons, & ce n'est sûrement pas pour nous servir & nous plaire qu'ils y rendent témoignage, puisqu'ils nous détestent.

Mais outre la preuve si sensible & si démonstrative dont nous venons de parler, combien d'autres aussi décisives mettoient à la portée des peuples les plus éloignés la divinité de notre Religion ? La vertu des miracles qui accompagnoit par-tout les Ministres de l'Evangile, étoit un moyen sûr & efficace pour leur persuader les faits dont ils n'auroient pû être témoins. En voyant ces Prédicateurs opérer tant de merveilles inouies, pouvoit-on les regarder comme des imposteurs, puisque la divinité rendoit elle-même témoignage à la vérité de ce qu'ils annonçoient ?

Les faits étonnans qu'on voyoit sous ses yeux rendoient comme présens ceux qu'on n'avoit pas vûs, & leur méritoient une pleine croyance, sans qu'on eût besoin d'aucun autre examen. Quelle force & quelle autorité, la vie si pure & si sainte que menoient les Apôtres de l'Evangile, n'avoit-elle pas pour persuader les esprits ? Toute leur conduite n'étant qu'une fidele expression de la Doctrine toute céleste qu'ils prêchoient ; elle leur attiroit bientôt l'estime & l'admiration des Auditeurs, pour qui une vertu si héroïque étoit un prodige inoui. On sentoit aisément qu'il n'y

avoit que des hommes animés d'un esprit divin, qui puissent vivre d'une manière aussi divine ; & la grace accompagnant des instructions si vives & si touchantes, on ne tardoit pas à se voir enflammé du desir d'embrasser une Religion qui produisoit dans l'homme une si étonnante métamorphose. Le parfait désintéressement des Ministres de l'Evangile prouvoit assez qu'ils ne cherchoient que le salut des ames. Leur fermeté inébranlable pour confesser dans les plus cruels tourmens & jusqu'au dernier soupir les faits qu'ils prêchoient, montroit aussi qu'il n'y avoit qu'une forte & entière conviction de la vérité qui pût produire tant de constance & de générosité. Comment ne pas croire à des témoins qui donnent volontiers leur vie & qui répandent avec joie jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour affirmer ce qu'ils attestent ? Avec de pareils titres & des moyens si efficaces, Dieu peut envoyer quand il le voudra des Prédicateurs & des Apôtres porter l'Evangile aux peuples les plus éloignés ; ils sont assurés de se faire entendre & de persuader à ces peuples les vérités qu'ils leur annonceront, sans que ceux-ci aient besoin de se transporter *en Europe*, *en Asie*, *en Palestine* pour y faire des informations. L'expérience du passé nous répond du succès pour l'avenir.

Mais avant de passer outre, arrêtons-nous ici pour considérer un peu la mauvaise foi de Rousseau. Quoi donc ! l'éloignement de certains peuples affoiblit-il la force des preuves qui établissent la Religion chrétienne ? Et parce que quelques-uns ne seroient point à portée de connoître ces preuves & d'en juger, ceux qui les ont sous les yeux sont ils dispensés de s'y rendre & de s'y soumettre ? L'impuissance des premiers justifie-t-elle

l'incrédulité de ceux qui, comme Rousseau, touchent pour ainsi dire du doigt ces preuves & ces raisons? Il ne s'agit pas entr'eux & nous d'examiner si les peuples qui sont à deux mille lieues d'ici peuvent & doivent croire ; mais il est question de sçavoir si Rousseau & tant d'autres Incrédules qui nous environnent, n'ont pas pour se soumettre tout ce qu'ils peuvent raisonnablement exiger. Qu'il faut être insensé, aimer à s'aveugler & à tromper les autres pour se faire d'aussi grossières illusions & donner ainsi le change !

CHAPITRE XI.

Témoignage de Rousseau en faveur de l'authenticité & de la sainteté du livre de l'Evangile. Tous les caractères de ce livre forment une nouvelle preuve de sa divinité. Contradiction de Rousseau.

NOUS avons assez montré à Rousseau combien la Religion chrétienne lui fournit de motifs de crédibilité, & combien, de quelque côté qu'on l'envisage, elle lui présente d'objets dignes de ses hommages & de son attachement. Nous allons voir que ce qu'elle contient d'obscur & d'impénétrable à la raison humaine, bien loin de la révolter, doit être au contraire pour elle un nouveau motif de respect & de soumission. Mais écoutons d'abord le témoignage que Rousseau est lui-même forcé de rendre à la divinité des Livres saints & à la certitude des choses qu'ils contiennent. « Je vous avoue, continue-t-il, que

» la majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté » de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres » des Philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils » sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un » livre à la fois si sublime & si simple soit l'ou» vrage des hommes ? Se peut-il que celui dont » il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-mê» me ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un » ambitieux Sectaire ?.... Dirons-nous que l'his» toire de l'Evangile est inventée à plaisir ? Mon » ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente, & les » faits de Socrate, dont personne ne doute, sont » moins attestés que ceux de Jesus-Christ. Au » fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire ; » il seroit plus inconcevable que plusieurs hom» mes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne » l'est qu'un seul en ait fourni le sujet.... Et l'E» vangile a des caractères de vérité si grands, si » frappans, si parfaitement inimitables que l'in» venteur en seroit plus grand que le Héros. » Tom. III. p. 179 & suiv.
O que la vérité est puissante ! Qu'il est digne d'elle de tirer de la bouche de ses plus grands ennemis un témoignage qui tourne à sa gloire & à leur confusion ! Que pourroient dire de plus décisif en faveur de nos Livres leurs plus zélés défenseurs ? Rousseau met ici leur divinité dans tout son jour ; il fait toucher au doigt les caractères de vérité qui les accompagnent ; il démontre invinciblement la certitude des faits qu'ils rapportent. Qu'un lecteur impartial juge ensuite avec quel fondement Rousseau peut attaquer des Livres dont il a reconnu lui-même & prouvé si fortement la divinité. Comment peut-il, après des aveux si formels & si bien mérités, s'élever contre une Religion qui est appuyée sur une base aussi solide ? Quel renversement de la raison & du bon

sens, pour réunir tant de contradictions! Quelle affreuse témérité pour aller tête baissée contre tant d'autorités & tant de preuves, pour aimer mieux se livrer aux caprices d'une misérable raison, que de suivre de si grandes traces de lumière!

Il n'est pas, comme le remarque fort bien Rousseau, jusqu'au *ton* des Livres saints, qui ne porte avec soi une empreinte sensible de leur divinité. La candeur & la simplicité inimitables de leur narration; cet air & ce goût de vérité qui se fait sentir par tout; ce stile si éloigné de toute affectation, de tout intérêt particulier, sans chaleur, sans invective, sans aigreur, quoique ce soit l'histoire de la persécution la plus injuste & la plus cruelle; la seule nature des choses que ces Auteurs rapportent & les circonstances dont ils les accompagnent; tous ces traits & tant d'autres qu'on sent mieux qu'on ne les peut exprimer, forment un degré de conviction auquel un esprit sensé & un cœur droit ne peuvent se refuser. Il ne faut qu'ouvrir ces Livres pour sentir que leur langage n'est point celui des hommes, & que leur esprit ne sçauroit jamais former de pareilles productions. On n'y voit point ces passions qui ont coutume de les remuer, & qui se laissent même appercevoir dans ceux qui sont le plus en garde. L'homme, en un mot, ne paroît point dans ces livres, & il lui seroit impossible de se dépouiller autant qu'il le faudroit pour ne point se montrer, si c'étoit lui qui parlât. Aussi aucun de ceux qui n'ont point voulu paroître plus que des hommes, n'a tenté de se servir d'un pareil langage; & ceux qui, pour en imposer, ont voulu le contrefaire, comme Mahomet & Henri Nicolas, s'en sont plus éloignés que les singes ne le

ſont des hommes. Cela n'eſt pas étonnant. Tous ces impoſteurs ſe cherchoient eux-mêmes, ils n'étoient occupés que de leur propre gloire & de leur intérêt perſonnel ; mais les Livres ſacrés ne reſpirent & n'inſpirent que détachement de ſoi-même, que zèle pour la gloire de l'Etre ſuprême, qu'amour & charité prête à tout ſacrifier pour le ſalut de ſes frères. La cupidité & ſes ſuites ſont l'unique objet dont ils nous inſpirent une ſainte horreur ; la vérité & la charité, l'unique bien qu'ils nous préſentent digne de nos recherches.

Nous ne finirions pas ſi nous voulions épuiſer toutes les preuves que les Livres ſaints nous fourniſſent de leur vérité : c'eſt une ſource inépuiſable de lumière (*a*) & comme une fournaiſe tou-

---

(*a*) Quand même, depuis la plus tendre enfance juſqu'à „ la vieilleſſe la plus avancée, avec un eſprit plus pénétrant & plus accompli que le mien, j'aurois employé à „ l'étude des divines Ecritures tout mon tems, toutes mes recherches, donné toute mon application ; je pourrois encore „ y faire chaque jour de nouveaux progrès & de nouvelles „ découvertes, tant eſt grande la profondeur de ces Livres Sts. „ Ce n'eſt pas qu'il y ait de grandes difficultés à ſurmonter „ pour pénétrer dans le Sanctuaire des vérités néceſſaires au „ ſalut : mais lorſqu'ils ont formé en nous cette foi, ſans „ laquelle on ne peut vivre dans la juſtice & la piété, ils „ nous offrent alors tant d'objets ; il nous reſte, à meſure „ que nous avançons, tant de voiles myſtérieux à percer ; les „ expreſſions comme les choſes qu'elles déſignent couvrent „ & renferment une ſageſſe ſi profonde & ſi ſublime, qu'il „ arrive aux plus conſommés, aux plus pénétrans, aux „ plus embraſés du deſir d'apprendre ce que l'Ecriture dit „ en un endroit : *lorſque l'homme ſera arrivé à la fin de ſes recherches, il trouvera qu'il ne fait que commencer.* Cependant, „ la manière dont l'Ecriture Sainte eſt conçue préſente à „ tous un accès facile, quoiqu'il ſoit accordé à très-peu d'y „ pénétrer. Dans ce qu'elle contient de clair & de ſenſible, „ comme un ami familier, elle parle ſans fard au cœur „ des doctes & des ignorans ; & dans ce qu'elle couvre „ d'un voile myſtérieux, elle n'affecte point un ſtile enflé & „ trop élevé dont les ſimples & les ignorans n'oſeroient

August. Epiſt. 137 & 138.

jours ardente, d'où partent ſans ceſſe des traits divins, qui embraſent l'ame qui s'en approche

---

„ pas plus approcher que le pauvre du riche ; mais elle in„ vite tous les hommes par la noble ſimplicité de ſon diſ„ cours, elle les nourrit, elle les conſole par ce qu'elle „ leur offre de clair, elle les exerce encore par les véri„ tés dont elle leur fait un ſecret. Toujours la même, ſoit „ qu'elle ſe montre à découvert, ſoit qu'elle ſe cache, elle „ a ſoin de répandre de ſaintes obſcurités ſur les vérités „ qu'elle avoit d'abord préſentées clairement, de peur que „ l'eſprit ne ſe dégoûtât bientôt ſi elle ne lui offroit rien que „ de clair & d'évident. Ainſi elle excite nos deſirs ; ces de„ ſirs donnent en quelque ſorte un caractère de nouveauté „ à ces vérités, lorſqu'elles reparoiſſent de deſſous les om„ bres qui les couvroient, & par-là elles ont pour nous „ des attraits toujours nouveaux. C'eſt par ces diſpoſitions „ ſalutaires que l'eſprit déreglé trouve un remede efficace „ à ſes maux, les petits une nourriture ſolide, & les „ grands génies un exercice doux & agréable. Il n'y a que „ ceux qui ſont aſſez aveugles pour ignorer combien la „ Doctrine de ces ſaints livres eſt ſalutaire, ou aſſez ma„ lades pour haïr & rejetter les remedes qu'ils nous offrent, „ qui puiſſent s'en déclarer les ennemis. Avec quels tranſ„ ports, dit dans un autre endroit le même S. Docteur, „ liſois-je, ô mon Dieu, ces divins Cantiques pleins de „ l'eſprit de foi & de charité, & ſi propres à guérir l'enflure „ de l'orgueil ? Quelles ardeurs n'excitoit point en moi la „ lecture de ces admirables poéſies ; & combien aurois-je „ ſouhaité de pouvoir les faire entendre à toute la terre, „ pour abattre l'orgueil des enfans d'Adam ? Mais ne les „ chante-t-on pas par toute la terre, & pourroit-on trou„ ver dans l'Univers quelque coin aſſez reculé pour ſe dé„ rober à votre chaleur ? .... Quelle indignation ne ſen„ tois-je point contre les Manichéens ? Et en même-tems „ quelle pitié ne me faiſoient-ils point d'être aſſez aveugles „ pour ne pas connoître des myſtères & des remedes ſi di„ vins ? J'aurois voulu qu'ils euſſent été quelque part à por„ tée de me voir & de m'entendre, ſans que j'en euſſe rien „ ſçu, lorſque je liſois le Pſeaume quatrième. Combien le „ chant des Hymnes & des Pſeaumes que l'on chantoit dans „ votre Egliſe me faiſoit-il répandre de larmes, & com„ bien étois-je vivement touché d'entendre retentir vos „ louanges dans la bouche des Fideles ? Car à meſure que „ ces paroles toutes divines frappoient mes oreilles, les „ vérités qu'elles expriment s'inſinuoient dans mon cœur, „ & l'ardeur des ſentimens de piété qu'elles y excitoient, „ faiſoit couler de mes yeux une grande abondance de lar„ mes, mais des larmes délicieuſes, & qui faiſoient alors „ le plus grand plaiſir de ma vie. „ *Auguſt. Lib. 9. Confeſſ.*

avec un religieux respect. Plus on médite ces saints Livres, plus on y découvre de nouveaux motifs de s'y attacher & de les prendre pour ses guides. Rousseau est forcé, comme nous avons déja vû, de leur rendre le même témoignage. *Nul*, nous dit-il encore, *n'est plus pénétré que moi d'amour & de respect pour le plus sublime de tous les livres. Il me console & m'instruit tous les jours, quand les autres ne m'inspirent plus que du dégoût.* Lettre à D'Alembert.
» Mais avec tout cela, dit-il ailleurs, ce même Tom. III. p. 183.
» Evangile est plein de choses incroyables, de » choses qui répugnent à la raison, & qu'il est » impossible à tout homme sensé de concevoir » ni d'admettre. »

Que Rousseau parle & qu'il nous dise au moins quelles sont ces choses incroyables qui répugnent à la raison, qu'il est impossible à tout homme sensé d'admettre ? Lorsqu'on ose attaquer ce qui est établi sur des autorités si puissantes, ne faudroit-il pas au moins pouvoir y opposer quelque chose de spécieux, & établir les moyens qui obligent de le rejetter ? Mais tel est le ton ordinaire de nos Incrédules. Ils croyent renverser avec trois lignes les vérités les plus certaines & les mieux appuyées, & ils se regardent comme dispensés de fournir leurs preuves & de donner des raisons. Ils esperent que leurs fades & ridicules déclamations l'emporteront sur tant de motifs qui nous attachent à la Religion chrétienne : assez vains pour s'imaginer que l'autorité divine & tant de fois démontrée de nos Livres saints, doit céder à l'autorité prétendue de leur raison aveugle. Est-ce donc de bonne foi que Rousseau a reconnu que les actions, les discours, la vie & la mort de Jesus-Christ annonçoient partout un Dieu ? Est-ce sincérement qu'il nous a

déclaré que la majesté des Ecritures l'étonnoit, que la sainteté de l'Evangile parloit à son cœur, qu'il ne se pouvoit qu'un livre à la fois si sublime & si simple fût l'ouvrage des hommes, & qu'il portoit des caractères de vérité si grands, si frappans & si parfaitement inimitables, qu'on ne peut soutenir avec la moindre vrai-semblance que ce soit une invention des hommes? Si Jesus-Christ est Dieu, si l'Evangile est son ouvrage, que peut-il contenir d'incroyable, de contraire à la raison, & que tout homme sensé ne puisse admettre? Je conviendrai volontiers avec Rousseau que l'Evangile renferme bien des choses, que tout homme, quelque sensé qu'il soit, ne peut concevoir; mais en doit-on conclure, comme fait Rousseau, qu'elles sont incroyables, qu'elles répugnent à la raison, & que dès-lors un homme sensé ne peut les admettre? Cette partie si considérable de l'Univers, qui depuis tant de siécles croit & admet sans distinction tout ce que l'Evangile renferme, n'est donc, au jugement de Rousseau, qu'un amas d'insensés. Lui & ses semblables voilà les seuls sages, les seuls qui fassent un bon usage de leur raison. Quel orgueil de témoigner autant de mépris pour tant de grands hommes, si recommandables par leur science & leur vertu! Quel aveuglement de penser que la saine raison, bannie du reste de la terre, se trouve concentrée dans le petit cercle que Rousseau & ses partisans occupent!



CHAPITRE XIII.

Les choses incompréhensibles que contient l'Evangile, ne sont point une raison pour refuser de les croire. La foi des choses obscures est analogue à notre état ; combien elle lui est avantageuse. Les mystères de la Nature nous empêchent de nous révolter contre ceux de la Religion. La profondeur de ses dogmes en montre la divinité. Ils sont réunis à des faits qui la garantissent invinciblement. Rousseau mis en contradiction avec lui-même.

Il est clair que Rousseau en veut aux dogmes sacrés de l'Evangile, qu'il dit être incroyables, parce qu'ils sont inaccessibles à la raison, & qu'il décide ne pouvoir être admis par un homme sensé, parce que l'esprit humain ne peut les concevoir. Il nous le déclare dans plusieurs autres endroits en termes formels « Parlez-moi, Tom. III. p. 130.
» fait-il dire à son Emile, de la révélation, des
» Ecritures, de ces dogmes obscurs sur lesquels
» je vais errant dès mon enfance, sans pouvoir
» les concevoir ni les croire, & sans sçavoir ni
» les admettre ni les rejetter. » Et plus bas il ajoute : » A l'égard des dogmes (la raison) me Tom. III. p. 149.
» dit qu'ils doivent être clairs, lumineux, frap-
» pans par leur évidence. Si la Religion natu-
» relle est insuffisante, c'est par l'obscurité qu'elle
» laisse dans les grandes vérités qu'elle nous en-
» seigne ; c'est à la révélation de nous enseigner

» ces vérités d'une maniere ſenſible à l'eſprit de » l'homme, de les mettre à ſa portée, de les lui » faire concevoir afin qu'il les croye. La foi s'aſ- » ſure & s'affermit par l'entendement; la meil- » leure de toutes les Religions eſt infailliblement » la plus claire : celui qui charge de myſtères, » de contradictions le culte qu'il me prêche, » m'apprend par cela même à m'en défier. Le » Dieu que j'adore n'eſt point un Dieu de ténè- » bres, il ne m'a point doué d'un entendement » pour m'en interdire l'uſage; me dire de ſou- » mettre ma raiſon, c'eſt outrager ſon Auteur. » Le Miniſtre de la vérité ne tyranniſe point ma » raiſon, il l'éclaire. »

Quoi donc ! l'homme dans l'état de foibleſſe où il ſe trouve ici-bas, au milieu des ténèbres épaiſſes dont ſon eſprit eſt rempli, eſt-il capable de ſonder & pénétrer par les lumières de ſa raiſon tout ce qu'il plaît à Dieu de lui manifeſter ? Dieu ſeroit-il ce qu'il eſt, ſi notre foible raiſon pouvoit le comprendre ? Ses œuvres, ſes merveilles ſeroient-elles dignes de lui, ſi une intelligence auſſi bornée que la nôtre pouvoit en approfondir l'ordre, la ſageſſe & le deſſein ? Elles n'auroient plus rien d'admirable, ſi nous pouvions en rendre raiſon, rien de ſingulier ſi nous en avions déja des exemples. Mais ſi nous ne concevons pas tout ce que Dieu a dit ou a fait, nous concevons au moins que Dieu peut dire & faire bien des choſes que nous ne comprenions pas, & qu'il n'y a point de raiſon à demander à celui qui peut tout ce qu'il veut.

La raiſon elle-même nous dicte que nous ne devons aſpirer à la connoiſſance des choſes de Dieu, qu'autant que la lumière divine veut bien ſe communiquer à nous. Car ſi l'œil du corps ne

peut soutenir les rayons du Soleil qui nous éclaire ; & si la témérité de celui qui voudroit considérer cet astre trop attentivement pour en découvrir la nature, pour dévoiler la cause de ses effets, ne manqueroit pas d'être punie d'un affoiblissement considérable de sa vûe : que doit attendre l'insensé, qui prétend fixer les regards de sa foible raison sur la majesté impénétrable & inaccessible de cet Etre suprême, dont le Soleil qui luit sur nous n'est qu'une image si imparfaite ? Ne doit-il pas craindre que la lumiére de son esprit ne dégénere en une honteuse stupidité; que sa folle présomption ne soit punie par un aveuglement qui le privera du bienfait si gratuit qui lui avoit été d'abord accordé, & pour lequel il n'a témoigné qu'un superbe mépris ?

Enfin une longue & funeste expérience nous a fait assez sentir qu'il n'y avoit que la foi qui fût capable de fixer l'inconstance & la légereté de la raison humaine, qui pût, au milieu de tant d'écueils, frayer à l'homme une voie sûre pour arriver à la vérité. La foi est le remede que la bonté divine a appliqué aux maux de l'Univers pour le tirer de ce labyrinthe de tant d'opinions fausses & extravagantes où l'esprit de l'homme s'étoit égaré. Elle lui ouvre une voie courte & débarrassée de tant de recherches pénibles & infructueuses; elle seule marche tranquille & assurée à travers les flots des opinions humaines; comme une ancre immobile, elle retient & affermit de toute part notre esprit & notre raison; sa prudence évite tous les dangers, & son étonnement même fait sa sécurité. *Inter hos scopulos & sinus, inter hæc vada & freta velificata spiritu Dei fides navigat, tuta si cauta, secura si attonita.* Tertull.

Qu'il faut être aveugle pour ne pas admirer la profonde & sublime œconomie de la Foi ! L'esprit de l'homme s'étoit retiré de la dépendance de son Dieu, il avoit voulu secouer son joug. Dieu pour le remettre dans l'ordre & anéantir sa fausse sagesse, l'oblige de se confondre devant lui par une humble foi à sa parole, qui le fait rentrer dans la soumission qu'il lui doit. L'homme se trouvant hors d'état par ses ténèbres & la corruption de son cœur de voir la vérité à découvert, Dieu en père tendre & compâtissant, le prépare à ce don ineffable par les lumières de la Foi. C'est le moyen dont il se sert pour purifier son esprit & son cœur, & le disposer peu à peu à satisfaire le juste empressement qu'il a de contempler sans voiles & sans énigmes les vérités éternelles. La simplicité d'une foi pure est comme un lait dont Dieu nous nourrit ici-bas pour nous rendre capables d'une nourriture plus solide, pour nous faire prendre des accroissemens qui nous conduisent à la condition de l'homme parfait, à la mesure de l'âge & de la plénitude selon laquelle Jesus-Christ doit être formé en nous. C'est alors que nous pourrons comprendre avec tous les Saints la largeur & la longueur, la hauteur & la profondeur des mystères qui présentement nous étonnent. Mais la foi doit nous mériter ce bien inestimable ; elle doit précéder l'intelligence que nous desirons, qui sera son prix & sa récompense.

Il ne faut cependant pas s'imaginer que la foi ne voye rien de ce qu'elle croit, & que tout soit obscur pour elle. Elle a des yeux qui lui font voir que rien n'est plus vrai ni plus certain que ce qu'elle croit & adore. Sa fermeté supplée à l'évidence ; elle nous représente les objets avec

autant de vivacité que si nous en avions été témoins ; elle nous transporte dans le passé le plus reculé & l'avenir le plus éloigné, dont elle ne fait qu'un tout avec ce qui lui est présent ; l'invisible devient comme présent à ses yeux ; elle nous découvre & nous rend sensible par l'ardeur de ses mouvemens, ce que les sens & la raison ne sçauroient nous démontrer. C'est ainsi qu'Abraham, ce père des Croyans, vit par la grandeur de sa foi l'accomplissement de ces promesses, qui ne devoient avoir leur effet que bien des siécles après lui ; il le vit, & en fut comblé de joie, *vidit & gavisus est.* Ainsi le Centurion de l'Evangile qui vint trouver Jesus-Christ pour lui demander la guérison de son Serviteur, la vit à la lumière de la foi, avec autant & plus d'assurance que si elle se fût opérée sous ses yeux. C'est encore par la vertu & la pleine conviction de la foi, que tant d'hommes de tout état & de toute condition ont accompli si fidelement les regles de la Justice, qu'ils ont méprisé tous les attraits séduisans d'un monde trompeur, qu'ils ont surmonté avec un courage héroïque tous ses efforts, souffert avec joie les outrages, les mépris, livré avec empressement leurs corps à tous les tourmens imaginables. Ils n'ont point voulu racheter cette vie présente & passagère aux dépens de leur conscience, parce que la foi les assuroit qu'ils en trouveroient une incomparablement meilleure, qui méritoit qu'on sacrifiât tout pour l'acquérir.

Nous ne finirions pas si nous voulions exposer tous les caractères & les avantages de la foi. Elle excite notre ardeur & nos recherches pour les objets cachés sous ses voiles. Si nous n'avions dans la Religion que des choses clairement connues

& aisées à comprendre, nous n'aurions plus besoin d'études & de recherches, nos connoissances dégénéreroient dans une oisive spéculation peu propre à notre état, & qui nous deviendroit bientôt funeste. Mais, au contraire, appliqués à la lumière de la foi, à lever les voiles qui nous couvrent la vérité, notre esprit & notre cœur saintement occupés se disposent ainsi au grand exercice qui sera les délices de l'Eternité. Cette étude & cette application nous font mieux sentir tout le prix de la vérité, & nous en font goûter avec plus d'attraits les charmes & les douceurs.

Mais avec quel fondement l'homme peut-il exiger que la Religion ne contienne rien que de clair, de lumineux, de frappant par son évidence ? L'étonnant assemblage de mystères que l'ordre de la Nature présente de toute part à notre esprit, ne nous fait-il pas assez sentir que la Religion & l'ordre surnaturel doivent à plus forte raison être environnés de mystérieuses obscurités ? Nous ne nous connoissons pas nous-mêmes, nous ignorons comment nous avons été formés, par quels progrès imperceptibles notre corps a reçu l'accroissement & la vie ; nous ne pouvons concevoir les ressorts infinis qui le meuvent & le font agir. Notre ame est à elle-même une énigme non moins inexplicable. Susceptible d'une multitude de desirs, d'idées & de sentimens, elle ne comprend pas mieux comment toutes ces choses se forment en elle. L'union si intime & si parfaite qui regne entr'elle & le corps, est un nouveau mystère où elle ne peut rien comprendre. Comment deux substances si différentes l'une de l'autre peuvent-elles ne former qu'un tout ? Quel phénomène ! Quel prodige inconce-

vable ! Toutes les lumières de notre raiſon ne peuvent y atteindre. Ecoutons Rouſſeau. » Je » crois, nous dit-il, qu'une volonté meut l'U- » nivers & anime la Nature. Voilà mon premier » dogme ou mon premier article de foi. Com- » ment une volonté produit-elle une action phy- » ſique & corporelle ? Je n'en ſçais rien, mais » j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux » agir, & j'agis : je veux mouvoir mon corps, » & mon corps ſe meut; mais il ne m'eſt pas » plus poſſible de concevoir comment ma vo- » lonté meut mon corps, que comment mes ſen- » ſations affectent mon ame. Je ne ſçais pas » même pourquoi l'un de ces myſtères a paru » plus expliquable que l'autre. Quant à moi, » ſoit quand je ſuis paſſif, ſoit quand je ſuis ac- » tif, le moyen d'union des deux ſubſtances me » paroît abſolument incompréhenſible. » Tom. III. p. 49 & 50.

Si du fond de notre être nous paſſons à ce qui eſt hors de nous, que d'obſcurités impénétrables, combien de myſtères profonds, inacceſſibles à notre eſprit n'y trouverons-nous pas encore ? Toute la nature eſt pour nous comme un livre ſcellé, elle ſe joue pour ainſi dire de nos recherches & des efforts redoublés d'une curioſité avide de pénétrer dans ſes ſecrets. Plus nous voulons avancer, plus elle ſe cache, & tant de diſputes, de tentatives & de ſyſtêmes haſardés pour découvrir la nature, les raiſons ou les cauſes de ce qui eſt ſous nos yeux, ſe terminent enfin à juſtifier cet oracle de nos divines écritures : *j'ai reconnu que l'homme ne peut trouver aucune raiſon de toutes les œuvres de Dieu qui ſe font ſous le Soleil ; & que plus il s'efforcera de la découvrir, moins il la trouvera. Quand le Sage même ſe glorifieroit d'avoir cette connoiſſance, il ne la pourra acquérir.* * Eccli. cap. 8.

Qui a jamais pû en effet nous expliquer la nature des Aſtres, la cauſe de leurs effets ſi ſuivis & ſi bien concertés? *Dites-moi*, demande Dieu, *où habite la lumière & quel eſt le lieu des ténèbres? Sçavez-vous d'où vient une exceſſive chaleur, & d'où les vents brûlans viennent pour ſe répandre ſur la terre?* Qui peut auſſi nous dire comment ces aſtres ſi lumineux n'ont rien perdu de leur éclat depuis tant de ſiécles, & par quelle ſource ſecrette ſe trouve réparé ce qu'ils nous prodiguent ſi abondamment? Qui eſt-ce qui ſoutient la maſſe des eaux ſuſpendues autour de nous? Quel eſt le point fixe qui arrête & réprime l'impétuoſité des flots de la mer? Comment ſe forme le prodige ſi merveilleux & ſi réglé de ſes mouvemens périodiques? Qui nous apprendra quel eſt le principe diſtinctif de chaque plante, des métaux, des liqueurs, des élémens? Qui nous dira ce que ſont les différentes parties d'un corps organiſé, quelle eſt la raiſon qui conſtitue les qualités différentes des animaux, ou leurs inſtincts ſi variés? L'herbe la plus ſimple & la plus mépriſable en apparence, a dequoi étonner les génies les plus ſublimes. L'Inſecte le moins compoſé nous préſente un aſſemblage de merveilles qui déconcertent notre foible raiſon. Et pour tout dire en un mot, de quelque côté que nous nous tournions, la nature ne nous offre que des myſtères & des énigmes.

Job.

A la vûe des bornes ſi étroites de notre intelligence dans l'ordre des choſes naturelles, qui oſeroit ſe plaindre des limites que Dieu a voulu nous preſcrire dans les vérités de la foi? Sommes-nous en droit de prétendre pénétrer ſes profondeurs, nous qui marchons dans l'obſcurité au milieu des objets qui nous environnent & que

nous

nous touchons ? La nature eſt toute voilée pour nous, & nous voudrions que la Religion ſe montrât à découvert. Nous nous ignorons nous-mêmes, & nous voudrions connoître les ſecrets ineffables de la divinité & de ſes œuvres. Que dirions-nous d'un homme qui dans les choſes naturelles ne voudroit recevoir que ce qui ſeroit évident & nettement intelligible ? Que pourroit-il admettre avec un pareil principe? Car dequoi avons-nous l'évidence ? Quelle partie de l'Univers pouvons-nous nous flatter de connoître clairement? La connoiſſance de l'exiſtence des choſes & de l'emploi qu'on en peut faire, c'eſt tout ce qui eſt accordé à notre raiſon : voilà les vraies bornes de notre ſçavoir. Appliquons ces principes lumineux aux objets de la foi.

La conduite de Dieu ſur les hommes eſt la même dans l'ordre des vérités éternelles & dans l'ordre des vérités naturelles. Les unes & les autres ſont également impénétrables à nos lumières, & Dieu, pour de bonnes raiſons, ſe contente pour le préſent de nous aſſurer l'exiſtence des unes & la révélation des autres. Il nous laiſſe entrevoir leur beauté & nous en fait goûter l'excellence ſans nous en dévoiler le fond. Ainſi il eſt inconcevable, & il paroît en un ſens impoſſible que le Soleil porte à chaque inſtant à des centaines de millions de lieues loin de lui, une action, une chaleur & des couleurs toujours nouvelles. Nous comprenons auſſi peu, & c'eſt pour nous une choſe qui ſemble répugner à la raiſon, que la lumière puiſſe raſſembler dans un œil d'un demi pouce, ou dans un être intelligent, le ſentiment, la meſure & la vûe du monde entier. Cependant Dieu le peut, & il le fait ; il nous en aſſure par l'épreuve de nos ſens. Nous trouvons de même

de l'obscurité & de l'incompréhensible dans le mystère de l'incarnation du Verbe éternel, par la disproportion qu'il y a entre deux natures si distantes l'une de l'autre, dans celui de la présence réelle, &c. mais Dieu peut se communiquer comme il lui plaît à sa créature, & il a rassemblé en notre faveur une foule innombrable de preuves éclatantes, pour nous assurer qu'il avoit fait choix de cette voie & de ces moyens. Que sert-il après cela de vouloir concilier la foi avec la raison, d'écouter des difficultés & de répondre à des objections sur la communication de la lumière du Soleil, ou sur la manifestation de la lumière des esprits? L'expérience plus forte que tous les raisonnemens, nous assure l'un & l'autre point, quoique la raison soit abîmée dans l'un comme dans l'autre. C'est ignorer la fin & la destination de sa raison, que de vouloir ensuite en faire usage pour discuter & apprécier de pareilles vérités, pour les contester & en demander le pourquoi.

A la lumière de ces solides principes, Rousseau nous disoit dans un de ses ouvrages: « Le monde » intellectuel, sans en excepter la Géométrie, » est plein de vérités incompréhensibles & pour- » tant incontestables, parce que la raison qui » les démontre existantes ne peut les toucher, » pour ainsi dire, à travers les bornes qui l'ar- » rêtent, mais seulement les appercevoir. » Nous ne raisonnons pas autrement dans les choses de la Religion. Nous disons qu'elle est pleine de vérités incompréhensibles, parce que la raison ne peut les toucher à travers les bornes qui l'arrêtent; mais ces vérités n'en sont pas moins incontestables, parce que la raison les démontre existantes par les faits qui en constatent la

révélation. « Les objections insolubles, dit fort » bien Rousseau, sont communes à tous, parce » que l'esprit de l'homme est trop borné pour » les résoudre ; elles ne prouvent donc contre » aucun par préférence. » Partant de ce principe Rousseau ajoute : « Portant donc en moi l'a- » mour de la vérité pour toute Philosophie, & » pour toute méthode une regle facile & simple, » qui me dispense de la vaine subtilité des argu- » mens ; je reprends, sur cette regle, l'examen » des connoissances qui m'intéressent, résolu » d'admettre pour évidentes toutes celles aux- » quelles, dans la sincérité de mon cœur, je » ne pourrai refuser mon consentement ; pour » vraies, toutes celles qui me paroîtront avoir » une liaison nécessaire avec ces premières. » Tom. III. p. 33. Ibid. p. 34.

Avec un pareil principe, comment Rousseau peut-il se révolter contre les mystères que la Religion renferme ? Il est, dit-il, résolu d'admettre pour évidentes toutes les choses auxquelles, dans la sincérité de son cœur, il ne pourra refuser son consentement. Or, peut-il refuser ce consentement aux preuves de toute espece que nous avons exposées, & qui établissent si clairement la divinité de la Religion chrétienne ? J'en appelle à la prétendue sincérité de son cœur, & à cet amour de la vérité dont il se glorifie. Quel degré d'évidence leur manque-t-il pour emporter son consentement ? Elles ont tout ce qu'il peut desirer, s'il est vraiment sincère. Mais, après avoir admis la vérité de toutes ces preuves, comment pourroit-il refuser d'admettre les dogmes qui y sont unis ? Ils ont, comme l'exige Rousseau, une liaison nécessaire, intime & essentielle avec ces premières vérités, puisqu'elles n'existent

que pour assurer & garantir les secondes, qui en sont comme le centre & la fin.

L'obscurité des dogmes, & l'impossibilité où nous sommes de les concevoir, ne sont donc pas des raisons pour les rejetter. Rousseau lui-même soutient ce principe contre les Matérialistes. Après avoir défendu contr'eux la spiritualité de l'ame, il poursuit: « Le dogme que je viens d'établir est » obscur, il est vrai, mais enfin il offre un sens, & » il n'a rien qui répugne à la raison. » Il en est de même de tous nos dogmes & de nos mystères : ils offrent un sens & un sens très-sublime, très-digne de la majesté qu'ils nous représentent, ils n'ont rien qui répugne véritablement à la saine raison. Car, comme dit très-bien le grand Pascal : « Rien de si conforme à la raison, que le désaveu de la raison dans les choses qui sont de » foi. La foi dit bien ce que la raison & les sens » ne disent pas, mais jamais le contraire : elle » est au-dessus, & non pas contre. »

« Pour tout entendre, dit excellemment M. » Bossuet, il ne faut qu'entendre l'excès de l'a» mour de Dieu pour nous. *Dieu a tant aimé le* » *monde*. Un amour incompréhensible produit » des effets qui le sont aussi. Vous demandez des » *pourquoi* à Dieu ? Pourquoi un Dieu se faire » homme ? Jesus-Christ vous dit ce *pourquoi* ? » *Dieu a tant aimé le monde*. Tenez-vous en là : » les hommes ingrats ne veulent pas croire que » Dieu les aime autant qu'il fait. Mais le Disci» ple bien-aimé résoud leurs doutes, en disant : » *Nous avons cru à l'amour que Dieu a eu pour* » *nous*. *Dieu a tant aimé le monde* : & que lui » reste-t-il après cela, sinon de croire à l'amour, » pour croire à tous les mystères ? Esprits insen» sibles à l'amour divin, que vous êtes d'ailleurs

» présomptueux ! Les mystères vous rebutent.... » & Saint Jean répond pour nous tous : *Nous » avons cru à l'amour que Dieu a eu pour nous.* » Mais ils sont incompréhensibles (dites-vous ,) » & c'est pour cela que je veux les croire & » m'y abîmer : ils n'en sont que plus dignes de » Dieu. Après cela , il ne faut plus disputer , » mais aimer : & après que Jesus a dit : Dieu a » tant aimé le monde ; il ne faudroit plus que » dire , le monde racheté a tant aimé Dieu. » *XIV. Elevat. sur les Mystères. XVIII. Semaine.*

Mais sans nous arrêter davantage à montrer la nécessité de la foi Chrétienne , suivons Rousseau , & ses propres aveux le convaincront d'admettre lui-même formellement ce qu'il ose combattre. Il va nous apprendre que nous sommes souvent réduits à croire ce que nous ne concevons pas , & qu'il n'y a rien de si raisonnable que d'admettre ce qui est établi sur des preuves solides , quelqu'incompréhensible qu'il puisse être. » Cet Etre , nous dit-il , qui veut & qui peut ; cet » Etre actif par lui-même ; cet Etre enfin , quel » qu'il soit , qui meut l'Univers & ordonne tou- » tes choses , je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom » les idées d'intelligence , de puissance , de vo- » lonté que j'ai rassemblées , & celle de bonté » qui en est une suite nécessaire ; mais je n'en » connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné : » il se dérobe également à mes sens & à mon en- » tendement ; plus j'y pense, plus je me confonds : » je sçais très-certainement qu'il existe , & qu'il » existe par lui-même ; je sçais que mon exis- » tence est subordonnée à la sienne, & que tou- » tes les choses qui me sont connues sont absolu- » ment dans le même cas. J'apperçois Dieu par- » tout dans ses œuvres , je le sens en moi , je le

Tom. III. p. 62.

» vois tout autour de moi ; mais sitôt que je » veux le contempler en lui-même, sitôt que je » veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est » sa substance, il m'échappe, & mon esprit » troublé n'apperçoit plus rien. » Dieu, selon Rousseau, est donc un Etre qui se dérobe également à ses sens & à son entendement ; un Etre auquel plus il pense, plus il se confond ; un Etre dans lequel il habite & qui l'environne de toutes parts ; & cependant à peine veut-il le contempler en lui-même, à peine veut-il chercher ce qu'il est, quelle est sa substance, qu'il lui échappe, & son esprit troublé n'apperçoit plus rien. Faudra-t-il donc ne point croire un Dieu, parce que sa nature est inintelligible, parce que la raison se perd & se confond, lorsqu'elle veut contempler sa substance ? Rousseau n'a pas encore porté l'impiété jusqu'à nier l'existence d'un Dieu : il se fait gloire de le reconnoître & d'y croire ; qu'il cesse donc de se révolter, si nos Livres saints nous proposent à croire de Dieu des choses que nous ne comprenons pas.

Ce n'est pas seulement en passant que Rousseau rend témoignage à la nécessité de la foi pour des objets qui surpassent notre raison. C'est chez lui un point capital, une vérité souvent établie & reconnue. « Contemplant Dieu dans » ses œuvres, dit-il encore, & l'étudiant par ceux » de ses attributs, qu'il m'importoit de connoître, je suis parvenu à étendre & augmenter » par degrés l'idée, d'abord imparfaite & bornée, que je me faisois de cet être immense ; » mais si cette idée est devenue plus noble & » plus grande, elle est aussi moins proportionnée » à la raison humaine. A mesure que j'approche » en esprit de l'éternelle lumière, son éclat m'é» blouit, me trouble, & je suis forcé d'aban-

Tom. III. p. 92. & suiv.

» donner toutes les notions terrestres qui m'ai-
» doient à l'imaginer.... J'éleve & fatigue en-
» vain mon esprit à concevoir son essence......
» & sa substance inexpliquable est à nos ames ce
» que nos ames sont à nos corps..... L'idée de
» création me confond & passe ma portée.....
» mais je sçais qu'il (Dieu) a formé l'Univers
» & tout ce qui existe, qu'il a tout fait, tout or-
» donné. Dieu est éternel, sans doute; mais mon
» esprit peut-il embrasser l'idée de l'Eternité?
» Pourquoi me payer de mots sans idées? Ce que
» je conçois, c'est qu'il est avant les choses, qu'il
» sera tant qu'elles subsisteront, & qu'il seroit
» même au-delà, si tout devoit finir un jour.
» Qu'un Etre que je ne conçois pas donne l'exis-
» tence à d'autres Etres, cela n'est qu'obscur &
» incompréhensible; mais que l'Etre & le néant
» se convertissent d'eux-mêmes l'un dans l'autre,
» c'est une contradiction palpable, c'est une
» claire absurdité. » Et après s'être étendu sur les différentes perfections de Dieu, il ajoute: « Que
» si je viens à découvrir successivement ces at-
» tributs dont je n'ai nulle idée absolue, c'est
» par des conséquences forcées, c'est par le
» bon usage de ma raison: mais je les affirme
» sans les comprendre, & dans le fond, c'est
» n'affirmer rien. J'ai beau me dire, Dieu est
» ainsi; je le sens, je me le prouve; je n'en con-
» çois pas mieux comment Dieu peut être ainsi. »
Voilà bien des Mystères qui surpassent & confondent la raison de Rousseau. Que fera-t-il au milieu de ces obscurités impénétrables qui l'environnent de toutes parts? Regardera-t-il comme incroyables tous ces points que son esprit ne peut comprendre? Refusera-t-il de plier sa raison sous ce poids qui l'accable? Jugera-t-il un pareil hom-

mage indigne d'un homme ſenſé ? Ecoutons-le lui-même s'expliquer. « Enfin, continue-t-il, PLUS
Tom. III. p. 96. » JE M'EFFORCE DE CONTEMPLER SON ESSENCE INFINIE, MOINS JE LA CONÇOIS ; MAIS » ELLE EST, CELA ME SUFFIT ; MOINS JE LA » CONÇOIS, PLUS JE L'ADORE. JE M'HUMILIE » ET LUI DIS : ETRE DES ETRES, JE SUIS, » PARCE QUE TU ES ; C'EST M'ÉLEVER A MA » SOURCE QUE DE TE MÉDITER SANS CESSE. » LE PLUS DIGNE USAGE DE MA RAISON EST » DE S'ANÉANTIR DEVANT TOI : C'EST MON » RAVISSEMENT D'ESPRIT, C'EST LE CHARME » DE MA FOIBLESSE DE ME SENTIR ACCABLÉ » DE TA GRANDEUR. »

Avec quel fondement Rouſſeau peut-il encore ſe ſoulever contre l'adorable obſcurité des dogmes que les Livres Saints nous propoſent à croire ? Comment oſera-t-il nous dire, « Le Dieu que
Ibid. p. 150. » j'adore n'eſt point un Dieu de ténèbres ? Il ne » m'a point donné un entendement pour m'en interdire l'uſage ; me dire de ſoumettre ma raiſon, c'eſt outrager ſon Auteur. » Fait-il donc outrage à l'Auteur de ſa raiſon, lorſqu'il prétend que *le plus digne uſage* qu'il en puiſſe faire, *c'eſt de s'anéantir devant lui*, *que le raviſſement de ſon eſprit*, *le charme de ſa foibleſſe eſt de ſe ſentir accablé de ſa grandeur?* Eh quoi ! N'eſt-ce pas anéantir ſa raiſon devant Dieu, que de la ſoumettre humblement à ce qu'il lui a plû nous révéler de lui-même ? N'eſt-ce pas alors devant lui que notre raiſon s'abîme & ſe confond ? N'eſt-ce pas de ſa grandeur que notre foibleſſe ſe ſent accablée ?

Le culte que notre raiſon doit à Dieu comme à la vérité eſſentielle, eſt ſans doute de le croire lorſqu'il a parlé, quelqu'incompréhenſible que

puiſſe être ce qu'il nous a déclaré; *ipſi, de ſe, Deo credendum eſt.* La preuve des myſtères & des dogmes, c'eſt donc leur révélation. Ils ſont divins, ſi c'eſt Dieu qui les a fait connoître aux hommes. Leur révélation une fois démontrée, la raiſon ne doit plus avoir la moindre peine à s'y ſoumettre. Si elle ne comprend pas tout ce qu'il plaît à Dieu de lui découvrir, elle voit clairement & comprend au moins qu'elle doit à ſon Dieu une obéiſſance ſans bornes, une foi qui l'aveugle ſaintement & qui étouffe tous les murmures d'une orgueilleuſe curioſité. Il appartient, il eſt vrai, à la raiſon d'examiner les preuves de la révélation & de s'en convaincre : c'eſt-là où elle doit demander à voir clair, parce qu'elle ne doit ſe ſoumettre qu'à l'autorité de Dieu ſeul, elle ne doit qu'à lui le ſacrifice de ſes lumières & de ſes ſentimens, & c'eſt à elle à introduire l'homme dans le Sanctuaire de la révélation. Mais dès qu'elle l'a reconnue, qu'elle en a vérifié les preuves, elle doit s'arrêter dans le veſtibule. Elle a confié l'homme à un guide plus ſûr qu'elle ; elle n'a plus qu'à ſe tenir dans le ſilence & l'adoration, elle ne doit plus alors être écoutée ni conſultée. S. Hilar.

Ce ne ſeroit plus en faire un uſage légitime que de vouloir encore approfondir & comprendre ce qui fait partie de la révélation. Si Dieu nous dit des choſes qui nous étonnent & qui nous ſurpaſſent, la foibleſſe de nos lumières, la veracité de celui qui ſe fait entendre, nous raſſurent ; & bien loin de trouver un prétexte d'incrédulité dans ce que l'objet révélé a d'obſcur & d'incompréhenſible ; la ſaine raiſon y voit au contraire pour elle un nouveau motif de ſoumiſſion. Moins elle comprend, plus elle adore ;

c'est son raviſſement, c'est le charme de sa foiblesse de se sentir accablée du poids de la grandeur de l'Etre suprême ; sa consolation est, que si Dieu est au-dessus de son intelligence, il n'est pas au-dessus de sa foi, & qu'elle peut lui rendre un hommage digne de lui, qui embrasse toute l'étendue de ses perfections, en ne mettant point de bornes à son humble docilité.

Après ces principes inconteſtables, il n'eſt plus queſtion que de ſçavoir ſi les Livres ſaints ont été révélés & contiennent les paroles de Dieu même. Toutes les preuves que nous avons déja détaillées pour démontrer la divinité de la Religion chrétienne, prouvent également la révélation de nos Ecritures. Tous les faits, certainement divins, qu'ils rapportent, les miracles, les prophéties & tout l'enſemble des preuves que nous en avons tirées, ne laiſſent pas le moindre doute légitime ſur leur inſpiration divine ; & ce qui mérite une attention ſingulière, il n'eſt pas un ſeul de ces dogmes & de ces myſtères que Dieu n'ait confirmé dans les différens âges par des miracles éclatans. Depuis celui de la divinité de J. C. tous ſucceſſivement ont eu des adverſaires redoutables qui les ont combattus par tous les moyens qu'on peut imaginer. L'Egliſe a ſouffert perſécution pour chacun des articles de ſa foi ; il n'en eſt preſque aucun dans le détail pour lequel elle n'ait verſé de ſon ſang ; & Dieu, toujours attentif à la conſervation du dépôt de la foi, n'a jamais manqué d'atteſter par de nouveaux prodiges la vérité des dogmes conteſtés. Ces miracles ont eu dans leur tems toute l'authenticité poſſible, & les Hérétiques contre qui ils étoient opérés, n'ont pu s'empêcher de rendre témoignage à leur certitude, par la manière dont ils ont

cherché à s'en débarrasser. Ne devons-nous pas ensuite être surpris de ce que la foi des mystères & des dogmes étant établie sur des autorités si fermes, si sures, si clairement divines, il reste encore des hommes assez aveugles pour refuser de captiver leur esprit sous le joug d'une soumission si raisonnable ? Qu'ils profitent de ces sages leçons d'un homme qu'ils ne peuvent accuser d'une trop grande crédulité.

« Avouons-le franchement, disoit la Motte le » Vayer, il n'y a que les vérités révélées, comme » sont celles de notre croyance, qui doivent cap- » tiver notre esprit, & que nous devions embras- » ser inébranlablement. Tout le reste est sujet à » tromperie; & notre raison ajoutant à l'erreur » des sens, sur lesquels elle se fonde, sa mauvaise » façon de discourir & de tirer des conséquences » ne nous peut rien donner de bien constant. Le » fidele n'hésite point, & aux choses mêmes les » plus obscures il conduit sa vie & ménage son » raisonnement par cette pieuse maxime, que » s'il n'est pas permis entre les Philosophes, & » surtout entre les Mathématiciens, de mettre » en dispute les principes de leurs sciences, beau- » coup moins doit-il permettre à son ame d'être » irrésolue & de former des doutes sur les points » essentiels de sa Religion. Le Christianisme, » dit fort bien Eusebe, ne se regle ni par Eu- » clide ni par Aristote, Théophraste ou Gallien : » la doctrine du Ciel est différente de celle de » la terre; & la gloire aussi-bien que le salut » d'un Catholique, ne dépend pas de bien rai- » sonner, mais de bien croire.... Si nous trou- » vons de la résistance à cela, & si notre enten- » dement se forme des difficultés qui s'opposent » à ce que nous enseigne la Religion, tenons-

» pour aſſuré que le mal vient de cette préſomp» tion de ſçavoir, qui a ſa racine dans le péché » originel, puiſque nos premiers parens ne fail» lirent que par l'ambition d'être auſſi ſçavans » que les Dieux. C'eſt pourquoi S. Paul s'eſt dé» claré par-tout ſi capital ennemi de cette ſcience » humaine, qui ne fait que nous bouffir d'une » vaine enflure, & c'eſt pour cela qu'il nous fait » leçon ſi ſouvent, de ne nous pas laiſſer ſurpren» dre aux illuſions de l'eſprit, que fourniſſent les » diſciplines au préjudice de la foi. »

CHAPITRE XIII.

La foi des dogmes de notre Religion eſt d'une obligation indiſpenſable. Elle tient eſſentiellement aux devoirs que la morale nous preſcrit.

NOUS avons aſſez prouvé à Rouſſeau que la droite raiſon ne nous dit point que les dogmes doivent être clairs, lumineux, frappans par leur évidence, comme il le ſoutient; nous lui avons fait voir par ſes propres aveux, que l'aveugle ſoumiſſion aux objets de la foi, n'eſt point, comme il le prétend, une tyrannie exercée ſur notre raiſon, mais un hommage bien légitime, un ſacrifice juſte & volontaire que la raiſon doit à ſon Auteur, lorſqu'il a parlé. Dieu ne nous interdit pas pour cela l'uſage de l'entendement dont il nous a doués, mais il le regle, il le dirige par les lumières de la foi qui l'empêchent de ſe précipiter dans des égaremens autrement inévitables. Rien n'eſt donc plus faux que le principe

dont Rouſſeau ſe ſert pour combattre l'obſcurité des dogmes. Il nous dit que « ſi la Religion na- ,, turelle eſt inſuffiſante, c'eſt par l'obſcurité ,, qu'elle laiſſe dans les grandes vérités qu'elle ,, nous enſeigne : que c'eſt à la révélation de nous ,, enſeigner ces vérités d'une maniére ſenſible à ,, l'eſprit de l'homme, de les mettre à ſa portée, ,, de les lui faire concevoir afin qu'il les croye. ,, Tout ce que nous avons déja dit, a dû convaincre Rouſſeau que la Religion naturelle eſt inſuffiſante, non précisément à cauſe de l'obſcurité qu'elle laiſſe dans les grandes vérités qu'elle nous enſeigne, mais à cauſe des incertitudes où elle a laiſſé les hommes ſur la plûpart de ces grandes vérités. Les égaremens de toute eſpéce dans leſquels ſe ſont précipités tous ceux qui n'ont été éclairés que d'une prétendue Religion naturelle, ont fait ſentir le beſoin de la révélation pour diſſiper tant de monſtrueuſes erreurs, apprendre aux hommes les vérités qu'ils devoient ſçavoir, & leur montrer la route qu'ils devoient tenir. Ce n'eſt donc pas par l'obſcurité, que la Religion naturelle laiſſe dans les grandes vérités, qu'elle eſt inſuffiſante, mais parce qu'elle n'éclaire pas aſſez les hommes pour leur apprendre ces grandes vérités. La révélation eſt venue ſuppléer à ſon défaut; c'eſt à elle & non à la Religion naturelle que nous ſommes redevables de la connoiſſance de ces grandes vérités.

Tom. III. p. 150.

Mais il ne ſuffit pas d'avoir prouvé à Rouſſeau que nos Myſtères, quelqu'incompréhenſibles qu'ils puiſſent être, ne contiennent rien que de très-raiſonnable ; il faut encore lui démontrer que leur croyance eſt d'une obligation indiſpenſable ; car cet Incrédule prétend réduire tous les devoirs de la Religion à la ſeule morale. " Ai-

Tom. III. p. 196.

Tom. IV. p. 90 & suivantes.

„ mer Dieu par-dessus tout, dit-il à son Emile, „ & son prochain comme soi-même, est le sommaire de la loi ; il n'y a point de Religion qui „ dispense des devoirs de la morale ; il n'y a de „ vraiment essentiels que ceux-là.... Voilà ce „ que nous devons incessamment nous enseigner „ les uns aux autres, & voilà sur-tout de quoi les „ peres & les meres sont tenus d'instruire leurs „ enfans. Qu'une Vierge soit la mere de son Créa- „ teur, qu'elle ait enfanté Dieu ou seulement „ un homme auquel Dieu s'est joint, que la sub- „ stance du Pere & du Fils soit la même ou ne „ soit que semblable, que l'Esprit procéde de „ l'un des deux qui sont le même, ou de tous „ deux conjointement : je ne vois pas que la dé- „ cision de ces questions en apparence essentielles, „ importe plus à l'espece humaine, que de sça- „ voir quel jour de la lune on doit célébrer la „ Pâque ; s'il faut dire le Chapelet, jeûner, faire „ maigre, parler Latin ou François à l'Eglise, „ orner les murs d'images, dire ou entendre la „ Messe, & n'avoir point de femme en propre. „ Que chacun pense là-dessus comme il lui plai- „ ra, j'ignore en quoi cela peut intéresser les „ autres ; quant à moi, cela ne m'intéresse point „ du tout. „ Et après avoir fait un court détail des dogmes qu'il dit l'intéresser :

„ Ces dogmes, continue-t-il, & les dogmes „ semblables, sont ceux qu'il importe d'enseigner „ à la jeunesse, & de persuader à tous les Ci- „ toyens. Quiconque les combat, mérite châti- „ ment sans doute ; il est le perturbateur de l'or- „ dre & l'ennemi de la Société. Quiconque les „ passe & veut nous asservir à ses opinions par- „ ticulieres, vient au même point par une route „ opposée ; pour établir l'ordre à sa maniere il

„ trouble la paix ; dans son téméraire orgueil il „ se rend l'interprete de la Divinité, il exige en „ son nom les hommages & les respects des hom„ mes, il se fait Dieu tant qu'il peut à sa place ; „ on devroit le punir comme sacrilége, quand „ on ne le puniroit pas comme intolérant. Né„ gligez donc tous ces dogmes mystérieux, qui „ ne sont pour nous que des mots sans idées, tou„ tes ces Doctrines bisarres, dont la vaine étude „ tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, & „ sert plutôt à les rendre foux que bons. Mainte„ nez toujours vos enfans dans le cercle étroit „ des dogmes qui tiennent à la morale. Persua„ dez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile „ à sçavoir que ce qui nous apprend à bien faire.„

Quoi donc ! Les dogmes sacrés qu'il a plû à Dieu de nous révéler ne tiennent-ils pas à la Doctrine des mœurs ? N'ont-ils pas pour objet de sanctifier l'homme & de l'unir à son Dieu ? N'exigent-ils pas de nous des actes qui font partie du corps de la morale ? N'est-ce pas enfin un point essentiel de cette morale, que Rousseau ne vante que pour la détruire, de rendre à Dieu le culte qu'il exige de nous, & par conséquent, de captiver notre intelligence sous la foi des mystères & des dogmes qu'il nous a révélés ? C'est là une partie principale du culte du vrai Dieu ; c'est le sacrifice qui lui est le plus agréable, parce que c'est celui qui coûte le plus à la nature & qui est en soi le plus parfait. Si obéir aux hommes qui ont autorité sur nous, est sans doute un devoir indispensable de la morale ; obéir à Dieu, se soumettre à ses oracles, doit en être à plus forte raison un point capital, d'où tous les autres ressortent & dépendent. En effet, toute la morale découle de ce grand précepte : *Vous aimerez le*

Seigneur ; mais comment l'aimer, le ſervir & l'honorer, ſi on refuſe de croire à ſa parole, ſi on mépriſe & foule aux pieds les moyens de lui rendre hommage, qu'il preſcrit lui-même à ſa créature ? Le ſecond précepte de la morale, parallele au premier, c'eſt d'aimer ſon prochain; or n'eſt-ce pas encore un des exercices de cette charité de réduire les vrais Chrétiens à la même foi, à la même obéiſſance, afin de prévenir & d'étouffer ainſi les diſſenſions, les inimitiés, les aigreurs que les héréſies & les Sectes, ſources m mortelles de diviſion, ne manquent jamais de produire parmi les hommes ?

Mais quel perſonnage l'Incrédule fait-il faire à Dieu ? Il aura mis en œuvre tout l'appareil de ſa majeſté pour ſe faire connoître aux hommes, pour leur apprendre ce qu'ils doivent croire ; & l'homme enſuite ſera libre de penſer ce qu'il lui plaira des objets révélés, d'en prendre ou d'en laiſſer à ſon choix & ſelon ſon goût ? Dieu aura tant aimé les hommes qu'il leur aura donné ſon propre fils pour les ſauver; ce fils ſe ſera incarné, uni hypoſtatiquement à l'humanité en naiſſant d'une Vierge ; & cependant chacun pourra croire s'il veut que Jeſus-Chriſt *n'eſt qu'un homme auquel Dieu s'eſt joint* ? Enfin, Dieu nous aura révélé que ſa nature exiſte en trois perſonnes égales & conſubſtantielles, que la troiſiéme de ces perſonnes procede de l'union des deux autres; & néanmoins on pourra encore croire, ſi l'on veut, que la ſubſtance du fils n'eſt pas conſubſtantielle à celle de ſon pere, mais ſeulement ſemblable ; que l'Eſprit Saint ne procede que d'un ſeul & non des deux conjointement ? On ſera aſſez impie pour oſer nous dire qu'on *ne voit pas que la déciſion de ces queſtions, en apparence eſſentielles, importe*

plus à l'espece humaine, que de sçavoir s'il faut dire le chapelet ? Hommes aveugles, qui rejettez tout ce que votre raison ne comprend pas, vous avez mauvaise grace à substituer des mystères que votre folie seule peut inventer, à ceux que l'autorité de notre Dieu & la voix infaillible de son Eglise proposent à notre foi. Sortez enfin, s'il est possible, de ces abîmes d'absurdités & de contradictions où vos ténèbres vous ont précipités. Non, vous n'êtes point de beaux esprits, des hommes raisonnables, de vrais Sçavans ; la foiblesse, l'ignorance, la présomption, forment votre caractère & vous rendent dignes d'un souverain mépris. Ces simples que vous insultez sont vos maîtres, & vous ne méritez pas d'être assis à leurs pieds. Il vous sied bien de vouloir vous rendre les maîtres de notre foi, d'en prescrire les bornes, & de prétendre nous asservir à vos opinions. C'est vous qui êtes les vrais perturbateurs de l'ordre & les ennemis déclarés de la Société. Pour établir l'ordre à votre manière, vous portez partout la confusion, & dans la témérité de votre orgueil vous osez donner à Dieu le démenti, en vous rendant les interpretes de la Divinité. Vous exigez en son nom les hommages & les respects des hommes ; vous vous faites Dieux, tant que vous pouvez, à sa place ; on doit vous punir comme sacriléges, quand on ne vous puniroit pas comme les perturbateurs du genre humain.

Nous en avons assez dit pour montrer que la foi est le fondement de la morale, que pour bien vivre il faut bien croire, &, comme dit Rousseau, en se donnant le démenti à lui-même, que *sans la foi nulle vertu n'existe.* Mais cette foi n'est pas telle qu'il plaira à un chacun de se la former ; c'est la foi du corps entier de la révélation. Car

Tom. III, p. 197.

s'il étoit libre à un chacun d'en prendre ce qui lui conviendroit & d'en rejetter le reste, il y auroit autant de croyances différentes qu'il y a d'hommes au monde ; & si Rousseau étoit en droit de n'admettre qu'une partie de nos dogmes, le premier venu seroit aussi-bien fondé à rejetter le peu même que Rousseau en admet. Ainsi la foi deviendroit le jouet des caprices & des passions d'un ridicule mortel. La morale elle-même ne seroit pas plus en sureté, elle éprouveroit bientôt le même sort, l'expérience l'a assez prouvé. Tous ceux qui, comme Rousseau, ont prétendu secouer le joug des dogmes, n'ont pas tardé à se mettre au large sur les points les plus importans de la morale ; ils n'ont feint de la respecter que pour la ruiner plus adroitement. C'est à elle qu'ils en vouloient encore plus qu'aux dogmes, parce que c'est elle qui gênoit leurs passions. Aussi les a-t-on vû lui porter les coups les plus mortels, de la même main qui avoit frappé sur les dogmes. L'exemple encore tout vivant des Protestans, en est une preuve qui ne souffre point de réplique. On les a vûs pallier les plus grands crimes, autoriser les plus grands désordres, & renverser en détail ce qu'ils avoient d'abord ébranlé dans le principe.

L'incrédulité née sous les pas du Protestantisme, marche sur les mêmes traces & prend la même route pour enchérir encore sur ses premiers peres. Nous sçavons le cas qu'on doit faire du zèle qu'elle affecte pour la morale ; les atteintes continuelles qu'elle lui porte ne tardent pas à la décéler. Rousseau va nous en fournir la preuve la plus sensible. Dans le moment même où cet Incrédule fait tant de parade de la morale, il a l'impudence de mettre au nombre des questions

qui ne l'intéressent point du tout, qui n'importent point à l'espece humaine, *de sçavoir s'il faut n'avoir point de femme en propre.* QUE CHACUN, ajoute-t-il, PENSE LA-DESSUS COMME IL LUI PLAIRA, J'IGNORE EN QUOI CELA PEUT INTÉRESSER LES AUTRES; QUANT A MOI, CELA NE M'INTÉRESSE POINT DU TOUT. Quelle horreur! Quelle abomination! Des hommes de cette espece ne sont-ils pas nés pour tout renverser & tout détruire? Ministres fidéles de Satan, ils ne cherchent qu'à nous replonger dans les ténèbres & la corruption, dont la foi nous avoit retirés. Réveillons-nous enfin de notre assoupissement, pour voir les abîmes que l'incrédulité creuse chaque jour sous nos pas. Armons-nous d'un saint zèle, afin de repousser les efforts qu'elle fait pour nous y entraîner. C'est la langueur d'une foi presqu'expirante qui est cause des progrès énormes qu'elle a déja faits. Hâtons-nous de recueillir & de ranimer les foibles étincelles qui nous en restent, si nous voulons dissiper la nuée ténébreuse qui couvre déja notre horison.

CHAPITRE XIV.

La révélation vengée des calomnies de Rousseau. Il est seul coupable de tous les excès dont il accuse notre Religion. Ses erreurs sur la création, sur l'unité d'un seul principe, sur la Providence, sur la toute-puissance de Dieu.

APRE'S avoir amplement justifié la nécessité de la foi pour ce que la Religion chrétienne peut

renferme d'obſcur & de myſtérieux, il eſt juſte de la venger encore des accuſations calomnieuſes que Rouſſeau forme contre ſa Doctrine & ſa révélation. " Leurs révélations, nous dit-il, ne „ font que dégrader Dieu en lui donnant des „ paſſions humaines. Loin d'éclaircir les notions „ du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent; que loin de les ennoblir elles les aviliſſent; qu'aux myſtères inconcevables qui l'environnent, elles ajoutent „ des contradictions abſurdes; qu'ils rendent „ l'homme orgueilleux, intolérant, cruel; qu'au „ lieu d'établir la paix ſur la terre, ils y portent „ le fer & le feu. Je me demande à quoi bon „ tout cela, ſans ſçavoir me répondre. Je n'y „ vois que les crimes des hommes & les miſères „ du genre humain. „ Rouſſeau reprend encore un peu plus bas cette pompeuſe déclamation. Traitant des qualités que doit avoir une Doctrine révélée, il ajoute: " Cette Doctrine venant de „ Dieu, doit porter le ſacré caractere de la Divinité; non-ſeulement elle doit nous éclaircir „ les idées confuſes que le raiſonnement en trace „ dans notre eſprit; mais elle doit auſſi nous „ propoſer un culte, une morale & des maximes convenables aux attributs par leſquels ſeuls „ nous concevons ſon eſſence. Si donc elle ne „ nous apprenoit que des choſes abſurdes & ſans „ raiſon, ſi elle ne nous inſpiroit que des ſentimens d'averſion pour nos ſemblables & de „ frayeur pour nous-mêmes, ſi elle ne nous peignoit qu'un Dieu colère, jaloux, vengeur, partial, haïſſant les hommes, un Dieu de la guerre „ & des combats, toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & ſe vantant de punir même les inno-

Tom. III. p. 133.

Tom. III. p. 148.

„ cens, mon cœur ne seroit point attiré vers ce „ Dieu terrible, & je me garderois de quitter la „ Religion naturelle pour embrasser celle-là; car „ vous voyez bien qu'il faudroit nécessairement „ opter. Votre Dieu n'est pas le nôtre, dirai-je „ à ses Sectateurs. „

Tel est le langage ordinaire à l'incrédulité. De grands mots sans objet, des plaintes & des reproches qui ne portent sur rien de direct, mais dont la généralité affectée sert à couvrir l'embarras où elle est d'attaquer avec de solides raisons.

Il convient bien à Rousseau d'accuser notre révélation de dégrader Dieu, d'embrouiller & d'avilir les notions du grand Etre, & d'ajouter des contradictions absurdes aux mystères inconcevables qui l'environnent. C'est sur lui-même que retomberont ces reproches & ces accusations; ils ne peuvent mieux convenir qu'à la prétendue Religion naturelle qu'il a mise au jour; nous allons bientôt en convaincre nos Lecteurs. « Je crois, nous dit-il, que le monde est » gouverné par une volonté puissante & sage; » je le vois, ou plutôt je le sens, & cela m'importe à savoir: mais ce même monde est-il » éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique » des choses? Y en a-t-il deux ou plusieurs, & » quelle est leur nature? Je n'en sais rien; & que » m'importe? » N'est-ce pas là dégrader Dieu & avilir les notions du grand Etre? Eh quoi! si le monde est éternel, que devient la divinité? Le monde lui-même ne sera-t-il pas Dieu Lui-même se sera donné l'être; lui-même se gouvernera, lui seul pourra se conserver. En effet, un monde éternel dans son existence ne sauroit avoir d'autre principe que lui-même,

Tom. III, p. 61.

parceque, s'il en avoit un autre, dès-lors il ceſſeroit d'être éternel. Si donc le monde eſt éternel, il ne tient l'être que de lui-même, & par conſéquent ſes perfections doivent être infinies; car qui auroit pu borner l'être qui exiſte par lui-même? Où ſera donc cette volonté ſage & puiſſante qui, ſelon Rouſſeau, gouverne le monde? Où ſera cette ſuprême intelligence que *la matiere mue ſelon certaines loix*, *montre* à Rouſſeau? Si la matière eſt éternelle, elle ſera donc elle-même cette intelligence, cette volonté, puiſque ce qui n'a ni volonté ni intelligence ne ſauroit ſe donner l'être à ſoi-même. Que ſert donc à Rouſſeau de combattre les Matérialiſtes, & de prouver contr'eux que la matière ne ſauroit penſer, ni n'a pu produire des êtres qui penſent? Que lui ſert-il encore de reconnoître un Etre ſouverain qui donna le mouvement à tous les êtres, puiſque les doutes qu'il affecte lui ſont ſi injurieux, & ne tendent à rien moins qu'à l'anéantir? Rouſſeau nous dira-t-il qu'il doute ſeulement ſi Dieu n'a pas trouvé ſous ſes mains une matière qui lui étoit coéternelle, mais informe, qui attendoit, & qui a reçu de lui ſa perfection? C'eſt ce que ſoutenoient les prétendus ſages du Paganiſme. Aveugles! qui ne comprenoient pas que d'exiſter par ſoi-même eſt déja la plus grande perfection; & que ſi la matière avoit d'elle-même ce commencement, elle pouvoit auſſi avoir d'elle-même ſon entière perfection, & n'auroit pas dû l'attendre d'une main étrangère. Inſenſés! qui oſoient réduire Dieu à la condition d'un artiſan vulgaire, contraint dans ſon ouvrage par une matière préexiſtante, indépendante de lui, & dont il n'avoit pas formé les diſpoſitions. Stupides Philoſophes!

Ibid. p. 54.

qui ne sentoient pas qu'un Dieu infiniment parfait n'a pu avoir besoin que de lui même & de sa volonté toute puissante pour faire tout ce qu'il vouloit. Quoi ! Dieu ne seroit qu'un simple faiseur de formes, de figures & de modes ? Il auroit donné l'accidentel, & il n'auroit pas fait la substance ? Quel cahos ! Quelle confusion d'idées ! Tel étoit l'aveuglement des hommes livrés à leur propre esprit, avant que la révélation, pour le dissiper, leur fit entendre ces belles paroles : *Au commencement, Dieu a créé le Ciel & la Terre ; il a dit, & tout a été fait.* C'est-là vraiment éclaircir les notions du grand Etre, & les venger de l'avilissement où les doutes de l'incrédulité de Rousseau tendent à les réduire.

J'accorderai à Rousseau que l'esprit humain a de la peine à concevoir la création. « Si Dieu, Ibid. p. 93.
» nous dit-il, a créé la matière, les corps, les
» esprits, je n'en sais rien. L'idée de création pas-
» se ma portée ; je la crois autant que je la puis
» concevoir. » C'est-à-dire, qu'il ne la croit point du tout, parce que, comme nous avons déja vu, selon lui on ne doit croire que ce qu'on conçoit. Mais n'est-il pas encore plus incompréhensible que la matière se soit donnée l'être, & qu'elle ait toujours été ? « Qu'un être, ajoute Ibid. p. 94.
» Rousseau, que je ne conçois pas, donne l'exis-
» tence à d'autres êtres, cela n'est qu'obscur &
» incompréhensible ; mais que l'être & le néant
» se convertissent d'eux-mêmes l'un dans l'autre,
» c'est une contradiction palpable, c'est une
» claire absurdité. » Ainsi la Foi, en nous obligeant de croire la création de tous les êtres, soulage plutôt notre raison qu'elle ne la charge. D'ailleurs elle ne fait que confirmer ce qu'une longue expérience nous a déja rendu sensible.

L'Univers porte dans tous ses mouvemens le caractère de sa nouveauté, dans tous les arts, dans les sciences, dans les peuples & dans les Empires; on voit par-tout une premiere origine & différens progrès qui annoncent un commencement & une succession.

Il n'est pas étonnant que Rousseau prétende ensuite que nous ne connoissons pas plus *la cause finale* du monde que ses premieres loix. *J'ignore*, dit-il encore, *pourquoi l'univers existe*. Quand on doute si Dieu l'a créé, on doit nécessairement ignorer quelle en est la cause finale. Pour nous qui savons que Dieu a tout créé, qu'il a fait le monde tout entier, dans sa matière & dans sa forme, nous savons aussi que la fin qu'il s'est proposée, c'est de manifester à sa créature cette gloire renfermée en lui-même de toute éternité, de la rendre heureuse en se communiquant à elle, d'exciter son amour & sa reconnoissance par ses bienfaits, & de l'associer à son bonheur en lui donnant une nature capable de le connoître, de l'aimer & de le posséder. Car Dieu n'a rien acquis de nouveau par la création du monde; c'est par bonté & non par besoin qu'il l'a fait: il se suffisoit à lui-même, rien ne lui manquoit pour être infiniment heureux & parfait.

Ibid. p. 28.

Ibid. p. 55.

Comment Rousseau n'a-t-il pas encore senti que c'étoit douter s'il y a un Dieu, que de douter s'il y a *un principe unique des choses*, s'il y en a *deux ou plusieurs?* S'il y avoit deux principes indépendans, il pourroit également y en avoir une infinité. Car chaque principe n'étant pas l'autre, & n'ayant pas tout ce qu'a l'autre, il seroit nécessairement fini, & ainsi il n'y en auroit point à qui l'infini ne manquât, ou il faudroit remonter à un qui réunît tout en lui, & qui dès-lors seroit

feroit unique principe, dont tout le reſte dépendroit & auroit reçu l'exiſtence. Mais s'il y avoit deux ou pluſieurs principes, tous ſeroient mutuellement dépendans & aſſervis les uns aux autres. L'un ne pouroit empêcher l'autre d'agir dans ce qui ſeroit de ſon reſſort ; l'autre ne pourroit détruire ce que le premier auroit fait : chacun auroit ſon diſtrict, ſes créatures qui releveroient de lui & ne dépendroient que de lui, ſans être obligées de reconnoître l'autre principe de qui elles ne tiendroient rien. S'ils concouroient quelquefois dans leurs opérations réciproques, ce ſeroit par impuiſſance & par le beſoin que l'un auroit des forces de l'autre ; chacun ſéparement ne ſeroit ni le Tout-puiſſant ni l'Etre infiniment parfait. Admettre donc pluſieurs principes, c'eſt, à proprement parler, n'en admettre aucun, parceque pour être principe des choſes, il faut être unique, comme pour être Dieu, il faut être un.

Ce ne ſont pas là les ſeuls coups que Rouſſeau porte à la Divinité. Après avoir ruiné ſon eſſence, il renverſe ſa providence avec auſſi peu de ménagement. « Si l'homme, dit-il, eſt actif & » libre, il agit de lui-même ; tout ce qu'il fait » librement n'entre point dans le ſyſtême ordonné de la providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abuſant de la liberté qu'elle lui donne ; mais elle ne l'empêche pas de le faire ; » ſoit que de la part d'un être ſi foible, ce mal » ſoit nul à ſes yeux, ſoit qu'elle ne pût l'empêcher ſans gêner ſa liberté, & faire un mal plus » grand en dégradant ſa nature. » Quoi ! la providence divine réglera & gouvernera tous les mouvemens du monde corporel, & elle ne s'é-

Tom. III. p. 77.

tendra pas sur ceux du monde spirituel ? L'homme ne dépendra pas d'elle dans les actes de sa liberté ? Quel est donc ce Dieu de Rousseau, qui n'a aucune inspection sur les actes de la liberté humaine ? Où est sa puissance, son empire sur les créatures, si ce qu'il y a de plus noble, de plus parfait parmi elles n'en reléve, ni n'en dépend ? Son pouvoir sera borné & limité par la liberté humaine, il en dépendra lui-même, il sera contraint de régler sur elle ses desseins, ses décrets, sans pouvoir régler la liberté selon ses décrets & ses desseins. Est-ce là le Dieu tout-puissant qui fait tout ce qu'il veut dans le ciel & sur la terre, sur les corps & sur les esprits ? C'est sous prétexte de justifier la providence, que Rousseau cherche à l'anéantir. Aveugle, qui ne voit pas que si le grand spectacle de la nature en montre par-tout la sagesse & la puissance ; l'ordre & l'enchaînement des opérations de la liberté humaine fait encore mieux sentir la force & la sagesse de celui qui préside à tout. Oui, le désordre qui nous choque, les passions dereglées & toute leur suite, les crimes & les injustices les plus horribles concourent aussi-bien que les actions de justice & de vertu à l'avancement & à la perfection des œuvres de Dieu, par l'usage que sa souveraine sagesse sçait en faire. Le plan de ses desseins s'exécute par la révolte même des hommes, par leur désobéissance à ses ordres & à ses volontés. Voilà ce que nous verrons un jour clairement, lorsque le voile sera tiré & que le mystère de la conduite de Dieu nous sera découvert.

Quelle ressource Rousseau ne ravit-il pas à l'homme dans ses malheurs, en enlevant à la providence tout ce que l'homme fait librement ? Celui qui est bien persuadé que rien n'arrive san

ſon ordre ou ſa permiſſion, eſt tranquille au milieu des plus grands bouleverſemens. Il voit Dieu qui préſide à tout, il gémit de l'injuſtice des hommes; mais au milieu de tous ces déſordres, il adore cette volonté ſouverainement juſte & ſainte qui exécute les décrets de ſa ſageſſe, qui ordonne tout pour le bien de ſes élûs. Il reçoit donc tout ce qui lui arrive comme de la main de ſon Dieu, avec une parfaite ſoumiſſion & une vive reconnoiſſance, parcequ'il a une juſte confiance que tout eſt ordonné dans les deſſeins de la Providence pour ſon ſalut & ſa ſanctification.

Quelle erreur de prétendre que Dieu *ne peut pas empêcher l'homme de faire le mal ſans gêner ſa liberté & faire un mal plus grand en dégradant ſa nature!* Quel aviliſſement de la puiſſance divine! Celui qui a créé la liberté de l'homme, ne ſaura pas la prévenir, la déterminer, la faire agir ſans la gêner & la détruire? Le Dieu de Rouſſeau eſt-il le Dieu tout-puiſſant? N'eſt-ce pas un Dieu chimérique, qu'un Dieu purement paſſif à l'égard de la liberté de ſa créature, qui ne peut exercer ſur elle aucun pouvoir, aucun empire, & qui ne fait d'autre perſonnage auprès d'elle, que celui d'un ſpectateur oiſif de ſes opérations? Quand on veut juger & décider des choſes de Dieu par ſon propre eſprit, dans quels égaremens ne ſe précipite-t-on pas?

Y a-t-il rien de plus faux que cet autre principe de Rouſſeau? « Murmurer de ce que Dieu » n'empêche pas l'homme de faire le mal, c'eſt » murmurer de ce qu'il le fit d'une nature excel- » lente, de ce qu'il mit à ſes actions la mora- » lité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna » droit à la vertu......Que pouvoit de plus en » notre faveur la puiſſance divine elle-même?

Tom. III. p. 78.

» Pouvoit-elle mettre de la contradiction dans » notre nature, & donner le prix d'avoir bien » fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire ? » Quoi ! pour empêcher l'homme d'être mé- » chant, falloit-il le borner à l'instinct, & le » faire bête ? Non, Dieu de mon ame, je ne te » reprocherai jamais de l'avoir faite à ton ima- » ge, afin que je puiſſe être libre, bon & heu- » reux comme toi. » Quelle abſurdité ! Quoi! L'excellence de la nature de l'homme conſiſtera dans le pouvoir de faire le mal, & dès qu'il aura perdu ce malheureux pouvoir, il ſera réduit à l'instinct des bêtes ? Les Saints, dont la volonté eſt affermie dans le bien par la pleine jouiſſance de leur Dieu, ont donc perdu la premiere excellence de leur nature ? Plus l'homme s'approchera de la perfection de ſon Dieu, à en croire Rouſſeau, plus il dégénérera de ſa premiere dignité? Quel égarement de nous dire que l'homme eſt fait à l'image de ſon Dieu, parcequ'il a le pouvoir de mal faire ! Rouſſeau oſera-t-il donc ſoutenir que Dieu puiſſe faire le mal ? Et ſi nous ſommes libres, & par-là faits à ſon image, n'eſt-ce pas parceque nous pouvons faire & aimer le bien comme lui ? Mais le pouvoir de faire le mal qui nous reſte tant que nous ſommes ici-bas, qu'eſt-il autre choſe qu'un vice de notre liberté qui ne ſera parfaite que, lorſqu'à la reſſemblance de celle de Dieu, elle ſera tellement affermie dans le bien qu'elle n'aura plus le malheureux pouvoir de faire le mal ? En effet, avoir le pouvoir de mal faire, c'eſt pouvoir dégénérer, s'avilir, ſe dégrader. Que Rouſſeau nous diſe ſi pouvoir perdre la premiere excellence de ſa nature en doit être un avantage & une perfection ? Qu'il faut être aveugle pour

croire que la perfection de la justice exige le pouvoir d'être injuste, la perfection de la béatitude le pouvoir d'être malheureux!

Que prétend Rousseau lorsqu'il dit que la Providence *n'empêche pas l'homme de faire le mal, soit que de la part d'un être si foible ce mal soit nul à ses yeux?* Où ne conduira pas un pareil systême? Si le mal que l'homme commet, est nul aux yeux de la suprême justice, pourquoi ne le seroit-il pas à ceux de tous les hommes? Ils ne doivent pas être plus sensibles que la justice par essence. Dieu qui est la vérité suprême & la loi éternelle, est la régle infaillible de nos pensées, de nos desirs & de nos jugemens. Ce qui n'est pas un mal à ses yeux, ne sauroit l'être aux nôtres, parceque nous ne pouvons prétendre être plus justes que Dieu lui-même. Ainsi il n'y aura plus de mal moral dans la société, ou on devra le regarder comme nul; les plus grands crimes, les désordres les plus affreux ne doivent plus être réprimés; on doit laisser un libre cours aux larcins, aux meurtres, aux empoisonnemens, aux parricides, aux régicides, &c. parceque tous ces désordres ne sont qu'un mal apparent qui doit être nul à nos yeux comme à ceux de Dieu, de la part d'un être si foible. N'est-ce pas là *au lieu d'établir la paix sur la terre, y porter le fer & le feu?*

Comment Rousseau a-t-il pu nous dire: « Quand je n'aurois d'autre preuve de l'imma- Tom. III. » térialité de l'ame, que le triomphe du mé- p. 84. » chant, & l'oppression du juste en ce monde, » cela seul m'empêcheroit d'en douter? Une si » choquante dissonance dans l'harmonie univer- » selle, me feroit chercher à la résoudre. Je me » dirois: tout ne finit pas pour nous avec la vie, » tout rentre dans l'ordre à la mort. » Oui,

le triomphe du méchant, & l'oppression du juste, prouvent invinciblement qu'il est une autre vie, où un Dieu juste fera tout rentrer dans l'ordre, en rendant à un chacun selon ses œuvres. Mais que devient cette ressource, l'espérance du juste, si les désordres qu'on commet ici bas, sont nuls aux yeux de la justice suprême? Que le méchant triomphe tout à son aise du juste qu'il opprime; il n'a rien à craindre d'un Dieu vengeur, aux yeux duquel le mal qu'il commet, est nul de plein droit. Que le juste crie & gémisse au milieu des violences dont il est accablé : envain espéreroit-il d'être un jour consolé & dédommagé, puisque l'injustice de son oppresseur est nulle & n'est comptée pour rien; pourquoi ses souffrances seroient-elles de quelque prix aux yeux du souverain juge? Voilà comment Rousseau *ôte aux affligés la derniere consolation de leur misère, aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions*; comment *il arrache du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, & se vante encore d'être le bienfaiteur du genre humain.*

Tom. IV. p. 197.

CHAPITRE XV.

Les doutes de Rousseau sur l'immortalité de l'ame. On la prouve & on réfute le systême de Rousseau sur la fin & le bonheur de l'homme.

MAIS il faut encore montrer à nos Lecteurs combien Rousseau avilit la grandeur de l'homme, & le dégrade de son excellence. « Hélas!

» dit-il, je le sens trop par mes vices ; l'homme » ne vit qu'à moitié durant sa vie, & la vie de » l'ame ne commence qu'à la mort du corps. » Mais quelle est cette vie, & l'ame est-elle im- » mortelle par sa nature ? Mon entendement » borné ne conçoit rien sans bornes ; tout ce » qu'on appelle infini m'échappe. Que puis-je » nier, affirmer ; quels raisonnemens puis-je faire » sur ce que je ne puis concevoir ? Je crois que » l'ame survit au corps assez pour le maintien de » l'ordre ; qui sait si c'est assez pout durer tou- » jours ? Toutefois je conçois comment le corps » s'use & se détruit par la division des parties, » mais je ne puis concevoir une destruction pa- » reille de l'être pensant ; & n'imaginant point » comment il peut mourir, je présume qu'il » ne meurt pas. Puisque cette présomption me „ console, & n'a rien de déraisonnable, pour- „ quoi craindrois-je de m'y livrer ? „ Pouvoit-on s'attendre que Rousseau, après avoir soutenu avec tant de fermeté l'immatérialité de l'ame, finiroit par douter de son immortalité ? En effet, si l'ame étoit mortelle, c'est sans doute parcequ'elle seroit composée de parties naturellement divisibles, corruptibles & tendantes à la destruction. Mais puisque Rousseau reconnoît & soutient que l'ame est une substance spirituelle, un être pensant qui ne s'use & ne se détruit point par la division des parties, comme le corps ; qu'elle raison peut-il avoir pour douter de son immortalité ? Pour le faire avec quelque fondement, après s'être convaincu de son immatérialité, ne faudroit-il pas ou que la raison nous fournît quelque preuve de l'annihilation d'un être simple, ou que l'autorité de la révélation nous déterminât à la croire ? Mais l'anéan-

Tom. [illegible] p. 86.

tissement de l'ame répugne à la saine raison, & combat directement la révélation.

Notre ame, il est vrai, n'est pas un être nécessaire comme Dieu, un être qui existe par soi même, un être immuable qui ne peut rien perdre de ce qu'il a. C'est de Dieu qu'elle tient son existence & sa conservation; c'est lui qui lui communique l'être. Mais peut-il jamais, selon l'ordre de ses décrets, permettre l'anéantissement de l'ame? Tout réclame au-dedans de nous pour la négative, & toutes les lumières de la raison nous garantissent l'immortalité de l'ame. Nous voulons invinciblement être sans fin; nos desirs à cet égard ne se bornent point au tems, quelque long qu'il puisse être; envain nous offriroit-on des millions d'années, ce ne seroit pas assez pour nous, & après avoir fourni cette vaste carriere, nous ne pourrions encore être satisfaits. Nous avons au fond de notre être un idée vive de son éternité; nous sentons, malgré nous, qu'il est fait pour durer toujours; aussi travaillons-nous à nous immortaliser dans la mémoire des hommes. Nous prenons toutes les précautions possibles pour qu'on n'oublie jamais notre existence; nous nous appliquons à laisser des monumens qui nous rappellent sans cesse dans le souvenir des générations futures. Pourquoi tous ces soins, je le demande, si tout devoit un jour périr en nous? Pourquoi Dieu auroit-il donné à notre ame tant d'ardeur pour l'éternité, si elle ne devoit point y prétendre?

Tom. II. p. 83. " Dieu, dit-on, c'est Rousseau qui parle, ne „ doit rien à ses créatures; je crois qu'il leur doit „ tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'ê„ tre. Or c'est leur promettre un bien, que de „ leur en donner l'idée & de leur en faire sen-

„ tir le beſoin. „ Dieu doit donc à l'ame l'immortalité, puiſqu'il la lui promit en lui en donnant l'idée, & en lui en faiſant ſentir le beſoin.

Formés à l'image de Dieu, nous voulons être heureux & nous voulons l'être toujours. C'eſt Dieu lui-même qui a imprimé ce deſir en nous; il eſt néceſſaire; il ne dépend pas de nous de ne le point avoir. Dans ce deſir eſt renfermé celui de l'immortalité comme faiſant la partie eſſentielle du bonheur après lequel nous ſoupirons. Si ce bonheur étoit interrompu, s'il ceſſoit d'être par l'anéantiſſement de notre ame, ſon attente ſeroit fruſtrée, & Dieu l'auroit trompée en lui faiſant deſirer d'une manière invincible ce qu'il ne vouloit pas lui accorder; par conſéquent le décret qu'on ſuppoſeroit en Dieu pour anéantir l'ame, ſeroit quelque choſe de bien plus incompréhenſible que ſon immortalité. D'ailleurs tous les Philoſophes conviennent que la matière même ne périt pas, qu'il n'y en a pas un atôme de moins qu'au commencement du monde. Tous les corps qui ont pu ſe diſſoudre, n'ont fait que changer d'état & de diſpoſition; leurs différentes parties n'ont perdu que dans l'arrangement, & non dans le fond de la ſubſtance. Eh! pourquoi donc s'imagineroit-on que l'ame, cet être ſi noble, ſi ſupérieur au corps, dût être anéantie? Comment pouvoir ſuppoſer que Dieu veuille ceſſer de lui continuer l'exiſtence qu'il lui a donnée? L'ame tend de tout ſon poids à jouir de lui, tout le reſte lui eſt inſipide; ſa capacité eſt ſi vaſte & ſi étendue qu'il ne faut rien moins que l'infini pour la remplir & l'abſorber. Il faut donc que l'ame, pour parvenir à ſa deſtination, jouiſſe un jour de ſon Dieu: mais dès qu'elle ſera entrée dans cette jouiſſance, comment pourroit-elle être

anéantie ? Se pourroit-il faire, qu'après être arrivée au comble de la perfection, elle tombât tout à coup dans l'abyme même du néant de l'être ? Seroit-il poſſible, qu'une ame unie à ſon Dieu par un amour inviolable qui épuiſe toutes ſes facultés, pût en être arrachée par une auſſi effroyable ſéparation que l'anéantiſſement ? Dieu eſt juſte & ſouverainement juſte, il ne peut punir que le coupable : l'anéantiſſement eſt une des plus terribles peines ; comment Dieu pourroit-il l'infliger à des ames qui n'ont d'attrait & de goût que pour lui, qui ſont l'objet de toute ſa complaiſance, & auxquelles il a voulu ſe communiquer ſi intimement ? Mais la nature de l'ame eſt la même dans tous ; s'il y en a qui doivent être immortelles, toutes le ſont néceſſairement : immortalité qui ſervira au bonheur des bons comme au malheur des méchans. Enfin Dieu lui-même, pour diſſiper tous nos doutes ſur un point auſſi important, nous a garanti l'immortalité de l'ame par l'autorité de ſa révélation. Par-tout il nous repréſente les ames toujours ſubſiſtantes devant lui, même après la diſſolution du corps. *Je ſuis*, nous dit-il, *le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob ; & Dieu n'eſt pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivans*. Entre tous les motifs qu'il nous propoſe pour nous porter à ſuivre conſtamment les régles qu'il nous a preſcrites, la promeſſe d'un bonheur éternel tient toujours le premier rang.

C'eſt une des preuves de la divinité de notre Religion, d'avoir perſuadé d'une manière ſi efficace à tant d'hommes de tout âge & de toute condition, aux ſimples comme aux ſçavans, une vérité ſi importante, & cependant ſi méconnue juſqu'alors, ſi en butte à la contradiction des diſputes d'une vaine Philoſophie. L'immortalité de

l'âme eſt un point eſſentiel à la vraie Religion ; elle ne peut avoir d'autre fin ni d'autre objet, puiſqu'elle eſt établie pour le bien & l'utilité de l'ame qui la profeſſe. Or ſi l'ame n'eſt pas immortelle, quel fruit retirera-t-elle de ſa fidélité au culte que la Religion lui preſcrit? Une récompenſe paſſagère eſt un prix trop modique de ſa conſtance, une amorce trop foible pour exciter & ſoutenir ſon zèle. Pour que le bien que la Religion veut lui procurer ſoit réel, il doit être ferme & durable ; autrement elle auroit beau ne rien négliger, tout périroit un jour, & cette mort de l'ame rendroit vains & inutiles tous les avantages que la Religion auroit pû lui rapporter.

Et d'ailleurs, comme le remarque Rouſſeau, le triomphe du méchant ici-bas & l'oppreſſion du Juſte exigent une autre vie où la Providence ſoit juſtifiée, & où tout rentre dans l'ordre par la récompenſe du Juſte & la punition du coupable. Mais ſi ce nouvel état peut finir un jour par la mortalité de l'ame, quelle conſolation le Juſte recevra-t-il de ſes ſouffrances ? Quel dédommagement, puiſqu'il ſçaura que le bien dont il eſt mis en poſſeſſion lui ſera ravi par la perte de ſa propre exiſtence ? Le méchant, de ſon côté, ſera le ſeul qui ſe conſolera de ſes peines, parce qu'il verra que ſon anéantiſſement prochain en ſera le terme & la fin. Si donc l'ame n'eſt pas immortelle, il faut que tout prenne une route différente. Le Juſte ne doit plus ſe donner tant de peines pour conſerver une juſtice dont il perdra un jour tous les fruits ; & le méchant peut vivre tranquille au milieu de ſes déſordres, puiſqu'il jouit des plaiſirs d'un préſent qui paſſe, pour quelques peines d'un avenir qui paſſera de même.

Ne semble-t-il pas que Rousseau ait voulu se dédommager de tout ce qu'il avoit dit en faveur de l'immatérialité de l'ame, en finissant par douter de son immortalité? Il faut convenir que ses principes & sa morale sont parfaitement d'accord avec ce doute, & y ont un intérêt sensible. Quand une fois on a poussé l'orgueil jusqu'à blasphémer l'Etre suprême, jusqu'à combattre & vouloir anéantir son culte & sa Religion; quand une fois le cœur humain s'est livré à tous les déréglemens de ses passions, peut-il ne pas desirer d'échapper à son Juge, par un anéantissement qui le sauve des supplices que malgré lui il sent lui être réservés?

Rien de plus injurieux à notre nature que le systême de Rousseau sur la fin & le bonheur de l'homme. « La suprême jouissance, nous dit-il, „ est dans le contentement de soi-même; c'est „ pour mériter ce contentement que nous sommes placés sur la terre & doués de la liberté, „ que nous sommes tentés par les passions & retenus par la conscience. Que pouvoit de plus „ en notre faveur la puissance divine elle-même? „ J'aspire, ajoute-t-il plus bas, au moment où, „ délivré des entraves du corps, je serai moi sans „ contradiction, sans partage, & n'aurai besoin „ que de moi pour être heureux. » Raisonner ainsi est-ce connoître l'homme? Est-ce connoître Dieu? Qu'est-ce que l'homme? Un être infiniment borné, dont les desirs cependant ne connoissent point de bornes; un être qui, tant qu'il est laissé à lui-même, sent au-dedans de soi un vuide affreux qui le porte sans cesse à se répandre au-dehors pour trouver dequoi le remplir. Et Rousseau prétendra que l'homme n'aura besoin que de lui-même pour être heureux? Qu'entend-

Tom. III. p. 78.

Ibid. p. 128.

il lorsqu'il nous dit : *je ferai moi sans contradiction, sans partage, & n'aurai besoin que de moi pour être heureux?* Comment pourroit-il être sans contradiction, sans partage, tant qu'il sera seul avec lui-même ? Pour être dans un pareil état, il faudroit jouir de tout ce qu'on desire, il faudroit trouver en soi le bonheur après lequel nous aspirons. Or l'homme, & c'est en quoi consiste sa principale dignité, l'homme ne desire rien de moins que l'infini. Tout est limité chez lui ; il a donc besoin d'un autre que lui pour pouvoir être heureux ; la suprême jouissance n'est donc pas dans le contentement de soi-même, puisque ce *soi-même* ne peut être content & sa faim rassasiée que par la jouissance d'un objet proportionné à l'immensité de ses desirs.

Dieu est sans doute le seul qui puisse rendre l'homme véritablement heureux ; lui seul est l'être infiniment parfait, le bien souverain & inépuisable, la vérité par essence ; c'est donc à lui que l'homme doit tendre pour parvenir au vrai bonheur. Dès qu'il jouira de son Dieu, tous ses desirs seront remplis ; dès que son cœur sera abîmé dans cet océan d'amour, toutes ses inquiétudes cesseront. C'est donc dans la pleine & entière possession de Dieu que consiste la suprême jouissance ; c'est pour la mériter que nous sommes placés ici-bas. Toute autre attente est vaine, indigne de l'homme, elle l'avilit & le dégrade.

En effet, quoique l'homme soit d'une nature bien supérieure à celle de tous les êtres qui l'environnent ; cependant il ne peut pas plus se terminer à lui même, se prendre pour sa derniere fin, que le reste des créatures. L'ordre veut qu'il se rapporte tout entier avec tous les êtres dont il a l'usage, à celui qui en est la source & qui en

doit être le terme. C'est une folle présomption, un orgueil détestable, dès qu'il croit se suffire à soi-même pour se rendre heureux. Voilà cette prétendue *volupté pure qui*, selon Rousseau, *naît du contentement de soi-même*. Tout ce qui se rapporte en derniere analyse à la créature, est toujours impur & déréglé. Point d'autre volupté pure que celle qui naîtra en nous de l'union ineffable de nos cœurs avec Dieu, & de la mutuelle réfusion qui se fera de l'un dans l'autre. La fin & le bonheur, que vient de nous proposer ici Rousseau, sont parfaitement assortis aux moyens qu'il a voulu nous suggérer. Après s'être appliqué dans un plan d'éducation à favoriser tous les déréglemens de l'homme, à fomenter toutes ses passions, oseroit-on ensuite lui proposer Dieu pour le terme de son bonheur? Quelle autre source de félicité peut-on lui présenter, que le contentement qui naît de l'amour de soi-même, source impure, qui n'est propre qu'à éterniser la corruption du cœur humain?

Tom. III. p. 88.

CHAPITRE XVI.

La nécessité d'un lieu de supplices pour l'autre vie, & l'éternité des peines des méchans établies contre les efforts de Rousseau pour les anéantir.

ROUSSEAU, après avoir fait tous ses efforts pour dégrader l'homme, ne pouvoit manquer de chercher à affoiblir dans son esprit l'idée des supplices éternels. « Ne me demandez pas non „ plus, poursuit-il, si les tourmens des méchans

Ibid. p. 89.

„ feront éternels ; je l'ignore encore, & n'ai point
„ la vaine curiofité d'éclaircir des queftions inu-
„ tiles. Que m'importe ce que deviendront les
„ méchans ? Je prends peu d'intérêt à leur fort.
„ Toutefois j'ai peine à croire qu'ils foient con-
„ damnés à des tourmens fans fin. Si la fuprême
„ Juftice fe venge, elle fe venge dès cette vie.
„ Vous & vos erreurs, ô Nations ! êtes fes Mi-
„ niftres. Elle employe les maux que vous vous
„ faites, à punir les crimes qui les ont attirés.
„ C'eft dans vos cœurs infatiables, rongés d'en-
„ vie, d'avarice & d'ambition, qu'au fein de vos
„ fauffes profpérités les paffions vengereffes pu-
„ niffent vos forfaits. Qu'eft-il befoin d'aller cher-
„ cher l'Enfer dans l'autre vie ? Il eft dès celle-
„ ci dans le cœur des méchans. „ L'éternité des peines du méchant une queftion inutile aux yeux de Rouffeau ! En fut-il jamais de plus importante, de plus décifive, & qui dût plus influer dans tout le réglement de la vie ? Quel motif plus preffant pour l'homme de réprimer fes paffions, de remplir exactement la Juftice à l'égard de tous, de mefurer toutes fes actions, tous fes defirs, tous fes fentimens fur la loi de fon Dieu, que l'éternité des peines, fi l'exiftence en eft réelle ? Rien n'eft plus propre à engager les hommes à mettre à profit tous les momens de la vie, à en remplir tous les vuides par une exacte fidélité à tous les devoirs de leur état, que l'idée & la vûe de l'éternité des fupplices réfervés aux iniquités des prévaricateurs. Rien enfin n'eft plus capable de rendre infipides les folles joies du monde, fes plaifirs, fes honneurs, de faire trouver doux & légers les maux & les afflictions de cette vie paffagère, que la crainte d'un fupplice infini dans fa grandeur, éternel dans fa durée.

Mais tout change de face ; ſi l'éternité des peines n'eſt qu'une chimère. Le pécheur, flatté par l'eſpérance de trouver une fin à ſon ſupplice, ne ſe preſſera plus de renoncer à ſes déſordres. Moins il aura à craindre, plus ſes habitudes auront de force & d'empire ſur lui ; & comme dans cette vie l'homme livré à ſes paſſions renvoye toujours à la dernière heure, ſur laquelle il compte, pour ſe corriger;il pourra déſormais prolonger ſes crimes juſqu'au dernier inſtant, puiſque les ſupplices qui l'attendent lui laiſſeront un intervalle pour le repentir. Si cependant les tourmens de l'autre vie ſe trouvent n'avoir pas de fin, quelle ſurpriſe, quel déſeſpoir pour ces ames infortunées qui ſe ſont attendues à trouver une reſſource dans l'extrémité de leur malheur ! Qu'on juge, d'après ces différens points de vûe, ſi c'eſt une queſtion inutile de ſçavoir ſi les tourmens des méchans ſeront éternels. *Que m'importe*, dit Rouſſeau, *ce que deviendront les méchans ? Je prends peu d'intérêt à leur ſort.* Inſenſé ! Il ne vous importe pas de ſçavoir ce que vous deviendrez ? Vous prenez peu d'intérêt au ſort que vous aurez ? Quand vous ſeriez du nombre des bons, êtes-vous aſſuré d'en être toujours ? Et la connoiſſance de ce que deviendront les méchans après cette vie,n'eſt-elle pas pour vous un puiſſant motif de travailler à acquérir cette bonté qui vous manque, & de faire enſuite tous vos efforts pour la conſerver ſans altération ? Le tems viendra, mais trop tard, où vous comprendrez combien il vous importoit de ſçavoir ce que deviendront les méchans. *Toutefois*, dites-vous, *j'ai peine à croire qu'ils ſoient condamnés à des tourmens ſans fin. Si la ſuprême Juſtice ſe venge, elle ſe venge dès cette vie. Vous & vos erreurs, ô Nations ! êtes*

ses Ministres. Elle emploie les maux que vous vous faites, à punir les crimes qui les ont attirés .... Qu'est-il besoin d'aller chercher l'Enfer dans l'autre vie ? Il est dès celle-ci dans le cœur des méchans. Ce n'est plus ici seulement douter de l'éternité des peines, mais c'est prétendre fort clairement qu'il n'y a point d'autre supplice, d'autre enfer que celui de cette vie. Rousseau pouvoit-il combattre plus ouvertement ses propres principes ? Comparons-le avec lui-même en rapprochant ce qu'il a établi plus haut. " Si l'ame est immatérielle, Tom. III. p. 84.
„ nous a-t-il dit, elle peut survivre au corps ; & si „ elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand „ je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de „ l'ame, que le triomphe du méchant & l'oppres-„ sion du Juste en ce monde, cela seul m'empê-„ cheroit d'en douter. Une si choquante dissonance „ dans l'harmonie universelle, me feroit chercher „ à la résoudre. Je me dirois : tout ne finit pas „ pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre „ à la mort. „ Mais comment la Providence sera-t-elle justifiée, le triomphe du méchant & l'oppression du Juste vengés ; comment tout rentrera-t-il dans l'ordre à la mort, si la suprême Justice se venge dès cette vie, sans qu'il soit besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre ?

Nous voyons tous les jours le Juste dans la douleur & la misère, tandis que les plus coupables vivent dans l'abondance, jouissent jusqu'à la fin de la prospérité qu'ils ont acquise par leurs injustices. N'est-ce pas là un désordre manifeste, & le Dieu juste peut-il y être indifférent ? L'impie méprise à chaque instant sa loi & ses préceptes ; il ne connoît d'autre regle de ses desirs & de ses démarches que les mouvemens de sa cupidité ; & le Dieu vengeur, le Dieu saint pour-

roit être inſenſible à tant d'outrages, tant d'abominations, de blaſphêmes & d'impiétés ? Eh ! comment prouvera-t-il qu'il a tenu un compte fidele de tous ces crimes ? Comment, après avoir gardé un ſi profond ſilence, juſtifiéra-t-il ſa conduite, ſi le méchant, en ſortant de cette vie, n'eſt point tranſporté dans un lieu où le ſouverain Juge lui fera ſentir tout le poids de ſa Juſtice ſi long-tems mépriſée ? En vain Rouſſeau dira-t-il que *la Juſtice ſuprême employe les maux que les hommes ſe font à punir les crimes qui les ont attirés.* Je l'accorde ; mais les Auteurs de ces maux en ſont-ils moins coupables, parce que le Tout-puiſſant ſçait ſe ſervir de leur malice pour purifier ſes élus, pour châtier les iniquités de ſon peuple ? Souvent ceux qui font ici-bas plus de mal aux autres & qui les exercent par les plus cruelles perſécutions, ſont ceux qui ont le moins à ſouffrir. Pour que tout ſoit compenſé, il faut donc qu'ils ſoient réſervés pour des ſouffrances d'un autre tems & d'un autre lieu.

Mais, dit Rouſſeau, *c'eſt dans vos cœurs inſatiables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au ſein de vos fauſſes proſpérités les paſſions vengereſſes puniſſent vos forfaits.* Eſt-ce donc là la juſte proportion qui doit être entre le crime & la peine ? Qui a jamais oſé prétendre que les troubles & les remords, que les paſſions agitées produiſent dans un cœur qui s'y livre, duſſent être auprès des hommes même une ſatisfaction ſuffiſante des crimes & des injuſtices qui ſe commettent ? Et combien moins le feront-ils aux yeux de Dieu, de ce Juge redoutable dont la juſtice eſt ſi élevée au-deſſus de celle des hommes ? Ces inquiétudes qui tourmentent & rongent ici-bas le coupable, ſont autant d'aiguil-

ſons ſalutaires pour le rappeller à lui-même, & lui faire ſentir le danger de ſon état; ce ſont des annonces du ſupplice réſervé à ſes forfaits; c'en eſt, ſi l'on veut encore, une légère ébauche, une ombre, mais ce n'eſt pas la réalité, le ſupplice même. Pour que la Providence ſoit juſtifiée, il faut donc qu'après cette vie où les méchans ont triomphé, il y ait un Enfer où la Juſtice divine exerce pleinement tous ſes droits.

En effet, ſi le châtiment que mérite le Pécheur qui perſévere dans ſes iniquités, conſiſtoit uniquement dans ce ver rongeur qui accompagne ici-bas ſes déſordres, les plus criminels ſeroient ſouvent les moins punis & les plus épargnés. La multiplicité des crimes endurcit pour l'ordinaire le pécheur, & lui en fait perdre peu à peu l'idée & le ſentiment. Ce n'eſt que par degrés qu'on arrive aux grands forfaits; mais alors l'iniquité n'eſt plus qu'un jeu, on l'avale comme l'eau, & le cœur conſommé dans ſon endurciſſement, y eſt entraîné par une pente douce & facile qui en ôte tout le remords, qui empêche d'en ſentir la noirceur. A quels ſupplices deſtinerons-nous donc ces hommes tout de chair & de ſang, qui ont trouvé le malheureux ſecret de s'aſſoupir ſur leurs déſordres, de ſe procurer une paix meurtriere, une funeſte ſécurité, en accumulant crimes ſur crimes? Combien encore qui, vendus à l'iniquité & au menſonge, ſe flattent cependant de remplir toute juſtice, de ſervir la vérité? Livrés à l'aveuglement de leurs paſſions, bien loin d'éprouver le moindre trouble ſur l'iniquité de leur conduite, ils oſent même ſe promettre du Dieu ſaint la recompenſe de leurs forfaits. On a vû ſouvent l'oppreſſeur ſe féliciter des ſervices qu'il croyoit rendre à Dieu &

à la majesté des Loix, pendant qu'il tenoit l'innocent dans les fers, & qu'il faisoit périr honteusement sur les gibets & les échaffauds le vrai Défenseur de la cause de Dieu. Quel sera donc le supplice de pareils hommes, si les remords des passions vengeresses sont le seul que Dieu leur ait destiné ?

Mais enfin si le méchant n'a rien à craindre après cette vie, il peut, tant qu'il sera le plus fort, exercer librement toutes ses violences, entasser crime sur crime, & ne rien épargner de tout ce qui peut lui procurer la pleine & entiere jouissance de tous les objets de ses passions. L'impie peut blasphémer tout à son aise, si les vengeances de l'autre vie ne sont qu'un vain phantôme. Pourvu que l'un & l'autre trouve le moyen de faire taire les cris de leur conscience, ils seront quittes vis-à-vis de Dieu. D'ailleurs, quand ils n'y réussiroient pas, c'est acquérir à trop bon compte le droit de satisfaire ses passions, pour se priver de leur objet.

Rousseau qui cherche à anéantir l'existence d'un enfer dans l'autre vie, n'a-t-il pas lui-même reconnu le poids & la force de toutes ces raisons ? Après avoir rapporté l'opinion des Mahométans qui disent « que, l'examen qui suivra la
Tom. III. p. 201, à la note. » résurrection universelle étant fait, tous les corps » iront passer sur un pont appellé *Poul-Serrho* qui » est jetté sur le feu éternel, pont qu'on peut nommer, disent-ils, le troisiéme & dernier examen » & le vrai jugement final, parceque c'est-là où » se fera la séparation des bons & des méchans ; Rousseau remarque d'après Chardin « que les » Persans sont fort infatués de ce pont. Lorsque » quelqu'un souffre une injure dont par aucune » voie ni dans aucun tems, il ne peut avoir rai-

» son, sa derniere consolation est de dire : Eh » bien ! par le Dieu vivant tu me la payeras au » double au dernier jour, tu ne passeras point le » Poul-Serrho que tu ne me satisfasses auparavant : je m'attacherai au bord de ta veste, & » me jetterai à tes jambes. J'ai vu, poursuit Chardin, beaucoup de gens éminens & de toute sorte de professions qui, appréhendant qu'on ne » criât ainsi *Haro* sur eux au passage de ce pont » redoutable, sollicitoient ceux qui se plaignoient » d'eux de leur pardonner. Cela m'est arrivé cent » fois à moi-même. » Voici la réflexion de Rousseau. *Croirai-je*, ajoute-t-il, *que l'idée de ce pont qui répare tant d'iniquités, n'en prévient jamais ? Que si l'on ôtoit aux Persans cette idée, en leur persuadant qu'il n'y a ni Poul-Serrho, ni rien de semblable, où les opprimés soient vengés de leurs tyrans après la mort, n'est-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aise, & les délivreroit du soin d'appaiser ces malheureux ? Il est donc faux que cette doctrine ne fût pas nuisible ; elle ne seroit donc pas la vérité.* PHILOSOPHE...... CESSE UN MOMENT DE BATTRE LA CAMPAGNE, ET DIS-MOI NETTEMENT CE QUE TU METS A LA PLACE DU POUL-SERRHO. Pouvoit-on reconnoître en termes plus expressifs la nécessité d'un lieu où les opprimés seront vengés de leurs tyrans après la mort ? Mais ce n'est ni à un *Poul-Serrho*, ni à d'autres idées semblables qu'il faut recourir ; les fables & les inventions des hommes, sont une trop foible barrière pour les contenir : il n'y a que la vérité qui soit digne de nos respects, & qui puisse agir d'une maniere vraiment efficace sur l'esprit & le cœur humain. C'est par la révélation & le canal de l'ancienne tradition du genre humain que nous apprenons sûrement quel est

ce lieu qui doit être mis à la place du *Poul-Serrho*.

Cependant le *Poul-Serrho* & les autres fictions de cette espece, sont une preuve éclatante de la vérité des châtimens de l'autre vie. La foi de ce dogme, a toujours été si constante, que parmi tous les peuples, & dans toutes les Religions, on n'a cessé d'y reconnoître les supplices du méchant après la mort, comme la recompense des bons (*a*). Les Poëtes, les Philosophes, tous se sont accordés sur ce point important. Cette vérité

(*a*) " Les adorateurs du vrai Dieu, revêtus de la substance ,, de l'éternité, seront éternellement unis à lui. Les Idolâtres au contraire, & ceux qui n'auront pas été entièrement à Dieu, seront condamnés à des flammes également éternelles, & qui, par la nature qu'elles ont reçue de Dieu, auront le pouvoir de les rendre incorruptibles. Les Philosophes mêmes ont reconnu la différence de ce feu secret au feu ordinaire. Le feu dont les hommes se servent est bien inférieur à celui que Dieu emploie pour les punir, soit dans le Ciel où il forme les foudres, soit dans le sein de la terre d'où il fait des irruptions à travers les montagnes. Car, bien loin de consumer ce qu'il brûle, il répare ce qu'il détruit, ensorte que les montagnes brûlent & subsistent toujours. Quelle idée n'aurons nous pas de ce trésor du feu éternel, en voyant les étincelles qui en sortent former de si grands tourbillons de flammes, que la plûpart des Villes circonvoisines en sont subitement dévorées, & celles qui restent, attendent chaque jour le même sort? Les hautes montagnes ne cessent de vomir les ordures que le feu qui les consume produit dans leur sein; &, ce qui nous prouve la perpétuité du dernier Jugement, quoiqu'elles vomissent sans fin, qu'elles soient continuellement dévorées des flammes, elles ne sont cependant jamais détruites. Qui pourra s'empêcher de voir dans l'espèce de supplice de ces montagnes une image & un modele de celui dont le pécheur est menacé? Qui ne regardera le feu qu'elles répandent comme des traits qui partent de quelque grand & inestimable brasier? *Dissiliunt superbissimi montes ignis intrinsecùs fœtu: &, quod nobis judicii perpetuitatem probat, cum dissiliant, cum devorentur, nunquam tamen finiuntur. Quis hæc supplicia interim montium, non judicii minantis exemplaria deputabit? Quis scintillas tales non magni alicujus & inæstimabilis foci missilia quædam & exercitoria jacula consentiet?* Si les montagnes brûlent sans se consumer, que sera-ce des pécheurs & des ennemis de Dieu? Ces dogmes sont des visions

universellement reçue, a fourni l'idée du Cocyte, fleuve d'enfer, qui ne grossissoit que des larmes des méchans. Le Phlégéton, avec ses eaux bouillantes, le Styx & toutes les horreurs du Tartare, tirent de-là leur origine. Ce ne sont que des fables, mais ces fables servent à représenter une vérité commune à tous, qui, s'étant mal conservée dans l'esprit des hommes, a souffert par le laps du tems, des altérations qui l'ont défigurée. Le fonds a toujours subsisté, & ne cesse encore d'être reconnoissable malgré tant de mêlanges fabuleux. La révélation parfaitement conforme sur ce point avec les plus anciennes traditions, ne fait que nous les présenter dans toute leur pureté primitive. Tout concourt donc à nous obliger d'admettre après cette vie un lieu destiné au supplice & à la vengeance du méchant. Et comment pouvoir se refuser à l'évidence de cette vérité? Voudroit-on qu'un Dieu juste ne punît pas un pécheur qui meurt dans son crime avec le desir & la volonté ferme & constante de le commettre éternellement? Dieu pourroit-il rendre heureux un criminel de cette espece, & ne doit-il pas à sa justice de punir l'outrage qui lui est fait, autant de tems qu'il durera?

„ dans la bouche des Chrétiens; mais ils deviennent des „ connoissances sublimes & une science rare, lorsque les „ Philosophes en parlent. Ce sont alors des génies supérieurs, & nous sommes dépourvus de bon sens; ils méritent qu'on les honore, & nous ne sommes dignes que „ de mépris. Mais quelque fausses & quelqu'imaginaires „ que vous semblent les vérités que nous soutenons, elles „ sont cependant bien nécessaires: quelqu'absurdes qu'elles „ vous paroissent, elles sont fort utiles, puisqu'elles forcent ceux qui les croient à devenir meilleurs, autant „ par la crainte d'un supplice éternel que par l'espérance „ d'un bonheur qui ne finira jamais. N'appellez donc pas „ fausses & ridicules des choses qu'il est avantageux de „ croire vraies, & ne rejettez pas ce qui ne produit que „ du bien & ne fait de mal à personne. „ *Tertullien.*

Mais, dit Rousseau, « où finissent nos be-
Tom. III. p. 89. » soins périssables ; où cessent nos desirs insensés,
» doivent cesser aussi nos passions & nos crimes.
» De quelle perversité de purs esprits seroient-
„ ils susceptibles ? N'ayant besoin de rien, pour-
„ quoi seroient-ils méchans ? „ Où Rousseau a-t-il pris que les besoins du méchant finissent avec la vie, & que ses desirs insensés cessent à la mort ? Le méchant ne desire-t-il pas d'être heureux, & pour l'être, ne veut-il pas jouir de l'objet de ses passions ? La nature & l'essence de notre ame consiste dans l'amour, elle ne peut jamais être sans amour. Le pécheur en mourant doit emporter avec lui l'amour dont il a été possédé ici bas. Cet amour même par la séparation de l'ame d'avec le corps, n'en devient que plus vif & plus ardent, parceque, comme le dit Rousseau, *la substance active & vivante regagne*
Ibid. p. 86. alors *toute la force qu'elle employoit à mouvoir la substance passive & morte.* Tous les mouvemens de l'ame sont aujourd'hui froids & languissans en comparaison de ce qu'ils seront dans l'autre vie, Son amour croissant à l'infini, elle s'élancera avec une impétuosité inconcevable vers l'objet de ses desirs ; ce sera comme un poids dégagé de ce qui la retenoit, & qui commence à tendre vers son centre avec toute sa force & son activité. Les passions de l'ame qui se rapportent toutes à l'amour & qui n'en sont que les différentes formes, agiront sur elle avec d'autant plus de force que rien alors ne sera capable de les distraire & d'en affoiblir l'action. Le méchant mourant vuide de l'amour de son Dieu, ses desirs insensés, bien loin de cesser à la mort, ne font au contraire que s'accroître & s'enflammer ; ils deviennent immuables dès ce moment, parce que l'ame entre

dans

dans un état ſtable, dans une diſpoſition fixe & permanente; & comme le Juſte conſerve à la mort l'amour de la juſtice qui régnoit ici-bas dans ſon cœur, le pécheur ne ceſſera de même dès ce moment d'aimer, de deſirer ce qu'il aimoit en ſortant de cette vie; il le voudra avec plus d'ardeur que jamais, parce que le deſir général de la félicité qui eſt imprimé dans le plus intime de notre cœur, agira ſur lui avec bien plus de véhémence qu'il ne fait à préſent. Comment donc ſes beſoins pourroient-ils finir à la ſortie du corps, puiſqu'ils deviendront encore plus grands par l'accroiſſement de ſes deſirs? Comment enfin ſes paſſions & ſes crimes pourroient-ils ceſſer alors, puiſque l'injuſtice de ſa volonté & le déréglement de ſon amour ſe perpétueront juſques dans l'éternité?

C'eſt une erreur groſſière de prétendre que le deſir invincible de l'homme pour le bonheur ne le porte qu'à ſatisfaire des beſoins périſſables. Il eſt évident que nous voulons tous être heureux, non-ſeulement pour le tems, mais pour toujours, non avec une certaine meſure, mais ſans bornes & ſans fin. *L'eſpace n'eſt pas ta meſure*, dit ailleurs Rouſſeau en parlant de l'homme, *l'univers entier n'eſt pas aſſez grand pour toi.* Le deſir de l'homme pour le bonheur a donc un autre objet que des beſoins périſſables. Il veut jouir d'un bien immenſe, infini dans ſon étendue, éternel dans ſa durée; il ne ſera jamais vraiment heureux que par la poſſeſſion de ce bien. Ce deſir eſſentiel à l'ame ne périt point avec le corps; le méchant le porte dans l'autre vie, & il doit agir ſur lui avec infiniment plus d'ardeur que dans celle-ci, parceque tout lui manque alors, & qu'aucun bien périſſable ne l'occupe & ne le

Tom. III. pag. 73.

diſtrait. Or comme le méchant a appliqué & déterminé ici-bas le deſir du bien & du bonheur à des objets périſſables dont l'amour a rempli ſon cœur, puiſque par un déréglement manifeſte il les a pris pour ſa derniere fin, ce deſir ne ceſſera d'être tourné & dirigé par ſa volonté corrompue vers les biens périſſables qu'il a pourſuivis ici-bas. C'eſt pourquoi il ſera tout à la fois injuſte & malheureux ; malheureux, parce que le deſir inſatiable qu'il a du bonheur agira ſur lui avec une activité d'autant plus grande qu'il ſera toujours privé de ſon objet ; injuſte, parce que ſon amour le portera ſans ceſſe où il ne doit pas tendre.

Que Rouſſeau ne nous demande donc pas : *de quelle perverſité de purs eſprits ſeroient-ils ſuſceptibles ?* La réponſe eſt ſimple & n'exige pas de grandes diſcuſſions. De purs eſprits ne peuvent être ſans amour, & dès-lors ils ſont ſuſceptibles de la perverſité d'un amour qui ſe rapporte uniquement à eux-mêmes ou à la créature. Un pur eſprit peut s'aimer ſoi-même d'un amour qui le détache de ſon Dieu, il peut être infecté d'un orgueil qui le faſſe à lui-même ſon idole, qui l'établiſſe ſon principe & ſa fin ; enfin un pur eſprit qui a habité dans un corps, peut y avoir contracté mille inclinations corrompues qu'il conſerve, même après ſa ſéparation de ce corps ; de même que le Juſte retient après la mort les heureuſes habitudes qu'il a acquiſes par les actes de vertu qu'il a pratiqués pendant qu'il habitoit le corps.

Si deſtitués de nos ſens groſſiers, pourſuit Rouſſeau, *tout leur bonheur eſt dans la contemplation des êtres, ils ne ſçauroient vouloir que le bien, & quiconque ceſſe d'être méchant, peut-il être à jamais*

misérable ? Voilà ce que j'ai du penchant à croire sans prendre peine à me décider là-dessus. Tout est faux dans ce raisonnement, qui ne porte que sur des suppositions chimériques. Car, en premier lieu, comme nous l'avons démontré, le bonheur des esprits ne sçauroit consister dans la contemplation des êtres créés, il est uniquement fondé dans l'amour, la contemplation & la jouissance de l'Etre des êtres. C'est l'unique objet qui puisse nous rendre vraiment heureux, tous les autres réunis ensemble seroient trop petits pour remplir la capacité de notre cœur & de ses desirs. Ces desirs seroient d'ailleurs injustes & déréglés, si, au mépris du Créateur, ils se bornoient & se fixoient à la créature. Or peut-on être heureux en ne cessant pas d'être injuste ? Le pécheur qui jusqu'à la fin s'est fait ici bas un centre de la créature, ne cessera dans l'éternité d'avoir le cœur incliné vers elle, de l'aimer de toutes les puissances de son ame, d'en desirer passionnément la jouissance;il sera par conséquent toujours vicié & dans un déreglement éternel.

En raisonnant d'après ces principes certains, il est aisé de décider si les peines des méchans seront éternelles. Il est juste que le pécheur soit puni autant de tems qu'il persévère dans son crime. Or le réprouvé péchera continuellement, il demeurera obstinément attaché à son iniquité, il aimera sans fin l'injustice qu'il aimoit ici-bas, il haïra toujours la justice qu'il a méprisée dans cette vie ; en un mot, son crime sera éternel, il est donc juste que son supplice le soit aussi.

Qu'on ne nous dise donc pas qu'il y auroit de l'injustice en Dieu de punir par des peines qui ne finiront jamais, des fautes qui n'ont duré qu'un instant. Il est vrai que l'acte du crime a

passé fort rapidement ; mais les loix même de la Justice humaine reglent-elles la longueur des peines qu'elles décernent, uniquement sur la durée du crime ? Ne punissent-elles qu'autant de tems qu'on en a employé à le commettre ? Pour des fautes assez ordinaires & commises en un clin d'œil, on retient souvent le coupable toute la vie dans l'exil, les fers ou la prison. On dégrade pour toujours, & on charge d'une ignominie éternelle un homme qui a fait une bassesse, commis une lâcheté d'un instant ; on sépare pour jamais de la société des vivans un membre qui a attenté en un moment au bien, à l'honneur ou à la vie de ses Concitoyens. Toutes ces peines ont quelque proportion avec celles des supplices éternels. Car si elles ne sont pas pleinement éternelles, c'est que la mort de ceux qui les souffrent y met nécessairement une fin. On ne s'est donc jamais imaginé dans l'ordre civil, qu'on dût apprécier la longueur de la peine sur celle de l'acte du crime. On a toujours cru au contraire, qu'elle devoit être réglée sur la qualité & la grandeur de la faute ; & rien de plus raisonnable. Car souvent les crimes les plus énormes se commettent en moins de tems que les fautes les plus légères ; & entre ceux qui font les mêmes crimes, les uns trouvent des moyens pour les exécuter plus promptement que les autres. C'est donc sur les regles de la Justice éternelle, sur la qualité & le mérite de l'offensé, sur la grandeur de l'outrage qui lui est fait, qu'on doit mesurer la grandeur du crime. Or la sainteté de l'Etre suprême, que le péché outrage, est infinie dans sa grandeur ; & l'homme qui commet l'attentat, est un être dont la dépendance & la soumission pour Dieu ne doit point connoître de bornes ; de

quelque côté qu'il s'envisage, il est infiniment redevable à sa bonté. Cependant, par son crime & sa révolte, il voudroit en quelque sorte anéantir autant qu'il est en lui la Justice divine, il voudroit qu'il n'y eût point d'autre Dieu pour lui que l'objet de ses passions ; peut-on concevoir rien de plus affreux ? Est-il étonnant ensuite que le châtiment de ce rebelle soit infini dans sa durée, puisque tout est infini, tant du côté de la majesté offensée, que du côté du coupable qui commet l'attentat ?

En effet, quoique le crime du pécheur soit momentané quant à l'acte qui passe, il subsiste néanmoins toujours dans la corruption du cœur qui l'a produit, il est éternel devant Dieu, il s'immortalise, pour ainsi dire, par la disposition de la volonté, qui ne cesse d'aimer le désordre qu'elle a commis. Qu'on ne dise donc pas qu'il paroît peu conforme à la Justice de punir par des supplices qui n'auront point de fin, une faute qui a eu des bornes & qui a été passagère. Cette objection auroit de la vraisemblance, si Dieu étoit semblable aux Juges ordinaires, qui n'examinent que les actions & non les cœurs, qui ne sçauroient être de leur ressort. Mais Dieu, comme la lumière éternelle de tous les esprits, la regle immuable de tous les desirs de la volonté, peut & doit en approfondir les dispositions. C'est sur elles principalement que son jugement doit porter; or il sçait & il voit que le méchant n'a cessé de pécher que parce qu'il a cessé de vivre; qu'il auroit voulu vivre sans fin, pour persévérer sans fin dans l'iniquité ; qu'il souhaite même plus de pécher que de vivre, puisqu'il ne desire de vivre toujours en ce monde qu'afin de jouir sans cesse des objets de ses passions. Il est donc de la justice

du souverain Juge de ne mettre point de bornes au supplice du méchant, puisque, tant qu'il a pû, il n'en a point voulu donner à ses crimes.

Que peut-on trouver de plus conforme aux regles de l'équité ? Dieu en créant l'homme, qu'il a fait libre, lui a laissé le choix d'un bonheur ou d'un malheur éternel. Tout est égal des deux côtés ; tous peuvent choisir entre la vie ou la mort qui leur est offerte ; nul ne peut se plaindre dès qu'il y a une juste proportion entre la récompense & le châtiment. Si l'homme se détermine au mal & à ses funestes suites, c'est à lui-même qu'il doit imputer la sévérité des Jugemens qu'il éprouvera. Cette sévérité tourne même à son avantage, puisqu'elle est pour lui un nouveau motif de s'appliquer sans relâche à mériter le bonheur qui lui est promis.

Trouveroit-on qu'il fût bien digne de la bonté de Dieu de prescrire un terme au bonheur du Juste après cette vie ? Seroit-il vraiment heureux, si sa félicité devoit avoir une fin ? Or, ce qu'exige la bonté à l'égard de l'innocent, la Justice le demande aussi à l'égard du coupable ; il faut qu'il y ait une exacte conformité entre leurs opérations. Dieu aime infiniment le bien, il hait aussi infiniment le mal & le péché. S'il récompense en Dieu, il doit aussi punir en Dieu, & une éternité de tourmens est digne de l'infléxible sévérité de sa Justice. Car Dieu est infini dans toutes ses perfections ; elles marchent de pair & se réunissent dans le même point. Si la bonté a ses droits, la justice a aussi les siens ; l'une ne sçauroit être subordonnée à l'autre. Egales dans leur nature, elles le sont aussi dans leurs opérations. Vouloir tout ramener à la bonté, ce seroit en quelque sorte anéantir les autres attri-

buts essentiels à la Divinité, ou les réduire à la qualité de simples agens, déterminés par un autre qui auroit l'empire sur eux.

Dieu est l'amour de l'ordre, c'est-là où se rapportent toutes ses œuvres, tous ses desseins, toutes ses volontés ; il ne peut, sans se renoncer lui-même, s'empêcher de le procurer, il veut qu'à son imitation la créature ne s'en écarte jamais. Si elle s'en retire par une infraction constante de la loi éternelle, Dieu doit à sa Justice de l'y faire rentrer. La volonté du pécheur qui meurt dans son crime, demeure infléxiblement penchée vers le mal ; elle n'est plus capable de changement & de conversion ; il faut donc que Dieu le tienne éternellement dans l'ordre du châtiment, puisqu'il conservera pendant l'éternité le déréglement de son amour, le désordre de sa volonté, puisqu'il ne sera plus susceptible de rentrer dans l'ordre de la Justice. Dieu, sans doute, seroit injuste, s'il cessoit de récompenser celui qui persévère éternellement dans l'innocence ; par conséquent il le seroit aussi, s'il se lassoit de punir le pécheur qui persévère inflexiblement dans son injustice.

Le Dieu bon, le Dieu miséricordieux ne se repaît pas des tourmens des damnés ; mais aussi, parce qu'il est juste, il ne peut jamais être appaisé par le supplice de ceux qui ne cessent pas d'être injustes. Le méchant, loin de s'humilier sous la main de son Dieu qui le frappe, de lui rendre gloire par un aveu sincère de ses iniquités, & d'en implorer la miséricorde, ne cessera au contraire de maudire la Justice qui le condamne, d'outrager la vérité qui le confond, & de s'endurcir dans son impiété. Son supplice ne servira qu'à irriter son orgueil, exciter sa rage ; sa

révolte fera toute sa consolation, sa haine pour Dieu le remede à ses maux. Dieu pourroit-il, sans se démentir lui-même, être touché de quelque sentiment de compassion pour des créatures en qui il ne verra que fureur, que désespoir, où il ne trouvera jamais qu'une implacable inimitié qui desireroit, s'il étoit possible, anéantir le Juge avec le coupable? Tout est ici conforme aux idées que la saine raison nous donne de l'Etre suprême. En rapprochant ce que l'incrédulité s'efforce de séparer afin de rendre odieux les dogmes de la Religion, en les présentant sous leur véritable point de vûe qu'elle cherche à obscurcir, toutes les difficultés qu'elle leur oppose s'évanouissent & ne servent qu'à faire mieux sentir la solidité des vérités qu'elle veut renverser.

Si l'éternité des peines du méchant étonne notre raison, surpasse notre intelligence, quoi de plus naturel! Pouvons-nous être Juges compétens des attributs de la Divinité, & notre esprit n'est-il pas trop borné pour les apprécier, assigner leurs fonctions, regler leurs droits? Vouloir en juger par analogie avec nos vertus si imparfaites, ce seroit prétendre mesurer l'éternel sur ce qui passe, l'infini sur le néant. Dieu est incompréhensible dans tout ce qu'il est, à quiconque n'est pas Dieu; l'homme doit adorer ses Jugemens sans oser en approfondir les abîmes impénétrables; nous ne pouvons donc rien faire de mieux que de nous en rapporter à la révélation, qui est le témoignage que Dieu se rend à lui-même de l'usage qu'il fera de sa justice à l'égard des méchans. Or la révélation nous apprend que les méchans seront condamnés *à un supplice éternel*, qu'ils seront jettés *dans le feu de l'enfer où le ver qui les ronge ne meurt point, où le feu*

Matth. XXV.
Marc. IX.

qui les brûle sans les consumer *ne s'éteindra jamais.*

Et qu'on ne nous dise pas que cette éternité de supplices ne doit pas s'entendre d'une éternité proprement dite, mais seulement d'une longue suite d'années. Tout est ici contraire à une pareille interprétation. La longueur des supplices du méchant est mise en parallele avec la durée des récompenses ; les mêmes termes sont employés pour l'une comme pour l'autre ; nulle exception : *Les méchans iront dans le supplice éternel, & les Justes dans la vie éternelle.* Or, dans le second membre il est question d'une vraie éternité, personne ne l'a jamais entendu autrement, & par conséquent la durée des supplices doit aussi comprendre une éternité pleine & entière. S'il n'est pas vrai que les méchans doivent être éternellement punis, il ne l'est pas aussi que les Justes seront éternellement récompensés ; & dès-lors, bien loin que les Justes jouissent d'un bonheur parfait comme Dieu le leur promet, leur douleur seroit d'autant plus grande & plus amère qu'ils trouveroient leur état plus heureux. Penseroient-ils sans la plus vive affliction qu'un jour pourra mettre fin aux joies si pures qu'ils goûtent dans le sein de Dieu ? Par cette triste révolution il arriveroit que les méchans deviendroient heureux, & que les Justes succéderoient à leur malheur. Le méchant seroit heureux d'être délivré de ses peines, & le Juste malheureux d'être privé de son ancien bonheur. Quel contraste ! Quelle confusion ! Mais puisqu'il est nécessaire que la vie des bons embrasse toute une éternité, convenons aussi que le supplice des méchans doit comprendre une éternité réelle. L'Écriture d'ailleurs nous assure bien expressément,

qu'après la mort de l'impie il n'y a plus d'espé-
Prov. XI.7. rance pour lui, *mortuo impio non est spes.* Elle
Eccles. XXXIX. nous fait connoître qu'il confirmera ses tourmens par sa fureur.

La raison ne sçauroit nous apprendre rien de précis & de déterminé sur les dispositions futures de l'ame ; elle ne peut par conséquent rien opposer à cet état d'obstination dans le mal, que la révélation nous déclare suivre, après cette vie, l'abus que le pécheur a fait ici de sa liberté. Nous avons assez prouvé la divinité de la révélation ; l'Incrédule n'est plus recevable à en infirmer l'autorité. O homme aveuglé par vos passions ! pourquoi travaillez-vous à en imposer à votre ame ? Pourquoi feignez-vous de prendre les intérêts de la bonté divine en combattant contr'elle ? Dieu met en œuvre toutes les rigueurs de sa Justice, moins à dessein de vous punir, qu'afin de n'être pas obligé d'en venir à l'exécution, & que la crainte de ses menaces vous inspire l'amour de sa loi & le desir de ses récompenses. Insensé ! Vos efforts pour renverser la foi d'un enfer, ne font que vous y précipiter avec ceux qui ont le malheur de prêter l'oreille aux enchantemens de vos discours. C'est pour flatter l'homme dans ses désordres que vous cherchez à le rassurer contre une éternité de peines qui pourroit l'alarmer salutairement. Vos doutes ne tendent qu'à affoiblir le zèle du Juste pour la vertu, qu'à augmenter & consommer l'endurcissement du pécheur. Car si vous réussissiez à persuader aux hommes qu'il n'y a point d'enfer, ou que les supplices auront une fin, qui s'empresseroit de quitter ses désordres ? Qui voudroit se faire violence pour marcher constamment dans les voies de la Justice ? O folie ! O aveuglement !

O cœur corrompu ! C'eſt du déréglement de votre amour que naît l'extravagance de vos idées. Si vous vouliez ſérieuſement embraſſer la vertu, vous ſeriez bientôt perſuadé de la vérité des peines éternelles, & tous vos doutes diſparoîtroient. *O ſtultitiam ! O ſtultam & aſinariam ſententiam ! O animam peccati ac voluptatis amantem, atque ad nequitiam reſpicientem ! Etenim à voluptatis amore hæc dogmata omnia naſcuntur, ita ut ſi ii qui talia dicunt virtutem amplecti vellent, citò de gehenna perſuaſi eſſent, nec dubitarent.* Saint Jean. Chryſoſt.

CHAPITRE XVII.

L'excellence des dogmes & de la morale des Livres Saints.

APRÈS avoir clairement prouvé que les accuſations formées par Rouſſeau contre la révélation des Livres Saints retombent pleinement ſur lui, qu'on ne peut dégrader Dieu, & avilir plus qu'il le fait les notions du grand Etre ; pour confondre toutes les vaines reſſources de l'impie & diſſiper l'illuſion qu'il s'efforce de faire, raſſemblons ici les principaux traits de la révélation ſur les points qui ſont l'objet de ſes calomnies.

Peut-on nous fournir une idée de Dieu plus noble & plus grande que celle qui nous eſt préſentée dans tous les monumens de la révélation ? Que l'Incrédule écoute, & que ſa perfidie ſoit confondue dans un éternel ſilence. Le Dieu que nous adorons eſt eſprit, il eſt celui qui eſt par eſſence, qui eſt toujours & toujours le même. Tout paſſe du néant à l'être ou de l'être au néant,

& pour lui il demeure toujours immuable au milieu de tant de révolutions. Il est parfait, parce qu'existant par lui-même rien ne sçauroit lui manquer. Il est un & le seul Seigneur, parce qu'étant celui qui est, il est nécessairement indivisible. Tout ce qui est hors de lui n'a d'être que ce qu'il veut bien lui en communiquer, & n'est devant lui que comme un néant. Il sçait être par-tout tout entier & n'est renfermé dans aucun lieu. C'est lui qui appelle toute la suite des générations dès le commencement, qui du centre de son éternité voit tout commencer & tout finir. Il est le Dieu de toutes les connoissances; nul ne l'a aidé & ne lui a servi de conseil, en lui montrant ce qu'il devoit faire dans ses ouvrages; il en a trouvé dans son propre fond tout le plan, tout le dessein.

Sans défaillance, sans travail, sans lassitude, il agit toujours, & la même volonté qui a tout tiré du néant, l'empêche seule d'y retomber. Sa sagesse est impénétrable; c'est elle qui a réglé & ordonné tous les événemens qui occupent la longue suite des siécles; un seul cheveu ne tombe pas sans son ordre & sa permission; elle atteint avec une force merveilleuse d'une extrêmité jusqu'à l'autre, & dispose tout avec une douceur ineffable.

Son empire est absolu & s'étend à tout. Il donne les Royaumes de la terre à qui il lui plaît; il est le Dieu des armées, il fait tout ce qu'il veut; nul ne peut résister à sa puissance, ni lui dire, pourquoi agissez-vous ainsi? Il tient dans sa main le cœur de tous les hommes, des Rois mêmes, & il les tourne à son gré comme les ruisseaux d'une eau courante. Il dissipe, quand il veut, & rend inutiles tous les conseils des sages,

&,quand il lui plaît,il les fait ſervir à l'exécution de ſes décrets & de ſes volontés.

Il eſt Saint & trois fois Saint, & parce qu'il eſt Saint, il veut que tout ſoit Saint comme lui. S'il permet le déſordre, s'il ſouffre qu'on l'outrage, qu'on viole ſa loi, qu'on opprime le foible, qu'on perſécute l'innocent; ce n'eſt ni par foibleſſe ni par inſenſibilité. Il déteſte l'iniquité, le méchant n'habite point auprès de lui, & les injuſtes ne ſubſiſteront point devant ſes yeux. Sa ſainteté eſt inaltérable au milieu des impuretés dont l'Univers eſt rempli; le mal qu'il permet ne le ſouille point, parce que la volonté défectueuſe de l'homme en eſt la ſeule cauſe & l'unique principe. S'il ne l'empêche point, c'eſt qu'il eſt plus glorieux pour lui, plus digne de ſa grandeur de tirer des biens infinis du ſein même de la malice, que de la prévenir ou d'en arrêter les ſuites. Enfin s'il laiſſe pour un tems le Juſte & le foible gémir ſous le poids de l'oppreſſion; qu'ils aient patience, il a les yeux fixés ſur eux, il eſt attentif à leurs gémiſſemens, il conſidère leur affliction & leur douleur. C'eſt pour les purifier qu'il les éprouve, il eſſuiera bientôt leurs larmes, leurs ſouffrances ſeront pour eux la ſource d'une gloire immortelle. Mais en même-tems il ſe levera pour juger leur cauſe, il en prendra lui-même la défenſe; les deſirs & les projets de l'impie ſeront confondus. Il diſoit dans ſon cœur: Dieu ne voit point ce qui ſe paſſe, il n'y eſt point attentif, il n'en fera aucune recherche. Mais il l'a vû, ſes yeux en ont été irrités; auſſi dès que le court inſtant qu'il a laiſſé aux méchans ſera paſſé, il fera pleuvoir ſur eux toutes ſortes de piéges; le feu, le ſouffre ſeront leur partage, & rempliront la coupe qu'ils doivent boire juſ-

qu'à la lie. Car le Seigneur est juste, il aime la justice, & regarde l'équité d'un œil favorable.

S'il differe d'exercer sa justice, c'est pour donner lieu à sa miséricorde & signaler sa bonté. Elle est sans bornes ; il répand ses largesses sur les méchans comme sur les bons, afin de les attirer à lui & de les provoquer à un heureux changement.

Il est si éloigné de punir l'innocent, qu'il arrête même long-tems le cours de sa justice à l'égard des pécheurs. Il n'exerce sur eux ses jugemens que par degrés, pour leur donner lieu de faire pénitence. *O Seigneur*, s'écrie le Sage, *que votre esprit est bon, qu'il est doux dans toute sa conduite sur les hommes ! Vous châtiez peu à peu ceux qui s'égarent, vous les avertissez des fautes qu'ils ont faites, & vous les instruisez, afin que déposant leur malice ils croient en vous.*

Sap. XII.

Telles sont les grandes idées que la révélation nous donne du Dieu qu'elle propose pour l'objet de notre culte. Est-ce là, comme le veut Rousseau, dégrader Dieu en lui donnant des passions humaines? Est-ce là embrouiller les notions du grand Etre, & les avilir au lieu de les ennoblir? Est-ce là nous peindre un Dieu colère, jaloux, vengeur, partial, haissant les hommes, toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & se vantant de punir même les innocens? Pouvoit-on au contraire nous proposer des maximes plus convenables aux attributs par lesquels nous concevons son essence? Une pareille doctrine ne porte-t-elle pas dans tous ses traits le sacré caractère de la divinité qui l'a inspirée aux hommes?

Si de-là nous passons aux régles des mœurs que la révélation nous enseigne, qu'y trouvera-t-on

qui ne porte par-tout l'empreinte ſacrée de la divinité ? Dieu voulant inſtruire les hommes, pouvoit-il leur donner une morale plus pure & plus digne de lui, plus propre à régler l'homme dans toutes ſes voies ? Aimer Dieu, aimer tout en lui & pour lui, y tendre de tout le poids de ſon cœur comme à ſon ſouverain bien, n'agir que pour ſa gloire, ne vivre que pour lui, être prêt à ſe ſacrifier ſoi-même dès que ſes intérêts l'exigent, mépriſer ſincèrement tous les biens paſſagers, en uſer ſans attache pour n'aſpirer qu'aux biens éternels, trouver ſon bonheur dans les ſouffrances & les tribulations qui nous y conduiſent, ſe réjouir dans les perſécutions qui en ſont pour nous un sûr garant, ſe renoncer ſoi-même & immoler tous les deſirs de l'amour propre pour ne ſuivre que la volonté de ſon Dieu, dépendre uniquement des ordres de ſa providence, la voir & l'adorer dans tous les évenemens ; enfin mortifier ſa chair, ſe faire une continuelle violence, réſiſter ſans ceſſe à tous les mouvemens d'une nature corrompûe, être humble juſqu'au mépris de ſoi-même, s'abaiſſer, au moins en eſprit, au-deſſous de ſes inférieurs comme de ſes égaux, y a-t-il rien de plus grand ? Où trouvera-t-on des maximes ſi ſaintes, ſi ſublimes, ſi propres à conduire l'homme à Dieu ? Mais la révélation ne ſe borne pas encore là ; elle nous apprend non ſeulement à aimer nos freres, nos amis, nos proches, mais nos ennemis mêmes les plus implacables, nos perſécuteurs les plus outrés : elle veut que nous faſſions du bien à tous ceux qui nous haiſſent, que nous priions pour tous ceux qui nous calomnient & nous outragent, ſans jamais nous laſſer, ſans jamais nous laiſſer vaincre par le mal. Elle coupe juſqu'à la racine

tout desir de vengeance & jusqu'au plus petit ressentiment ; elle tarit la source de toutes les injustices, en interdisant les moindres sentimens d'envie & de jalousie, en proscrivant les desirs mêmes qui seroient contraires aux intérêts du prochain. L'amour qu'elle nous commande d'avoir pour nos freres, n'est point un amour oisif & stérile ; il doit être actif & empressé à se montrer dans toutes les occasions où on peut leur être utile. Il va même dans certaines circonstances, jusqu'à s'oublier soi-même, jusqu'à négliger ses propres intérêts pour ne s'occuper que de ceux de ses freres. C'est ainsi que la révélation établit par-tout l'ordre & la paix, celle de la créature avec Dieu & des créatures entr'elles. Rendre à tous ce qui leur est dû, être soumis de cœur & d'esprit aux puissances établies de Dieu, concourir de tout son pouvoir au bien commun & particulier, remplir fidelement tous les devoirs de l'état qu'on occupe dans la Société, afin de devenir membre & Citoyen d'une Cité toute céleste ; c'est en abrégé où se rapportent tous les préceptes & toutes les regles de la morale évangélique.

« O Doctrine toute divine, s'écrioit un grand » Philosophe Chrétien, qui ne forme pas des » Poëtes, des Philosophes & des Orateurs, mais » qui de mortels nous fait devenir immortels, » qui change des hommes en Dieu, & qui de la » terre nous éleve au Ciel ! Comme les enchan» teurs tirent les serpens de leurs cavernes ; ainsi » cette parole chasse les passions des replis de » l'ame les plus cachés. L'ame, ainsi délivrée » des maux qui sembloient prêts à l'étouffer, en» tre dans le calme & le repos, & retourne à » Dieu qui lui avoit donné l'être pour se réunir

» à celui dont elle s'étoit séparée. Voilà, continue ce Saint Martyr, ce qui m'a charmé ; » voilà ce qui m'a fait changer. Venez avec moi ; » apprenez ce que j'ai appris, & puisque j'ai été » ce que vous êtes, ne désespérez pas d'être un » jour ce que je suis. » (*S. Justin*)

Que ceux qui accusent la Religion Chrétienne d'être contraire au bien de l'Etat & de la Société paroissent ici. Qu'ils nous donnent un Royaume, un Etat, une République, tous composés de vrais & parfaits Chrétiens ; qu'ils nous donnent des Rois & des Princes, des Juges & des Magistrats, des Soldats & des Chefs, des maris & des épouses, des pères & des enfans, des maîtres & des serviteurs, tels que la Doctrine chrétienne veut qu'ils soient ; & qu'ils osent ensuite nous dire qu'elle ne peut se concilier avec les intérêts de la Société : ou plutôt ne seront-ils pas forcés de convenir qu'elle en est l'appui le plus solide & le plus ferme rempart ?

Qu'y a-t-il en effet de plus beau & de plus heureux qu'une société où l'on aime Dieu comme le bien commun & le seul véritable, où tous s'aiment en lui d'un amour sincère, où chacun traite son prochain comme soi-même ; qui est composée de Rois & de Princes sans orgueil au milieu des grandeurs, qui ne font usage de leur autorité que pour le bien des peuples ; où les Sujets s'empressent de donner en toute occasion des marques de leur fidélité, où les Juges, toujours incorruptibles, rendent à tous la Justice sans acception de personne, où les maîtres traitent leurs serviteurs avec bonté & comme des frères, où les serviteurs obéissent, non par contrainte, mais par amour de leur devoir ; où le mari & l'épouse sont unis par un amour tendre

& chaſte, par une fidélité inviolable, dans l'unique deſſein de donner des enfans à Dieu, de bons Citoyens à l'Etat ; où les enfans répondent à tous les ſoins de leurs pères par une ſoumiſſion prévenante & un amour filial ; une Société où tout eſt lié, où tous ſont unis par les liens de la piété & de la Religion, plus étroitement que par ceux de la nature & du ſang, où tous en un mot, ne ſont qu'un cœur & qu'une ame ? Y a-t-il rien de comparable à une telle Société ? Une pareille République ne ſeroit-elle pas une image parfaite de la Cité céleſte ? Ne changeroit-elle pas la terre en un Paradis anticipé ?

CHAPITRE XVIII.

Les avantages que la Société a retirés de la Religion chrétienne. Elle eſt incapable de lui nuire. Ses fidéles Diſciples ne reſpirent qu'une parfaite ſoumiſſion pour les Puiſſances de la Terre. Les maximes de Rouſſeau ne reſpirent que révolte & indépendance.

COMMENT l'Incrédule peut-il accuſer la Religion chrétienne de nuire au bonheur de la Société, d'y *porter le fer & le feu, de ne nous inſpirer que des ſentimens d'averſion pour nos ſemblables & de frayeur pour nous-mêmes?* Peut-on porter l'aveuglement ou la paſſion à une extrêmité auſſi déplorable ? Rouſſeau peut-il nier ou ignorer les avantages ſignalés que la Société civile a

retirés de la Doctrine chrétienne ? Peut-il se dissimuler les grands exemples de vertu, de charité, de désintéressement, de zèle pour le bien public, que les Chrétiens ont donnés à la face de toute la terre ? Au milieu de la corruption générale que le Paganisme avoit enfantée, à peine le Christianisme paroît il, qu'il produit partout des hommes qui attaquent de tous côtés le vice & l'erreur, non par le fer & le feu, mais par la vertu de leurs exemples, par la force de leurs discours. Ils ne prêchent rien qu'ils ne pratiquent les premiers ; ce n'est que par les souffrances & les tribulations qu'ils s'opposent aux torrens des désordres qui inondent toute la terre ; ils aiment mieux perdre la vie que de commettre un crime. L'Univers étonné embrasse de toutes parts une Religion qui produit dans les hommes un changement si merveilleux. Dans le sein de la Société civile se forme la Société chrétienne, qui s'étend d'une extrêmité jusqu'à l'autre, & qui remplit tous les lieux qu'elle habite de la bonne odeur de ses vertus.

Les Payens eux-mêmes étoient obligés d'y rendre témoignage ; ils ne pouvoient reprocher aux Chrétiens d'autre crime que celui d'adorer le vrai Dieu. Jamais l'Empire n'eut de Sujets plus fideles, plus dévoués, plus prêts à se sacrifier à ses véritables intérêts. Pendant trois siécles entiers que les Chrétiens ont eu à souffrir tout ce que la rage des persécuteurs les plus animés pouvoit inventer de plus cruel, parmi tant de séditions & de guerres civiles, parmi tant de conjurations formées contre la personne des Empereurs, il ne s'y est jamais trouvé un seul Chrétien ni bon ni mauvais. Les Chrétiens défioient leurs plus grands ennemis d'en nommer un seul qui y eût

trempé, & jamais on ne put en produire aucun; tant la Doctrine Chrétienne inspiroit à ses disciples de vénération pour l'autorité publique, tant étoit vive & profonde l'impression que faisoit dans tous les esprits cette parole du Fils de Dieu: *rendez à César ce qui est à César, & à Dieu ce qui est à Dieu.* Ils mouroient pour rendre à Dieu ce qui lui étoit dû, & ils souffroient avec une patience invincible & une inviolable fidélité pour rendre à César ce qui étoit à César. Leur soumission & leur respect éclatent dans toutes leurs apologies; elles inspirent encore à ceux qui les lisent, l'amour de l'ordre public, & elles montrent clairement que le Christianisme n'attend que de Dieu sa force & sa conservation; mais il est bon de les entendre eux-mêmes exprimer leurs sentimens & les dispositions de leur cœur.

« C'est dans les mœurs chrétiennes, disoit » Tertullien au nom de tous les Chrétiens, que » consistent l'attachement, l'honneur & la fidé- » lité d'un vrai Citoyen & d'un bon sujet, parce » qu'elles obligent un Citoyen à rendre avec » vérité à l'Empereur & aux autres hommes tout » ce qui leur est dû. Ce n'est pas seulement à » l'égard des Empereurs que nous devons être » gens de bien; la qualité des personnes n'est » point la regle de nos bonnes œuvres: c'est pour » nous que nous les faisons, ne cherchant ni » louanges ni récompense de la part des hom- » mes, mais de Dieu seul, qui exige & qui ré- » compense une bonté qui s'étend à tout. Nous » sommes pour les Empereurs ce que nous som- » mes pour nos voisins; parce qu'il nous est éga- » lement défendu de leur vouloir du mal, de ,, leur en faire, d'en dire ou d'en penser. Tout ,, ce qui ne nous est pas permis à l'égard de

„ l'Empereur ne nous l'est pas à l'égard de tout „ autre ; & ce qui ne nous est permis contre personne, nous l'est bien moins encore contre celui que Dieu a élevé à une si haute dignité. „ S'il nous est ordonné d'aimer nos ennemis, „ comme je l'ai déja dit, que reste-t-il que nous „ puissions haïr? Si, pour ne nous pas rendre aussi „ coupables que ceux qui nous offensent, on nous „ défend de venger une injure par une autre injure, à qui nous est-il permis de faire du mal? „ Soyez-en vous-mêmes les Juges. Combien de „ fois vous êtes-vous déchaînés contre les Chrétiens, autant pour satisfaire votre animosité „ que pour obéir à vos loix? Combien de fois, „ sans attendre d'ordre, la populace prévenue „ contre nous, nous a-t-elle accablés de pierres? „ Combien de fois a-t-elle mis le feu à nos Maisons? Les Chrétiens ne sont pas même en sûreté dans leurs tombeaux contre la fureur de „ vos Bacchantes: on les arrache de cet asyle „ sacré, on les met en piéces, on traîne par les „ rues leurs membres dispersés, & leurs cadavres qui n'ont plus rien de la figure humaine. „ Cependant quelle vengeance avez-vous vû „ prendre à ceux que vous croyez si ardens à la „ révolte, & que vous persécutez jusqu'à la mort? „ Une seule nuit avec un petit nombre de flambeaux nous eût amplement vengés, s'il nous „ étoit permis de repousser la violence par la „ violence. Mais à Dieu ne plaise que nous ayons „ recours à des moyens humains pour venger une „ Religion divine, & que nous soyons fâchés de „ souffrir ce qui la fait connoître. Si nous voulions agir ouvertement contre vous, & non en „ secret, le nombre & les forces nous manqueroient-ils? Les Maures, les Marcomans, les

„ Parthes & les Nations les plus puiſſantes, qui „ n'occupent cependant qu'une portion de la terre, ſont-ils en plus grand nombre que ceux qui „ ſont répandus dans toutes les parties du monde ? A peine commençons-nous de paroître, „ & nous rempliſſons tout, vos Villes, vos Iſles, „ vos Châteaux, vos Charges municipales, vos „ Aſſemblées, vos Camps, vos Tribus, vos Décuries, vos Palais, vos Barreaux, votre Sénat; „ nous ne vous laiſſons que vos Temples. Quelle „ guerre ne ſerions-nous pas capables d'entreprendre, quand même nous vous ſerions inférieurs en nombre, nous qui ſommes ſi déterminés à la mort, & qui ſouffrons ſi volontiers „ qu'on nous égorge ? Mais il n'eſt permis à un „ Chrétien que de ſacrifier ſa vie ; il ne peut „ attenter à celle des autres. „

Après avoir rapporté quelques-uns des ſervices ſignalés que les Chrétiens rendoient à la Société, il pourſuit : " Au lieu d'en reconnoître le „ mérite, vous avez mieux aimé mettre au nombre de vos ennemis des hommes, non-ſeulement qui ne vous ſont point à charge, mais „ bien plus, qui vous ſont néceſſaires. Nous ne „ ſommes pas des ennemis du genre humain, „ nous le ſommes uniquement de ſes erreurs. Sur „ quel prétexte pourriez-vous compter parmi les „ Sectes factieuſes, une Société où l'on ne peut „ rien faire & entreprendre de ce qui forme les „ factions, où l'on eſt inſenſible à tout ce qui „ flatte la vanité & l'ambition, où l'on a tant „ d'éloignement pour les dignités, les honneurs „ & les fonctions publiques, où l'on s'intéreſſe „ vivement par ſes prières & ſes œuvres de charité, au bonheur de l'Etat & à la tranquillité „ publique ; de qui en un mot vous n'avez rien

„ à craindre ? Comment ne sentez-vous pas le „ tort si considérable que vous causez à la République, en condamnant tant d'innocens, en „ faisant mourir tant de personnes irréprochables ? Nous en appellons à vos propres Regis„ tres, vous qui jugez tous les jours les Chré„ tiens qui sont dans les Prisons ; dites-nous si, „ de ce grand nombre de criminels portés sur „ vos listes sous différentes accusations, il s'en „ trouve un seul qui ait assassiné, ou dérobé, ou „ pillé les Temples, ou violé la pudeur, ou volé „ les bains, & qu'on accuse en même-tems d'ê„ tre Chrétien ? Dites-nous si, lorsqu'on vous pré„ sente des Chrétiens qui sont accusés de l'être, » il s'en trouve parmi eux qui ressemblent à ces » coupables dont je viens de parler ? Si parmi » toute cette troupe de criminels dont les Prisons » regorgent, il s'y trouve un Chrétien, son nom » fait tout son crime, ou s'il en a d'autre, il n'est » pas Chrétien, *jam non Christianus.*

» Il n'y a donc que nous seuls qui vivions dans » l'innocence, & doit-on en être surpris ? Nous » y sommes engagés ; elle est pour nous d'une » obligation indispensable, Dieu lui-même nous » en ayant prescrit les regles. Nous les connois» sons parfaitement, parce que nous les avons » apprises du plus habile de tous les Maîtres ; » & nous les conservons avec un grand soin, » parce qu'elles nous ont été données par un Juge » dont on ne méprise pas les loix impunément. » Les loix humaines sont une digue trop foible » pour arrêter les désordres, puisqu'on peut les » éluder en cachant son crime. Pour nous, com» me nous devons être examinés par un Dieu à » qui rien n'échappe, & que nous croyons qu'il » peut nous condamner à des peines éternelles,

» nous sommes les seuls qui nous efforçons de
» parvenir à l'innocence, autant par la connois-
» sance de son mérite que par l'impossibilité où
» nous sommes de nous soustraire aux yeux de
„ l'invisible, & par la vûe des supplices réservés
„ aux coupables. Nous craignons celui que crain-
„ dra alors le Juge qui condamne ceux qui le
„ craignent, c'est-à-dire, nous craignons Dieu
„ & non les hommes. „

Tels sont les sentimens, la conduite & le langage de tout véritable Chrétien. Il doit être ce qu'ont été nos pères ; comme eux, il doit se montrer la gloire, la force & l'appui de l'Etat & de la Société. Si la plûpart de ceux d'aujourd'hui ne ressemblent point à ces premiers modèles, ce n'est pas le Christianisme qui a dégénéré, ce sont les hommes qui se sont affoiblis en se relâchant de ses saintes maximes. La Religion chrétienne est toujours la même qu'elle étoit autrefois, ses regles & ses principes n'ont point varié : les abus qui se sont glissés dans son sein ne tirent point d'elle leur origine, mais des passions qu'elle combat & dont elle est le remede. Je le répete, si les Chrétiens d'aujourd'hui ne sont pas ce qu'étoient leurs pères, c'est qu'ils ne suivent point avec la même fidélité la Religion dont ils se font gloire. Tout homme qui se dit Chrétien & qui nuit à l'Etat ou à la Société, dès-lors est convaincu d'être un menteur, il n'est pas Chrétien, la Religion dont il se masque le désavoue. *Jam non Christianus.*

Mais écoutons les reproches que Rousseau fait à la Religion chrétienne. « Ce fut, dit-il, dans
„ ces circonstances que Jesus vint établir sur la
„ terre un Royaume spirituel ; ce qui, séparant
„ le systême théologique du systême politique,
„ fit

Contrat social, p. 302.

„ fit que l'Etat cessa d'être un, & causa les divi-
„ sions intestines qui n'ont jamais cessé d'agiter
„ les peuples Chrétiens. Or cette idée nouvelle
„ d'un Royaume de l'autre monde, n'ayant pû
„ jamais entrer dans la tête des Payens, ils re-
„ garderent toujours les Chrétiens comme de
„ vrais rebelles qui, sous une hypocrite soumis-
„ sion, ne cherchoient que le moment de se
„ rendre indépendans & maîtres, & d'usurper
„ adroitement l'autorité qu'ils feignoient de res-
„ pecter dans leur foiblesse. Telle fut la cause des
„ persécutions. Ce que les Payens avoient craint
„ est arrivé; alors tout a changé de face, les hum-
„ bles Chrétiens ont changé de langage, & bien-
„ tôt on a vû ce prétendu Royaume de l'autre
„ monde, devenir sous un chef visible le plus
„ violent despotisme dans celui-ci. Cependant,
„ comme il y a toujours eu un Prince & des
„ Loix civiles, il a résulté de cette double puis-
„ sance un perpétuel conflict de Jurisdiction qui
„ a rendu toute bonne police impossible dans
„ les Etats Chrétiens, & l'on n'a jamais pû ve-
„ nir à bout de sçavoir auquel, du Maître ou
„ du Prêtre, on étoit obligé d'obéir. „ Pour dé-
truire tant d'indignes calomnies & de vaines ac-
cusations, il suffit de suivre d'âge en âge la con-
duite des Chrétiens. Nous avons déja vû quelles
preuves de fidélité, de respect & d'attachement
les Chrétiens ont données à leurs Souverains pen-
dant les trois siécles de la plus cruelle persécution
que les Payens leur ont fait souffrir. Leurs sen-
timens & leurs dispositions sont admirablement
exprimés dans la Requête que la Légion Thé-
béenne présenta à Maximien. " O Empereur, lui
„ disoit-elle, nous sommes vos soldats, mais
„ nous sommes serviteurs de Dieu : nous vous

» devons le service militaire ; mais nous lui de-
» vons l'innocence : nous sommes prêts à vous
» obéir, comme nous avons toujours fait, lors-
» que vous ne nous contraindrez pas de l'offen-
» ser. Pouvez-vous croire que nous puissions vous
» garder la foi que nous vous avons promise, si
» nous en manquons à Dieu ? Notre premier
» serment a été prêté à Jesus-Christ, & le second
» à vous : croirez-vous au second, si nous vio-
» lons le premier ? » Ce n'étoit pas par foiblesse, comme Rousseau ose le dire, que les Chrétiens parloient & agissoient ainsi. Qui peut mourir n'est jamais foible. Nous avons vû plus haut les maux qu'ils eussent pû causer à l'Empire dès leur naissance, s'ils eussent été capables de s'armer contre lui. Et sans parler des autres, cette Légion si brave, qui pour la foi se laissa égorger comme des agneaux, eut pû vendre bien cher sa vie, si la Religion qu'elle professoit lui eût permis la révolte.

Si nous passons ensuite aux tems où les Empereurs faisoient profession du Christianisme, nous verrons les Chrétiens toujours également fideles & soumis. Constance, fils du Grand Constantin, s'étant déclaré pour les Ariens, persécutoit à toute outrance les Catholiques attachés à la foi de Nicée. Les exils, les bannissemens, la prison, la mort même, rien n'étoit épargné pour subjuguer les esprits. Les Eglises étoient dans la plus grande confusion ; on arrachoit aux peuples leurs Evêques, des pasteurs tendrement chéris, & on leur en substituoit d'autres qui ne servoient qu'à faire mieux regretter les premiers. Cependant, au milieu de tant d'injustices & de désordres, personne ne pensa à se soulever. On l'auroit pû d'autant plus aisément, que les deux

freres de Constance favorisoient Athanase & les Catholiques. Ils étoient si jaloux de la fidélité qu'ils devoient au Prince, que Saint Athanase, accusé d'avoir aigri contre Constance l'esprit de ses freres, s'en défendit comme d'un crime ; il fit voir à l'Empereur qu'il avoit toujours été un sujet d'une fidélité inviolable.

Valens, Empereur d'Orient, Partisan des Ariens, & encore plus violent persécuteur des Catholiques que Constance, n'eut jamais le moindre sujet de se plaindre de leur fidélité, quoiqu'ils fussent les plus forts dans ses Etats. On ne les vit jamais former le moindre complot & chercher à se prévaloir des longues & funestes guerres qui affligeoient l'Empire. Tous les Evêques Catholiques donnoient en tout l'exemple de la plus parfaite obéissance ; ils prévenoient par leur prudence & leur sagesse tout ce qui auroit pû causer la plus petite émotion, & rappelloient sans cesse leurs peuples au précepte de l'Apôtre : *Obéissez aux Rois & à leurs Envoyés.*

Julien l'Apostat ayant voulu rétablir le Paganisme proscrit par ses prédécesseurs, les Chrétiens n'en devinrent ni moins fideles, ni moins zèlés pour son service. « Quand il leur disoit, » offrez de l'encens aux Idoles, ils le refusoient : » mais quand il leur disoit, marchez, combattez, ils obéissoient sans hésiter. Ils distinguoient » le Roi éternel du Roi temporel, (l'impiété » du Prince, du caractère sacré de la majesté sou- » veraine) & ils demeuroient assujettis au Roi » temporel, pour l'amour du Roi éternel ; parce » que, continue Saint Augustin, lorsque les im- » pies deviennent Rois, c'est Dieu qui le fait » ainsi pour exercer son peuple ; de sorte qu'on

S. August.

» ne peut jamais se dispenser de rendre à cette
» Puissance l'honneur qui lui est dû. »

L'Impératrice Justine livrée aux Ariens, persécutoit vivement Saint Ambroise pour le faire condescendre à ses volontés injustes. « Je ne puis
» obéir à des ordres impies, répondoit le Saint
» Evêque, mais je ne dois point combattre :
» toute ma force est dans mes prières ; toute ma
» force est dans ma foiblesse & ma patience ;
» toute la puissance que j'ai, c'est d'offrir ma vie
» & de répandre mon sang. Je ne puis vous don-
» ner l'Eglise que vous demandez ; mais si vous
» la prenez, je ne dois pas résister. Si l'Empe-
» reur veut avoir les biens de l'Eglise, il peut les
» prendre, personne de nous ne s'y oppose : qu'il
» nous les ôte s'il veut ; je ne les donne pas, mais
» je ne les refuse pas. » Le peuple formé sur les leçons & l'exemple de son Evêque, s'écria : « O
» César, nous ne combattons pas, nous vous
» prions : nous ne craignons rien, mais nous vous
» prions. C'est là, disoit Saint Ambroise, parler
» & agir comme il convient à des Chrétiens. »
Voilà les beaux sentimens que la Religion chrétienne inspire à ses fideles Disciples. L'amour de la Patrie & la soumission pour leurs Princes régna toujours dans leurs cœurs & se montra dans toutes les occasions.

Par-tout où le Christianisme s'est trouvé répandu, les Chrétiens ont fourni mille preuves non équivoques de leur attachement inviolable à cette Doctrine céleste. Qu'on les suive en Afrique sous la cruelle persécution des Vandales, on les verra toujours les mêmes ; s'ils résistent, c'est en souffrant avec une patience héroïque les dernières extrêmités ; ils ne connoissent point d'autre résistance. « Quand nous vous parlons libre-

» ment de notre foi, disoit en leur nom S. Fulgence au Roi des Vandales, nous ne devons pas vous être suspects de révolte ou de sédition. Nous sçavons ce qui est dû à la dignité royale, & nous avons toujours présens les préceptes des Apôtres, qui nous ordonnent d'obéir aux Rois. »

Chez les Perses, comme chez les Romains & ailleurs, les Chrétiens, quoiqu'en très-grand nombre, & quoiqu'ils pussent aisément se venger des vexations continuelles qu'on exerçoit contr'eux, en s'unissant aux ennemis de leur Patrie, se laissèrent cependant toujours traîner au supplice comme des agneaux, sans plainte, sans murmure, sans révolte. Dans la suite, lorsque les Empereurs Chrétiens favorisèrent le parti de l'erreur, sous les Zénon, les Basilique, les Anastase, les Héraclius, les Constant, qui remplirent l'Eglise de sang & de carnage, qui chassèrent les Evêques orthodoxes de leurs Siéges, les Catholiques n'ont jamais attenté à leur autorité. Pendant sept cens ans on ne trouvera pas un seul exemple où la Religion ait servi de prétexte à la désobéissance & à la révolte contre l'autorité des Souverains. Au huitiéme siécle, Leon Isaurien s'étant déclaré Chef des Iconoclastes, & persécutant les Fideles avec la dernière violence, aucun d'eux n'altéra la paix de l'Empire & ne manqua à son devoir de fidélité. Constantin Copronyme son fils & son successeur, qui continua les mêmes vexations que son père, éprouva la même patience & la même soumission de la part des Catholiques persécutés.

Si dans les siécles postérieurs on trouve des cas où on a tenu une conduite différente, si on y voit des exemples pernicieux, jamais l'Eglise ne les a approuvés ni autorisés; toujours elle a

condamné de pareils attentats. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire les Canons de ses Conciles généraux en faveur de l'inviolable majesté des Rois & des Princes ; &, ce qui est bien à remarquer & qui suffit pour prouver combien la révolte est opposée à l'esprit du Christianisme, c'est que parmi ceux des Chrétiens qu'on pourroit trouver dans les derniers tems s'être soulevés contre l'autorité légitime, on verra jusqu'à nous, que ce sont toujours des hommes qui ont ruiné la Religion, dont ils se servoient pour couvrir & colorer leurs criminels attentats.

Tous ceux, au contraire qui, dans les différentes divisions survenues dans l'Eglise, ont soutenu le parti de la vérité, n'ont jamais troublé l'ordre de la Société. Ils ont constamment, au milieu des persécutions les plus injustes, conservé une patience inaltérable, un inviolable attachement envers leurs Souverains & leur Patrie. Où trouvera donc Rousseau que les humbles Chrétiens aient changé de langage ? Plus il y aura de vrais Chrétiens, plus les Rois, les Empires & les Républiques auront de sujets de qui ils n'auront rien à craindre. Des ambitieux, jaloux d'acquérir une autorité que la Religion ne leur donnoit pas, ont pû la mettre en jeu pour attenter à des droits inviolables qu'elle les obligeoit de respecter. Ils ont pû, en la faisant mentir, prétendre en son nom s'affranchir d'une dépendance dont elle leur ordonnoit de montrer les premiers l'exemple ; mais qu'en conclure ?

Ce seroit une étrange manière de raisonner, de soutenir qu'une chose est pernicieuse à la Société parce qu'on en abuse. Car de quoi n'abusent pas les hommes ? Les Loix les plus justes & les plus sages deviennent souvent entre leurs

mains & dans le ſein de la Société, l'inſtrument funeſte de leurs paſſions. Les ſciences, les arts les plus utiles & les plus néceſſaires, toutes les créatures en un mot, ſont perpétuellement détournées de la fin de leur première inſtitution par l'abus journalier des paſſions. La raiſon elle-même, ce don ſi précieux à l'humanité, par combien d'abus n'eſt-elle pas avilie & dégradée? C'eſt l'abus qu'on en fait qui eſt la première ſource de tous les déſordres qui troublent la ſociété, & de tous les maux qui l'affligent. Dirons-nous que la raiſon eſt funeſte à la Société? Ce ſeroit vouloir éteindre la Société pour remédier aux abus.

Raiſonnons-donc de même de la Religion. Elle eſt auſſi eſſentielle à la Société que la raiſon; c'eſt d'elle que dépend ſa principale force & ſon bonheur; c'eſt elle, lorſqu'elle eſt fidelement pratiquée, qui empêche l'abus de la raiſon & de tout le reſte. Si la malice des hommes les fait abuſer d'une choſe auſſi ſainte, l'abus même en montre l'utilité; ce n'eſt pas alors la Religion qui nuit à l'Etat, mais le mépris & le violement qu'on fait de la Religion. Tous n'ont qu'à l'écouter & la ſuivre, & tout rentrera bientôt dans l'ordre & la paix. Si nous aimons ſincèrement la Société, gémiſſons des abus & cherchons autant qu'il eſt en nous à y apporter remede, en faiſant connoître, aimer & pratiquer une Religion dont la Société a tiré tant de fruit, & dont elle retire encore tous les jours de ſi précieux avantages.

En effet, malgré les abus qui s'y ſont introduits, la Religion chrétienne fera toujours le plus bel ornement de la Société & ſon appui le plus ſolide; elle ne ceſſera jamais de produire des

exemples éclatans de toutes les vertus qui ne se trouvent nulle autre part. Dans tous les tems elle a donné à la Société des Sujets fideles qui l'ont servie glorieusement, qui ont prouvé par toute leur conduite que l'Etat n'avoit pas de meilleurs Citoyens, de plus zélés Patriotes. Parmi ceux mêmes qui n'ont que l'écorce du Christianisme, combien ne s'en trouve-t-il pas qui sont au moins retenus dans leurs désordres par le frein des vérités que cette Religion leur enseigne? Elle fait opérer de grands biens aux premiers; elle empêche les autres de se porter à tous les excès où leur corruption les entraîneroit. En un mot, ceux qui ne se conforment que superficiellement à sa Doctrine, ne peuvent s'empêcher d'admirer les exemples de vertu qu'ils ont sous les yeux; tous témoignent au moins quelque desir de retracer en eux & de copier ces beaux modeles; tant la Religion chrétienne paroît aimable à ceux mêmes qui l'outragent par leur conduite; tant elle a de force pour se faire respecter, au milieu même des abus qu'on en fait.

Mais écoutons le témoignage que Rousseau est lui-même forcé de rendre à l'utilité de la Religion chrétienne, malgré les calomnies dont il cherche à la noircir. « Tous les crimes, nous dit-il, qui se font dans le Clergé comme ailleurs, » ne prouvent point que la Religion soit inutile, » mais que très-peu de gens ont de Religion. » Nos Gouvernemens modernes doivent inconr testablement au Christianisme leur plus solide » autorité & leurs révolutions moins fréquentes; » il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires; » cela se prouve par le fait en les comparant aux » Gouvernemens anciens. Ce changement n'est » point l'ouvrage des Lettres, car par-tout où

Note de la pag. 200 du Tom. III.

» elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus
» respectée. Les cruautés des Athéniens, des
» Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chi-
» nois en font foi. Que d'œuvres de miséricorde
» sont l'ouvrage de l'Evangile! » Oui, sans la
Religion chrétienne, la plûpart des peuples de
l'Europe croupiroient encore dans l'ignorance la
plus profonde & les désordres les plus affreux.
C'est elle qui a civilisé tant de peuples barbares
& féroces. Les Huns, les Goths, les Vandales,
les Francs, une multitude d'autres lui sont rede-
vables de biens infinis. C'est en vain que Rous-
seau, pour affoiblir la force du témoignage qu'il
est obligé de lui rendre, veut attribuer les mê-
mes avantages à toutes les autres Religions. Quelle
comparaison peut-on faire entre une Religion si
raisonnable, si pure & si sainte dans tout ce
qu'elle contient, & celles des Turcs & des Per-
sans pleines d'extravagances, de folies, de su-
perstitions, qui ne sont fondées que sur l'erreur,
le mensonge & l'imposture, & qui autorisent les
désordres les plus affreux & les plus contraires à
l'humanité ?

Comment Rousseau ose-t-il ensuite prétendre
dans son Contrat social *que la Loi Chrétienne est* Contrat so-
au fond plus nuisible qu'utile à la forte constitu- cial, p. 307.
tion de l'Etat. Voici comment il s'y prend pour
le prouver. « Cette Religion n'ayant nulle rela-
„ tion particulière avec le corps politique, laisse p. 311.
„ aux loix la seule force qu'elles tirent d'elles-
„ mêmes, sans leur en ajouter aucune autre, &
„ par-là un des grands liens de la Société parti-
„ culière reste sans effet. „ Quelle fausse suppo-
sition! La Religion chrétienne, non-seulement
laisse aux loix toute la force qu'elles ont par
elles-mêmes, elle leur en donne encore une

toute nouvelle & bien supérieure à celle qu'elles tirent de leur propre fonds. Elle les grave dans les cœurs des Sujets, par l'amour & le respect qu'elle leur en inspire ; elle leur érige un trône dans le lieu le plus sûr & le plus inaccessible, dans la conscience même où Dieu a le sien, & les loix ne sçauroient avoir un plus ferme appui, un rempart plus solide. Sans ce fondement elles sont toujours frustrées d'une partie de leurs effets ; dès qu'on peut se soustraire à leur vigilance, on peut les violer impunément. Mais un cœur véritablement Chrétien ne cherchera jamais à les enfraindre, quand même il le pourroit sans crainte de leur animadversion ; il leur obéit par attachement & par Religion ; il sçait qu'on obéit à Dieu plutôt qu'aux hommes, lorsqu'on se soumet aux loix que ceux-ci font en vertu de l'autorité que Dieu leur a confiée, & par conséquent qu'on n'échappe à la justice des loix humaines que pour retomber entre les mains de celle du souverain Législateur. Quelle force & quel empire les loix ne tireront-elles pas de pareilles dispositions ? " Bien plus, ajoute Rousseau, loin
Ibid. ,, d'attacher les cœurs des Citoyens à l'Etat, elle ,, les en détache comme de toutes les choses de ,, la terre. Je ne connois rien de plus contraire ,, à l'esprit social ,, Quelle misérable équivoque ! Comment la Religion chrétienne nous détache-t-elle ? C'est en nous empêchant de fixer notre cœur & nos espérances ici-bas, d'y mettre notre dernière fin. Voilà le détachement qu'elle nous prescrit ; mais nous défend-elle un attachement bien réglé à tout ce qui concerne les choses de l'Etat ; nous défend-elle de nous intéresser à son bonheur ? Ou plutôt ne nous ordonne-t-elle pas d'y concourir de tout notre pouvoir ? N'unit-elle

pas d'un amour tendre & chaſte les cœurs de tous les Citoyens, pour leur faire produire avec zèle & empreſſement les différens actes d'où dépend toute la bonne adminiſtration de l'Etat & le bonheur de la Société ? Une Religion qui apprend à ſes Sectateurs que ſervir l'Etat & la Société dans l'emploi qu'on y occupe, c'eſt ſervir Dieu, & que manquer aux devoirs qu'ils nous impoſent, c'eſt contrevenir à l'ordre qu'il a lui-même établi; une pareille Religion peut-elle être accuſée de détacher de l'Etat les cœurs de ſes Citoyens? Eh quoi! Eſt-ce les en détacher que de les tourner principalement vers celui qui en doit être le terme ? Eſt-ce être contraire à l'eſprit ſocial que de leur preſcrire d'avoir Dieu pour principe & pour fin dans tout ce qu'ils entreprendront pour le ſervice de la Société ? N'eſt-ce pas au contraire leur fournir les motifs les plus puiſſans, pour les déterminer à agir & les ſoutenir dans leurs emplois réciproques ?

"On nous dit, continue Rouſſeau, qu'un Ibid.
„ peuple de vrais Chrétiens formeroit la plus
„ parfaite Société que l'on puiſſe imaginer. Je
„ ne vois à cette ſuppoſition qu'une grande diffi-
„ culté ; c'eſt qu'une Société de vrais Chrétiens
„ ne ſeroit plus une Société d'hommes : „ non, d'hommes corrompus & déréglés, tels que Rouſſeau voudroit qu'ils fuſſent. " Je dis même
„ que cette Société ſuppoſée, pourſuit notre In- Ibid. p. 321.
„ crédule, ne ſeroit avec toute ſa perfection, ni
„ la plus forte ni la plus durable : à force d'être
„ parfaite, elle manqueroit de liaiſon ; ſon vice
„ deſtructeur ſeroit dans ſa perfection même.
„ Chacun rempliroit ſon devoir ; le peuple ſeroit
„ ſoumis aux loix, les Chefs ſeroient juſtes &
„ modérés, les Magiſtrats intègres, incorrupti-

„ bles, les soldats mépriseroient la mort, il n'y „ auroit ni vanité ni luxe ; tout cela est fort bien. „ Quel vertige ! Comment une Société où chacun rempliroit son devoir, où la charité uniroit toutes les Parties, animeroit tous les membres & en dirigeroit toutes les actions vers le bien commun, pourroit-elle manquer de liaison ? Il n'y a qu'un homme aussi peu conséquent que Rousseau qui puisse avancer une pareille contradiction. “ Mais voyons plus loin, nous dit-il. Le Chris- „ tianisme est une Religion toute spirituelle, oc- „ cupée uniquement des choses du Ciel. „ Le Christianisme est, il est vrai, une Religion toute spirituelle, mais qui s'allie très-bien avec le soin des choses temporelles. Le Ciel est la fin qu'un vrai Chrétien se propose, le terme où il tend ; mais il sçait aussi que le soin bien ordonné des choses dont il est chargé ici-bas, est le vrai & l'unique moyen pour y parvenir. Est-ce être uniquement occupé des choses du Ciel dans le sens où le prend Rousseau, lorsque chacun, comme il le dit, remplit exactement les devoirs d'un bon Citoyen?

Ibid.

“ Mais, répond Rousseau, la Patrie du Chré- „ tien n'est pas de ce monde. Il fait son devoir, „ il est vrai, mais il le fait avec une profonde „ indifférence sur le bon ou mauvais succès de ses „ soins. „ Autre erreur. Le Chrétien s'intéresse vivement au bien de sa Patrie, de sa famille, de ses freres ; il emploie pour le procurer tous les moyens légitimes. Si le succès ne répond pas à ses desirs & à son empressement, la charité qui l'anime ne lui permet pas d'y être insensible ; il compâtit sincèrement aux maux généraux ou particuliers ; & dans l'impuissance où il se trouve d'y apporter des remedes efficaces, après avoir

épuisé toutes les ressources que la Providence lui avoit mises en main, il adore, il gémit, il tâche de fléchir la Justice divine par ses larmes & ses prières. Rousseau voudroit-il que, pour marquer l'intérêt qu'il prend au bon ou mauvais succès de ses soins, il s'irritât, se répandît en murmures ou en blasphêmes contre la sagesse suprême qui régit le monde & qui en regle tous les événemens? " Pourvû, dit encore Rousseau, qu'il n'ait rien „ à se reprocher, peu lui importe que tout aille „ bien ou mal ici-bas. „ Mais la Religion ne lui reprocheroit-elle pas son indifférence & son insensibilité sur les biens ou les maux de ses freres? " Si l'Etat est florissant, ajoute Rousseau, à peine „ ose-t-il jouir de la félicité publique; il craint „ de s'enorgueillir de la gloire de son Pays; si „ l'Etat dépérit, il bénit la main de Dieu qui „ s'appesantit sur son peuple. „ Le vrai Chrétien prend part à la félicité publique, il se réjouit du bonheur de l'Etat, mais il ne se laisse pas enivrer d'une fausse joie; la sienne est sage & modérée, il n'a garde de se laisser absorber dans des plaisirs vains & trompeurs: faut-il donc se livrer à toutes les folies du monde, pour s'intéresser sincèrement aux biens & aux avantages de la Société? Ne le fait-on pas plus utilement & plus efficacement, lorsqu'après avoir donné d'honnêtes démonstrations de sa joie, au lieu de se plonger dans les plaisirs, on emploie le tems à louer & bénir l'Auteur de tout bien, & à attirer sur l'Etat, par une vie vraiment Chrétienne, la continuation des faveurs du Ciel? Peut-on mieux prendre part à la félicité publique? Toute autre joie n'est-elle pas fausse & funeste au vrai bien de l'Etat? Est-il encore contraire au bonheur de la Société de craindre de s'enorgueillir de la

pag. 515.

gloire de son Pays, de travailler à acquérir une égalité d'ame qui empêche qu'on ne s'éleve trop dans la prospérité, & qu'on ne s'abatte trop dans l'adversité ? Voilà les sophismes que Rousseau est obligé de nous débiter, pour prouver que la Religion chrétienne est plus nuisible qu'utile à la forte constitution de l'Etat. Jusqu'ici, comme à l'ordinaire, il n'a fait que prouver le contraire. Mais poursuivons, & nous verrons dequoi l'Incrédule est capable.

Ibid. « Pour que la Société fût paisible, continue „ Rousseau, & que l'harmonie se maintînt, il „ faudroit que tous les Citoyens, sans exception, „ fussent également bons Chrétiens : mais si mal- „ heureusement il s'y trouve un seul ambitieux, „ un seul hypocrite, un Catilina, par exemple, „ un Cromwel ; celui-là très-certainement aura „ bon marché de ses pieux compatriotes. „ Rousseau regarde sans doute les véritables Chrétiens comme autant de sots qu'on duppe tout à son aise. Il ignore combien la prudence Chrétienne l'emporte sur toutes les ruses de la politique, & déconcerte souvent, par les sages mesures qu'elle sçait prendre, tous les projets de l'artifice & de la cabale, & toutes les manœuvres qu'ils emploient pour réussir. « La charité Chrétienne, » poursuit Rousseau, ne permet pas aisément de » penser mal de son prochain. Dès qu'il aura » trouvé par ruse l'art de leur en imposer & de » s'emparer d'une partie de l'autorité publique, » voilà un homme constitué en dignité ; Dieu » veut qu'on le respecte : bientôt voilà une puis- » sance ; Dieu veut qu'on lui obéisse : le déposi- » sitaire de cette puissance en abuse-t-il ; c'est » la verge dont Dieu punit ses enfans. On se fe- » roit conscience de chasser l'usurpateur ; il fau-

» droit troubler le repos public, user de vio-
» lence, verser du sang ; tout cela s'accorde mal
» avec la douceur du Chrétien ; & après tout,
» qu'importe qu'on soit libre ou serf dans cette
» vallée de misères ? L'essentiel est d'aller en Pa-
» radis, & la résignation n'est qu'un moyen de
» plus pour cela. » Quelle contradiction ! Comment cet ambitieux ou cet hypocrite que Rousseau suppose venir troubler la paix & l'harmonie d'une Société Chrétienne, pourra-t-il trouver l'art d'en imposer à ses pieux compatriotes jusqu'au point de s'emparer de l'autorité publique ? Pour y réussir, il faudroit qu'il pût se former un parti qui entrât dans ses vûes & qui favorisât ses complots. Or rien n'est plus contradictoire que de supposer une Société de véritables Chrétiens, & de prétendre en même-tems qu'un ambitieux parvienne à s'y former un parti qui favorise ses attentats. Jamais il ne réussira à exécuter ses projets, tant que ses compatriotes seront de vrais Chrétiens ; jamais il ne pourra usurper l'autorité, tant qu'ils seront constamment attachés à celui qui en est légitimement revêtu. Tous les usurpateurs du trône & de l'autorité publique ne sont jamais parvenus à leurs fins qu'en corrompant la fidélité d'un nombre de Sujets pour s'en former un parti ; & par conséquent, si tous étoient de véritables Chrétiens, l'ambitieux ne réussiroit point à s'emparer de l'autorité publique..

Mais, au reste, accordons à Rousseau que son ambitieux hypocrite trouve le moyen d'en imposer à ses pieux compatriotes, & qu'il s'empare de l'autorité publique, qu'en conclure au désavantage de la Religion chrétienne ? Oui, elle veut qu'on respecte même un tyran, un usurpa-

teur, qu'on lui obéisse & qu'on souffre en paix & avec patience celui qui abuse de la puissance dont il est dépositaire. Elle se fait gloire de ces sentimens, & ne cessera jamais de les inculquer à ses fideles disciples. Rousseau voudroit au contraire qu'on ne se fît point conscience de chasser un usurpateur, un tyran, celui en un mot, qui abuse de la puissance dont il est dépositaire; il voudroit que pour y réussir on s'embarrassât peu de troubler le repos public, d'user de violence, de verser du sang. *Tout cela*, dit-il, *s'accorde mal avec la douceur du Chrétien*; mais tout cela s'accorde fort bien avec les principes de Rousseau & l'esprit d'indépendance & de révolte dont cet Incrédule est animé. Qu'on juge à présent avec quel fondement Rousseau a pu prétendre que la Religion chrétienne est plus nuisible qu'utile à la forte constitution de l'Etat, puisque, pour le prouver, il est obligé d'établir des maximes qui n'inspirent que la révolte & la sédition, qui tendent à porter par-tout le fer & le feu, le désordre & la confusion.

Mais remarquons en passant l'énorme contradiction de Rousseau dans ses accusations contre la Religion chrétienne. Plus haut, il nous représente les Chrétiens comme *de vrais rebelles qui, sous une hypocrite soumission, n'ont cherché que le moment de se rendre indépendans & maîtres, & d'usurper adroitement l'autorité qu'ils feignoient de respecter dans leur foiblesse.* Ici au contraire, parce que sa cause a changé d'intérêts, il soutient que *le Christianisme ne prêche que servitude & dépendance. Son esprit*, ajoute-t-il, *est trop favorable à la tyrannie pour qu'elle n'en profite pas toujours. Les vrais Chrétiens sont faits pour être esclaves; ils le sçavent, ils ne s'en émeuvent gueres,*

Contrat social, p. 302.

P. 316.

cette courte vie a trop peu de prix à leurs yeux. Oui, encore un coup, nous nous faisons gloire de la dépendance dont Rousseau nous fait un crime ; elle n'a rien que de doux pour ceux qui jouissent de la liberté des enfans de Dieu ; il est honorable pour eux d'être par principes de Religion inviolablement soumis aux Puissances qui le représentent sur la terre ; & le reproche que leur en fait Rousseau, ne sert qu'à mieux prouver combien la Religion chrétienne est utile à la forte constitution de l'Etat.

De quel œil la Société doit-elle regarder des hommes, qui sous prétexte de la servir, cherchent à lui enlever une Religion qui a toujours fait sa force, sa gloire & son plus ferme appui ? Eux seuls sont les perturbateurs de la Société, ils n'ont d'autre but que de tout confondre & tout renverser, en faisant triompher, s'il étoit possible, les systêmes d'impiété qu'ils ont mis au jour pour favoriser toutes leurs inclinations perverses. Ils n'affectent quelques dehors de zèle pour les intérêts de la Société, que pour mieux couvrir le dessein qu'ils ont formé d'en sapper les maximes fondamentales. Ils voudroient pouvoir secouer le joug de l'autorité humaine comme celui de la Religion. Il suffit, pour achever de s'en convaincre, de jetter les yeux sur le dernier volume de l'*Emile* & sur le *Contrat social* de Rousseau. On y verra les efforts que ce pernicieux Auteur fait pour renverser les principes qui constituent l'essence de l'Etat & de la Monarchie, pour imprimer à l'autorité souveraine les caractères les plus odieux, anéantir les fondemens de l'obéissance qui lui est dûe, & détruire dans le cœur des peuples, l'amour & l'attachement inviolable qu'ils doivent à leurs Rois.

CHAPITRE XIX.

La tolérance de toutes les Religions en est le renversement. Il ne peut y avoir qu'une Religion qui mérite nos respects & notre hommage. La Religion chrétienne est la seule qui doive être admise.

Rousseau a bien senti que tous ses efforts contre la Religion chrétienne ne pourroient jamais en obscurcir l'éclat ; il a bien vû qu'en vain il tâcheroit d'en ébranler tous les fondemens, d'en renverser toutes les parties ; que tous ses traits viendroient s'émousser contre la fermeté d'un ouvrage si solidement établi ; il s'est donc ménagé une dernière ressource. Il n'a rien trouvé de plus propre pour parvenir à ses fins, que le systême de la tolérance. Il nous passera, si l'on veut, de suivre la Religion chrétienne, mais à condition que nous regarderons toutes les autres Religions comme bonnes, salutaires & dignes de Dieu. Si l'Incrédule pouvoit obtenir ce seul point, il ne lui en faudroit pas davantage pour ruiner sans ressource la Religion chrétienne. Mais écoutons Rousseau nous développer lui-même son systême.

Tom. III. p. 184. « Je regarde, nous dit-il, toutes les Religions » particulières comme autant d'institutions salu» taires qui prescrivent dans chaque pays une » manière uniforme d'honorer Dieu par un culte » public, & qui peuvent toutes avoir leurs rai» sons dans le climat, dans le gouvernement, » dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre

» cauſe locale qui rend l'une préférable à l'autre, » ſelon les temps & les lieux. Je les crois toutes » bonnes quand on y ſert Dieu convenablement : » le culte eſſentiel eſt celui du cœur. Dieu n'en » rejette point l'hommage, quand il eſt ſincère, » ſous quelque forme qu'il lui ſoit offert. »

Et peu après : « Je prêcherai toujours la vertu » aux hommes, je les exhorterai toujours à bien » faire ; & tant que je pourrai je leur en donnerai » l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur ren- » dre la Religion aimable ; il ne tiendra pas à » moi d'affermir leur foi dans les dogmes vrai- » ment utiles, & que tout homme eſt obligé de » croire : mais à Dieu ne plaiſe que jamais je leur » prêche le dogme cruel de l'intolérance, que » jamais je les porte à déteſter leur prochain, à » dire à d'autres hommes, vous ſerez damnés. » Et ſur ces dernières paroles Rouſſeau ajoute en note cette réflexion : « Le devoir de ſuivre & » d'aimer la Religion de ſon pays ne s'étend pas » juſqu'aux dogmes contraires à la bonne morale, » tels que celui de l'intolérance. C'eſt ce dogme » horrible qui arme les hommes les uns contre » les autres, & les rend tous ennemis du genre » humain. La diſtinction entre la tolérance civile » & la tolérance théologique, eſt puérile & » vaine. Ces deux tolérances ſont inſéparables, » & l'on ne peut admettre l'une ſans l'autre. Des » Anges mêmes ne vivroient pas en paix avec des » hommes qu'ils regarderoient comme les enne- » mis de Dieu. » D'après ces principes, Rouſſeau fait dire à ſon Prêtre Savoyard : « Si j'avois des » Proteſtans dans mon voiſinage ou dans ma » Paroiſſe, je ne les diſtinguerois point de mes » vrais Paroiſſiens en tout ce qui tient à la charité » chrétienne ; je les porterois tous également à

Ibid. p. 187.

Ibid. p. 189.

» s'entr'aimer, à se regarder comme frères, à » respecter toutes les Religions, & à vivre en » paix chacun dans la sienne. En attendant de » plus grandes lumières, gardons l'ordre public; » dans tout pays respectons les loix, ne troublons » point le culte qu'elles prescrivent, ne portons » point les citoyens à la désobéissance; car nous » ne sçavons point certainement si c'est un bien » pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, » & nous sçavons très-certainement que c'est un » mal de désobéir aux loix. »

Il n'est pas étonnant que des gens coupables de tant d'excès, infectés de tant d'erreurs demandent à être au moins tolérés; personne n'en a plus de besoin qu'eux. Mais n'est-il pas extraordinaire que des hommes qui portent leurs mains sacriléges sur tout ce qu'il y a de plus sacré, qui soufflent par-tout l'esprit de révolte & d'indépendance, osent se rendre les apologistes d'une tolérance chimérique? N'est-il pas singulier que de pareils hommes osent reprocher une intolérance démesurée à une Religion qui ne respire que la paix, la patience & l'esprit de charité? Et puisque vous voulez qu'on respecte toutes les Religions, qu'on ne trouble point le culte qu'elles prescrivent, pourquoi donc, hommes si peu conséquens, faites-vous tant d'efforts pour ravir à la seule vraie Religion les hommages qui lui sont dus à tant de titres? Que ne nous laissez-vous au moins goûter en paix le bonheur de la connoître & de lui être attachés? N'y a-t-il qu'elle que vous jugiez indigne d'être respectée? N'y a-t-il qu'elle qui doive tolérer & respecter toutes les Religions, sans pouvoir en espérer ni retour ni ménagement?

Mais il est aisé de démontrer à l'incrédule que la Religion Chrétienne est la seule qui mérite

d'être respectée. Il en est de la pluralité des Religions comme de la pluralité des Dieux. Admettre plusieurs Dieux, c'est n'en admettre aucun : adopter plusieurs Religions contraires les unes aux autres, c'est à proprement parler les rejetter toutes. Des Religions essentiellement opposées s'excluent mutuellement & tendent nécessairement à se détruire. Si je suis donc pour toutes ces Religions, je suis par conséquent contre toutes, & je ne suis réellement pour aucune. Si je veux sincérement avoir une Religion, il faut absolument que je n'en admette qu'une & que je rejette toutes celles qui lui sont opposées.

Que je considère ensuite la Religion du côté de Dieu, tout me convainc qu'il lui est essentiel d'être une. La Religion Chrétienne est divine, nous l'avons assez démontré ; or il n'y a qu'elle qui puisse l'être. En effet, la vérité étant essentiellement une, deux Religions contradictoires ne peuvent en même temps être vraies & divines ; la divinité de l'une prouve nécessairement la fausseté de l'autre. Car Dieu n'est pas un Dieu de divisions, il ne peut être contraire à lui-même ; par conséquent il ne sçauroit dicter aux hommes plusieurs Religions qui se combattent & se détruisent réciproquement ; donc il ne peut y avoir qu'une seule vraie Religion, parceque s'il y en avoit plusieurs, ou elles seroient les mêmes, & alors elles n'en formeroient proprement qu'une, ou elles se contrediroient, & dans ce cas toutes celles qui seroient contraires à la vraie seroient nécessairement fausses. Or une fausse Religion ne peut honorer Dieu, parceque la vérité par essence ne sçauroit se plaire dans le mensonge.

Enfin pour prévenir toutes les difficultés, nous avons assez fait voir qu'il n'appartient qu'à Dieu

ſeul de preſcrire une Religion aux hommes. C'eſt à lui, excluſivement à tout autre, à leur marquer la manière dont il veut être ſervi & honoré. Dès qu'il a manifeſté aux hommes ſes volontés à cet égard, il ne leur reſte plus qu'à ſe ſoumettre & à embraſſer ſans délais le culte qu'il leur impoſe. Prétendre s'arroger le droit d'établir une Religion ſelon ſon goût, ſes caprices & ſes intérêts, au mépris de celle que Dieu même a conſacrée, c'eſt un attentat ſacrilége, c'eſt le comble de l'irréligion; le culte qu'on croiroit lui rendre ſeroit en abomination à ſes yeux, parcequ'on ne peut lui plaire & l'honorer qu'en ſe dévouant entiérement à ſes ordres. Mais nous avons démontré que la Religion Chrétienne & ſon culte ſont établis de Dieu; qu'aucune autre Religion ne peut ſe glorifier du même titre, elle eſt donc la ſeule véritable Religion; toutes les autres doivent donc diſparoître devant elle. Leurs cultes ne peuvent honorer Dieu, ou plutôt ce ne ſont, à proprement parler, ni des cultes, ni des Religions, mais autant de ſuperſtitions impies qui n'ont pour fin que de ſervir les paſſions humaines ſous le manteau de la Religion. Tels ſont l'Idolatrie, le Judaïſme, le Mahométiſme, le Schiſme & l'Héréſie, ce qui comprend en général toutes les Religions étrangères à la Religion Catholique.

En effet, qui oſera dire que l'idolatrie eſt un culte qui puiſſe honorer Dieu? Transférer à la créature ou aux démons le culte dû à l'Etre ſuprême, n'eſt-ce pas le plus grand outrage que l'homme puiſſe faire à la divinité? Conſacrer par la Religion même les vices & les déſordres les plus affreux, n'eſt-ce pas ſacrifier à l'impiété ſous le voile d'un culte religieux?

Y a-t-il encore une ſuperſtition plus groſſière

que celle du Judaïſme ? Honore-t-on Dieu & lui rend-on un culte qui puiſſe lui être agréable en s'attachant opiniâtrément à une vile écorce, à des ombres, tandis qu'on rejette avec fureur la vérité que ces ombres couvroient & ne ceſſoient de rappeller ?

Le Mahométiſme n'eſt pas moins injurieux à Dieu. Ce n'eſt pas lui qu'il ſert & qu'il honore, mais l'impoſteur Mahomet, qui s'eſt adroitement couvert du nom de la Divinité pour ſéduire ſes ſectateurs. Une Religion qui n'eſt fondée que ſur des menſonges & des impoſtures groſſières ; qui, pour ſe faire recevoir, favoriſe toutes les paſſions, autoriſe les plus grands déſordres, mérite-t-elle d'être reſpectée, mérite-t-elle le nom de Religion ?

Je ne parle point des Sectes hérétiques & ſchiſmatiques. En vain Rouſſeau voudroit mettre aux mains les Catholiques & les Proteſtans : tout Chrétien convaincu de la Religion de Jeſus-Chriſt, lui jurera une intolérance éternelle. Qu'ont affaire les incrédules dans nos querelles domeſtiques ? Que Rouſſeau & ſes pareils ſe ſoumettent ſincèrement à l'Evangile, & deviennent Chrétiens, il ne nous ſera pas difficile de leur prouver qu'ils doivent être Catholiques & non pas Proteſtans ; que l'Egliſe Catholique eſt la véritable Egliſe, & la ſeule où l'on puiſſe ſe ſauver.

On détruiroit le Chriſtianiſme ſi on vouloit compoſer l'Egliſe de tant de ſectes ennemies qui portent le ſchiſme & la diviſion juſqu'à s'excommunier mutuellement. Le Royaume de Jeſus-Chriſt n'eſt point un Royaume de diſcorde & de confuſion ; la paix en fait le lien, la charité en eſt l'ame : en faire un compoſé d'autant de parties qui cherchent réciproquement à s'entre-détruire,

ce ſeroit lui ravir ce qui en conſtitue l'eſſence pour lui donner les caractères du Royaume de Satan ; il n'auroit rien de ſtable, il ſe diſſoudroit de lui-même, parceque tout Royaume diviſé contre lui-même ne peut ſubſiſter. Pour affermir l'Egliſe & la rendre permanente, il falloit tout ramener à l'unité, & déterminer chaque partie à un centre commun qui n'en fît qu'un même tout. Cette unité en fait la force, la beauté & l'harmonie ; renverſez-la, ce n'eſt plus qu'horreur, déſordre & confuſion ; un pareil ouvrage ſeroit indigne de la ſageſſe divine, il ſeroit marqué au coin de la réprobation.

Or il n'y a que l'Egliſe Catholique qui puiſſe ſe glorifier du titre de l'unité. A elle ſeule appartiennent l'antiquité, la ſucceſſion & la fermeté à demeurer conſtamment dans le même état. Jamais on ne pourra par aucun fait poſitif marquer la date du commencement d'aucun de ſes dogmes, ni montrer aucun acte par lequel elle ait renoncé à ſa première origine & à ſes anciens maîtres. Jamais on ne lui prouvera qu'elle ſe ſoit ſéparée du tronc ſur lequel elle avoit été entée, & de la pierre ſur laquelle elle avoit été bâtie. Au contraire, elle n'a jamais vu naître de ſecte, ou de religion particulière, à qui elle n'ait pu dire auſſitôt, & ſans qu'on le pût nier, voilà votre auteur, voilà votre date, vous n'étiez pas hier. Par conſéquent la Religion Catholique eſt la ſeule vraie Religion, la ſeule qui puiſſe honorer Dieu, la ſeule qui mérite d'être reſpectée.

Bien loin de ſe ſoulever contre la Religion Chrétienne parce qu'elle rejette & condamne les autres Religions, on devroit au contraire y reconnoître un nouveau trait de ſa divinité. Si elle étoit un édifice de l'impoſture ou de la politique humaine,

humaine, elle pourroit pour se soutenir s'allier avec les Religions qui lui sont opposées; mais comme elle n'a que Dieu pour auteur & pour appui, elle n'a pas besoin de pareils moyens pour se maintenir. Inflexible dans sa conduite & dans ses maximes, elle ne sçait point courber ses régles pour plaire, parce qu'elle est intimement convaincue qu'elle tire son origine du ciel, qu'on ne peut servir & honorer Dieu que dans son unité; aussi rejette-t-elle avec horreur tous les cultes qui lui sont étrangers. Si elle agissoit autrement, l'incrédule ne manqueroit pas de tourner contr'elle ses ménagemens & sa tolérance. Il les regarderoit avec raison comme des preuves de foiblesse & de fausseté; il lui prouveroit aisément qu'une semblable condescendance est indigne d'une Religion qui se glorifie d'avoir Dieu pour auteur; que ne pouvant y avoir qu'une vraie Religion, si elle l'est effectivement, elle doit dès-lors condamner & rejetter toutes celles qui lui sont contraires.

Ces sentimens sont si justes, si naturels, si profondément gravés dans le cœur de tous les hommes, que dans tous les temps on a toujours vu les Religions opposées s'anathématiser & se proscrire mutuellement. Le Juif abhorroit essentiellement l'idolâtrie; l'idolâtrie de son côté ne pouvoit souffrir le Judaïsme. A peine les Chrétiens ont-ils paru qu'ils ont éprouvé les plus violentes persécutions de la part des Juifs & des Payens, qui auroient voulu tous ensemble anéantir la Religion Chrétienne. Toutes les sectes qui sont sorties de siécle en siécle du sein de l'Eglise Catholique, se sont toujours réciproquement condamnées & rejettées, comme elles l'étoient par l'Eglise Catholique qu'elles réprouvoient aussi. Quelle est la cause & le principe d'une conduite si générale-

ment suivie, si universellement soutenue ? Il n'y en a point d'autre que l'unité de la vraie Religion. Il est écrit dans le cœur de tous les hommes en caractères ineffaçables que la vraie Religion est une, que c'est lui faire injure d'admettre ou de respecter celles qui lui sont opposées. Or comme chaque secte, chaque Religion particulière s'est prétendue la vraie Religion, par une juste conséquence de ce principe mal appliqué, elles se sont toutes mutuellement rejettées & condamnées. C'est donc un principe certain & généralement reçu dans tous les temps, qu'il n'y a qu'une vraie Religion, qui doit nécessairement rejetter toutes celles qui lui sont étrangères.

Quelle seroit en effet cette vraie Religion qui respecteroit l'erreur, l'imposture & le mensonge ? Ne les autoriseroit-elle pas par son silence & sa lâche condescendance ? Ne les approuveroit-elle pas en leur donnant des témoignages d'estime & de considération ? La vérité ne peut jamais respecter le faux ; elle se dégraderoit & cesseroit de l'être, si jamais elle s'y prêtoit ; ce seroit consentir au mensonge, & s'incorporer pour ainsi dire avec lui. C'est donc un paradoxe horrible de prétendre qu'on doive respecter toutes les Religions comme autant d'institutions salutaires.

Eh quoi ! Rousseau sera-t-il assez aveugle pour oser dire qu'on doive respecter l'idolâtrie comme une institution salutaire ? Mais les mêmes raisons qu'il peut avoir pour proscrire l'idolâtrie, militent aussi pour faire rejetter toutes les autres Religions qui sont opposées à la véritable ; & si Rousseau veut qu'on les respecte & qu'on les tolère, l'idolâtrie sera également en droit de demander pour elle les mêmes égards. Elle se prétend aussi bien fondée que toutes les autres ; elle

ſe fait gloire comme elles de ne ſuivre que le vrai, d'avoir Dieu pour Auteur.

Vous prétendez, dira l'Idolâtre, que ce n'eſt point à l'autorité qu'on doit déférer dans les choſes de la Religion; que chacun doit s'y déterminer ſur ſon propre examen, en recevant ou rejettant ce qui lui paroît plus ou moins conforme à la ſaine raiſon, plus ou moins digne de Dieu. C'eſt ſur ces principes qu'eſt établi tout l'édifice de votre Religion; la mienne a la même baſe. Je fais gloire comme vous de ne ſuivre que ce qui m'a paru, après mon examen, plus analogue à ma raiſon & plus propre à honorer la Divinité. Je n'ai point droit de vous forcer à embraſſer ce que j'ai choiſi : vous ne pouvez non plus, ſelon vos principes, m'obliger de rejetter la Religion que j'ai cru devoir ſuivre. Vous devez la reſpecter comme je dois reſpecter la vôtre, parce que nous avons tous deux ſuivi la même route pour y arriver. Et moi, dira l'Athée ou un de ces intolérans univerſels, un de ces hommes qui n'entendent parler de Religion qu'en friſſonnant; & moi, dira-t-il, je ſoutiens que toutes vos Religions doivent être rejettées & abolies, comme incapables d'honorer la Divinité, s'il y en a. Ma Religion eſt de n'en point avoir & de m'élever contre toutes, ſans qu'on puiſſe s'élever contre moi. En fait de Religion, je dois avoir une pleine liberté de croire & d'enſeigner publiquement ce qui m'a paru, après mon examen, plus vrai & plus raiſonnable, parce que perſonne n'a autorité ſur mon eſprit pour lui faire recevoir une Religion plutôt qu'une autre. Or, après avoir bien tout peſé, tout examiné, j'ai jugé qu'il ne falloit point de Religion, & qu'il valoit mieux qu'il n'y en eût point

que d'en avoir une multitude qui s'entredétruiſent mutuellement. Vous direz tout ce qu'il vous plaira, c'eſt-là mon ſentiment, & ſelon vous je ne dois ſuivre que lui. Car pour tolérer toutes les Religions, il faut qu'elles ſoient toutes laiſſées au jugement d'un chacun, autrement la tolérance ſeroit anéantie; il y auroit une Religion qu'on ſeroit obligé d'embraſſer & de ſuivre, & qui par conſéquent ne ſouffriroit point les autres, puiſqu'elle ſeroit en droit de ſe faire reconnoître & adopter. Il faut qu'il ſoit libre à un chacun de choiſir entre toutes les Religions, ou de les rejetter toutes, ſans quoi on retomberoit dans l'intolérance qu'on veut bannir.

Partant de ces beaux principes, un autre auſſi peu ſatisfait de toutes les Religions qui peuvent exiſter, commencera par les rejetter toutes; mais convaincu par les lumières de ſa raiſon qu'il en faut une, il la compoſera ſelon ſon goût, ſes idées, ſon jugement. Un troiſiéme auſſi mécontent de cette Religion que ſon Auteur l'avoit été des autres, en voudra auſſi une de ſa façon; un quatriéme, un cinquiéme, prétendront avoir auſſi le même droit & autant de raiſon pour en agir de même, & bientôt l'Univers ſe trouvera n'être plus qu'un cahos de Religions. Perſonne ne ſera en droit de ſe récrier: quelle autorité a-t-on pour impoſer aux autres le joug d'une Religion qui ne peut compâtir avec leur raiſon & leurs lumières? Et puiſqu'on doit tolérer toutes les Religions, peut-on en proſcrire une ſeule, ſans renverſer par les fondemens le dogme de la tolérance? Ou il faut les tolérer toutes & n'obliger à aucune; ou il faut rejetter toutes les autres, s'il en eſt une qu'on puiſſe nous obliger de ſuivre.

En vain nous répliqueroit-on qu'on n'entend

pas qu'il faille tolérer toute espece de Religion, & laisser à un chacun la liberté de s'en former une à sa manière, mais qu'on doit seulement tolérer chacune de celles qui sont établies dans les différens Etats. Vaine & ridicule défaite. Qu'un imposteur soit assez adroit pour former un corps de Religion & parvenir à la rendre dominante dans un Pays, il faudra dès-lors *respecter* cette prétendue Religion, la regarder *comme une institution salutaire, comme une manière d'honorer Dieu, qui peut avoir sa raison dans le climat, le Gouvernement, le génie du Peuple, ou dans quelqu'autre cause locale.* Ainsi la Religion changera au gré de l'imposture, & deviendra le jouet de l'inconstance des climats, des gouvernemens, du génie des Peuples, des causes locales, des tems & des lieux.

CHAPITRE XX.

La Religion Chrétienne ne doit point être accusée d'une intolérance outrée. Ce reproche ne peut tomber que sur les Religions qui lui sont étrangères. Ridicule de la tolérance que voudroit établir Rousseau. Réponse a ses objections.

C'EST fort mal-à-propos qu'on accuse la Religion chrétienne d'une intolérance démesurée; ce reproche ne doit tomber que sur les Religions qu'elle proscrit & qu'elle rejette. Si elles n'eussent point innové, altéré & défiguré la vraie Religion par une intolérance qui est seule vraiment répréhensible, il n'y auroit jamais eu qu'une seule Religion

dans le monde. Toutes les Religions particulières viennent de cette unique ſource. La Religion chrétienne les a toutes précédées, puiſque, par une ſucceſſion non interrompue, elle remonte juſqu'à l'origine du monde, juſqu'à Adam. Ses deſcendans devoient avoir la même Religion que lui, & ainſi de ſuite juſqu'à nous & juſqu'à la fin du monde. Si cet ordre établi de Dieu même eût été fidelement gardé, ſi les premières traditions euſſent été ſoigneuſement conſervées, ſuivies & reſpectées, on n'eût jamais vû ſur la terre cette multitude de Religions qui ſe combattent mutuellement. Mais les paſſions des hommes ayant bientôt pris le deſſus, on n'écouta plus qu'elles. Tout fut oublié, mépriſé ou altéré. La corruption qui s'étendit par-tout, porta le déſordre juſque dans la Religion même; l'homme en chercha une plus aiſée, plus accommodante; il voulut concilier le déréglement de ſon cœur avec ſes devoirs envers la Divinité. C'eſt ainſi que prit naiſſance l'Idolâtrie, qu'on peut appeller l'intolérance des paſſions.

Il en eſt de même des autres Religions qui ſe ſont établies ſur le modèle de l'Idolâtrie, & qui n'ont pour fin que de favoriſer & de conſacrer par la Religion même le déſordre & la corruption du cœur humain. Le Mahométiſme & pluſieurs autres Religions parallèles ſont de ce genre. Les Juifs, dont la Religion n'étoit autre que celle des Patriarches & des premiers hommes, l'ont enfin abandonnée par l'intolérance de leur orgueil, qui n'a pû compâtir avec la baſſeſſe apparente d'un Dieu anéanti. Juſques-là ils avoient attendu & deſiré la venue du Meſſie, toute leur Religion ne reſpiroit que cette attente, & à peine a-t-il paru, qu'ils l'ont mé-

prifé & rejetté ; en y renonçant ils ont abandonné la Religion de leurs peres pour s'en faire une au gré de leurs defirs.

Toutes les Sectes qui fe font féparées de l'Eglife Catholique ne doivent auffi leur naiffance qu'à l'intolérance de la haine, de l'orgueil ou de quelqu'autre paffion. Animés d'un fecret dépit, ou pouffés par un vain defir de fe faire un nom, les Auteurs de ces Sectes ont impudemment violé toutes les loix, foulé aux pieds toutes les régles. Pour fe faire un parti, ils ont arboré l'étendard de la révolte, diftillé avec adreffe tout le poifon de leur nouveauté, & fecoué fans ménagement le joug fi falutaire de l'Eglife. N'eft-ce pas là le comble de l'intolérance la plus pernicieufe qui fût jamais ? Voilà les vrais coupables d'intolérance : le Payen, le Juif, le Mahométan, l'Hérétique & le Schifmatique, qui tous ont changé, altéré ou abandonné la feule vraie Religion. Mais l'Eglife Caholique ne peut être accufée d'aucune intolérance répréhenfible, parce qu'elle a toujours fidelement confervé la vraie foi & le vrai culte ; toute fon intolérance confifte à rejetter toutes les erreurs & toutes les fauffetés. La charité eft-elle oppofée à la vérité ? Et peut-on manquer à la premiere, parce qu'on refuse de refpecter l'erreur & le menfonge, qui en font les deux ennemis déclarés ?

Mais arrêtons-nous ici pour remarquer toute l'abfurdité des contradictions où l'Incrédule fe précipite comme à l'ordinaire. Après avoir déchargé contre la Religion chrétienne tous les traits de fon animofité, il propofe le plan d'une nouvelle Religion. Il veut qu'elle foit pleinement dépendante du Prince & de l'Etat, que le Prince en foit le Chef & le Pontife, qu'il en foit com-

me le Légiſlateur : c'eſt ce qu'il appelle *réunir les deux têtes de l'Aigle, & tout ramener à l'unité politique, ſans laquelle*, ſelon lui, *jamais Etat ni Gouvernement ne ſera bien conſtitué.* N'eſt-ce pas renverſer la Religion que de vouloir la ſoumettre & la ſacrifier à la politique ? Comme il n'appartient qu'à Dieu d'établir une Religion, il n'appartient auſſi qu'à lui de preſcrire la forme qu'elle doit avoir, & il ſçait mieux que perſonne ce qui eſt le plus analogue à la bonne politique & à la bonne conſtitution des Etats & des Gouvernemens. Or ce n'eſt point aux Princes qu'il a confié le dépôt de la Foi, ce n'eſt point eux qu'il en a établi Juges ; ce ſont les Apôtres & leurs ſucceſſeurs ; c'eſt, en un mot, au Tribunal de l'Egliſe qu'il a renvoyé le Jugement de tout ce qui concerne la Religion. Prétendre enſuite que c'eſt aux Princes à prononcer, à décider & à faire choix de ce qui leur paroîtra plus raiſonnable & plus conforme à la politique ; c'eſt vouloir que la Foi & la Religion ſoient déchirées en autant de lambeaux qu'il y aura de têtes couronnées. Mais laiſſons-là ces vaines prétentions, & revenons à notre objet. De ces principes Rouſſeau conclut :

Contrat ſocial, p. 305.

« Il y a donc une profeſſion de foi purement » civile dont il appartient au Souverain de fixer » les articles, non pas préciſément comme dogmes de Religion, mais comme ſentimens de » ſociabilité, ſans leſquels il eſt impoſſible d'être bon Citoyen ni Sujet fidele. Sans pouvoir » obliger perſonne à les croire, il peut bannir » de l'Etat quiconque ne les croit pas ; il peut » le bannir, non comme impie, mais comme » inſociable, comme incapable d'aimer ſincèrement les loix de la Juſtice, & d'immoler au

Contrat ſocial, p. 319.

» besoin sa vie & son devoir. Que si quelqu'un,
» après avoir reconnu publiquement ces dogmes,
» se conduit comme ne les croyant pas, qu'il soit
» puni de mort. Il a commis le plus grand des
» crimes, il a menti devant les loix. Les dogmes
» de la Religion civile doivent être simples; en
» petit nombre, énoncés avec précision, sans
» explication ni commentaire. L'existence de la
» Divinité puissante, intelligente, bienfaisante,
» prévoyante & pourvoyante, la vie à venir, le
» bonheur des Justes, le châtiment des méchans,
» la sainteté du Contrat social & des loix, voilà
» les dogmes positifs. Quant aux dogmes néga-
» tifs, je les borne à un seul, c'est l'intolérance,
» elle rentre dans les cultes que nous avons ex-
» clus. »

Quelle confusion d'idées! Quel assemblage de contradictions! Rousseau, après s'être déchaîné contre l'intolérance si raisonnable de l'Eglise Catholique, vient y en substituer une autre, la plus outrée qu'on puisse imaginer. Quoi! Selon lui, le Prince pourra fixer & déterminer les dogmes d'une Religion prétendue civile; il pourra bannir ensuite quiconque ne les croira pas; bien plus, il pourra punir de mort quiconque sera convaincu de ne les plus croire après les avoir reconnus publiquement; & Dieu ne pourra pas établir une Religion qui n'admette dans son sein aucun de ceux qui refuseroient de croire les dogmes qu'il auroit lui-même fixés & déterminés? Il ne pourra pas donner à son Eglise le pouvoir & l'autorité de frapper d'un anathême spirituel quiconque, après avoir cru les dogmes qu'elle professe, seroit assez impie pour les combattre & les rejetter? Peut-on pousser l'égarement à un plus haut degré? Mais ce n'est pas tout. Le Prin-

ce, selon Rousseau, a droit de fixer les articles d'une profession de foi, qu'il lui plaît d'appeller les dogmes d'une Religion purement civile, ou sentimens de sociabilité. Le Prince ne pourra forcer personne de croire les articles & les dogmes de cette plaisante profession de foi, la tolérance ne permet pas qu'il y oblige. Mais voici un merveilleux secret que Rousseau lui fournit pour se dédommager. Il ne pourra obliger personne de croire; mais il pourra chasser, bannir & même punir de mort quiconque ne croira pas ou rejettera ce qu'il aura une fois cru. Qu'on ne taxe point cette conduite d'intolérance: car le Prince n'oblige personne de croire; il tue seulement ceux qui ne croient pas; & en chassant, bannissant & tuant tous les contradicteurs de sa profession de foi, il en fait une fort haute de proscrire de sa Religion toute intolérance; c'est son unique dogme négatif. Ainsi il chassera, bannira, & mettra même encore à mort quiconque osera le rejetter. Tant de paradoxes peuvent-ils entrer dans la tête d'un mortel? L'esprit de l'Incrédule est un cahos qui ne produit que des monstres de raisonnemens; vouloir s'amuser à les réfuter, ce seroit se rendre ridicule soi-même.

L'intolérance dont use l'Eglise à l'égard des réfractaires & de ses enfans rebelles, ne produit contr'eux que des peines purement spirituelles. Elle se borne à les exclure de sa Communion comme des perturbateurs qui en troubloient le repos, comme un levain dangereux qui ne cesseroit de fermenter pour corrompre toute sa pâte. La charité qu'elle a pour ses enfans, le zèle de leur salut dont elle est animée, ne lui permettent pas de souffrir au milieu d'eux des hom-

mes aussi pervers, qui travailleroient continuellement à souffler le venin dont ils sont remplis; mais elle ne s'arroge point le droit de leur infliger des peines corporelles, elle connoît les bornes de son autorité. Si dans son sein il s'est trouvé des Ministrès qui ont osé l'entreprendre, c'est un attentat criminel que tous ses principes abhorrent, & contre lequel elle ne manquera jamais de s'élever. Elle ne sçauroit blâmer, il est vrai, la conduite des Princes & des Rois qui la protégent, & qui emploient leur autorité à réprimer les fausses Religions & leurs Sectateurs. Ils sont les protecteurs nés de la vraie Religion, les Ministres du Dieu vivant; ils doivent donc faire servir l'autorité dont il les a revêtus à la gloire de son nom, à protéger son culte & la Religion qu'il a établie, à faire observer ce que l'Eglise a décidé & arrêté. Ils en sont les seconds Evêques, mais ils n'en sont pas les Docteurs & les maîtres, comme le voudroit Rousseau; ce n'est pas à eux qu'il appartient de régler & de terminer les affaires de la Religion. Ils sont les enfans de l'Eglise dans tout ce qui regarde le spirituel, de même qu'ils sont ses pères & ses maîtres dans tout ce qui concerne le temporel. C'est ce qu'exprimoit parfaitement un de nos anciens Monarques (Loüis le Pieux.) *Je veux*, disoit-il aux Evêques, *qu'appuyés de notre secours & secondés de notre puissance, comme le bon ordre l'exige, vous puissiez exécuter ce que votre autorité demande. Partout ailleurs la puissance Royale donne la loi & marche la première en Souveraine; dans les affaires Ecclésiastiques elle ne fait que seconder & prêter son secours. Famulante, ut decet, potestate nostra.* Ainsi c'est à l'Eglise qu'appartient la décision dans les matières de la foi & dans tout ce qui regarde la

Religion, & c'est aux Princes à mettre en œuvre leur autorité pour faire recevoir & exécuter ses Canons & ses Décrets. C'est à eux à soutenir la vraie Religion contre les attaques extérieures de ses ennemis : ils le doivent à Dieu, à leurs Peuples & à eux-mêmes. A Dieu, parce qu'ils sont ses Ministres & ses représentans, pour maintenir son culte & sa vérité, & abolir tout ce qui seroit opposé à la sainteté de son nom. Ils le doivent à leurs peuples, parce qu'étant leurs protecteurs, ils sont obligés de travailler à les rendre véritablement heureux, en leur procurant tous les biens & les avantages qui dépendent d'eux; or les peuples ne peuvent jouir d'un bonheur plus réel & d'un bien plus solide que celui de la vraie Religion. Les fausses Religions qui cherchent à s'insinuer dans les Etats en possession de la vraie, troublent toujours ce bonheur des peuples, & ne tendent qu'à le leur ravir tôt ou tard.

Enfin, l'intérêt personnel des Princes est un nouveau motif pour les engager à soutenir de tout leur pouvoir l'unique vraie Religion. Leur Couronne & leur Trône n'ont point d'appui plus ferme. Il n'y a que la vérité qui puisse donner aux Empires un fondement solide, parce qu'elle est la mere de la paix & du bon ordre, mais la vérité ne se trouve que dans la vraie Religion. Les fausses Religions n'ont rien qui se soutienne, Elles ne consistent que dans un zèle aveugle, turbulent, séditieux, intéressé, plein d'ignorance, qui ne conduit qu'au désordre & à la confusion; une longue & trop funeste expérience en a fourni des preuves sans nombre. La vraie Religion, au contraire, n'a pour fin que d'unir toutes les parties du corps, & de faire produire à

chacun des membres les fonctions qui leur sont propres. Elle lie inviolablement le cœur des Sujets au Prince, & du Prince à ses Sujets; elle apprend à ceux-ci à respecter son trône comme celui de Dieu même ; la piété sincère qu'elle inspire à ses disciples & qui n'existe que dans son sein, attire sur les Etats la protection du Ciel, en détourne ou en arrête le courroux lorsqu'on l'a irrité. Mais un culte étranger provoque la colère divine, c'est un sacrilége ou une superstition, qui tôt ou tard ne manquent jamais de faire tomber sur les Etats où ils sont autorisés, tout le poids de la vengeance du Très-haut. Il est un Dieu jaloux qui ne souffre point de partage, & qui ne peut voir, sans une juste indignation, son culte associé à celui des fausses Religions. Un Roi qui les favoriseroit, craindroit avec raison que Dieu irrité ne lui ôtât une Couronne qu'il ne lui avoit confiée que pour le faire regner seul ; & d'ailleurs le mépris de la première Majesté n'entraîne-t-il pas avec soi celui de la seconde? Des Princes pourroient-ils beaucoup compter sur la fidélité de ces Sujets, qui se feroient un jeu de celle qu'on doit à Dieu & à son culte ?

Finissons de répondre aux objections de Rousseau. « C'est, nous dit-il, ce dogme horrible (de » l'intolérance) qui arme les hommes les uns contre les autres, & les rend tous ennemis du genre » humain. » Sur quel fondement Rousseau peut-il intenter une pareille accusation contre le dogme de l'intolérance? Il cherche à son ordinaire à donner des couleurs odieuses aux vérités les plus simples & les plus naturelles. De tout temps la Religion Chrétienne a fait profession du dogme de l'intolérance tel que nous l'avons expliqué, & jamais tant qu'elle a été suivie, elle n'a armé les hom-

Tom. III. p. 187.

mes les uns contre les autres, ni ne les a rendu ennemis du genre humain. L'intolérance dont elle uſe à l'égard de toutes les Religions qui lui ſont étrangères, a des bornes ſacrées qu'elle ne permet jamais de paſſer. Elle conſiſte uniquement à rejetter ces fauſſes Religions, à n'y prendre aucune part, & à demeurer conſtamment attaché à l'unique vraie Religion. C'eſt enſuite aux Princes qui ſeuls ont l'autorité en main, à réprimer les fauſſes Religions; les particuliers ne pourroient s'arroger ce droit ſans commettre le plus grand attentat contre l'eſprit & les maximes de la Religion Chrétienne.

Elle eſt ſi éloignée d'armer les hommes les uns contre les autres, qu'elle ne ceſſe d'employer ſon crédit auprès des Puiſſances qui la favoriſent, pour obtenir la grace de ceux qui ſe ſeroient révoltés contr'elle. Dans les Etats où elle pourroit encore être en butte aux Princes & aux Souverains, elle veut que ſes enfans ne ſe départent jamais du reſpect & de la ſoumiſſion qu'ils doivent à leurs maîtres, quelqu'injuſtes qu'ils ſoient; elle ne met d'autres bornes à leur obéiſſance que celles de la vérité & de la loi de Dieu; & dans ce cas unique où elle leur ordonne une modeſte réſiſtance, elle ne leur laiſſe d'autres armes pour ſe défendre, que celles de la foi, de l'humilité & de la patience. *Hoc unum adverſùs perſecutores medicamentum habentes.* C'eſt ainſi que ſe ſont comportés dans tous les temps tous ceux qui étoient animés de ſon eſprit, & qui ſuivoient ſes principes. Si dans la ſuite on en trouve qui ont tenu une autre conduite, ce n'eſt pas celle de l'Egliſe, elle en gémit, elle la déteſte, elle la condamne. Ce ſeroit un étrange raiſonnement de prétendre faire retomber ſur un corps ou ſur une œuvre des abus

S. Greg. Orat. in Julian.

qui ne s'y sont glissés qu'en blessant ouvertement les régles & les principes qui en sont la base & le fondement.

Mais, dit Rousseau : « Des Anges mêmes ne » vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils » regarderoient comme les ennemis de Dieu ; il » est impossible de vivre en paix avec des gens » qu'on croit damnés. Les aimer, seroit haïr » Dieu qui les punit ; il faut absolument qu'on les » raméne ou qu'on les tourmente. » Il faut bien peu connoître l'esprit & les caractères de la Religion Chrétienne pour former contr'elle de pareilles accusations. Elle veut que tous ses enfans se supportent mutuellement comme les membres d'un même corps ; qu'ils compâtissent aux foiblesses & aux infirmités les uns des autres. Elle veut en un mot que les bons souffrent les méchans avec une grande patience & une charité inépuisable jusqu'au jour que Dieu a marqué pour en faire lui-même le partage & la séparation. Tant que les hommes sont dans la voie de mériter, elle ne veut pas qu'on regarde personne comme damné. Dans quelqu'égarement que l'on puisse être, elle sçait & souvent elle a éprouvé que Dieu peut en retirer le pécheur pour le faire entrer dans les voies du salut. Elle espère donc toujours la conversion de ceux qui marchent dans les ténébres ou qui sont plongés dans le désordre ; elle ne cesse de la solliciter auprès du pere des miséricordes, & elle veut que tous ses enfans concourent de tout leur pouvoir à ramener leurs freres égarés par la douceur de leur charité & la bonne odeur de leurs exemples. Tant qu'ils vivent dans l'irréligion & le désordre, ils sont, il est vrai, les ennemis de Dieu, mais ils peuvent encore trouver accès auprès de sa miséricorde qui ne leur

Tom. III. p. 187. & Contrat social, p. 321.

eſt fermée qu'à la mort; juſques-là la Religion Chrétienne nous ordonne de les aimer comme nous-mêmes, & de travailler par tous les efforts d'une ingénieuſe charité à les rendre les amis de Dieu.

Mais comment la Religion Chrétienne pourroit-elle nous porter à haïr les impies, elle qui veut que nous aimions & béniſſions même nos perſécuteurs les plus outrés; elle qui nous apprend que les méchans ſont nos meilleurs amis, qu'ils nous ſont ſouvent les plus utiles, parce qu'ils ſervent dans l'ordre de la Providence à nous humilier, à nous exercer & à nous purifier? La Religion ne nous permet que de haïr les vices & les déſordres; mais elle nous commande, ſous peine de mort éternelle, d'aimer de la plénitude du cœur ceux en qui ils ſe trouvent; elle exige que nous les tolérions avec une patience infatigable; telle eſt ſa foi, ſa doctrine & ſa conduite de tous les temps. La profeſſion ſi haute & ſi publique qu'elle en a toujours faite, ne peut permettre à cet égard le moindre doute. C'eſt ſon attachement ferme & conſtant à ces ſaintes maximes qui a occaſionné le ſchiſme ſi connu des Donatiſtes. Ces hérétiques prétendoient que l'Egliſe ne devoit être compoſée que de Juſtes, & qu'on ne pouvoit y tolérer les méchans ſans communiquer à leurs déſordres. L'Egliſe a fortement combattu toutes ces erreurs, elle a ſoutenu de violentes perſécutions de la part de ces ſchiſmatiques pour atteſter les vérités contraires; elle a appris à tous ſes enfans qu'il ne falloit jamais ſe ſéparer de ſa ſociété, ſous quelque prétexte que ce pût être, qu'il leur ſuffiſoit de ne prendre aucune part aux déſordres des méchans & d'en gémir, parceque les vices ou les erreurs des autres ne peuvent ſouil-

ser ceux qui, dans l'unité de l'Eglise, conservent une foi pure, & ménent une vie irrépréhensible.

Quelle étrange absurdité de vouloir conclure de ce que la Religion Chrétienne déclare qu'il n'y a de salut que dans son sein, que ceux qui la professent doivent haïr tous ceux qui n'en font point profession, parce qu'ils sont les ennemis de Dieu ! Eh quoi ! s'il faut haïr tous ceux qui sont les ennemis de Dieu, & s'il faut s'armer contre tous ceux qu'on croit dans une voie de damnation, il faudroit donc que la Religion Chrétienne s'armât & se soulevât contre elle-même. Elle reconnoît que dans son propre sein elle a une multitude d'enfans qui courent à la damnation par le déréglement de leurs mœurs; ses enfans devront donc se haïr les uns les autres, les bons s'armer contre les méchans pour les exterminer ; ou il faudra, pour suivre les principes de Rousseau, que quelque crime qu'on puisse commettre, on ne soit jamais regardé comme ennemi de Dieu, & jugé digne de la damnation. En deux mots, si l'intolérance des fausses Religions doit armer les hommes les uns contre les autres, l'intolérance des désordres, des vices & des passions doit produire le même effet ; & si, sous prétexte de vivre en paix avec tous les hommes, il faut tolérer toutes les Religions, & ne dire à personne, quelle que soit la sienne, vous serez damné ; il faut aussi pour conserver la paix avec tous, n'en regarder aucun comme ennemi de Dieu, comme hors de la voie du salut, quels que puissent être ses désordres & ses impiétés. Car les mêmes inconvéniens qui, selon Rousseau, résultent de la première intolérance, suivent aussi nécessairement de la seconde. Voilà les horribles conséquences qui résultent des principes de Rousseau. Sous prétexte d'entretenir

la paix & la concorde parmi les hommes, il ne travaille au fond qu'à porter par-tout le trouble & la confuſion, qu'à fomenter & laiſſer impunis, à l'ombre de la tolérance, toute ſorte d'excès & de diſſolutions.

Contrat ſocial, p. 321. En vain Rouſſeau prétend-il que dans ce cas *le Souverain n'eſt plus Souverain même au temporel; que dès-lors les Prêtres ſont les vrais maîtres, les Rois ne ſont plus que leurs Officiers.* Dieu le pere & le protecteur de la ſociété humaine, a établi les Rois pour la maintenir, il les a fait ſes Lieutenans, & leur a mis l'épée en main pour exercer ici-bas ſa juſtice. Il a voulu, il eſt vrai, que ſa Religion fût indépendante de leur puiſſance, & s'établît dans leurs Etats malgré les efforts qu'ils feroient pour la détruire; mais il a voulu en même tems que bien loin de troubler leurs Empires ou d'affoiblir leur autorité, elle la rendît au contraire plus ferme & plus inviolable, & qu'elle montrât par la patience qu'elle inſpire à ſes défenſeurs, que l'obéiſſance qu'on doit aux Princes eſt à toute épreuve. Auſſi, comme nous l'avons déja vu, tous ceux qui ont été animés de l'eſprit du Chriſtianiſme, ont toujours conſervé dans l'oppreſſion la plus violente, une douceur inaltérable, une patience invincible, & une inviolable fidélité envers les Puiſſances de la terre.

Les Princes & les Souverains ſont donc abſolument indépendans de toute autorité Eccléſiaſtique dans tout ce qui regarde le temporel. Ils ne relevent que de Dieu ſeul, ne ſont comptables qu'à lui, & tiennent à ſon égard le ſecond rang, & après lui le premier. *Sciunt eum eſſe Deum ſolum, cujus in ſolius poteſtate ſunt; à quo ſunt ſecundi, poſt quem primi.* Tertull. Apologet. Telle eſt la foi & la doctrine de l'Egliſe. Lorſque les Princes emploient

leur autorité pour la soutenir & la défendre, ce n'est pas comme ses Officiers, mais comme les Ministres du Dieu vivant qui leur a confié sa puissance & son autorité pour maintenir le bon ordre. Quand l'Eglise a recours à eux pour en obtenir du secours, elle les supplie comme ses maîtres, elle ne leur commande pas comme à ses ministres. S'ils refusent de l'écouter & de se rendre à ses instances, toujours parfaitement soumise à une autorité qu'elle confesse ne venir que de Dieu seul, elle sçait qu'elle n'a plus qu'à gémir & souffrir avec patience ; elle reconnoît qu'elle ne pourroit, sans un criminel attentat, se soustraire à l'obéissance des Souverains, & entreprendre sur leur autorité.

Les Rois ne sont donc pas les Officiers de l'Eglise, comme le prétend Rousseau, mais ses protecteurs; les Prêtres ne sont donc pas leurs maîtres dans tout ce qui regarde le temporel, mais leurs serviteurs & leurs sujets, comme le reste des hommes. Ils doivent même aux Princes une obéissance & une soumission plus prompte & plus parfaite, parceque leur conduite doit servir de modéle aux peuples qu'ils gouvernent. Voilà les vrais principes du Christianisme. Que Rousseau cesse de lui en imposer pour le rendre odieux; qu'il se taise enfin, puisqu'il est tant de fois convaincu de n'avoir que des calomnies & des sophismes à opposer à des vérités si éclatantes, si certaines & si bien établies.

CHAPITRE XXI.

Fondemens ſur leſquels nous pouvons avancer que notre Religion eſt la bonne. La ſeule miſéricorde de Dieu diſcerne ceux qui naiſſent dans ſon ſein. Sa grace les perſuade, les incline à croire.

Tom. III. p. 136. MAIS voici l'objection dont Rouſſeau fait le plus de parade : " Regardant, nous dit-il, le » point où j'étois parvenu comme le point com- » mun d'où partoient tous les croyans pour arriver » à un culte plus éclairé, je ne trouvois dans la » Religion naturelle que les élémens de toute » Religion. Je conſidérois cette diverſité de ſec- » tes qui regnent ſur la terre, & qui s'accuſent » mutuellement de menſonge & d'erreur ; je » demandois, *quelle eſt la bonne ?* Chacun me » répondoit, c'eſt la mienne ; chacun diſoit : moi » ſeul & mes partiſans penſons juſte, tous les au- » tres ſont dans l'erreur. *Et comment ſçavez-vous* » *que votre ſecte eſt la bonne ?* parceque Dieu l'a » dit. Et qui vous dit que Dieu l'a dit ? Mon paſ- » teur qui le ſçait bien. Mon paſteur me dit d'ainſi » croire, & ainſi je crois ; il m'aſſure que tous » ceux qui diſent autrement que lui mentent, & » je ne les écoute pas. Quoi, penſois-je, la vérité » n'eſt-elle pas une, & ce qui eſt vrai chez moi, » peut-il être faux chez vous ? Si la méthode de » celui qui ſuit la bonne route & celle de celui » qui s'égare eſt la même, quel mérite ou quel » tort a l'un de plus que l'autre ? Leur choix eſt » l'effet du haſard, le leur imputer eſt iniquité ; » c'eſt récompenſer ou punir, pour être né dans

» tel ou tel pays. Oser dire que Dieu nous juge » ainsi, c'est outrager sa justice. „ Rousseau ajoute un peu plus bas : “ Si le fils d'un Chrétien „ fait bien de suivre, sans un examen profond & „ impartial, la Religion de son pere, pourquoi „ le fils d'un Turc feroit-il mal de suivre de mê- „ me la Religion du sien ? Je défie tous les into- „ lérans du monde de répondre à cela rien qui „ contente un homme sensé. „ Ibid. p. 171.

Pour répondre à l'objection de Rousseau d'une manière qui puisse satisfaire un homme vraiment sensé, rappellons-nous d'abord les principes que nous avons déja établis. Nous avons démontré que l'autorité de l'Eglise chrétienne nous garantit la vérité de tous les faits qui constatent la divinité de la Religion. Nous avons fait voir que cette grande société toujours subsistante, qui n'a jamais souffert la moindre interruption, nous assure par la tradition d'un témoignage constant & irréfragable la vérité des monumens qui réglent sa constitution, & qui composent le code sacré de sa législation divine.

Le témoignage que la Religion chrétienne produit en sa faveur, est celui de toutes les Eglises particulières qui ont jamais existé, & qui ont été dispersées en tant de lieux différens. Ce corps si vaste & si étendu nous atteste qu'il a appris les faits qui servent de fondement à la Religion chrétienne, de la génération à laquelle il a succédé ; celle-ci les avoit appris de la génération qui avoit précédé ; ainsi les unes des autres en remontant jusqu'à celle qui avoit vu de ses propres yeux les miracles que les Apôtres opéroient, & qui avoient entendu la doctrine qu'ils prêchoient ; les faits dont nous sommes le plus assurés n'ont rien qui puisse égaler un pareil témoignage.

Où trouvera-t-on en effet des événemens qui soient attestés par tout un grand peuple qui est établi pour en être le témoin perpétuel ; qui, après avoir vu ce qu'il rapporte, a pris un soin particulier de le transmettre à la postérité d'âge en âge & de siécle en siécle, qui a toujours eu des hommes établis expressément pour enseigner en public ce que les peres apprenoient en particulier à leurs enfans, qui a consacré la mémoire de tous ces événemens & de leurs circonstances par des fêtes & des cérémonies qui reviennent sans cesse, & qui en sont une représentation continuelle ; un peuple qui pendant trois siécles a scellé de son sang le témoignage qu'il rendoit à tous ces faits ; qui n'a jamais pu être démenti ou convaincu de faux ni par les Juifs, ni par les Payens, ni par les sectes qui s'en sont séparées, mais qui au contraire a vu confirmer les principales vérités de sa foi par les aveux que l'évidence & la certitude des faits ont arrachés de la bouche de ses ennemis les plus irréconciliables ? Il n'y a que la Religion chrétienne qui puisse se glorifier d'un témoignage si authentique & si convaincant.

En vain pour s'en débarrasser voudroit-on nous alléguer que l'Eglise actuelle n'a point vu ni entendu elle-même les faits qui se sont passés depuis tant de siécles. L'Eglise d'aujourd'hui n'a pas vu, il est vrai, tous les faits en faveur desquels elle dépose, mais elle est un témoin irréprochable de ce qu'elle a appris de la génération qui l'a précédée. Celle-ci de même étoit un garant sûr de ce que la génération précédente lui avoit transmis ; & ainsi en remontant de génération en génération, de siécle en siécle jusqu'au tems des Apôtres, nous parvenons à celle qui a vu les miracles qu'ils opéroient, entendu la doctrine

qu'ils prêchoient, & qui a tout fait paſſer à la poſtérité par une tradition conſtante & inaltérable. Par conſéquent c'eſt toujours un même témoignage, puiſque la génération actuelle n'atteſte que ce que la première génération qui étoit témoin oculaire a dépoſé & certifié.

On ne peut avec la moindre vraiſemblance ſoupçonner & accuſer ces générations qui ſe ſont ſuccédées, d'avoir altéré les faits ou les monumens de cette tradition primitive & originale. Il eſt impoſſible de ſuppoſer que toutes les parties d'un ſi grand corps aient jamais pû conſpirer entr'elles pour en impoſer aux races futures. Comment en effet eût-il pû arriver que tant de peuples ſi éloignés les uns des autres, ſouvent diviſés par des intérêts temporels, euſſent pû former un pareil complot ? L'Egliſe a toujours été compoſée de Chrétiens de tout âge ; ainſi elle a toujours en même-tems renfermé dans ſon ſein pluſieurs générations ſucceſſives & qui prenoient la place les unes des autres. Tous étoient également témoins de la tradition établie ſur le conſentement unanime de tout le corps. Si une génération eût entrepris de faire à une génération ſuivante un faux rapport, elle n'eût pas manqué d'être déſavouée & contredite par le témoignage des générations, ou qui étoient contemporaines ou qui devoient ſuccéder. Ce n'eſt pas là, eût-on auſſi-tôt répliqué, ce que nos peres nous ont appris, ce que vous avez d'abord cru & ce que vous avez enſeigné à vos enfans. Conſultez-les : ils vous diront que vous innovez, & que vous ne leur avez pas toujours tenu le même langage. Rappellez-vous les anciens monumens de la tradition ; interrogez le dépôt ſacré de la foi des Egliſes particulières, & vous entendrez de tou-

tes parts une multitude de voix s'élever pour repouſſer à grands cris la nouveauté que vous prétendez introduire.

C'eſt ainſi en effet que toutes les nouveautés dans la Foi & la Doctrine ont été proſcrites dès leur origine. A peine ont-elles paru qu'on a toujours entendu le cri public de la tradition s'oppoſer aux progrès de l'erreur naiſſante. Quel étonnant bouleverſement n'eût-il donc pas fallu faire pour altérer l'ancienne tradition de l'Egliſe, & pour faire embraſſer à tout le corps les nouveaux dogmes qu'on eût voulu inſérer dans ſa profeſſion ? Pour y réuſſir, il eût été néceſſaire d'anéantir ou d'altérer tous les anciens monumens de ſa foi répandus de tous côtés, afin qu'il n'en ſubſiſtât plus aucune trace qui pût y rappeller.

Mais le plus difficile encore, c'eſt qu'il eût fallu effacer de tous les eſprits la croyance dont ils avoient été imbus juſqu'alors, dans laquelle ils avoient été nourris. Or quand on connoît un peu la nature & la trempe de l'eſprit humain, quand on ſçait combien de réſiſtance on a à eſſuyer pour lui faire quitter ſes premiers ſentimens, ſurtout en matière de Religion, & lui en faire adopter de nouveaux, on ne peut diſconvenir qu'on n'a pû innover dans la foi ou dans les monumens de la Religion chrétienne, ſans que ces changemens n'aient produit des troubles, des diviſions, des combats qui ſuffiroient pour en fixer l'époque, pour en marquer toute la ſuite.

D'ailleurs, l'Egliſe ayant toujours été environnée d'une multitude d'ennemis au-dehors & d'eſpions au-dedans, ſi elle eût conſenti à la moindre innovation ou à quelque addition importante, elle n'eût pas manqué d'être auſſi-tôt

remarquée.

remarquée. Ses ennemis, toujours attentifs, eussent saisi avec empressement une occasion si favorable, pour la couvrir d'une flétrissure éternelle; ils eussent pris tous les moyens possibles pour faire passer à la postérité la plus reculée, la mémoire d'un événement qui eût fait leur triomphe. En un mot, puisqu'on ne peut apporter aucune preuve des altérations dont on voudroit pouvoir convaincre la Religion chrétienne, concluons avec fondement qu'elle n'en a jamais souffert aucune, puisque, s'il y en avoit de réelles, rien ne seroit plus aisé à démontrer.

Après ces préliminaires, revenons à l'objection de Rousseau, qui, à la lumière de ces principes incontestables, sera bientôt réduite en poudre. Oui, entre toutes ces Sectes, qui s'accusent mutuellement d'erreur & de mensonge, chacun prétend que la sienne est la bonne; mais chacun a-t-il les mêmes raisons pour le dire & le prétendre? Voilà le point de la question. Or nous avons démontré par l'analyse de toutes les Religions, qu'il n'y a que ceux qui sont attachés à la Religion chrétienne, qui puissent dire avec raison que leur Religion est la bonne. Elle est fondée, comme nous avons vû, sur une multitude de preuves de faits, assurés & garantis par une autre preuve de fait, qui est le témoignage de cette grande Société. De pareilles preuves sont à la portée des plus simples; ils sont assurés qu'ils ne se trompent pas, dès que la Religion est réduite à des faits attestés par des témoins qui les ont vûs, dont la multitude & le caractère font aisément sentir qu'ils n'ont pû vouloir en imposer, & dont la sincérité reconnue s'est conciliée le suffrage & l'acquiescement de tant de peuples & de générations qui rendent encore ces

faits comme visibles & présens. C'est ce qu'on peut appeller une démonstration complette en genre de faits.

Que trouve-t-on au contraire dans toutes les Sectes étrangères à la Religion chrétienne, qui puisse être comparé aux preuves si claires, si sensibles, si évidemment divines que nous offre cette Religion? Le Payen n'a que des impiétés à nous débiter; des imaginations folles, des extravagances ridicules composent tout le fondement de sa Religion. Le Juif nous présente un grand témoignage, une tradition constante & suivie en faveur d'un livre que tout démontre être divin; mais son propre témoignage & sa tradition le convainquent d'infidélité à sa Religion & aux oracles sacrés qui en sont la base & le fondement. Un autre grand témoignage parallele au sien lui démontre invinciblement par une longue suite de faits également divins, que ce Messie qu'il a toujours attendu, est venu dans les tems marqués, & a substitué un culte plus parfait à celui de la loi Mosaïque. Nous trouvons aussi chez les Mahométans un grand témoignage qui nous assure que Mahomet est Auteur d'un livre qui porte son nom, & d'une Religion dont il est regardé comme le Fondateur: aussi personne n'a-t-il jamais osé contester aux Sectateurs de Mahomet la vérité de ces faits; mais le témoignage qui dépose en faveur de Mahomet, ne prouve point la divinité de sa mission & de la Religion qu'il a établie. Il faudroit d'autres faits bien attestés, dont la divinité nous garantît l'inspiration & la mission extraordinaire de ce Législateur. Mais ni Mahomet ni ses partisans ne se sont glorifiés de pareilles preuves. Tout d'ailleurs concourt à démontrer l'illusion & la faus-

ſeté de cette Religion : la manière dont elle s'eſt établie , le fond de ſa Doctrine , qui n'a pour but que de flatter & de favoriſer les paſſions, les contradictions qu'elle renferme, l'aveu que Mahomet fait de la ſainteté de Jeſus-Chriſt & de la divinité de ſa miſſion. Si de-là nous paſſons à toutes les autres Sectes , qui ſucceſſivement ſe ſont ſéparées du corps de l'Egliſe , que nous allégueront-elles chacune en particulier qui puiſſe nous prouver qu'elles ſoient la bonne? Un ſeul fait bien atteſté ſuffit pour les confondre à jamais & leur impoſer un ſilence éternel. C'eſt celui de leur ſéparation, que rien ne ſera jamais capable d'effacer ; il ſuffira toujours de montrer à toutes ces Sectes la ſouche & le tronc dont elles ſe ſont détachées, pour les convaincre de n'être plus que des branches mortes, & leur prouver la nouveauté de leur culte par celle de leur origine.

Mais dit Rouſſeau : « Comment ſçavez-vous » que votre Religion eſt la bonne ? Parce que » Dieu l'a dit. Et qui vous dit que Dieu l'a dit? » Mon Paſteur qui le ſçait bien. Mon Paſteur » me dit d'ainſi croire, & ainſi je crois ; il m'aſ- » ſure que tous ceux qui diſent autrement que » lui mentent, & je ne les écoute pas. » Rouſſeau qui ne cherche qu'à donner le change & à tourner en ridicule la Religion , peut-il ignorer que ce qu'enſeigne ce Paſteur eſt viſiblement ce qu'enſeigne en commun toute l'Egliſe ? Ce Paſteur qui dit à ſon Peuple que Dieu a rendu témoignage à la ſainteté de la Religion chrétienne , ce Paſteur n'eſt-il pas viſiblement l'écho & l'organe de toute l'Egliſe , n'eſt-il pas ſon député pour enſeigner à ſes enfans ce qu'elle penſe, ce qu'elle croit & ce qu'elle atteſte? C'eſt elle qui dépoſe par la bouche de ce Paſteur & qui rend

témoignage à la vérité de tous les faits qui démontrent la divinité de la Religion chrétienne; c'est à elle qu'on croit dans la personne de ses Ministres. Ainsi, ceux que députe la Société civile, soit pour enseigner les loix, soit pour instruire des faits qui la concernent, sont censés attester au nom de la Société l'authenticité des loix & la certitude des faits qui la regardent. C'est elle qui atteste par la bouche de ses Ministres; c'est proprement à elle qu'on croit en ajoutant foi à ses Envoyés.

Mais poursuit Rousseau : « Quoi ! La vérité » n'est-elle pas une, & ce qui est vrai chez moi » peut-il être faux chez vous ? Si la méthode de » celui qui suit la bonne route & celle de celui » qui s'égare est la même, quel mérite ou quel » tort a l'un de plus que l'autre ? Leur choix est » l'effet du hasard, le leur imputer est iniquité, » c'est récompenser ou punir pour être né dans » tel ou tel Pays. Oser dire que Dieu nous Juge » ainsi, c'est outrager sa Justice. » Oui, la vérité est une, & parce qu'elle est une, elle ne peut se trouver dans deux Religions diamétralement opposées. Et qui a jamais prétendu que ce qui est vrai chez l'un peut être faux chez l'autre ? Mais que conclure de là en faveur de la Thêse de Rousseau ? Il faudroit que tout fût égal de part & d'autre, qu'on vît dans toutes les différentes Religions les mêmes raisons, les mêmes preuves, les mêmes motifs de crédibilité. Alors Rousseau pourroit dire : *si la méthode de celui qui suit la bonne route & celle de celui qui s'égare est la même, quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre ?* Mais quelle énorme disparité entre la méthode de celui qui suit la bonne route en s'attachant à la Religion chrétienne, & la mé-

thode de celui qui s'égare, en s'attachant aux Sectes qui en sont séparées ! Le premier se détermine sur des faits d'une notoriété publique, qui lui sont attestés par le témoignage d'une grande Société. Le second, au contraire, se détermine sans preuves, sans raisons, sans motifs. La Secte qu'il suit lui dit, il est vrai, qu'elle est la bonne; mais elle n'est autorisée par aucun fait, dont la notoriété puisse obtenir l'adhésion de celui qui l'embrasse.

L'éducation, je l'avoue, influe beaucoup dans le choix de ceux qui suivent la Religion chrétienne, & de ceux qui embrassent les Religions qui lui sont étrangères; la différence de leur éducation produit souvent celle de leur détermination; mais c'est un grand bonheur d'être instruit dans la vérité, d'apprendre à la connoître & à la suivre. La bonne éducation de celui qui est élevé dans le sein de la Religion chrétienne, lui procure la connoissance des preuves de sa divinité & des motifs qui doivent l'y fixer. Au contraire, la mauvaise éducation de celui qui est élevé dans le sein des fausses Religions, devient la source de ses égaremens, par les mauvais principes dont on le nourrit, par les funestes impressions qu'on lui donne. On le trompe, on le séduit, mais il est toujours plus ou moins coupable d'adhérer à l'imposture & au mensonge, parce qu'il le fait volontairement & toujours trop légèrement.

Que Rousseau ne dise pas que *leur choix est l'effet du hazard*, que *le leur imputer est iniquité*, que *c'est récompenser ou punir pour être né dans tel ou tel pays*. Si l'un s'est trouvé plus à portée que l'autre de connoître la vraie Religion, c'est un effet de la miséricorde de Dieu qui, ne devant

rien à personne depuis le péché, accorde à l'un par grace ce qu'il refuse à l'autre par justice. La foi est son don, c'est la grace de Jesus-Christ qui incline la volonté à croire; elle seule aussi peut faire discerner à ceux qui sont nourris & élevés dans les sectes séparées l'illusion & la fausseté des raisons qu'on leur donne pour les y engager. Il n'y a que sa lumière qui puisse préserver l'esprit de l'impression funeste des préjugés qu'on tâche d'y répandre ; mais personne ne peut légitimement se plaindre. Celui qui reçoit cette grace qui incline sa volonté à la vraie Religion , doit reconnoître qu'il en étoit souverainement indigne. Celui à qui elle est refusée est traité selon ses mérites. Dieu n'est pas injuste lorsqu'il refuse à l'un ce qu'il ne doit à personne. Ceux qui s'attachent aux fausses Religions sont coupables, parce qu'en les suivant ils ne manquent pas d'enfreindre les préceptes de la loi naturelle, qu'on n'observe que dans le sein de la vraie Religion.

Rousseau ne voit-il pas que ses principes vont à autoriser les cultes les plus monstrueux , les plus contraires à la loi naturelle, l'idolâtrie même ? Quoi , dira l'idolâtre , la vérité n'est-elle pas une , & ce qui est vrai chez vous peut-il être faux chez moi ? Si la méthode de celui qui suit la bonne route, & celle de celui qui s'égare est la même, quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre? Vous avez suivi comme moi la Religion de vos peres ; si la vôtre est la bonne & la mienne mauvaise , notre choix est l'effet du hazard ; nous l'imputer, c'est iniquité , c'est récompenser ou punir pour être né dans tel ou tel pays.

En vain voudroit-on disputer & nous demander par quel motif un enfant croit ; c'est le secret

de l'Esprit saint qui le meut. Dieu peut sans doute donner la foi à tout âge, & présenter à l'enfant qui commence à user de sa raison les motifs de croire que renferme notre Religion, d'une manière suffisante pour le persuader. Il le fait dans la Religion chrétienne ; c'est un de ses dogmes capitaux dont la vérité est établie sur toutes les preuves que nous avons apportées de la divinité de cette Religion.

" Ne vous étonnez pas, dit le grand Pascal, „ de voir des personnes simples croire sans raisonnement. Dieu leur donne l'amour de sa „ justice & la haine d'eux-mêmes. Il incline leur „ cœur à croire. On ne croira jamais d'une créance utile & de foi, si Dieu n'incline le cœur, & „ on croira dès qu'il l'inclinera. Et c'est ce que „ David connoissoit bien lorsqu'il disoit : *Inclina* „ *cor meum, Deus, in testimonia tua.* Ceux qui „ croient sans avoir examiné les preuves de la „ Religion, c'est parce qu'ils ont une disposition „ intérieure toute sainte, & que ce qu'ils entendent dire de notre Religion y est conforme. „ Ils sentent qu'un Dieu les a faits. Ils ne veulent „ aimer que lui. Ils ne veulent haïr qu'eux-mêmes. Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force ; „ qu'ils sont incapables d'aller à Dieu ; & que si „ Dieu ne vient à eux, ils ne peuvent avoir aucune communication avec lui. Et ils entendent „ dire dans notre Religion qu'il ne faut aimer „ que Dieu & ne haïr que soi-même ; mais „ qu'étant tout corrompus & incapables de Dieu, „ Dieu s'est fait homme pour s'unir à nous. Il „ n'en faut pas davantage pour persuader des „ hommes qui ont cette disposition dans le cœur, „ & cette connoissance de leur devoir & de leur „ incapacité. Ceux que nous voyons Chrétiens

„ ſans la connoiſſance des prophéties & des preu-
„ ves, ne laiſſent pas d'en juger auſſi bien que
„ ceux qui ont cette connoiſſance. Ils en jugent
„ par le cœur, comme les autres en jugent par
„ l'eſprit. C'eſt Dieu lui-même qui les incline à
„ croire, & ainſi ils ſont très-efficacement per-
„ ſuadés. J'avoue bien qu'un de ces Chrétiens
„ qui croient ſans preuve n'aura peut-être pas de
„ quoi convaincre un infidéle qui en dira autant
„ de ſoi. Mais ceux qui ſçavent les preuves de la
„ Religion prouveront ſans difficulté que ce fidéle
„ eſt véritablement inſpiré de Dieu, quoiqu'il ne
„ pût le prouver lui-même..... La Religion eſt
„ proportionnée à toute ſorte d'eſprits. Le com-
„ mun des hommes s'arrête à l'état & à l'éta-
„ bliſſement où elle eſt, & cette Religion eſt
„ telle, que ſon ſeul établiſſement eſt ſuffiſant
„ pour en prouver la vérité. Les autres vont juſ-
„ qu'aux Apôtres. Les plus inſtruits vont juſqu'au
„ commencement du monde. Les Anges la voient
„ encore mieux & de plus loin, car ils la voient
„ en Dieu même. Ceux à qui Dieu a donné la
„ Religion par ſentiment du cœur, ſont bien-
„ heureux & bien perſuadés. „ Voilà ce que nous diſons des ſimples & des ignorans. La foi n'eſt pas tant une affaire de raiſonnement que de perſuaſion; c'eſt par le cœur qu'on juge de la Religion plus encore que par l'eſprit, & c'eſt Dieu qui incline le cœur à croire. Un idiot qui n'eſt pas en état d'approfondir comme un ſçavant toutes les preuves de la Religion, eſt quelquefois plus efficacement perſuadé que lui, parceque Dieu opère dans ce ſimple une foi plus vive, une perſuaſion plus intime. Il ne ſera pas en état, ſi l'on veut, de démontrer la divinité de ſa croiance, mais ceux qui ſçavent les preuves de la vérité de

notre Religion, prouveront invinciblement que la foi de ce ſimple eſt très-raiſonnable, & un effet de l'opération divine.

C'eſt une preuve de la divinité de la Religion Chrétienne de ce que par ſa nature elle ſe trouve à la portée de tous les âges, de tous les états & de toutes les conditions. Quelle ſeroit en effet cette Religion, qu'on ne pourroit embraſſer que lorſqu'on auroit atteint un âge capable de faire de longs & profonds examens? Une partie de la vie ſe paſſeroit dans l'irréligion, l'autre à chercher & examiner; on mourroit enfin ſans avoir ſçu ſi l'on doit avoir une Religion; ou plutôt, les premières années s'étant écoulées ſans Religion, on continueroit comme on auroit commencé; faute d'inſtruction l'impiété prendroit bientôt le deſſus, on s'y plairoit parceque les paſſions fortifiées par l'âge s'y trouveroient à l'aiſe. L'embarras & les épines d'un examen ſérieux & profond rebuteroient bientôt; d'autres ſoins en laiſſeroient à peine le temps à un grand nombre, ou leur ſerviroient de prétexte pour s'en diſpenſer; une multitude d'autres s'en excuſeroient ſur leur incapacité, & ainſi au grand ſouhait de l'incrédule, l'impiété & l'irréligion domineroient par toute la terre.

Ne vaut-il pas mieux admettre des principes que tout confirme, que l'expérience journalière juſtifie, que de prétendre autoriſer les cultes les plus extravagans, les plus indignes de l'homme, ſous prétexte de conſerver la juſtice de Dieu? Laiſſons-lui le ſoin de ſe concilier avec lui-même; &, parceque notre eſprit foible & borné ne peut allier & comprendre toutes les vérités, ne ſoyons pas ſi téméraires d'en ſacrifier une pour ſauver l'autre. Celles qui paroiſſent ſe combattre, ſe ſou-

tiennent mutuellement; nous ignorons le point de leur réunion, mais nous le connoîtrons un jour, pourvu que nous croyions ſimplement celui qui ne peut nous tromper. Bien croire, c'eſt toute notre affaire ici-bas, & c'eſt tout ſçavoir que de ſçavoir bien croire; c'eſt tout ſçavoir que de ſe fier à la parole d'un Dieu, & de n'en pas demander plus qu'il ne lui plaît de nous en faire connoître; *Nihil ultra ſcire, omnia ſcire eſt.*

CHAPITRE XXII.

Paradoxes de Rouſſeau ſur l'éducation des enfans. On les réfute, & on ſatisfait à ſes objections contre l'éducation que donne à ſes enfans la Religion chrétienne.

IL n'eſt pas étonnant qu'un homme qui a pour but de renverſer, s'il étoit poſſible, la Religion chrétienne, laiſſe paſſer tout le premier âge de ſon élève ſans lui en parler. Il a bien compris que de pareils principes révolteroient des lecteurs qui connoiſſent le prix d'une bonne éducation, & qui ſçavent apprécier le bonheur d'avoir été imbus dès leur plus tendre enfance des maximes de la vraie Religion. « Je prévois, nous dit Rouſſeau, „ combien de lecteurs ſeront ſurpris de me voir „ ſuivre tout le premier âge de mon élève ſans „ lui parler de Religion. A quinze ans il ne ſça„ voit s'il avoit une ame, & peut-être à dix-huit „ n'eſt-il pas encore tems qu'il l'apprenne; car „ s'il l'apprend plutôt qu'il ne faut, il court riſ„ que de ne le ſçavoir jamais. „ Eh! puiſque vous avez ſenti le ſoulevement & la juſte indignation

Tom. III. p. 348.

que vous deviez produire dans vos lecteurs, qui vous a empêché d'en supprimer la cause ? Il eût été à souhaiter que vous n'eussiez pas plus parlé de religion à votre élève à trente ans qu'à quinze. Sorti de vos mains sans Religion, il eût été plus en état de connoître la vraie, & plus susceptible de ses impressions. En feignant de vouloir l'affranchir du joug de toute autorité, vous avez déja tout préparé pour le rendre la malheureuse victime de votre irréligion. Ingrat qui méconnoît de combien de vérités importantes il est redevable à l'éducation, quoique défectueuse, qu'il a reçue dans son enfance. Né dans le sein du Protestantisme, il y a recueilli dans un âge encore tendre une partie des vérités qu'enseigne la Religion chrétienne ; il y a appris à connoître un Dieu, l'immatérialité de l'ame & d'autres vérités essentielles, à l'égard desquelles, sans ce secours, il se fût égaré comme tant d'autres.

Mais quoi ! n'avons nous donc point de devoir à remplir envers la Divinité jusqu'à l'âge de quinze ou dix-huit ans ? Le grand & le premier précepte de la morale, *Vous aimerez votre Dieu*, n'exigera-t-il rien de nous pendant tout cet intervalle ? Si nous en sommes affranchis, qui pourroit nous astreindre à tous les autres points de la morale qui en dépendent ? Ce culte intérieur, que Rousseau nous a tant vanté, n'est-il pas d'une nécessité indispensable pour une créature qui commence à faire usage de sa raison ? Un esprit & un cœur destiné principalement à connoître & aimer son Dieu pourroit-il, sans le plus horrible larcin, sacrifier toutes ses premières années à la recherche & à l'amour des sciences ou des objets créés, sans penser même à celui qui lui a donné l'être, sans s'instruire de la fin à laquelle il doit tendre,

où tous ses mouvemens & ses desirs doivent se rapporter ? Que fera Rousseau de tous ces jeunes élèves que la mort surprendra avant qu'ils aient connu leur Dieu & appris qu'ils avoient une ame ? Il prétendra sans doute que Dieu doit récompenser d'un bonheur éternel des créatures qui ne l'auroient jamais connu, servi, ni aimé. Peut-on avancer un paradoxe plus horrible ? La récompense suppose un mérite ; & où est-il dans un cœur tout vuide de l'amour de son Dieu, & par conséquent tout rempli de celui des créatures ? C'est-à-dire que Dieu récompensera une ame pour ne l'avoir jamais connu, jamais servi, & jamais aimé.

Que diroit-on à Rousseau, s'il osoit proposer aux Grands & aux Princes d'élever leurs enfans de manière qu'on les laissât ignorer longtems leur origine, la dignité de leur extraction, & qu'on ne s'appliquât point à leur inculquer de bonne heure les sentimens qui conviennent à leur rang, & qu'ils doivent apporter dans les places qu'ils occuperont un jour ? Tous se révolteroient contre une aussi bizarre proposition, parceque tous sentiroient de quelle importance il est d'inspirer de bonne heure à la jeunesse les maximes qui doivent lui servir de boussole dans tout le cours de la vie. Et quoi ! Une créature raisonnable, faite à l'image de son Dieu, a-t-elle rien de plus pressé & de plus important à apprendre que l'excellence de sa nature & la dignité de sa destination ? N'est-il pas de la dernière conséquence de lui suggérer au plutôt les sentimens & les principes qui conviennent à sa nature, qui doivent en diriger toutes les actions, & lui servir dans la suite de préservatif contre tout ce qui pourroit tendre à l'avilir & à la dégrader ? Et comment le fera-t-on,

si on lui laisse ignorer jusqu'à dix-huit ans qu'elle a une ame, ou ce qui revient au même, si elle est homme ou bête ? Rousseau nous dit que si son élève *l'apprend plutôt qu'il ne faut, il court risque de ne le sçavoir jamais*. Peut-il apprendre trop tôt des vérités si importantes & qui doivent influer jusque dans le premier acte de sa raison ? Si le plan de Rousseau avoit lieu, c'est vraiment alors qu'il courroit risque de ne les sçavoir jamais. Les passions n'étant point contenues & réprimées par tous les grands motifs que nous offre la Religion, leur empire se feroit bientôt sentir dans ces cœurs sans Religion, ils se mettroient peu en peine d'apprendre dans la suite des vérités qui ne s'accorderoient plus avec leurs inclinations, qui ne seroient propres qu'à troubler le repos trompeur dont ils voudroient jouir.

Rousseau l'a bien senti, & il nous en fait l'aveu. « Comme il y a dans la société, nous dit-il, des causes inévitables par lesquelles le progrès des passions est accéléré ; si l'on accéléroit de même le progrès des lumières qui servent à régler ses passions, c'est alors qu'on sortiroit véritablement de l'ordre de la nature, & que l'équilibre seroit rompu. » C'est donc sortir véritablement de l'ordre de la nature, & rompre l'équilibre, que de refuser d'accélérer dans les enfans le progrès des lumières de la Religion, puisqu'elles servent plus que toute autre chose à régler leurs passions. « Quand on n'est pas maître, continue Rousseau, de modérer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correspondre, ensorte que l'ordre ne soit point interverti, que ce qui doit marcher ensemble ne soit point séparé, & que l'homme tout entier

Tom. II. p. 357.

Ibid.

» à tous les momens de sa vie, ne soit pas à tel » point par une de ses facultés, & à tel autre » point par les autres. »

Voilà la régle que Rousseau lui-même a posée. Ne la renverse-t-il pas, &, pour me servir de ses termes, n'intervertit-il pas cet ordre qu'il veut être gardé, en prétendant qu'on peut laisser un élève jusqu'à dix-huit ans, & peut-être au-delà, sans lui parler de Religion, sans qu'il sçache même qu'il a une ame? Le véritable secret pour qu'il ne l'oublie jamais, c'est, comme nous l'avons déja remarqué, de l'en instruire dès ses plus tendres années. Les instructions données dans l'enfance jettent de profondes racines; l'esprit & le cœur sont alors plus disposés à recevoir de salutaires impressions, elles ne s'effacent que difficilement; & si les passions prennent un jour le dessus, il reste à ces élèves une ressource au milieu même de leurs égaremens. Les excellens principes dont ils ont été imbus les retiennent en partie, & en leur rappellant sans cesse la voie qu'ils ont quittée, souvent ils les y font rentrer. Rousseau le sçait, & il a bien compris qu'il n'y auroit pas de moyens plus efficaces pour parvenir à anéantir la Religion chrétienne, que de persuader aux hommes de laisser passer tout le premier âge de leurs enfans sans leur en parler.

Tom. II. p. 345. Pour étayer ce systême d'irréligion, Rousseau soutient que « tout enfant qui croit en Dieu est » nécessairement idolâtre, ou du moins Antropomorphite; & quand une fois, ajoute-t-il, » l'imagination a vu Dieu, il est bien rare que » l'entendement le conçoive. » Tout enfant qu'on aura soin d'élever selon les principes de la doctrine chrétienne, ne sera certainement ni idolâtre, ni Antropomorphite. Il croira fermement que la

divinité n'a rien de corporel & de sensible, qu'elle est un Etre infini qui embrasse tout & que rien ne renferme. Il ne s'agit pas qu'un enfant puisse comprendre toutes ces idées. Si un homme formé ne sçauroit comprendre la divinité, combien moins pourra-t-on l'exiger d'un enfant? Il en est à son égard des vérités de la Religion comme des sciences; il n'est encore propre à approfondir ni les unes ni les autres; on se contente de lui en donner les premiers élémens, & à mesure que ses facultés se développeront, ses lumières croîtront & ses connoissances se perfectionneront. Au reste, si malgré les soins qu'on peut prendre à donner aux enfans des idées nettes & exactes de Dieu & des choses de la Religion, leur imagination leur en fait ajouter de fausses, ce sont des défauts que la foiblesse de l'âge excuse aisément, & que de solides instructions données par dégrés dissiperont insensiblement. L'expérience nous l'a appris depuis longtems.

« Si je voulois rendre un enfant fou, poursuit » Rousseau, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il » dit en disant son Catéchisme. » Un enfant bien instruit sera en état, autant que le porte son âge, d'expliquer ce qu'il dit en disant son Catéchisme. Rousseau pourroit par ses questions captieuses démonter un enfant; mais qu'en conclure? Est-ce à eux à soutenir la controverse? Et ne seroit-il pas aussi aisé de confondre & de renverser leurs idées sur tout autre objet que celui du Catéchisme? « On m'objectera, dit-il encore, » que la plûpart des dogmes du Christianisme » étant des Mystères, attendre que l'esprit hu» main soit capable de les concevoir, ce n'est » pas attendre que l'enfant soit homme, c'est

Tom. II. p. 348. 349.

» attendre que l'homme ne ſoit plus. A cela, je
» réponds premièrement qu'il y a des Myſtères
» qu'il eſt non-ſeulement impoſſible à l'homme
» de concevoir, mais de croire, & que je ne
» vois pas ce qu'on gagne à les enſeigner aux
» enfans, ſi ce n'eſt de leur apprendre à mentir
» de bonne heure. » Rouſſeau ne nous dit pas quels ſont ces Myſtères, qu'il eſt impoſſible à l'homme, non-ſeulement de concevoir, mais même de croire. Il décide qu'il eſt impoſſible de les croire, ſans doute parce qu'on ne peut les concevoir, & nous lui avons montré combien il eſt raiſonnable de croire les Myſtères qu'on ne conçoit pas, lorſqu'ils ſont établis ſur des preuves claires & évidemment divines, comme le ſont ceux que l'Egliſe enſeigne à ſes enfans.

« Je dis de plus, ajoute Rouſſeau, que pour
» admettre les Myſtères, il faut comprendre au
» moins, qu'ils ſont incompréhenſibles, & les en-
» fans ne ſont pas même capables de cette con-
» ception là. Pour l'âge où tout eſt Myſtère, il
» n'y a point de Myſtères proprement dits. » Eſt-il donc ſi difficile que des enfans de dix & quinze ans ſentent s'ils conçoivent ou non les vérités qu'on leur enſeigne ? Et quand même, comme le prétend Rouſſeau, ils ne ſeroient pas capables de cette conception, où a-t-il pris qu'elle fût néceſſaire à cet âge, pour qu'on pût les inſtruire des vérités de la Religion ? Combien de choſes ne leur apprend-on pas dans l'ordre naturel, qu'ils ne conçoivent pas plus encore que les vérités de l'ordre ſurnaturel, & qui ſervent cependant à former leur eſprit & à en développer les facultés ? Si, comme le dit Rouſſeau, tout eſt myſtère pour eux, & s'il faut, ainſi qu'il le veut, leur laiſſer ignorer tout ce qui eſt myſtère;

il faudroit donc ne leur rien apprendre pendant tout le premier âge, & les abandonner à eux-mêmes comme des animaux sans raison.

« Sans doute, dit Rousseau, il n'y a pas un » moment à perdre pour mériter le salut éternel.» Ibid. p.3[illegible]
Eh, s'il n'y a pas un moment à perdre, pourquoi donc vouloir nous faire perdre toutes les années d'une précieuse jeunesse ? « Mais, ajoute-» t-il, si, pour l'obtenir, il suffit de répéter de » certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous » empêche de peupler le Ciel de Sansonnets & » de Pies, tout aussi-bien que d'enfans. » Non certes, il ne suffit pas pour obtenir le Ciel, de répéter certaines paroles; il faut croire ce qu'on dit, il faut l'aimer, il faut le pratiquer; & c'est ce que Rousseau ne veut pas entendre, puisqu'à l'en croire, le Ciel pourroit être peuplé d'une multitude de personnes qui auroient vécu sans connoître Dieu, sans sçavoir même si elles ont une ame. Rousseau s'imagine que pour mériter le Ciel il faut être bien habile, bien comprendre tout ce que l'on dit. Ce ne sont pas les grandes connoissances, une pénétration vive, ni des lumières étendues qui nous menent au Ciel; c'est une foi humble & simple, une charité sincère, qui nous en ouvrent l'entrée. Des simples & des idiots précéderont dans le Royaume des Cieux des hommes consommés dans la science même de la Religion, mais qui n'auront pas eu une foi aussi parfaite & une charité aussi ardente. Rien ne nous fait mieux sentir la sage œconomie de la Religion chrétienne. Tous peuvent croire, tous peuvent aimer; mais tous ne sont pas capables d'acquérir de grandes lumières, d'approfondir les vérités que la foi nous propose. S'il falloit être sçavant, ou même avoir un esprit pénétrant

pour pouvoir croire, alors Rousseau nous diroit avec raison ce qu'il nous objectoit fort mal-à-propos dans un autre endroit : « Mais Jesus-Christ » a donc eu tort de promettre le Royaume des » Cieux aux simples ? Il a donc eu tort de com-» mencer le plus beau de ses discours par félici-» ter les pauvres d'esprit, s'il faut tant d'esprit » pour .... apprendre à croire en lui. » D'après ces principes, il est aisé de faire voir à Rousseau que les enfans n'obtiendront pas le Ciel seulement pour avoir répété de certaines paroles, mais parce qu'ils auront cru très-réellement ce qu'on leur aura appris. L'Esprit Saint qui habite en eux par le Baptême, incline efficacement leur volonté à croire ce que l'Eglise leur propose ; il le leur fait aimer & goûter d'une manière proportionnée à leur âge, & c'est ainsi qu'ils obtiennent le Ciel, lorsqu'ils meurent dans l'innocence que le Baptême leur a procurée.

Tom. III. p. 148.

« L'obligation de croire, nous dit encore » Rousseau, en suppose la possibilité. Le Philo-» sophe qui ne croit pas a tort, parce qu'il use » mal de la raison qu'il a cultivée, & qu'il est » en état d'entendre les vérités qu'il rejette. » Rousseau a donc grand tort, il est bien inexcusable, puisqu'il use, on ne peut pas plus mal, d'une raison qui, si elle étoit écoutée, ne lui eût jamais permis de rejetter la Religion chrétienne. Ce n'est pas qu'il soit en état d'entendre toutes les vérités qu'elle professe ; mais la raison même lui eût fait sentir combien la foi de ces vérités, quelqu'incompréhensibles qu'elles puissent être, est juste & raisonnable. Tout cela est bon pour les Philosophes, dira Rousseau ; « mais l'enfant » qui professe la Religion chrétienne, que croit-» il ? Ce qu'il conçoit, & il conçoit si peu ce

Tom. II. p. 330.

» qu'on lui fait dire, que si vous lui dites le con-
» traire, il l'adoptera tout aussi volontiers. La
» foi des enfans & de beaucoup d'autres est une
» affaire de Géographie. » L'enfant qui professe la Religion chrétienne croit tout ce que l'Eglise croit ; voilà les bornes de sa foi ; l'Eglise la règle par les instructions qu'elle lui donne. Que l'enfant les conçoive ou non, peu importe. On peut croire à tout âge, même ce qu'on ne conçoit pas, nous l'avons déja démontré. Je ne nie pas à Rousseau que si on eût dit le contraire à un enfant, il eût pû l'adopter tout aussi volontiers; mais il ne s'agit pas de ce qui pourroit être, il s'agit de ce qui est effectivement. Cet enfant croit ce qu'on lui a dit, & on lui a dit vrai, c'est assez pour lui. Si sous prétexte qu'il eût adopté tout aussi volontiers le contraire de ce qu'on lui a dit, on en pouvoit conclure quelque chose contre sa foi, il n'est pas d'homme au monde de qui on n'en pût dire autant, puisqu'il n'en est pas un qui n'eût peut-être des sentimens contraires à ceux qu'il tient, si dans sa jeunesse on les lui avoit inspirés. Tout ce que prouve donc l'argument de Rousseau, c'est l'importance d'une bonne éducation, parce que c'est elle qui souvent décide de tout, d'un bonheur ou d'un malheur éternel. Car les hommes ne *seront* pas *récompensés d'être nés à Rome plutôt qu'à la Mecque*, mais de la grace qu'ils auront reçue d'avoir connu Jesus-Christ, été lavés dans son sang, formés sur les saintes maximes de la Religion chrétienne.

« On dit à l'un, poursuit Rousseau, que Ma- Ibid. p. 35[illegible]
» homet est le Prophete de Dieu, & il dit que
» Mahomet est le Prophete de Dieu ; on dit à
» l'autre que Mahomet est un fourbe, & il dit

» que Mahomet eſt un fourbe. Chacun des deux » eût affirmé ce qu'affirme l'autre s'ils ſe fuſſent » trouvés tranſpoſés. Peut-on partir de deux diſ» poſitions ſi ſemblables pour envoyer l'un en » Paradis & l'autre en Enfer ? » Ces deux diſpoſitions ne ſont point réellement ſemblables; l'un croit à la vérité & l'autre au menſonge ; l'un eſt délivré de ſon iniquité par les mérites de Jeſus-Chriſt qui lui ſont appliqués, & l'autre reſte dans le péché qu'il a apporté en naiſſant. L'un enfin eſt éclairé d'une lumière qui lui fait connoître ſes devoirs envers Dieu ; il eſt rempli d'un amour céleſte qui lui donne la force de les accomplir. L'autre au contraire, laiſſé à ſes ténèbres & à lui-même, ne ceſſe de tranſgreſſer les régles immuables de la Loi éternelle. Voilà les cauſes de leur juſte diſcernement. Souvent, dans le cours de la vie, les hommes ſe trouvent dans des poſitions malheureuſes où ils font le mal qu'ils n'auroient pas commis dans une autre circonſtance. De même ceux qui font le bien ſe tourneroient ſouvent au mal, s'ils étoient placés dans les mêmes occaſions que les premiers. Pourrons-nous dire après Rouſſeau, chacun des deux eût fait ce qu'a fait l'autre, *s'ils ſe fuſſent trouvés tranſpoſés ? Peut-on partir de deux diſpoſitions ſi ſemblables, pour envoyer l'un en Paradis & l'autre en Enfer ?* Sans doute, puiſque l'un a fait le mal très-librement, & l'autre le bien par le choix de ſa volonté ; autrement le vice ſeroit confondu avec la vertu, & le crime pourroit prétendre à ſa récompenſe. Mais c'eſt un effet de la miſéricorde de Dieu, de ce que, ſoit dans notre enfance, ſoit dans un âge plus avancé, nous ſommes placés dans des circonſtances heureuſes, où nous faiſons le bien & évitons le mal. Au con-

traire, c'eſt un effet de ſa Juſtice lorſque nous nous trouvons ſurpris dans les piéges de l'erreur & du menſonge.

CHAPITRE XXIII.

Rouſſeau prétend ſauver ceux mêmes qui n'auront pas connu Dieu. Ses étonnantes contradictions.

NOUS tenons, dit encore Rouſſeau, que nul » enfant mort avant l'âge de raiſon ne ſera privé » du bonheur éternel. „ Et d'où le tient-t-il ? " Les » Catholiques, ajoute-t-il, croient la même choſe » de tous les enfans qui ont reçu le Baptême, » quoiqu'ils n'aient jamais entendu parler de » Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être » ſauvé ſans croire en Dieu, & ces cas ont lieu, » ſoit dans l'enfance, ſoit dans la démence, » quand l'eſprit humain eſt incapable des opé- » rations néceſſaires pour reconnoître la Divi- » nité. Toute la différence que je vois ici entre » vous & moi, eſt que vous prétendez que les » enfans ont à ſept ans cette capacité, & que je » ne la leur accorde pas même à quinze. Que » j'aie tort ou raiſon, il ne s'agit pas ici d'un ar- » ticle de foi, mais d'une ſimple obſervation » d'Hiſtoire naturelle. » Oui, les Catholiques croient que tous les enfans qui ont reçu le Baptême & qui meurent avant l'âge de raiſon, jouiront du bonheur éternel. Et pourquoi ? Parce que le Baptême, en effaçant en eux la tache du péché originel, a imprimé dans leur volonté, auparavant déréglée, un amour chaſte & pur

Ibid. p.352.

qui la porte désormais vers son Dieu. Elle aime & elle croit de la manière dont elle est capable; non par un acte réfléchi, puisqu'elle ne peut encore en former, mais par une sainte infusion de l'amour divin qui domine toutes ses facultés. Mais il n'y a point de salut à attendre pour les enfans morts sans Baptême, parce que, coupables du crime de leur premier père, & dominés par la concupiscence qui régne en eux, ils meurent enfans de colère & sous l'anathême éternel. Il en est de même de ceux qui ont été toute leur vie dans la démence & l'aliénation de toutes leurs facultés. S'ils meurent avec le Baptême, leur salut est assuré; s'ils en sont privés, ils périssent comme les enfans morts sans Baptême.

Telle est la Doctrine de l'Eglise; que Rousseau voie à présent s'il en pourra conclure que nul enfant mort avant l'âge de raison ne sera privé du bonheur éternel. L'Eglise ne décide point précisément à quel âge on commence à faire usage de sa raison; mais elle veut, comme la droite raison le prescrit, qu'on forme les enfans à la piété chrétienne dès leurs plus tendres années. Et peut-on soutenir, comme fait Rousseau, qu'à quinze ans on n'est pas encore parvenu à l'âge de raison? L'expérience nous apprend tous les jours que des enfans bien élevés donnent, même avant l'âge de sept ans, des preuves étonnantes du développement de leur raison. Plus on a soin de la cultiver de bonne heure, plutôt aussi elle se montre & se dilate.

Ecoutons les conséquences que Rousseau va Ibid. p. 352. tirer de ces judicieuses observations. « Par le » même principe, conclud-il, il est clair que » tel homme parvenu jusqu'à la vieillesse sans » croire en Dieu, ne sera pas pour cela privé de

» sa présence dans l'autre vie, si son aveuglement n'a pas été volontaire, & je dis qu'il ne l'est pas toujours. Vous en convenez pour les insensés qu'une maladie prive de leurs facultés spirituelles, mais non de leur qualité d'homme, ni par conséquent du droit aux bienfaits de leur Créateur. Pourquoi donc n'en pas convenir aussi pour ceux qui, sequestrés de toute Société dès leur enfance, auroient mené une vie absolument sauvage, privés des lumières qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes? Car il est d'une impossibilité démontrée qu'un pareil Sauvage pût jamais élever ses réflexions jusqu'à la connoissance du vrai Dieu. La raison nous dit qu'un homme n'est punissable que par les fautes de sa volonté, & qu'une ignorance invincible ne lui sçauroit être imputée à crime. D'où il suit que devant la Justice éternelle, tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumières nécessaires, est réputé croire, & qu'il n'y aura d'incrédules punis que ceux dont le cœur se ferme à la vérité. »

Nous l'avions déja remarqué, que tous les principes de Rousseau tendoient à peupler le Ciel d'hommes, qui n'ayant connu ni aimé leur Dieu, n'auroient eu de desir & d'inclination que pour les objets sensibles & terrestres. Le fondement sur lequel il s'appuie, c'est que, selon lui, leur aveuglement n'a pas été volontaire, & par-là il va se mettre avec lui-même dans la plus étrange contradiction : Voici ses paroles. " Je n'ai jamais pû croire que Dieu m'ordonnât, sous peine de l'enfer, d'être si sçavant. J'ai donc refermé tous les Livres. Il en est un seul ouvert à tous les yeux, c'est celui de la Nature. C'est dans ce grand & sublime Livre que j'apprends à ser-

Tom. III, p. 177.

„ vir & adorer ſon divin Auteur. NUL N'EST
„ EXCUSABLE DE N'Y PAS LIRE, PARCE QU'IL
„ PARLE A TOUS LES HOMMES UNE LANGUE
„ INTELLIGIBLE A TOUS LES ESPRITS. Quand
„ je ſerois né dans une Iſle déſerte, quand je
„ n'aurois point vû d'autre homme que moi,
„ quand je n'aurois jamais appris ce qui s'eſt fait
„ anciennement dans un coin du monde; ſi
„ j'exerce ma raiſon, ſi je la cultive, ſi j'uſe bien
„ des facultés immédiates que Dieu me donne,
„ j'apprendrois de moi-même à le connoître, à l'ai-
„ mer, à aimer ſes œuvres, à vouloir le bien qu'il
„ veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes
„ devoirs ſur la terre. „ Nous n'avons pas beſoin de faire ſentir à nos Lecteurs la contradiction de ces deux textes; on l'aperçoit du premier coup d'œil.

Quel contraſte! Rouſſeau voulant combattre la néceſſité des livres & de la révélation, prétend que tous peuvent connoître Dieu par le ſecours de la nature, s'ils font un bon uſage de leurs facultés. Voulant enſuite excuſer toute ſorte de crimes, ſauver ceux mêmes qui n'ont pas connu leur Dieu, il ſoutient que leur aveuglement n'eſt pas toujours volontaire, que la plûpart ſe trouvent dans une ignorance invincible qui ſuffit pout les excuſer & les ſauver. C'eſt ainſi que Rouſſeau, emporté par ſon imagination, qui n'a rien de fixe & de certain, combat & renverſe d'un moment à l'autre tout ce qu'il a établi, dès que l'intérêt de ſa cauſe le demande.

Quelle comparaiſon peut trouver Rouſſeau entre un inſenſé que la maladie a privé de l'uſage de ſes facultés ſpirituelles, & un homme qui, quoique ſequeſtré de la Société humaine, a conſervé l'uſage de ſa raiſon? Nous convenons, il eſt

est vrai, que cet insensé sera sauvé, si au moment de sa démence il croyoit en Dieu & l'aimoit par-dessus tout : ce qui comprend nécessairement l'attachement à la Religion Catholique. Mais, en suivant ces principes, nous disons qu'un Sauvage qui n'a jamais connu ni aimé son Dieu, sera privé de sa présence, tant à cause du péché originel qui ne lui a pas été remis, que de ceux qu'il a ajoutés par lui-même. Son ignorance ne sera jamais une excuse légitime ; elle est la juste peine, ou du premier péché dont tous les hommes sont coupables, ou de ceux qui lui sont personnels. Tout homme qui ne connoît pas Dieu & qui ne le sert pas en esprit & en vérité, adore infailliblement la créature d'une manière ou d'une autre. Ce désordre n'a d'autre principe que la corruption de sa propre volonté ; elle est coupable puisqu'elle veut le mal, qu'elle s'y attache, & qu'elle ne le fait que parce qu'elle le veut. Au reste, l'ignorance de celui qui ne connoît pas son Dieu ne sçauroit jamais être absolument invincible ; Rousseau nous l'a lui-même démontré dans le texte que nous venons de rapporter. C'est une erreur grossière de prétendre, comme il fait, *que devant la Justice éternelle, tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumières nécessaires, est réputé croire.* Non, Dieu ne nous juge pas sur ce que nous aurions pû faire, si nous nous fussions trouvés dans d'autres circonstances, mais sur ce que nous avons fait dans celles où nous avons été placés. Si cela étoit autrement, le Juste pourroit être confondu avec le coupable, sous ce prétexte, que s'il se fût trouvé dans la même position que lui, il eût fait tout aussi mal. Rousseau crieroit avec raison à l'injustice, si en raisonnant sur ses principes, nous disions que

ceux qui n'ont pas entendu parler de la Religion chrétienne, & qui l'auroient rejettée s'ils l'eussent connue, seront punis comme s'ils l'eussent effectivement rejettée. C'est cependant ce que nous pourrions dire, s'il étoit vrai que *devant la Justice éternelle, tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumières nécessaires, est réputé croire.* Toutes ces suppositions sont vaines & sans fondement.

Rousseau enfin, voulant affranchir son Elève du joug des opinions & de l'autorité, ne lui rien enseigner qu'il ne pût apprendre de lui-même par tout Pays, « Dans quelle Religion, » demande-t-il, l'éleverons nous? A quelle Secte » aggrégerons-nous l'homme de la Nature? La » réponse est fort simple, ce me semble; nous » ne l'aggrégerons ni à celle-ci ni à celle-là, mais » nous le mettrons en état de choisir celle où le » meilleur usage de sa raison doit le conduire. » Si Rousseau eût tenu parole, il eût conduit son Elève directement à la Religion chrétienne, comme étant celle où le meilleur usage de sa raison devoit l'attacher, Bien loin de prétendre lui faire secouer le joug de l'autorité, il eût travaillé à lui faire sentir combien celui de l'autorité de l'Eglise est nécessaire, juste & légitime; mais il a parfaitement oublié sa promesse. Qu'il écoute enfin cette raison dont il fait parade, & il sera bientôt Chrétien fidele. Il l'outrage, il la calomnie en mettant sur son compte des égaremens qu'elle déplore; elle ne cesse de réclamer contre l'abus perpétuel qu'il en fait; ce n'est qu'en étouffant ses cris & ses remords qu'il lui fait tenir le langage des préjugés & des passions, nous l'avons assez prouvé jusqu'ici. Ce que nous allons encore rapporter des égaremens de Rousseau sur la morale, achevera de convaincre nos Lecteurs

Tom. II. p. 359.

& servira à leur faire sentir que la corruption du cœur & le libertinage de l'esprit sont toujours les premières causes des combats qu'on livre à la Religion.

CHAPITRE XXIV.

Rousseau détruit la nécessité de la prière. Il prétend n'avoir rien à demander à Dieu, n'avoir pas besoin de son secours pour faire le bien ou changer sa volonté. Réfutation de ces erreurs.

Les devoirs de la Créature envers la Divinité tiennent le premier rang dans la morale. La prière en est une partie des plus essentielles, c'est un tribut que nous impose le titre de notre dépendance à l'égard de l'Auteur de notre être & de tout ce que nous sommes. Dans tous les tems, dans toutes les Religions on a toujours reconnu cette obligation comme indispensable à la créature, & Rousseau veut aujourd'hui nous persuader que la prière ne nous est point nécessaire! " Je converse avec lui (Dieu) nous dit-il, je pé- Tom. III, p. 126.
„ nètre toutes mes facultés de sa divine essence ;
„ je m'attendris à ses bienfaits, je le bénis de
„ ses dons, MAIS JE NE LE PRIE PAS; QUE LUI
„ DEMANDEROIS-JE ? Qu'il changeât pour moi
„ le cours des choses, qu'il fît des miracles en
„ ma faveur? Moi qui dois aimer par-dessus tout
„ l'ordre établi par sa sagesse & maintenu par
„ sa Providence, voudrois-je que cet ordre fût
„ troublé pour moi ? Non, ce vœu téméraire
„ mériteroit d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne

„ lui demande pas non plus le pouvoir de bien
„ faire ; pourquoi lui demander ce qu'il m'a
„ donné ? Ne m'a-t-il pas donné la conſcience
„ pour aimer le bien, la raiſon pour le connoî-
„ tre, la liberté pour le choiſir ? Si je fais le mal,
„ je n'ai point d'excuſe ; je le fais parce que je
„ le veux ; lui demander de changer ma volon-
„ té, c'eſt lui demander ce qu'il me demande ;
„ c'eſt vouloir qu'il faſſe mon œuvre, & que
„ j'en recueille le ſalaire. „

A ce langage ne reconnoît-on pas ces Philoſophes ſuperbes qu'enfanta le Paganiſme, & qui ſoutenoient comme une maxime aſſurée, que *ce n'eſt pas Dieu qui donne la vertu, & qu'il ne s'eſt jamais trouvé perſonne qui la lui ait demandée. Que Dieu*, diſoient-ils, *nous donne la ſanté, les richeſſes, nous nous donnerons la vertu, un eſprit équitable & toujours égal.* Tout bouffis de l'orgueil qui les dévoroit, ils prétendoient s'élever en quelque ſorte au-deſſus de Dieu même, *parce qu'il étoit*, diſoient-ils, *ſage & vertueux par ſa nature, & qu'eux*, au contraire, *l'étoient par leur induſtrie.* Le voluptueux Epicurien, tout plongé dans la chair & les ſens, diſoit auſſi, *que ce ſeroit faire injure à la Divinité, de l'implorer dans nos beſoins, comme ſi elle eût été capable de s'amuſer à penſer à nous.* Il vouloit que la Divinité fût inſenſible à ſes déſordres, afin de s'y livrer avec une pleine ſécurité ; il n'avoit rien à lui demander, parce qu'il ne penſoit qu'à ſatisfaire de plus en plus tous ſes deſirs déréglés.

Que la Religion chrétienne miſe en parallèle avec tous ces ſyſtêmes d'orgueil & d'impiété ſe montre de plus en plus digne de notre amour & de nos hommages ! Elle n'a pour fin que d'établir un ſaint commerce entre Dieu & l'hom-

me, fondé sur les rapports réciproques de l'un avec l'autre. Elle fait connoître à l'homme quels sont les caractères de sa dépendance à l'égard de son Dieu, & les devoirs qui en sont la suite nécessaire. Mais elle ne se borne pas à montrer à l'homme toute l'étendue de ses devoirs ; elle lui apprend encore la source où il doit puiser la force dont il a besoin pour les accomplir.

Vous vous devez tout entier à votre Dieu, dit-elle à l'homme, tout lui appartient, tout doit lui être consacré par un amour qui le fasse le centre & la fin de votre esprit, de votre cœur, de toutes vos actions, de tout votre être ; mais sçachez que par vous-même vous êtes incapable de remplir des obligations si importantes. Tiré du néant comme toutes les autres créatures, vous ne pouvez avoir de vie, de mouvement, dans l'ordre surnaturel comme dans l'ordre naturel, que par celui qui vous a créé & qui vous conserve. Ce seroit faire le plus grand outrage à sa grandeur, lui enlever le bien dont il est le plus jaloux, & transférer à la créature la gloire & l'honneur dûs à l'Etre souverain, que de lui contester la qualité de principe des biens spirituels, comme il l'est des biens temporels. Le néant pourra-t-il donc se donner l'être, s'anoblir & se perfectionner ? Vous sentez assez d'ailleurs combien les sentimens d'amour & de soumission que vous devez à votre Dieu, ont d'opposition à l'état où le péché vous a réduit. Tout se révolte en vous contre les Loix si justes que votre Dieu vous impose. Vouloir l'aimer & en dépendre, n'est plus une chose naturelle aux dispositions de votre cœur. Mais suivez-moi, je vous conduirai à la source de tous les biens qui vous manquent. Vous avez tout perdu dans Adam

par sa chûte, vous avez été dépouillé de la justice & de tous les biens qui en étoient la suite ; vous recouvrerez tout en Jesus-Christ, le nouvel Adam ; sa grace réparera en vous tout le désordre que le péché y a causé ; le saint amour qu'elle répandra dans votre cœur en corrigera les desirs déréglés ; elle le guérira de toutes ses infirmités ; elle imprimera sa Loi dans le fond le plus intime de votre ame, elle fera que vous marchiez d'un pas ferme & constant dans la voie de tous ses préceptes. Que la vûe de votre indignité ne vous effraie pas. La grace & la miséricorde sont pour les indignes ; elles ne seroient plus ce qu'elles sont, si l'homme avoit d'autres mérites que les dons qu'il en reçoit.

Tel est le langage que nous tient la Religion. Y a-t-il rien de plus digne de Dieu, & de plus analogue à notre état ? Si la Religion se contentoit de nous montrer nos obligations, nos misères & notre impuissance, elle seroit défectueuse, & les lumières qu'elle nous donneroit ne serviroient qu'à nous jetter dans le découragement. Mais elle nous console dans nos malheurs, par la vûe des ressources qu'elle nous offre ; elle nous fait éviter tous les écueils, celui du désespoir, celui de l'orgueil & de l'ingratitude ; en nous apprenant que nous ne devons attendre le salut & la guérison de nos maux que de Dieu seul, elle nous porte à solliciter sans cesse par une prière humble & persévérante la force & les secours qui nous sont nécessaires à tout instant ; elle nous fait sentir que tenant tout d'enhaut, nous y devons tout faire remonter par une humble & vive reconnoissance, qui fasse refluer sur nous des dons dont l'ingratitude tariroit la source.

Pénétré de toutes ces vérités, le Chrétien ne penſe plus à s'élever & à ſe glorifier en lui-même ; de quelque côté qu'il s'enviſage, il ne voit en ſoi qu'un néant de tout bien, qu'une indignité ſans bornes ; il ſent qu'il n'y a pas de crimes & de déſordres dont il ne porte dans ſon propre fond le germe & la racine, & dont il ne produisît les fruits amers, ſi ſon Dieu le laiſſoit à lui-même. Il confeſſe ſincèrement que tous les progrès qu'il a pû faire dans la vertu, ſont les fruits d'une grace qu'il ne méritoit que par le ſeul titre de ſon indignité. Il voit dans les déſordres de ſes freres ce qu'il ſeroit lui-même ſans la grace qui le diſcerne. Plus il avance, plus il ſe met ſincèrement au-deſſous de tous, plus il s'abîme dans ſon propre néant. Il opère ſon ſalut avec une ſainte frayeur, parce qu'il eſt perſuadé que Dieu qui opère en lui le vouloir & le faire, peut retirer ſes dons pour les tranſporter à d'autres ; mais ſa crainte eſt tempérée par une juſte confiance. C'eſt ſa conſolation de ſçavoir que ſon ſalut eſt entre les mains d'un Dieu tout-puiſſant. Il en déſeſpéreroit s'il étoit abandonné à la foibleſſe de ſon libre arbitre;il s'avoueroit déja vaincu s'il n'avoit que ſes propres forces pour repouſſer tant d'ennemis qui l'aſſiégent. Uniquement fondé ſur le ſecours de ſon Dieu, déja aſſuré de la victoire, il voit par la foi tous les efforts du monde & de l'enfer venir ſe briſer à ſes pieds.

Qu'on compare ces ſentimens qu'inſpire la Religion chrétienne avec ceux que l'Incrédule veut nous ſuggérer, & qu'on juge enſuite, leſquels méritent la préférence. Quel perſonnage fera dans ſa Religion cet homme qui croira n'avoir nul beſoin *de prier*, *de demander* à Dieu *le pouvoir de bien faire* ou *qu'il change ſa volonté?* Que

des hommes animés de pareils sentimens seront superbes, qu'ils seront pleins de faste ! Ne se glorifieront-ils pas contre Dieu même du bien qu'ils croiront appercevoir en eux. Vous nous avez donné l'être, lui diront-ils, mais c'est nous qui nous sommes formés dans la justice, c'est nous qui avons créé en nous la bonne volonté, l'amour du bien. L'ouvrage de notre libre arbitre & de notre raison est d'une nature beaucoup plus excellente que tout ce que vous nous avez donné; il est plus grand & plus glorieux de s'être rendu bon que de s'être fait seulement. Vous nous récompenserez, il est vrai, mais vous ne pouvez faire autrement, parce que vous êtes juste; la gloire nous est dûe sans que vous méritiez de notre part aucune reconnoissance. Comme nous n'avons rien eu à vous demander, nous n'aurons point aussi d'actions de graces à vous rendre. Que les autres, s'ils le veulent, mettent à vos pieds leurs Couronnes; qu'ils chantent pendant l'éternité la gloire de votre grace & de vos miséricordes; pour nous, toute notre occupation doit être de célébrer la gloire de notre libre arbitre.

Avec quel dédain & quel mépris des hommes aussi superbes envisageront-ils les autres hommes? Pleins d'une aveugle complaisance pour eux-mêmes & leur vertu prétendue, on les verra sans cesse déplorer les égaremens des autres pour s'élever sur les débris de leur réputation. Jamais il n'y aura rien de trop grand ou de trop relevé pour leur mérite; jamais rien ne sera au-dessus de leurs forces; ils peuvent s'exposer à tout sans crainte, ils n'ont besoin que de leur propre sagesse pour se soutenir au milieu de tous les dangers & des plus grands écueils. Que pourroient-

ils appréhender pour leur vertu ? Elle est le fruit de leurs efforts, l'ouvrage de leur raison ; ils ont sçu se la donner, ils sçauront bien la conserver. Il est même plus digne d'eux de tout entreprendre, de s'exposer à tout, afin que la force de leur libre arbitre se montre avec un plus grand éclat.

Oh ! quel horrible attentat ne commet-on point lorsqu'on ose disputer à la grace ses droits? *O quam pessimum nefas adseritur, dum gratiæ Dei contumaciter repugnatur !* Quoi ! foible mortel, vous qui n'existez que par la bonté de votre Dieu, vous prétendrez qu'il n'appartient pas à celui qui a formé votre volonté de la changer & de la réformer lorsqu'elle est vitiée ? Vous serez assez insensé pour croire qu'il ne dépend que de vous de vous rendre bon ou meilleur ? Une mauvaise volonté pourra-t-elle se donner un être qu'elle n'a pas ? *Potest ergo prava voluntas ex se bonitatem gignere ?* L'homme, il est vrai, a reçu de Dieu par sa nature *la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connoître, la liberté pour le choisir*, mais il ne le choisira & ne l'aimera jamais, à moins que celui qui lui a donné le pouvoir de l'aimer & de le choisir, ne détermine encore sa volonté à le choisir, & ne lui donne par un nouveau bienfait de sa grace, un amour assez fort pour l'y attacher, & le lui faire constamment pratiquer. S. Fulgen.

Il en est à-peu-près de la volonté comme de nos yeux. Ils ont été créés de manière qu'ils peuvent voir la lumière ; mais ils ne verront jamais, à moins que cette lumière ne se communique à eux ; dès qu'elle vient à leur manquer, ils restent dans les ténèbres. Ainsi la volonté peut aimer le bien & le choisir, mais elle ne l'aimera jamais, tant que l'amour du bien ne lui sera

point communiqué. C'est la volonté qui veut; qui aime & qui choisit, mais c'est la grace qui la fait vouloir, aimer & choisir. Elle opère en nous & nous fait opérer toutes les œuvres qui sont dignes de récompense, parce que Dieu ne couronne en nous que ses dons. En vain Rousseau nous dira-t-il : *lui demander de changer ma volonté, c'est vouloir qu'il fasse mon œuvre & que j'en recueille le salaire.* Oui, c'est à Dieu à faire notre œuvre, ou plûtôt à nous la faire faire, & nous ne devons prétendre recueillir d'autre salaire que celui des mérites que sa grace nous fait acquérir. Tout est gratuit, tout est l'ouvrage de la grace dans l'œuvre du salut, depuis le commencement jusqu'à la consommation. C'est elle qui justifie, c'est elle qui sauve, c'est elle qui récompense.

Bossuet 15. Elev. 18. Semaine

" L'homme, naturellement orgueilleux, dit „ dans son cœur : j'ai mon franc arbitre, Dieu „ m'a fait libre, & je veux me faire juste : je veux „ que le coup qui décide de mon salut éternel „ vienne primitivement de moi. Où allez-vous, „ vaisseau fragile ? Vous allez vous briser contre „ l'écueil, & vous priver du secours de Dieu qui „ n'aide que les humbles, & qui les fait humbles „ pour les aider. Connoissez-vous bien la chûte „ de votre nature pécheresse, & après même en „ avoir été relevé, l'extrême langueur, la profonde maladie qui vous en reste ? Dieu veut „ que vous lui disiez : *guérissez-moi :* car à tout „ moment je me meurs, & je ne puis rien sans „ vous. Dieu veut que vous lui demandiez toutes „ les bonnes actions que vous devez faire : quand „ vous les avez faites, Dieu veut que vous lui „ rendiez grace de les avoir faites. Il ne veut pas „ pour cela que vous demeuriez sans action, sans „ effort; mais il veut qu'en vous efforçant, comme

„ si vous deviez agir tout seul, vous ne vous glo-„ rifiez non plus en vous-même que si vous ne „ faisiez rien. Je ne puis, dites-vous; je veux „ trouver quelque chose à quoi me prendre dans „ mon libre arbitre, que je ne puis accorder „ avec cet abandon à la grace. Superbe contra-„ dicteur, voulez-vous accorder ces choses, ou „ bien croire que Dieu les accorde? Il les ac-„ corde tellement, qu'il veut, sans vous relâcher „ de votre action, que vous lui attribuïez fina-„ lement tout l'ouvrage de votre salut: car il est „ le Sauveur; & il dit, il n'y a point de Dieu „ qui sauve que moi. Croyez-bien que Jesus-„ Christ est Sauveur, & toutes les contradictions „ s'évanouiront. „

Rousseau avoit lui-même autrefois senti toute la solidité de ces principes; il les avoit adoptés dans toute leur étendue; & exposés avec force dans un de ses ouvrages. " La véritable humilité „ du Chrétien, disoit-il, c'est de trouver toujours „ sa tâche au-dessus de ses forces, bien loin d'a-„ voir l'orgueil de vouloir la doubler. Nous som-„ mes libres, il est vrai, mais nous sommes igno-„ rans, foibles, portés au mal. Et d'où nous „ viendroit la lumière & la force, si ce n'est de „ celui qui en est la source? Et pourquoi les ob-„ tiendrions-nous, si nous ne daignons pas les „ demander? Le plus grand de nos besoins, & „ le seul auquel nous pouvons pourvoir, est celui „ de sentir nos besoins; & le premier pas pour „ sortir de notre misère, est de la connoître. „ Soyons humbles pour être sages; voyons notre „ foiblesse, & nous serons forts. Ainsi s'accorde „ la Justice avec la clémence, ainsi règnent à „ la fois la grace & la liberté. Esclaves par no-„ tre foiblesse, nous sommes libres par la prière.

„ Car il dépend de nous de demander & d'obte„ nir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir „ par nous-mêmes. „ On ne pouvoit se contredire plus ouvertement ; mais n'attendons pas de suite & d'uniformité de principes dans un homme qui n'a pour guide que les caprices de son imagination.

CHAPITRE XXV.

Erreurs de Rousseau sur la morale. Ses principes tendent à autoriser toute sorte de crimes & de désordres, à ruiner la Société, à établir l'empire de toutes les passions.

MAIS quel désordre ne produiroit pas dans les mœurs & la société cet autre principe que Rousseau pose comme la base & le fondement de toute sa morale ? “ Il me reste, dit-il, à
Tom. III. p.97. & suiv „ chercher...... quelle regle je dois me prescrire pour remplir ma destination sur la terre, „ selon l'intention de celui qui m'y a placé..... „ Je n'ai qu'à me consulter sur ce que je veux „ faire : tout ce que je sens être bien est bien ; „ tout ce que je sens être mal est mal : le meil„ leur de tous les Casuistes est la conscience... „ Trop souvent la raison nous trompe, nous n'a„ vons que trop acquis le droit de la récuser ; „ mais la conscience ne trompe jamais ; elle est „ le vrai guide de l'homme ; elle est à l'ame ce „ que l'instinct est au corps ; qui le suit, obéit „ à la nature, & ne craint point de s'égarer.... „ Toute la moralité de nos actions est dans le

„ jugement que nous en portons nous-mêmes. „ Où va nous conduire Rousseau avec des maximes aussi révoltantes? En faut-il davantage pour justifier tous les désordres que le Paganisme avoit introduits sur la terre ? Les hommes sentoient alors qu'ils faisoient très-bien d'immoler leurs semblables à leurs Dieux, de commettre, pour les honorer, toute sorte d'infâmes abominations. Ces peuples qui étoient en usage de prévenir dans leurs parens les accidens de la vieillesse par une mort prématurée, sentoient qu'ils faisoient très-bien, & croyoient remplir par-là un devoir important de la nature. Tant de scélérats fanatiques qui ont plongé leur main parricide dans le sein de leurs Rois, sentoient qu'ils faisoient une œuvre digne de louange & de récompense ; leur conscience dépravée dictoit à ces monstres qu'ils faisoient un acte de Religion, & qu'ils servoient la Société en la jettant dans le désordre & la confusion. Ainsi l'ingrat & le perfide Brutus jugeoit qu'il faisoit très-bien & rendoit un service signalé à sa Patrie, en massacrant Cesar son bienfaiteur. Aussi Rousseau, suivant ses principes, promet-il de grandes récompenses pour l'autre vie à ce malheureux, qui finit par s'immoler lui-même. " Voyez, dit Rousseau, quelle indignation s'allume en nous quand l'attente (du bonheur) „ est frustrée ! La conscience s'éleve & murmure „ contre son Auteur ; elle lui crie en gémissant : „ tu m'as trompé ! Je t'ai trompé, téméraire! Et „ qui te l'a dit ? Ton ame est-elle anéantie ? As-„ tu cessé d'exister ? O Brutus ! O mon fils ! Ne „ souille point ta noble vie en la finissant : ne „ laisse point ton espoir & ta gloire avec ton „ corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-„ tu : la vertu n'est rien, quand tu vas jouir du

Ibid. p. 83.

„ prix de la tienne ? Tu vas mourir, penſes-tu ? „ non, tu vas vivre, & c'eſt alors que je tiendrai „ tout ce que je t'ai promis. „ Il n'y a donc pas de crime & de déſordre que les principes de Rouſſeau ne canoniſent, dès qu'une fois la conſcience & le ſentiment intérieur feront aſſez dépravés pour pouvoir nous les dicter. Le bien & le mal changeront au gré de la conſcience, & ce qui étoit hier bon pourra devenir mauvais demain, ſelon que la conſcience ſe trouvera affectée. Deux actions entièrement contraires pourront être également juſtifiées, car la conſcience & le ſentiment intérieur ne ſont pas les mêmes dans tous. La conſcience de l'un pourra lui dire qu'il eſt obligé de faire ce que la conſcience d'un autre rejettera & condamnera. Ils auront raiſon tous les deux, parce que, ſelon Rouſſeau, *tout ce que nous ſentons être bien eſt bien, tout ce que nous ſentons être mal eſt mal.* C'eſt ainſi que les principes de Rouſſeau pourront autoriſer tout à la fois le pour & le contre.

Ils tirent leur origine de l'ignorance où il eſt ſur l'état actuel de l'homme. Si l'homme, comme il le prétend, eſt toujours naturellement porté à faire le bien, ſi le péché n'a point gâté ni infecté ſa nature, la conſcience eſt alors un guide aſſuré & un Juge infaillible du bien & du mal; *qui la ſuit obéit à la nature.* Mais le péché, comme nous l'avons prouvé, ayant tout troublé dans l'homme, ce principe de juſtice que Dieu avoit mis en nous, ſe trouve tellement altéré & obſcurci, la corruption du cœur humain a tellement pris le deſſus, que l'homme eſt continuellement expoſé à prendre le change & à ſe livrer aux ténèbres de l'erreur qui lui en impoſe ; la conſcience elle-même devient l'inſtrument de l'illuſion qu'il

se fait à lui-même. Son œil est trop obscurci pour pouvoir démêler au milieu du cahos de son cœur ce qui lui reste des véritables sentimens de sa nature primitive, de ceux que le désordre du péché y a introduits. D'où il s'ensuit que la conscience ne sçauroit être pour lui un guide assuré, un Juge infaillible du bien & du mal; & puisque Rousseau est obligé d'avouer que tróp souvent la raison nous trompe, pourquoi n'en a-t-il pas conclu autant de la conscience? La liaison intime qui est entre l'une & l'autre, leur rapport & leur mutuelle correspondance nous font assez comprendre, que si l'une peut nous tromper, l'autre concourra à nous séduire; car on peut dire que la conscience suit la raison. Celle-ci nous a été donnée pour connoître le vrai, & l'autre pour nous porter à le suivre. La raison une fois égarée, entraîne nécessairement la conscience dans son erreur.

" Il faut, nous dit Rousseau, que tout homme
„ vive. Cet argument auquel chacun donne plus
„ ou moins de force, à proportion qu'il a plus
„ ou moins d'humanité, me paroît sans réplique
„ pour celui qui le fait, relativement à lui-même.
„ Puisque de toutes les aversions que nous donne
„ la Nature, la plus forte est celle de mourir, il
„ s'ensuit que tout est permis par elle à quicon-
„ que n'a nul autre moyen possible pour vivre.
„ Les principes sur lesquels l'homme vertueux ap-
„ prend à mépriser sa vie & à l'immoler à son
„ devoir, sont bien loin de cette simplicité pri-
„ mitive. „ Quels désordres n'autoriseroient pas de pareils principes, s'ils étoient suivis? Y a-t-il des crimes au monde qu'on ne pût regarder comme des actes de justice & d'humanité? Si tout est permis par la Nature à quiconque n'a nul au-

tre moyen poſſible pour vivre, les meurtres & les larcins, les révoltes, les ſéditions, les infamies de tout genre deviendront autant de moyens juſtes & licites pour conſerver ſa vie, ſans que les Loix puiſſent les réprimer.

Tom. II. p. 22 & 323. " Emile, dit encore Rouſſeau, n'aime ni le „ bruit ni les querelles. Mais, ajoute-t-il, ſi on „ lui cherche querelle à lui-même, comment ſe „ conduira-t-il? Je réponds qu'il n'aura jamais de „ querelle, qu'il ne s'y prêtera jamais aſſez pour „ en avoir. Mais enfin, pourſuivra-t-on, qui eſt-„ ce qui eſt à l'abri d'un ſoufflet ou d'un démenti „ de la part d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un „ brave coquin?.... C'eſt autre choſe, il ne faut „ point que l'honneur des Citoyens ni leur vie „ ſoit à la merci d'un brutal, d'un ivrogne ou „ d'un brave coquin.... Un ſoufflet & un dé-„ menti reçu & enduré ont des effets civils, que „ nulle ſageſſe ne peut prévenir, & dont nul Tri-„ bunal ne peut venger l'offenſé. L'inſuffiſance „ des Loix lui rend donc en cela ſon indépen-„ dance; il eſt alors ſeul Magiſtrat, ſeul Juge „ entre l'offenſeur & lui: il eſt ſeul interprète & „ Miniſtre de la Loi Naturelle, il ſe doit Juſ-„ tice & peut ſeul ſe la rendre, & il n'y a ſur la „ terre nul Gouvernement aſſez inſenſé pour le „ punir de ſe l'être faite en pareil cas. Je ne dis „ pas qu'il doive s'aller battre, c'eſt une extra-„ vagance; je dis qu'il ſe doit juſtice & qu'il en „ eſt le ſeul diſpenſateur. Sans tant de vains Edits „ contre les duels, ſi j'étois Souverain, je réponds „ qu'il n'y auroit jamais ni ſoufflet ni démenti „ donné dans mes Etats, & cela par un moyen „ fort ſimple, dont les Tribunaux ne ſe mêle-„ roient point. Quoiqu'il en ſoit, Emile fait en „ pareil cas la juſtice qu'il ſe doit à lui-même,

„ & l'exemple qu'il doit à la sûreté des gens „ d'honneur. Il ne dépend pas de l'homme le plus „ ferme d'empêcher qu'on ne l'insulte, mais il „ dépend de lui d'empêcher qu'on ne se vante „ longtems de l'avoir insulté. „

Esprit vindicatif! que vous êtes éloigné de la douceur & de la charité qu'inspire à ses disciples cette Religion, contre laquelle vous ne vous soulevez, que parce qu'elle condamne votre orgueil & vos emportemens. Elle veut que notre patience soit à toute épreuve; elle nous ordonne de ne jamais rendre le mal pour le mal, de ne jamais chercher à nous venger nous-mêmes, de supporter toutes les injures sans amertume ni ressentiment; voilà une morale digne d'un Dieu & propre à former de grandes ames. Mais Rousseau, que prescrit-il à son élève? Il veut qu'il se fasse justice à lui-même d'un soufflet, d'un démenti, qu'il soit seul Magistrat, seul Juge entre l'offenseur & lui, qu'il s'en venge lui même, & comment? Ce ne sera pas en allant se battre; *c'est*, dit-il, *une extravagance*, (il eût mieux dit une détestable cruauté) mais ce sera en mettant celui qui l'a offensé hors d'état de se vanter longtems de l'avoir insulté, c'est-à-dire, en cherchant les moyens de s'en défaire, & de le tuer par surprise ou par artifice. Quelle affreuse morale! Peut-on rien de plus inhumain, de plus barbare? des payens mêmes pourroient-ils l'entendre sans frémir? Quoi! pour un soufflet, que dis-je! pour un démenti il sera permis de tuer son frere & de le tuer en trahison, & qui pis est, un yvrogne même qui n'a sçu ni ce qu'il a dit, ni ce qu'il a fait? Sans parler de Religion, que deviendroit la société, si l'on y suivoit d'aussi détestables principes? Bientôt les citoyens armés les uns contre les au-

tres rempliroient les villes & les campagnes de ſang & de carnage, ſans qu'il y eût ſur la terre aucun gouvernement qui pût réprimer les horreurs de ces barbares exécutions ; car, dit Rouſſeau, il n'y a ſur la terre aucun gouvernement aſſez inſenſé pour le punir de s'être fait juſtice en pareil cas. Lecteurs, voilà l'homme auquel vous avez applaudi ; ſi vous le prenez pour votre maître, votre vie eſt-elle en ſureté dans le ſein même du repos & de la paix ? Car qui de vous peut ſe promettre de ne jamais donner un démenti à un autre ?

Je ne finirois pas ſi je voulois rapporter ici tous les excès de Rouſſeau contre la ſainteté de la morale.

Nous l'avons déja entendu mettre au nombre des queſtions qui n'importent point à l'eſpéce humaine, *de ſçavoir s'il faut n'avoir point de femmes en propre. Que chacun*, ajoutoit-il, *penſe là-deſſus comme il lui plaira, j'ignore en quoi cela peut intéreſſer les autres ; quant à moi, cela ne m'intéreſſe point du tout.* Nous n'avons pas beſoin de faire ſentir dans quel libertinage & quelle diſſolution de pareilles maximes doivent néceſſairement conduire ; la ſainte inſtitution du mariage y eſt anéantie, le déſordre le plus honteux pour la nature humaine lui ſuccéde & en prend la place.

Tom. IV. p. 71.

« Il y a, dit Rouſſeau, dans le Deutéronome » une loi par laquelle une fille abuſée étoit punie » avec le ſéducteur, ſi le délit avoit été commis » dans la ville ; mais s'il avoit été commis à la » campagne ou dans des lieux écartés, l'homme » ſeul étoit puni : *car*, dit la Loi, *la fille a crié, &* » *n'a point été entendue.* Cette bénigne interpré- » tation apprenoit aux filles à ne pas ſe laiſſer ſur- » prendre en des lieux fréquentés. » L'explication

Ibid. p. 13.

que fait ici Rousseau de la loi du Deutéronome est parfaitement assortie à tous les propos libertins dont son ouvrage est rempli. Moyse, ou plutôt l'Esprit saint qui parloit par sa bouche, ordonne qu'une fille corrompue dans la ville, sera punie de mort comme ayant consenti au crime, puisqu'elle n'a appellé personne pour la délivrer; mais pour celle qui a été surprise à la campagne, n'ayant pu être secourue, quoiqu'elle eût crié, parce qu'elle étoit seule, la loi prescrit très-sagement qu'elle ne doit point être punie, car elle a souffert violence; & Rousseau vient nous dire qu'elle leur apprenoit à ne pas se laisser surprendre dans des lieux fréquentés. Elle les eût punies également, si elle eût pu les convaincre d'avoir consenti au crime dans ces lieux écartés. Mais Rousseau qui n'inspire à ses lecteurs que vices & que désordres, cherche encore à corrompre cette loi pure & sainte, afin de rendre Dieu même complice de ses égaremens. Si la pudeur & le respect que nous devons aux oreilles chastes nous permettoient d'entasser ici toutes les horreurs, tous les principes de libertinage & de dissolution que cet auteur a avancés, nous ferions frémir des lecteurs qui n'ont pas encore perdu tous les sentimens de l'honnêteté & de la modestie; tirons le rideau sur ces abominations.

Mais il est à propos de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques-unes des régles d'éducation que Rousseau prescrit. Elles leur suffiront pour juger des autres. « Je sçais, nous dit-il, que » les sévères instituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant ni danse..... cela » me paroît plaisant.... Les chansons profanes, » disent-ils, sont autant de crimes, la danse est » une invention du démon... Pour moi j'estime... Tom. IV. p. 63 & 64.

» qu'une jeune fille.... doit être vive, enjouée, » folâtre, chanter, danser autant qu'il lui plaît, » & goûter tous les innocens plaisirs de son âge : » le tems ne viendra que trop tôt d'être posée & » de prendre un maintien plus sérieux.... A force » d'outrer tous les devoirs, le Christianisme les » rend impratiquables & vains; à force d'inter- » dire aux femmes le chant, la danse & tous les » amusemens du monde, il les rend mausſades, » grondeuses, insupportables dans leurs maisons. » Meres, faites du moins vos compagnes de vos
Ibid. p.116. » filles. Donnez-leur un sens droit & une ame » honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un » œil chaste peut regarder. Le bal, les festins, » les jeux, même le théatre; tout ce qui, mal » vu, fait le charme d'une imprudente jeunesse, » peut être offert sans risque à des yeux sains. » Mieux elles verront ces bruyans plaisirs, plutôt » elles en seront dégoûtées. » Il est glorieux pour le Christianisme d'être accusé par Rousseau de rigueur, de sévérité, & d'outrer les devoirs de la morale. Qu'y a-t-il de trop relâché pour un pareil Casuiste? Nous n'avons pas besoin de faire ici l'apologie de la morale Evangélique; elle est douce & aisée pour tout cœur qui aime son Dieu; elle n'est dure & révoltante que pour ceux qui veulent vivre sous l'empire des passions. *Da amantem, & sentit quod dico.*

Mais quelle morale Rousseau prétend-il substituer à celle du Christianisme? *Les chansons profanes, la danse, les bals, les festins, les jeux, le théatre même & tous les amusemens du monde.* La croix de Jesus-Christ & la sainteté de sa morale ont dépouillé le Prince du monde de ses adorateurs; ils ont donc eu tort, à vous en croire, de renoncer à ses vanités, à ses pompes, à ses plai-

fits charnels pour courir après les chastes & ineffables délices que la Religion chrétienne leur offroit.

Que d'étranges contradictions ! *Meres*, dites-vous, *donnez à vos filles un sens droit, une ame honnête, & ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaste peut regarder.* Quoi ! les chansons profanes, le bal, le théatre sont-ils des choses compatibles avec un sens droit, une ame honnête ? un œil chaste peut-il en supporter la vue ? des plaisirs qui ne sont propres qu'à répandre des ténébres dans l'esprit, qu'à renverser la raison, qu'à nous amollir & nous énerver, qu'à allumer dans le cœur le feu de toutes les passions, qu'à faire perdre le goût & le sentiment des biens solides ; des objets qui nous blessent, sans même qu'on s'en aperçoive, qui pour nous séduire nous dissimulent nos maladies, qui nous trompent en ne nous présentant que des viandes en peinture, ou en nous empoisonnant par l'erreur & le mensonge ; des plaisirs enfin qui par l'inquiétude & l'agitation qu'ils produisent dans l'ame, la jettent continuellement hors d'elle-même, & y ouvrent une entrée facile à tous les vices & à tous les désordres, sont-ils encore un coup compatibles avec un sens droit, une ame honnête ? un cœur chaste pourroit-il s'y livrer ? ne cesseroit-il pas de l'être s'il se les permettoit ? C'est déja avoir perdu la vertu que de s'exposer visiblement à la perdre. Car comme dit Rousseau dans un autre ouvrage, *le crime commence toujours par l'orgueil qui fait mépriser la tentation.*

Mais quelle inconséquence ! c'est pour dégoûter ses élèves de ces bruïans plaisirs, que Rousseau veut qu'on les leur procure : *mieux*, dit-il, *ils verront ces bruyans plaisirs, plutôt ils en seront dégoû-*

tés. Quelle illusion ! que Rousseau s'écoute lui-même & qu'il se taise.

Tom. II. p. 253 & suiv. « Généralement, dit-il, on aperçoit plus de » vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes » ans ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer..... Les » maîtres se plaignent que le feu de cet âge rend » la jeunesse indisciplinable, & je le vois; mais » n'est-ce pas leur faute ? Si-tôt qu'ils ont laissé » prendre à ce feu son cours par les sens, ignorent-» ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre ? » Les longs & froids sermons d'un pédant efface-» ront-ils dans l'esprit de son élève l'image des » plaisirs qu'il a conçus ? Banniront-ils de son » cœur les desirs qui le tourmentent ? Amorti-» ront-ils l'ardeur d'un tempérament dont il sçait » l'usage ? Ne s'irritera-t-il pas contre les obstacles » qui s'opposent au seul bonheur dont il ait l'idée ; » & dans la dure loi qu'on lui prescrit sans pou-» voir la lui faire entendre, que verra-t-il, sinon » le caprice & la haine d'un homme qui cher-» che à le tourmenter ? Est-il étrange qu'il se » mutine & le haïsse à son tour ? Je conçois bien » qu'en se rendant facile, on peut se rendre plus » supportable, & conserver une apparente auto-„ rité. Mais je ne vois pas trop à quoi sert l'auto-„ rité qu'on ne garde sur son élève qu'en fomen-„ tant les vices qu'elle devroit réprimer ; c'est „ comme si pour calmer un cheval fougueux, „ l'écuyer le faisoit sauter dans un précipice.......

Ibid. p. 247. „ Je reviens donc à ma méthode, & je dis : quand „ l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens „ des spectacles qui les retiennent, & non des „ spectacles qui les excitent : donnez le change „ à leur imagination naissante par des objets,

„ qui, loin d'enflammer leurs ſens, en répri-
„ ment l'activité. Eloignez-les des grandes villes,
„ où la parure & l'immodeſtie des femmes hâte
„ & prévient les leçons de la nature, où tout pré-
„ ſente à leurs yeux des plaiſirs qu'ils ne doivent
„ connoître que quand ils ſçauront les choiſir.
„ Ramenez-les dans leurs premières habitations,
„ où la ſimplicité champêtre laiſſe les paſſions
„ de leur âge ſe développer moins rapidement ;
„ ou ſi leur goût pour les arts les attache encore
„ à la ville, prévenez en eux, par ce goût même,
„ une dangereuſe oiſiveté. Choiſiſſez avec ſoin
„ leurs ſociétés, leurs occupations, leurs plaiſirs;
„ ne leur montrez que des tableaux touchans,
„ mais modeſtes, qui les remuent ſans les ſé-
„ duire, & qui nourriſſent leur ſenſibilité ſans
„ émouvoir leurs ſens. Songez auſſi qu'il y a par-
„ tout quelque excès à craindre, & que les paſ-
„ ſions immodérées font toujours plus de mal
„ qu'on n'en veut éviter. „

Si Rouſſeau eût ſuivi ces principes, ſe ſeroit-il rendu l'apologiſte des chanſons profanes, du bal, des jeux, du théatre & de tous les funeſtes amuſemens du monde? Auroit-il avancé cet étrange paradoxe, qu'on doit les permettre à la jeuneſſe pour l'en dégoûter?

Que ſert-il à Rouſſeau d'exiger, *avant de lui offrir ce tableau trompeur, qu'on la prépare à le voir ſans émotion, & qu'on ait ſoin de l'armer contre les illuſions de la vanité?* Peut-on rien imaginer de plus ridicule? Dans les leçons qu'on donnera à la jeuneſſe, on lui repréſentera tous ces plaiſirs comme vains & trompeurs, pleins d'illuſion & de danger, & on l'obligera enſuite de s'y livrer. Tous ces plaiſirs, lui dira-t-on, n'ont rien de vrai & de ſolide. Ce n'eſt point dans ce tumulte, Tom. IV. p. 116.

que les vrais biens ſe trouvent, tout n'eſt ici que piéges, que vanité, qu'illuſion. Mais venez, voyez & goûtez par vous-même ; expoſez-vous ſans crainte au danger qui en a perdu tant d'autres ; vous êtes avertie, c'en eſt aſſez. Quel langage ! Quelle conſéquence ! Si tous ces plaiſirs ſont faux & pleins d'illuſion, ne falloit-il pas conclure que perſonne ne doit s'y expoſer, & encore moins une jeuneſſe ſi ſuſceptible de mauvaiſes impreſſions ? Que ſerviront toutes les précautions & tous les préſervatifs, puiſque c'eſt un poiſon contre lequel il n'y a d'autre antidote que la fuite. Rouſſeau a-t-il déja oublié ce qu'il nous diſoit ailleurs? « Le preſtige des paſſions faſcine » la raiſon, trompe la ſageſſe, & change la na» ture avant qu'on s'en apperçoive. On s'écarte » un ſeul moment de la voie, on ſe détourne » d'un ſeul pas de la droite route, auſſi-tôt une » pente inévitable nous entraîne & nous perd ; » on tombe enfin dans le gouffre, & on ſe ré„ veille épouvanté de ſe trouver couvert de cri„ mes avec un cœur né pour la vertu. „

Voilà ce qui arrive lorſqu'on ſe livre à des plaiſirs dont le preſtige faſcine la raiſon, trompe la ſageſſe, & change la nature avant qu'on s'en apperçoive. Nous venons d'expoſer à nos lecteurs les excès & les funeſtes ſuites de la morale de Rouſſeau. N'a-t-il pas bien rempli le plan qu'il s'étoit propoſé ? " *Quand une fois*, dit-il en termi-
Tom. III. p. 191. ,, nant ſa profeſſion de foi, *tout eſt ébranlé, on* ,, *doit conſerver le tronc aux dépens des branches ; les* ,, *conſciences agitées, incertaines, preſqu'éteintes,* ,, *& dans l'état où j'ai vu la vôtre, ont beſoin d'être* ,, *affermies & réveillées ; & pour les rétablir ſur la* ,, *baſe des vérités éternelles, il faut achever d'arra-* ,, *cher les piliers flottans, auxquels elles penſent te-*

„ *nir encore.* „ Tel a été le grand objet de Rousseau, d'arracher des cœurs agités par les passions les restes d'une foi déja flottante, afin de les affermir dans une incrédulité qui leur procure un repos trompeur, en favorisant toutes leurs inclinations. Il n'a rien ménagé pour y réussir ; il a, comme nous avons vu, tout arraché, tout renversé, le corps & l'ame de la Religion, le culte intérieur & le culte extérieur, les dogmes & la morale ; il a foulé aux pieds l'autorité divine & humaine, le sacré & la politique ; rien n'a été épargné & respecté : que résulte-t-il de son plan ? un désordre & une confusion universelle.

Personne n'a mieux mérité que Rousseau qu'on lui appliquât ce qu'il dit de certains Philosophes dont il a trop bien imité les déplorables égaremens. "Fuyez, dirons-nous après lui à nos Lecteurs, ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature (& de faire parler la raison) sement dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, & dont le septicisme apparent est cent fois plus affirmatif & plus dogmatique, que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, & prétendent nous donner pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, & se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre

Conclusion.

Tom. III. p. 197.

,, humain. Jamais, diſent-ils, la vérité n'eſt nui-
,, ſible aux hommes : je le crois comme eux, &
,, c'eſt à mon avis une grande preuve qu'ils n'en-
,, ſeignent pas la vérité. ,, Ne ſemble-t-il pas que Rouſſeau ſe ſoit ici copié lui-même trait pour trait ? Que l'incrédule ſe dépouille pour un moment de ſes préjugés, afin de ſentir la ſolidité des preuves que lui préſente notre Religion, le nombre, l'éclat & la certitude inébranlable de ſes miracles renouvellés d'âge en âge, atteſtés par tous les témoignages qu'on peut deſirer ; miracles de toute eſpéce, ſur la terre & dans les aſtres, ſur tous les élémens, ſur les corps & ſur les eſprits ; la divinité ſi ſenſible de tant de prophéties ſi bien circonſtanciées, confirmées dans chaque génération par l'accompliſſement le plus exact ; la perpétuité inaltérable de cette Religion au milieu de tant de révolutions, au milieu des attaques ſans nombre qui lui ont été livrées ; la manière ſi ſurprenante dont elle s'eſt établie par tout ſans aucuns moyens humains, & malgré le concours de toutes les Puiſſances de la terre liguées contr'elle ; le prodigieux changement qu'elle a produit dans les cœurs & les eſprits ; la ſainte majeſté de ſes écritures, dont la divinité ſe fait ſentir aux plus prévenus ; la ſublimité de ſa doctrine, la ſainteté de ſa morale, les grands exemples de vertu qu'elle a donnés à tous les ſiécles, les châtimens toujours ſubſiſtans du peuple qui l'a méconnue, & enfin l'accompliſſement toujours viſible des promeſſes qui lui aſſurent la durée des ſiécles. Nous conjurons le pere des lumières d'ouvrir l'eſprit & le cœur de nos freres qui croupiſſent dans les ténébres de l'incrédulité, & d'étendre ſur eux la force victorieuſe de cette main qui a ſoumis à l'empire de ſon fils les peuples & les nations.



RÉPONSE
A LA LETTRE DE ROUSSEAU
A M. DE BEAUMONT,
ARCHEVEQUE DE PARIS.

AVANT-PROPOS.

NOUS étions ſur le point de terminer cet Ouvrage, lorſque Rouſſeau a fait paroître une Lettre adreſſée à M. l'Archevêque de Paris, en réponſe au Mandement que ce Prélat a donné contre l'Emile. Après avoir convaincu ſi ſouvent Rouſſeau d'impiété, d'une multitude de contradictions, de ſophiſmes ridicules, que devons-nous attendre de ſa réponſe, & qu'aurions-nous beſoin de nous y arrêter ? Mais pour ne laiſſer aucun prétexte aux plus prévenus, nous ſuivrons encore Rouſſeau pied à pied dans ſa Lettre, & nous n'aurons pas de peine à démontrer à ceux qui cherchent le vrai, que la Réponſe de Rouſſeau eſt auſſi pleine d'ignorance & d'ir-

religion, que le Livre dont elle prend la défense : entrons en matière.

ARTICLE PREMIER.

Les plaintes de Rousseau sur les traitemens qu'il a essuyés sont-elles bien fondées ?

ROUSSEAU pour attendrir ses lecteurs, commence sa Lettre par de grandes lamentations sur ses revers, sur les différens jugemens que le public
p. 1. a portés de lui. « Je ne puis, dit-il, m'empêcher » en commençant cette Lettre, de réfléchir sur » les bisarreries de ma destinée. Elle en a qui » n'ont été que pour moi. » Mais ne seroit-ce pas plutôt à la bisarrerie de son génie & de son caractère que Rousseau devroit s'en prendre ? Rousseau est un personnage unique dans son genre. Y a-t-il en effet rien de plus bisarre & de plus singulier qu'un Ecrivain qui veut à toute force se faire passer pour un vrai Chrétien, tandis qu'il s'épuise pour renverser le Christianisme jusque dans ses fondemens? Mais laissons-là les bisarreries de Rousseau, nous y reviendrons en tems & lieu.

p. 3. « J'ai écrit, ajoute-t-il, sur divers sujets, mais » toujours dans les mêmes principes : toujours la » même morale, la même croyance, les mêmes » maximes, &, si l'on veut, les mêmes opi- » nions ; cependant on a porté des jugemens op- » posés de mes livres, ou plutôt de l'Auteur de » mes livres ; parce qu'on m'a jugé sur les ma- » tières que j'ai traitées, bien plus que sur mes » sentimens. » N'est-ce pas-là faire un aveu for-

mel de mauvaise foi, & donner un acte authentique de duplicité ? Où doit-on chercher les sentimens d'un Auteur, si ce n'est dans ses écrits, dans les matières qu'il traite ? Et Rousseau se plaint de ce qu'*on l'a jugé sur les matières qu'il a traitées, bien plus que sur ses sentimens.* A-t'il donc des sentimens différens de ceux qu'il consigne dans ses livres ?

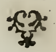
Mais écoutons encore ce que Rousseau va nous débiter sur *sa situation présente, & sur les causes qui l'y ont réduit.* « Un Génevois, dit-il, fait imprimer un livre en Hollande, & par Arrêt du Parlement de Paris, ce Livre est brûlé, sans respect pour le Souverain dont il porte le privilége. Un Protestant propose en Païs Protestant des objections contre l'Eglise Romaine, & il est décrété par le Parlement de Paris. Un Républicain fait dans une République des objections contre l'Etat Monarchique, & il est décrété par le Parlement de Paris : il faut que le Parlement de Paris ait d'étranges idées de son empire, & qu'il se croye le légitime Juge du genre humain. „ Supposons pour un moment la certitude de tous ces faits. Quand même il seroit vrai que le Livre de Rousseau eût été imprimé en Hollande, ne seroit-il pas permis au Tribunal d'un autre Etat, où le Livre se débite, de sévir contre lui, si les maximes en sont pernicieuses à la Religion & funestes à la Société ? Si un Charlatan obtenoit en Hollande ou ailleurs un privilége pour y débiter une drogue empoisonnée, ne seroit-il pas permis aux Etats voisins de la proscrire, si elle venoit à s'y introduire ? Et si l'empoisonneur qui l'auroit composée avoit son domicile au milieu de nous, qui pourroit trouver mauvais qu'on lui fît son Pro-

pag. 5.

cès, que le Parlement le décretât de prise de corps ?

C'est un principe du droit des gens, que tout homme, de quelque Pays, de quelque Nation qu'il puisse être, est comptable de ses actions à l'Etat qu'il habite. Si Rousseau, étant à Montmorenci, eût tramé en Hollande contre la France ou la Majesté Royale, qui doute qu'on n'eût droit de le poursuivre ? Mais n'est-ce donc pas tramer contre l'Etat, que d'attenter à la Religion de l'Etre suprême dont ce Royaume est en possession, & dont nos Rois sont à juste titre les protecteurs nés ? N'est-ce pas attaquer la Majesté Royale, que de chercher à ébranler par une multitude de sophismes, les fondemens de la Monarchie, & la soumission des Sujets envers leur Prince ?

Mais qu'est-il nécessaire de s'appliquer à prouver à Rousseau les droits de nos Tribunaux sur sa personne, & la justice de leurs procédés à son égard ? Elle est clairement démontrée, dès qu'il est constant que ses suppositions sont sans réalité. Or il est faux que son Livre ait été imprimé en Hollande, tout Paris sçait le contraire & peut l'attester. Nous n'en dirons pas davantage ; en voilà assez pour faire sentir quel fonds il faut faire ensuite sur les déclamations de Rousseau. Au lieu de se plaindre des traitemens qu'il a essuyés, s'il se rendoit un peu justice, ne devroit-il pas être pénétré de reconnoissance pour les ménagemens dont on a usé à son égard ?



ARTICLE II.

Les récriminations de Rousseau le lavent-elles des accusations formées contre lui?

" VOICI, peut-être, continue Rousseau, p. 9.
" une des situations les plus difficiles de ma vie; " une de celles où la vengeance & l'amour propre sont les plus aisés à satisfaire, & permettent le moins à l'homme juste d'être modéré. " Dix lignes seulement, & je couvre mes persécuteurs d'un ridicule ineffaçable. " Que de fanfaronades! Ecoutons, & nous verrons bientôt sur qui tombera le ridicule. " Que le Public ne peut- p. 10.
" il sçavoir deux anecdotes sans que je les dise! " Que ne connoît-il ceux qui ont médité ma " ruine, & ce qu'ils ont fait pour l'exécuter! Par " quels méprisables insectes, par quels ténébreux " moyens il verroit s'émouvoir les Puissances! " Quels levains il verroit s'échauffer par leur " pourriture & mettre le Parlement en fermentation! " Que Rousseau les dise ces deux anecdotes, & ne feigne pas, pour paroître modéré, des réticences qui ne servent qu'à couvrir sa malignité. Les voici ces deux anecdotes si vantées.
" Une chose étonnante de cette espece, poursuit Ibid.
" Rousseau, & que je puis dire, est de voir l'intrépide Christophe de Beaumont, qui ne sçait " plier sous aucune puissance ni faire aucune paix " avec les Jansénistes, devenir sans le sçavoir " leur Satellite & l'instrument de leur animosité; " de voir leur ennemi le plus irréconciliable sévir contre moi pour avoir refusé d'embrasser

„ leur parti, pour n'avoir point voulu prendre la „ plume contre les Jésuites. „

Ne voilà-t-il pas deux anecdotes bien intéressantes pour la cause de Rousseau ? Que fait au fonds de la question de sçavoir, si ce sont les Jansénistes qui ont animé les Puissances contre lui, qui ont sollicité sa condamnation, & qui l'ont procurée ? Est-ce se justifier que de dire : les Jansénistes sont les Auteurs des poursuites qu'on a faites contre moi ; donc je suis innocent ; donc mon Livre ne méritoit aucune des censures dont on l'a flétri ? Voilà cependant ce qu'il faut que Rousseau dise, pour qu'il puisse tirer quelqu'avantage de ces deux anecdotes. Sur qui tombe ici le ridicule ? Mais seront-ce encore les Jansénistes qui auront soulevé les Protestans contre Rousseau ? C'est en vérité une plaisante manière de se justifier. On pourra remplir des Livres d'impiétés, les mettre au jour ; & si on est poursuivi, il suffira pour toute réponse de dire, que les Jansénistes sont les auteurs des troubles excités contre nous. Tout sera fait, dès qu'on aura vomi contr'eux les injures les plus grossières ; & on croira avoir bien répondu avec ces termes odieux de *méprisables insectes*, *de ténébreux moyens*, *de levains échauffés par leur pourriture*, *&c.*

On connoît trop M. l'Archevêque de Paris, pour pouvoir le soupçonner d'avoir agi contre Rousseau, par l'impression des Jansénistes. Mais c'est au reste faire leur éloge, sans y penser, de prétendre qu'ils sont par esprit & par caractère essentiellement opposés à l'incrédulité & l'irréligion que Rousseau voudroit établir ; c'est faire leur apologie, au lieu de les couvrir d'un ridicule ineffaçable, de supposer qu'ils sont les premiers auteurs du juste soulevement qui a éclaté contre

un Livre, qui n'a pour but que de renverser la Religion jusque dans ses fondemens. Quant aux motifs que Rousseau leur prête, lui qui se plaint à tout instant qu'on lui en attribue qu'il dit ne pas avoir, ne devroit-il pas être réservé à en supposer aux autres ? Que font au reste tous ces motifs pour le Jugement de sa cause ? En sera-t-il plus innocent ; & son Livre moins plein des impiétés dont on l'accuse ?

C'est donc chercher à nous donner le change, que d'alléguer pour sa justification de prétendues anecdotes, des motifs secrets, tandis qu'il est question de prouver par des raisons & des preuves, tirées du Livre même qu'on attaque, qu'il n'est point infecté des erreurs & du venin qu'on lui attribue. Ainsi, sans nous arrêter davantage à tous ces minutieux détails, que Rousseau n'accumule que pour amuser ses Lecteurs ; allons au fond, & passons à des discussions plus importantes.

" Je croirai, dit Rousseau à M. l'Archevêque, p. 15.
„ vous avoir bien répondu, si je prouve que par-
„ tout où vous m'avez réfuté, vous avez mal rai-
„ sonné, & que par-tout où vous m'avez insulté,
„ vous m'avez calomnié. „ Voilà par où il falloit commencer ; c'est l'unique moyen de se justifier : voyons-donc comment Rousseau va remplir cet engagement.



ARTICLE III.

Le principe fondamental des raisonnemens de Rousseau, c'est qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain. Fausseté de ce principe démontrée.

Ibid.

« Le principe fondamental de toute morale, » sur lequel j'ai raisonné dans tous mes écrits, » (c'est Rousseau qui parle) & que j'ai développé » dans ce dernier avec toute la clarté dont j'é- » tois capable, est que l'homme est un être na- » turellement bon, aimant la justice & l'ordre; » qu'il n'y a point de perversité originelle dans » le cœur humain, & que les premiers mouve- » mens de la nature sont toujours droits. J'ai fait » voir (*s'il suffit de le dire pour le prouver*) que » l'unique passion qui naisse avec l'homme, sça- » voir l'amour-propre, est une passion indiffé- » rente en elle-même au bien & au mal; qu'elle » ne devient bonne ou mauvaise que par acci- » dent & selon les circonstances dans lesquelles » elle se développe. J'ai montré que tous les vi- » ces qu'on impute au cœur humain ne lui sont » point naturels; j'ai dit la manière dont ils naif- » sent; j'en ai, pour ainsi dire, suivi la généalo- » gie, & j'ai fait voir comment, par l'altération » successive de leur bonté originelle, les hom- » mes deviennent enfin ce qu'ils sont. »

Comment, sans recourir à une perversité originelle, pourrions-nous nous expliquer nous-mêmes? D'où nous viennent ces ténèbres affreuses où notre ame est plongée, cette ignorance

ſi profonde des vérités même les plus importantes ? Pourquoi cette légèreté qui nous eſt ſi naturelle, tant de répugnance pour s'appliquer à des objets ſérieux ? Pourquoi, dès que nous commençons à faire uſage de notre raiſon juſqu'au dernier moment, ſommes-nous ſi peu maîtres de notre eſprit, de notre imagination, & de toutes nos facultés ? Pourquoi dans le plus grand nombre des mortels, ſi peu d'aptitude pour s'élever au-deſſus des ſens ? Pourquoi tant d'efforts, tant de difficultés pour atteindre aux connoiſſances les plus néceſſaires, les plus analogues à notre nature & à notre état ?

Cependant qui peut le nier ? Nous ſommes tous rongés d'un violent deſir de ſçavoir ; une curioſité toujours inquiette nous promene d'objets en objets, ſans pouvoir jamais ſe ſatisfaire ; elle ſaiſit tout ce qui eſt autour d'elle, & à peine a-t-elle dévoré ſa proie, qu'elle n'en devient que plus avide & plus affamée, parce qu'elle a été fruſtrée dans ſon attente. Un Dieu juſte, un Dieu tout-puiſſant pourroit-il former une créature innocente avec de pareilles diſpoſitions ?

Nous ſommes faits pour être heureux, nous le ſentons, nous le voulons, & notre cœur eſt ſans ceſſe dans l'agitation pour trouver ce bonheur après lequel il ſoupire. Mais deſir aveugle, qui, au lieu de nous rappeller au bien infini, qui ſeul peut nous rendre heureux, nous pouſſe ſans ceſſe vers des biens & des plaiſirs imaginaires qui ne ſont que nous égarer de plus en plus, & ne ſervent qu'à nous rendre plus malheureux. Cependant ſi *l'homme étoit un être naturellement bon, aimant la juſtice & l'ordre*, ſous un Dieu juſte cette inclination naturelle qu'il a pour le bonheur, ne devroit-elle pas être ſatisfaite ? Il

n'y a que le déſordre d'un péché originel qui puiſſe y mettre obſtacle, & nous rendre raiſon d'un ſi étonnant contraſte.

Enfin, s'il n'y avoit point en nous de perverſité originelle, tout devroit nous porter à Dieu; & tout, au contraire, au dedans comme au dehors, travaille à nous en éloigner. Que dirons-nous de ces inclinations perverſes que nous éprouvons en nous malgré nous, de cette pente aux plaiſirs ſenſibles qui nous détourne ſans ceſſe des véritables biens? Quels combats n'avons-nous pas à eſſuyer, pour réſiſter à l'empire des ſens ſur nous? Tous agiſſent comme de concert pour nous faire illuſion; tour à tour, & ſouvent tous enſemble ils conſpirent pour nous tendre des piéges. Le plaiſir qui nous eſt donné pour nous faciliter l'uſage des choſes néceſſaires à la vie, eſt devenu pour nous un écueil où nous ſommes continuellement ſurpris: une cupidité ſecrette, mais violente, nous preſſe chaque fois de chercher le plaiſir pour lui-même; la raiſon a beau crier & ſe faire entendre, tout ſe révolte en nous contr'elle pour étouffer ſa voix & nous détourner de ſuivre ſes impreſſions.

Que ceux qui ont reçu l'éducation la plus heureuſe, ſur qui on a veillé avec plus de ſoin pour réprimer ou regler les paſſions naiſſantes, & qui, ne ſe relâchant jamais, ont fidelement continué cette vigilance ſur eux-mêmes; qu'ils paroiſſent ici ces heureux mortels. Ils nous diront combien cette loi de péché, qui habite dans leurs membres, leur donne d'exercice, combien elle les tyranniſe & leur fait éprouver la force de ſon empire. Ils nous diront les difficultés toujours nouvelles qu'ils ont à ſurmonter pour faire le bien, l'oppoſition naturelle qu'ils ſentent à la

vertu, & la facilité qu'ils éprouveroient pour les plus grands désordres. C'est à cette expérience journalière que j'en appelle, pour confondre la téméraire prétention de Rousseau.

Une multitude de bouches d'une autre espece sont ouvertes pour publier chaque jour, depuis celui de notre naissance, le crime & la perversité de notre nature. Les maladies de tout genre, images sensibles de celles de notre ame, les fléaux, les calamités infinies qui nous tourmentent & nous oppriment, tant de maux qui fondent sans relâche sur nous, & qui nous consument insensiblement pour prolonger notre supplice, la mort enfin qui y met le dernier sceau, toutes ces peines si rigoureuses, si accablantes, ne nous crient-elles pas, que sous un Dieu juste & tout-puissant, il faut que tout soit coupable, jusqu'à l'enfant qui ne fait que de naître ?

Nous ne devons pas taire ici les moyens que Rousseau a employés pour se débarrasser des preuves que nous tirons des misères humaines en faveur du péché originel. « Le mal physique, „ dit-il, ne seroit rien sans nos vices qui nous Tom. III.
„ l'ont rendu sensible. N'est-ce pas pour nous p. 79.
„ conserver que la Nature nous fait sentir nos „ besoins ? La douleur du corps n'est-elle pas un „ signe que la machine se dérange, & un aver„ tissement d'y pourvoir ? La mort.... Les mé„ chans n'empoisonnent-ils pas leur vie & la nô„ tre ? Qui est-ce qui voudroit toujours vivre ? La „ mort est le remede aux maux que vous vous „ faites ; la Nature a voulu que vous ne souffris„ siez pas toujours. Combien l'homme vivant „ dans la simplicité primitive est sujet à peu de „ maux ! Il vit presque sans maladies ainsi que „ sans passions, & ne prévoit ni ne sent la mort ;

„ quand il la ſent, ſes miſères la lui rendent de-
„ ſirable : dès-lors elle n'eſt plus un mal pour
„ lui. „

Mais pourquoi, demanderai-je à Rouſſeau, le mal phyſique exiſte-t-il avant ces vices, qui, ſelon lui, nous l'ont rendu ſenſible? Il doit avoir une cauſe; elle ne peut être nos vices perſonnels, puiſque le mal phyſique ſubſiſte même avant eux; il ne peut venir immédiatement de Dieu, puiſqu'étant juſte il ne ſçauroit punir l'innocent. Qui dit mal phyſique, dit quelque choſe de ſenſible à la nature qui en eſt affectée; car elle ne peut n'être pas ſenſible à ce qui tend à la détruire; ou, ſi la grandeur du mal lui en ôte la ſenſibilité, il n'en eſt que plus funeſte & déplorable. Cependant ce mal eſt antérieur aux vices qui nous ſont propres, nous l'apportons en naiſſant; il faut donc que notre origine ſoit vicieuſe, puiſqu'elle ſeule peut cauſer un déſordre ſi manifeſte dans notre nature.

C'eſt ſans doute pour nous conſerver que la Nature nous fait ſentir nos beſoins : mais pourquoi tant de beſoins qui nous rendent eſclaves de notre corps? Pourquoi tant de néceſſités qui font languir notre ame, qui nous forcent de perdre ſans ceſſe de vûe notre objet principal, dont le ſentiment & la vivacité nous troublent, nous diſſipent, nous harcellent continuellement, & nous empêchent de donner à notre ame & à ſes beſoins l'application qu'ils demandent? Un homme qui naîtroit innocent, pourroit-il être réduit par le Dieu juſte à une condition auſſi déplorable? Et s'il étoit coupable, que pourroit-il ſouffrir de plus? Je veux que la douleur du corps ſoit un ſigne que la machine ſe dérange & un avertiſſement d'y pourvoir; mais je deman-

derai encore : pourquoi cette machine se dérange-t-elle ? Ce dérangement n'est-il pas une peine, & la douleur qui l'annonce n'en est-elle pas un surcroît ? La mort y met le comble. Lorsqu'elle est sainte, elle est à la vérité le remede aux maux que nous souffrons ici-bas ; nos misères nous la rendent desirable, mais elle ne l'est que sous ce point de vûe. Il n'est personne qui veuille la mort pour elle-même ; tous en ont horreur; il n'est personne qui voulût mourir s'il n'étoit malheureux, ou s'il avoit d'autres moyens de se délivrer des misères qui nous rendent la mort desirable. Mais pourquoi, encore une fois, sommes-nous accablés de tant de misères ? Pourquoi la mort, cet objet si révoltant pour la nature, en est-elle encore l'unique remede & la seule ressource ? Voilà ce que Rousseau ne résoudra jamais, tant qu'il n'admettra pas un péché originel.

Les Payens eux-mêmes n'ont pû s'empêcher de reconnoître dans l'homme une perversité naturelle, quoiqu'ils ne sçussent, au milieu des ténèbres où ils étoient plongés, à quelle cause l'attribuer. « L'homme, disoit Pline, naît sur la „ terre, comme si la nature n'étoit pas sa mere, „ mais son ennemie. Celui qui vient au monde „ comme le Roi de tous les animaux, naît com„ me un esclave & un criminel. Il est si foible, „ qu'il faut l'envelopper avec un extrême soin, „ & lui lier toutes les parties du corps ; il ne „ sçait ni ce qu'il est, ni où il est, ni qui est sa „ mere, ni ce qui lui est propre. Tout ce qu'il „ peut faire, c'est de pleurer & de se plaindre ; „ & il commence sa vie par son supplice, quoi„ que tout son crime soit d'être né. Chaque bête „ farouche, continue-t-il, a quelque chose dans „ son instinct qui nous la rend formidable ; mais

» l'homme seul renferme en lui ce qui n'est que » séparément dans tous ces animaux. Il a sur la » langue le venin des aspics ; il a dans l'esprit les » plis & les replis du Serpent ; il a dans le cœur » l'amertume du Basilic ; il a dans ses emportemens la fureur du Lion, dans sa cruauté la » rage du Tigre. „

C'est dans le même sens que Cicéron avoit dit avant Pline, « que la nature agissant plutôt en » marâtre qu'en mere, avoit fait l'homme avec » un corps nud, foible, fragile, sujet à toutes » sortes d'infirmités, qu'elle lui avoit donné une » ame que la douleur accable, que la crainte » abat, que le travail effraie, que les passions » tyrannisent, & dans laquelle cependant on » apperçoit comme étouffées quelques étincelles » du feu divin de l'esprit & de la raison. »

Ces deux Auteurs n'attribuent point ces effets déplorables aux mœurs déréglées de ceux qui vivent mal. Ils avouent qu'ils nous sont naturels ; mais comme ils en ignoroient la vraie cause, ils ont mieux aimé accuser l'Auteur de la Nature, que d'avouer leur ignorance. « Comment, dit » encore Cicéron, pourroit-on desirer les voluptés du corps, elles que Platon a dit avec tant » de jugement & de vérité être l'amorce de tous » les maux, *illecebræ & esca malorum*? En effet, » quel est le déréglement, quel est le désordre » qui ne soient causés & produits par la volupté, » dont tous les mouvemens sont si contraires à » la sagesse ? » Et après avoir fait une triste peinture des effets de la volupté, il ajoute : « Quel » est celui, qui étant doué d'un bon esprit, ne » préféreroit pas que la nature ne nous eût donné » aucune volupté ? » Ainsi parloit & raisonnoit un homme qui ne sçavoit rien de la vie de nos

premiers peres, du bonheur dont ils jouissoient dans le Paradis terrestre, de la paix qui régnoit dans tous leurs mouvemens, & du désordre survenu dans la nature par le péché. Il l'a vû, ce désordre, sans pouvoir en pénétrer la cause. Et un homme qui veut passer pour Chrétien, viendra nous dire que *l'homme est un être naturellement bon, aimant la justice & l'ordre*; qu'*il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain*; que *les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits*; que *tous les vices qu'on impute au cœur humain ne lui sont point naturels!* De grace, M. Rousseau, ne travaillez pas à rendre la Philosophie des Payens plus pure & plus honnête que celle du Christianisme, qui est la seule vraie Philosophie.

« Vous dites, répond Rousseau à M. l'Archevêque, que mon plan d'éducation, *loin de s'accorder avec le Christianisme, n'est pas même propre à faire des Citoyens ni des hommes*; & votre unique preuve est de m'opposer le péché originel. Monseigneur, il n'y a d'autre moyen de se délivrer du péché originel & de ses effets, que le Baptême. D'où il suivroit, selon vous, qu'il n'y auroit jamais eu de Citoyens ni d'hommes que des Chrétiens. Ou niez cette conséquence, ou convenez que vous avez trop prouvé. » Ce n'est certainement pas le seul péché originel qui forme notre unique preuve de l'assertion de M. l'Archevêque, c'est tout le corps du plan d'éducation de Rousseau qui la justifie; mais comme ce plan porte presque tout entier sur la négation d'un péché originel, M. l'Archevêque a pû avec raison se contenter de cette unique preuve. Et en effet, si nous naissons purs & sans vice naturel, comme le prétend Rousseau, si tous les pre- Lettre p. 18.

miers mouvemens de la nature sont toujours droits, il faut par conséquent les suivre & s'y livrer sans résistance; ce seroit un mal de n'y pas consentir, puisque tout ce qui nous plaît d'abord est toujours un bien. Or le sentiment intime & l'expérience journalière nous apprennent que les premiers mouvemens de la nature portent souvent les hommes à toutes sortes d'excès; il faudra donc s'y abandonner sans résistance & ne plus craindre de faire le mal. Car *Dieu*, comme dit Rousseau, *veut que nous soyons tels qu'il nous a faits, & s'il est vrai qu'il nous ait fait méchans, ce seroit lui désobéir que de cesser de l'être.* Les loix ne seront plus en droit de réprimer les désordres, ou plutôt il ne sçauroit plus y en avoir, puisqu'il nous est permis de faire tout ce qui nous plaît naturellement. Avec de pareils principes & un plan de cette espece, formera-t-on des Citoyens & des hommes? Le Baptême, comme nous le dirons bientôt, est, à la vérité, le seul moyen de nous délivrer du péché originel & de ses effets, mais il laisse toujours ici-bas subsister en nous un penchant pour le mal, une concupiscence qui nous y sollicite sans fin, & contre laquelle nous avons à combattre toute la vie.

Ibid. p. 72.

ARTICLE IV.

Rousseau détruit lui-même son principe fondamental.

Mais voyons comment Rousseau pourra s'accorder avec lui-même. Les vérités qu'il ose combattre, sont si clairement établies; il faut se

faire tant de contrainte pour résister à leur évidence, qu'il sera bientôt forcé de donner, même sans s'en apercevoir, le démenti à ses principes. " Pour moi, nous dit-il, je suis toujours de- p. 4.
» meuré le même ; plus ardent qu'éclairé dans
» mes recherches, mais sincère en tout, même
» contre moi ; simple & bon, mais sensible &
» foible ; faisant souvent le mal, & toujours ai-
» mant le bien. » Plus bas, il ajoute que *la postérité ne verra dans ses erreurs mêmes que les torts d'un ami de la vertu.* Comment Rousseau peut-il parler ainsi, & nous dire ensuite qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur de l'homme ? Et quoi ! Si l'homme est naturellement juste & bon, si tout est chez lui dans l'ordre, comment peut-il être plus ardent qu'éclairé dans ses recherches ? Comment peut-il faire souvent le mal, & toujours aimer le bien ? Il n'appartient qu'à celui qui admet une perversité originelle dans le cœur humain, de tenir un pareil langage. C'est lui qui dit après l'Apôtre : *je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas. Lorsque je veux faire le bien, je trouve en moi une loi de péché qui s'y oppose parce que le mal réside en moi. Car, selon l'homme intérieur, je trouve mon plaisir dans la Loi de Dieu : mais je sens dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit, & qui me fait violence pour me rendre captif sous cette loi de péché.*

pag. 7.

Enfin, lorsque Rousseau nous déclare qu'il est *plus ardent* qu'*éclairé dans ses recherches*, lorsqu'il prétend qu'on *ne verra dans ses erreurs mêmes que les torts d'un ami de la vertu* ; n'est-ce pas reconnoître que l'esprit de l'homme est enveloppé d'épaisses ténèbres qui lui cachent ce qu'il a le plus

d'intérêt de ſçavoir ; que malgré ſes deſirs pour connoître la vérité & ſon ardeur pour percer les voiles qui la couvrent, elle fuit ſes empreſſemens & le laiſſe en proie à l'erreur, qui s'en ſert même pour le ſéduire & le tromper ; & par conſéquent qu'il y a une perverſité originelle dans le cœur humain, qui le rend déſormais indigne des communications de ſon Auteur ?

Mais que veut dire Rouſſeau, & s'entend-il lui-même, lorſqu'il ſoutient que " l'unique paſ-
p. 16. » ſion qui naiſſe avec l'homme, ſçavoir l'amour „ propre, eſt une paſſion indifférente en elle- „ même au bien & au mal ; qu'elle ne devient „ bonne ou mauvaiſe que par accident, & ſelon „ les circonſtances dans leſquelles elle ſe déve- „ loppe ? „ Ne voilà-t-il pas une plaiſante bonté originelle, que l'indifférence au bien ou au mal ? Eſt-on bon, aime-t-on la juſtice & l'ordre, lorſqu'on eſt indifférent pour le bien, la juſtice & l'ordre ? Etre dans une morte indifférence pour Dieu, c'eſt ne pas l'aimer ; ne pas l'aimer, c'eſt être dans un déſordre manifeſte. Car, pour être dans l'ordre, il faut aimer ce qui mérite de l'être, & dans le degré qui lui eſt dû : or le cœur humain eſt néceſſairement penché & incliné vers quelque objet ; il ne peut ne pas aimer, parce que l'amour lui eſt auſſi eſſentiel que la chaleur au feu, & l'étendue à la matière. S'il n'aime pas ſon Dieu, il aime donc néceſſairement la créature par préférence à ſon Auteur, & dès-lors il eſt vitié, il porte au dedans de lui une perverſité originelle.

Mais ce ne ſont pas là les ſeuls paradoxes que Rouſſeau eſt obligé d'avancer pour établir & expliquer ſa bonté originelle. " Quand enfin, pour-
p. 17. „ ſuit-il, tous les intérêts particuliers agités s'en-

„ trechoquent, quand l'amour de ſoi mis en fer-
„ mentation devient amour-propre; que l'opi-
„ nion, rendant l'Univers entier néceſſaire à
„ chaque homme, les rend tous ennemis nés les
„ uns des autres, & fait que nul ne trouve ſon
„ bien que dans le mal d'autrui : alors la conſ-
„ cience, plus foible que les paſſions exaltées eſt
„ étouffée par elles, & ne reſte plus dans la bou-
„ che des hommes qu'un mot fait pour ſe trom-
„ per mutuellement. Chacun feint alors de vou-
„ loir ſacrifier ſes intérêts à ceux du public, &
„ tous mentent. Nul ne veut le bien public que
„ quand il s'accorde avec le ſien. „ A ce portrait reconnoît-on des hommes naturellement bons, aimant la juſtice & l'ordre, dont les premiers mouvemens ſont toujours droits? Où eſt cette prétendue bonté originelle, ſi les hommes ſont tous nés ennemis les uns des autres, ſi nul ne trouve ſon bien que dans le mal d'autrui, ſi leur ambition s'éveille à meſure que leurs lumières s'étendent, ſi la conſcience eſt ſitôt étouffée par les paſſions miſes en fermentation & exaltées par le moindre intérêt particulier, & ſi enfin nul ne veut le bien public que quand il s'accorde avec le ſien?

Que diſons-nous de plus, nous qui prétendons qu'il y a une perverſité originelle dans le cœur humain? Un pareil langage convient il dans la bouche de celui qui ſoutient que l'homme eſt un être naturellement bon? Le portrait que Rouſſeau vient d'en faire, ne ſuffit-il pas pour démentir une aſſertion déja détruite par tant d'autorités?

❧

ARTICLE V.

La Doctrine du péché originel est de la première antiquité. Les faits qui la confirment nous forcent de nous y soumettre, quelqu'incompréhensible qu'elle soit. La concupiscence subsiste en nous, même après le Baptême.

pag. 19. « MAIS, dit Rousseau, il s'en faut bien, » selon moi, que cette doctrine du péché originel, sujette à des difficultés si terribles, ne soit » contenue dans l'Ecriture ni si clairement ni si » durement qu'il a plu au Rhéteur Augustin & à » nos Théologiens de la bâtir. „ Si Rousseau a lû
Job. XIV. nos Ecritures, n'a-t-il pas dû y voir que *personne n'est exempt de souillure, pas même l'enfant d'un*
Psal. 50. *jour*; *qu'il a été formé dans l'iniquité, & que sa mere l'a conçu dans le péché?* N'a-t-il pas entendu le grand Apôtre nous dire encore d'une manière plus claire & plus décisive, que nous naissons tous enfans de colère, & par conséquent coupables d'un péché originel, puisqu'il n'y a que le péché qui puisse nous rendre l'objet de la colère d'un Dieu juste? Comment pourroit-il éluder la force victorieuse de ces paroles de l'Apôtre qui nous déclare que *le péché est entré dans le monde par un*
Rom. V. *seul homme, & la mort par le péché, & qu'ainsi la mort est passée dans tous les hommes par un seul homme en qui tous ont péché*, & enfin que c'est *par le péché d'un seul que tous les hommes sont tombés dans la condamnation.*

Ce n'est ni S. Augustin ni nos Théologiens

qui ont bâti la doctrine du péché originel. Ce grand Docteur n'a soutenu que ce qu'il avoit appris de ses peres, & ce que ceux-ci, en remontant de siécle en siécle, avoient appris des Apôtres. Rien n'étoit plus constant dans l'Eglise que la vérité de ce dogme, lorsque les Pélagiens s'élevèrent pour le combattre. Les seules cérémonies du Baptême en étoient, comme elles le sont encore, une profession publique & éclatante. La foi en étoit si ferme, si bien soutenue, que de toute part on fit entendre des réclamations contre l'audacieuse témérité des Pélagiens. Les Docteurs comme les ignorans, attestèrent tout d'une voix la certitude & la notoriété d'un dogme qui n'avoit jamais cessé d'être universellement enseigné dans l'Eglise. Aussi Julien reprochoit-il à S. Augustin d'employer contre lui le témoignage & le consentement des peuples; &, ce qui prouve sans replique que nos Théologiens n'enseignent & ne soutiennent à cet égard que ce qu'ils ont reçu de la première main, c'est qu'encore aujourd'hui tant de sectes, séparées de l'Eglise depuis un grand nombre de siécles, croient & professent la même doctrine. Or l'aversion qu'elles ont toujours eue pour l'Eglise Catholique depuis leur séparation, ne permet pas de soupçonner qu'elles aient emprunté de nous ce dogme; il faut donc que les uns & les autres l'aient reçu de la même source & par le même canal, c'est-à-dire, de l'Ecriture & par la tradition. Et d'ailleurs, ce dogme n'est-il pas fondé sur une longue suite de faits publics & personnels parvenus depuis Adam jusqu'à nous, qui en démontrent invinciblement la certitude & l'antiquité?

« Le moyen de concevoir, ajoute Rousseau, pag. 19.
» que Dieu crée tant d'ames innocentes & pures,

„ tout exprès pour les joindre à des corps coupa-
„ bles, pour leur y faire contracter la corruption
„ morale, & pour les condamner toutes à l'en-
„ fer, sans autre crime que cette union qui est
„ son ouvrage ? Je ne dirai pas si (comme vous
„ vous en vantez) vous éclaircissez par ce systê-
„ me le mystère de notre cœur ; mais je vois
„ que vous obscurcissez beaucoup la justice & la
„ bonté de l'Etre suprême. Si vous levez une
„ objection, c'est pour en substituer de cent fois
„ plus fortes. „ Nous ne prétendons pas que l'homme puisse parfaitement concevoir ici bas un mystère si profond, si impénétrable à nos foibles lumières, si révoltant pour notre orgueilleuse raison. Ce ne seroit plus un mystère si nous pouvions y atteindre & le comprendre. Mais si ce mystère est couvert de grandes obscurités, il devient en quelque sorte clair & sensible par ses effets ; en refusant de l'admettre, on retombe dans un cahos où tout est inexplicable, on s'égare dans un labyrinthe où on ne trouve d'autre issue que celle que nous présente le péché originel.

Mais au reste, si le péché originel nous offre encore des choses que nous ne pouvons comprendre ; s'il est sujet à des difficultés insolubles, rappellons-nous qui nous sommes, la foiblesse & les bornes de notre esprit. Nous n'aurions plus le mérite de la foi, si tous ces objets étoient clairs & palpables. *Toute connoissance humaine*, dit fort bien Rousseau, *a ses difficultés, la géométrie elle-même a les siennes* ; & lorsqu'on a démontré une proposition, on ne se met plus en peine des objections, quelqu'insolubles qu'elles puissent être, tant qu'elles n'attaquent pas la démonstration en elle-même. Voilà la conduite que nous devons tenir à l'égard des dogmes & des mystè-
pag. 56.

res ;

tes ; dès que leur exiſtence eſt prouvée, il ne reſte plus qu'à ſe taire & qu'à adorer le ſecret que nous ne comprenons pas.

Nous avons aſſez fait voir combien Rouſſeau a tort de prétendre que nous obſcurciſſons la juſtice & la bonté de l'Etre ſuprême, en admettant le péché originel ; c'eſt cette juſtice & cette bonté de l'Etre ſuprême qui nous obligent de reçonnoître un péché originel, puiſque le Dieu juſte, le Dieu bon ne ſçauroit punir des innocens.

“ Mais au fond, dit Rouſſeau, que fait cette pag. 19.
„ doctrine à l'Auteur d'Emile ? Quoiqu'il ait
„ cru ſon livre utile au genre humain, c'eſt à
„ des Chrétiens qu'il l'a deſtiné ; c'eſt à des
„ hommes lavés du péché originel & de ſes
„ effets, du moins quant à l'ame, par le Sacre-
„ ment établi pour cela. Selon cette même
„ doctrine, nous avons tous dans notre enfance
„ recouvré l'innocence primitive ; nous ſommes
„ tous ſortis du baptême auſſi ſains de cœur qu'A-
„ dam ſortit de la main de Dieu. „

Quand Rouſſeau veut faire parler la Religion chrétienne, qu'il en apprenne la doctrine, afin de ne point mettre ſur ſon compte des erreurs qu'elle a toujours proſcrites & condamnées. Car où a-t-il vu que, ſelon la doctrine Catholique, nous ayions tous dans notre enfance recouvré l'innocence primitive, que nous ſoyions tous ſortis du baptême auſſi ſains de cœur qu'Adam eſt ſorti de la main de Dieu ? Nous croyons, il eſt vrai, & nous ſoutenons, ſelon la foi de l'Egliſe, que par le baptême l'empire de la concupiſcence a été détruit en nous, que ce qui nous rendoit coupables a été effacé par la régénération ſpirituelle de nos ames : mais la concupiſcence, que l'Apôtre appelle une loi de péché, parceque tous

ses mouvemens y portent, demeure toujours dans ceux qui ont reçu le baptême, pour leur servir d'exercice continuel ; elle ne leur nuit cependant, qu'autant qu'ils consentent aux desirs déréglés qu'elle excite en eux. C'est aussi ce qui fait dire à S. Paul que la chair a des desirs contraires à ceux de l'esprit, qu'ils se combattent mutuellement, ensorte que nous ne faisons pas ce que nous voudrions, parceque nous trouvons en nous une loi de péché qui s'y oppose. Telle est la doctrine de l'Ecriture & de la Tradition, que l'Eglise a toujours constamment soutenue & enseignée. C'est aussi ce qui a fait dire à l'Apôtre
Galat. V. S. Paul, *que la chair a des desirs contraires à ceux de l'esprit, qui se combattent mutuellement, ensorte que nous ne faisons pas ce que nous voudrions, parce que nous trouvons en nous une loi de péché qui s'y oppose.*

Que Rousseau voye, comment il peut reprocher
pag. 20. à M. l'Archevêque *d'attribuer au péché originel les vices des peuples, qu'il avoue avoir été délivrés du péché originel.* Ils ont été délivrés du péché originel dans tout ce qui les rendoit criminels ; mais la concupiscence leur est restée, elle est devenue le principe de leurs vices & de leurs désordres, parce qu'ils les ont contractés en consentant à ses mouvemens & à ses desirs.

ARTICLE VI.

Comment Adam est-il devenu pécheur? Impiétés & vaines défaites de Rousseau pour excuser le crime de notre premier pere.

« MAIS, Monseigneur, ajoute Rousseau, » quand je conviendrois que le baptême ne re-

„ médie point à la corruption de notre nature, „ encore n'en auriez-vous pas raisonné plus solidement. Nous sommes, dites-vous, pécheurs „ à cause du péché de notre premier pere; mais „ notre premier pere, pourquoi fut-il pécheur „ lui-même ? Pourquoi la même raison par la- „ quelle vous expliquerez son péché, ne seroit- „ elle pas applicable à ses descendans sans le pé- „ ché originel ? Et pourquoi faut-il que nous im- „ putions à Dieu une injustice, en nous rendant „ pécheurs & punissables par le vice de notre „ naissance, tandis que notre premier pere fut „ pécheur & puni comme nous sans cela ? Le pé- „ ché originel explique tout, excepté son princi- „ pe, & c'est ce principe qu'il s'agit d'expliquer.„

Vous demandez pourquoi notre premier pere fut pécheur ? Par son orgueil, sa révolte, sa désobéissance, vous répondons-nous. Considérez quelle étoit la félicité d'Adam dans ce Paradis de délices où la bonté divine l'avoit placé. Il vivoit dans l'abondance de toutes choses; tout étoit soumis à son usage, rien ne le troubloit, rien ne l'affligeoit. Au milieu de tant de biens dont Dieu l'avoit rendu dépositaire, il en est un seul qu'il se réserve. C'est, de tout l'Univers qu'il lui abandonne, la seule redevance & l'unique cens qu'il exige de lui; encore veut-il bien attacher à la fidélité de son obéissance, la récompense d'une justice immuable & d'un bonheur éternel. Qu'elle devoit donc lui être douce & facile, puisqu'il n'avoit que Dieu pour Seigneur, qu'il étoit maître de tout, excepté d'un seul arbre !

Cependant Adam méprise la défense & les menaces de son Dieu. Déja ébloui de sa grandeur, il ne veut plus connoître de maître; &

pour faire l'essai de sa puissance, il trouve son plaisir à violer le précepte qu'il a reçu, afin que personne n'ayant plus d'empire sur lui, il devienne semblable à Dieu, qui ne reçoit de loi de personne. C'est ainsi qu'Adam devint pécheur & criminel, qu'il perdit pour lui & sa postérité les biens immenses dont il étoit établi le dépositaire, pour les faire passer à ses descendans les plus reculés. Voilà comment nous expliquons le péché originel dans son principe & ses effets. Mais encore un coup, il ne s'agit plus de nous demander des *pourquoi* ; dès que les faits sont clairs & palpables, ils répondent aux questions superflues de Rousseau. Pour lui, comment explique-t-il la faute du premier homme ? Ecoutons. « Vous avancez, dit-il à M. l'Archevêque, que » par mon principe à moi, *l'on perd de vûe le* » *rayon de lumière qui nous fait connoître le mystère* » *de notre propre cœur*, & vous ne voyez pas que » ce principe, bien plus universel, éclaire même » la faute du premier homme ? » Et comment l'éclaire-t-il ? Rousseau va nous l'apprendre dans une note de sa façon. Il semble qu'il ait rougi de l'insérer dans le corps de l'ouvrage, tant elle est révoltante. « Regimber, nous dit-il, contre

p. 22, à la note.

» une défense inutile & arbitraire, est un penchant naturel, mais qui, loin d'être vicieux » en lui-même, est conforme à l'ordre des cho- » ses & à la bonne constitution de l'homme ; » puisqu'il seroit hors d'état de se conserver, s'il » n'avoit un amour très-vif pour lui-même & » pour le maintien de tous ses droits, tels qu'il » les a reçus de la nature. Celui qui pourroit tout » ne voudroit que ce qui lui seroit utile ; mais » un être foible, dont la Loi restraint & limite » encore le pouvoir, perd une partie de lui-

» même, & reclame en son cœur ce qui lui est » ôté. Lui faire un crime de cela, seroit lui en » faire un d'être lui & non pas un autre ; ce seroit » vouloir en même-tems qu'il fût & qu'il ne fût » pas. » Peut-on, sans contester à Dieu la divinité, lui refuser le pouvoir d'imposer à sa créature des loix qu'il juge convenables ? La loi naturelle écrite dans le cœur d'Adam, ne mettoit-elle pas au nombre de ses devoirs l'obligation d'obéir à son Dieu dans tout ce qu'il pouvoit lui prescrire, sans prétendre pénétrer les raisons de ses ordres & de ses volontés, toujours justes quoiqu'incompréhensibles ? L'amour & la reconnoissance que l'homme devoit à son Dieu, qui venoit de le combler de tant de bienfaits, étoient pour lui un nouveau motif de saisir avec empressement l'heureuse occasion qu'il lui présentoit de lui témoigner sa soumission & sa dépendance.

Quelle témérité dans Rousseau, d'appeller *défense inutile*, une défense émanée de Dieu même, une défense qui devoit servir à manifester l'obéissance de la créature, qui devoit être la preuve de son amour, décider de son bonheur ou de son malheur éternel ! Peut-on trouver rien de plus conforme à l'ordre, de plus convenable à l'état d'Adam, de plus digne de la noble simplicité qui caractérise tout ce que Dieu fait, que la défense qu'il intime à ce premier homme ?

Comment Rousseau ose-t-il avancer qu'il y avoit dans Adam *un penchant naturel, conforme à l'ordre des choses, & à la bonne constitution de l'homme, de regimber contre cette défense ?* Quoi ! l'ordre exigera que le serviteur se porte à la révolte & à l'indépendance ? En quoi consistera donc le désordre ? La bonne constitution de l'homme ne

veut-elle pas qu'il commande à ce qui lui est soumis, & qu'il ne prétende pas s'élever au-dessus de celui qui doit lui commander ? Dès qu'il s'assujettit par le déréglement de son amour à ce qui lui est inférieur, ou qu'il ose, par la témérité de son orgueil, s'égaler à celui à qui il est naturellement assujetti, tout l'ordre est renversé, l'homme se dégrade, il perd sa bonne constitution. L'homme, il est vrai, doit avoir un amour très-vif pour lui-même ; mais il doit en avoir un plus vif encore pour Dieu de qui il relève, & cet amour lui fait trouver sa joie & son bonheur à se sacrifier aux ordres de son Souverain. Il doit avoir un grand zèle pour le maintien de tous ses droits ; mais ce zèle, pour être réglé, doit être subordonné à l'empire de son Dieu sur lui ; il ne peut aimer véritablement la conservation de ses propres droits, qu'il ne desire avec encore plus d'empressement le maintien de ceux de son Auteur ; c'est l'unique moyen de conserver ce qu'il a reçu ; il perd tout, dès qu'il ose attenter aux droits de l'Etre suprême.

Nous dire d'Adam qu'*un être foible dont la loi restraint & limite le pouvoir, perd une partie de lui-même, & reclame en son cœur ce qui lui est ôté!* Un homme à qui la bonté divine avoit tout assujetti, excepté un seul arbre, que pouvoit-il reclamer ? Quelle partie de lui-même perdoit-il ? Pouvoit-il s'imaginer que Dieu qui ne l'avoit créé que par un effet de sa bonté, qui l'avoit comblé de tant de faveurs, auroit voulu lui défendre une chose qu'il auroit sçu lui être d'une si grande utilité ? Il ne pouvoit le penser, à moins qu'une orgueilleuse présomption ne se fût déja emparée de son cœur, & n'eût aveuglé son esprit.

Quel comble d'aveuglement dans notre Incré-

dule ! Après avoir osé soutenir que nous naissions tous naturellement bons, aimant l'ordre & la justice, qu'il n'y avoit point de perversité originelle dans le cœur de l'homme, il vient nous représenter Adam nouvellement sorti des mains de Dieu avec les penchans les plus déréglés, les vices les plus révoltans, qu'il ose encore appeller l'ordre des choses, la bonne constitution de l'homme. O insensé ! qui prétendant toujours ériger,au milieu des ténèbres de son orgueilleuse raison, un Tribunal pour juger des choses de Dieu, prononce autant de blasphêmes que de décisions.

Dieu intime à Adam une défense sous les plus grandes menaces ; Adam transgresse l'ordre ; les menaces ont dès ce moment leur effet, & vous ne rougirez pas de nous dire ensuite : *l'ordre enfraint par Adam me paroît moins une véritable défense qu'un avis paternel ; c'est un avertissement de s'abstenir d'un fruit pernicieux qui donne la mort ; cette idée est assurément plus conforme à celle qu'on doit avoir de la bonté de Dieu, & même au texte de la Genèse, que celle qu'il plaît aux Docteurs de nous prescrire.* Mais pourquoi ce fruit est-il pernicieux ? Pourquoi donne-t il la mort, s'il n'est pas défendu d'y toucher ? Dieu pourroit-il, étant essentiellement juste, créer quelque chose qui eût été pernicieux & qui eût donné la mort à des ames innocentes ? L'arbre étoit bon sans doute, son fruit n'avoit rien en lui-même de pernicieux ; mais Dieu qui en est le maître & le Souverain, veut l'interdire à Adam son Serviteur, pour éprouver sa fidélité. C'est le mépris que fait Adam du précepte de son Dieu, qui lui donne du même coup la double mort de l'ame & du corps, & non le fruit que ce précepte lui défendoit.

Voilà l'idée la plus conforme à celle qu'on doit avoir de la grandeur & en même-tems de la bonté de Dieu, la plus conforme aussi au texte de la Genèse, qui nous marque clairement la défense que Dieu fit à Adam de manger du fruit de l'arbre de la science du bien & du mal, les menaces dont il l'accompagna & les effets terribles qui en suivirent aussi-tôt la transgression. Vouloir ensuite disputer contre une pareille évidence, c'est faire à peu près comme un homme qui prétendroit que le Roi n'auroit pas proprement défendu certaines actions, tandis qu'il verroit des roues, des gibets, des échaffauts tout dressés pour exécuter ceux qui les auroient commises. C'est bien à un foible mortel à nous prescrire les idées que nous devons avoir de la bonté divine. Tout ce que dit Rousseau pour éluder la force de ces mots, *morte morieris*, vous mourrez certainement, & pour prouver qu'ils ne contiennent pas *une menace de la double mort*, ne fait rien contre nous. Nous n'avons pas besoin d'entrer ici dans des discussions étrangères à notre objet, pour sçavoir si ces paroles ont *l'emphase qu'on leur a prêtée*, si *ce n'est qu'un Hébraïsme employé en d'autres endroits où cette emphase ne peut avoir lieu.* Il est toujours clair & certain que ces mots contiennent au moins une menace de la mort du corps; or celle-ci suppose nécessairement la mort de l'ame à la grace, parce que la mort du corps ne peut être que la juste peine d'un crime qui nous a séparés de Dieu; & par conséquent, de quelque manière qu'on explique les paroles qui expriment la menace faite à Adam, avec emphase ou non, elles signifieront toujours un précepte formel, la menace d'un supplice qui annonce le crime du transgresseur.

Note de la pag. 23.

Rousseau veut nous persuader qu'*il y a un motif si naturel d'indulgence & de commisération dans la ruse du tentateur & dans la séduction de la femme, qu'à considérer dans toutes ses circonstances le péché d'Adam, l'on n'y peut trouver qu'une faute des plus légères.* Ibid.

« Cependant, continue-t-il, selon eux (les » Théologiens) quelle effroyable punition! Il est » même impossible d'en concevoir une plus ter- » rible; car quel châtiment eût pû porter Adam » pour les plus grands crimes, que d'être con- » damné lui & toute sa race, à la mort en ce » monde, & à passer l'éternité dans l'autre dé- » vorés des feux de l'enfer? Est-ce là la peine » imposée par le Dieu de miséricorde à un pau- » vre malheureux pour s'être laissé tromper? » Il suffit assurément de considérer sous les yeux de la vérité la faute d'Adam, pour concevoir qu'il n'y a jamais eu de crime plus noir, d'attentat plus horrible contre la Majesté suprême, d'ingratitude plus atroce, d'infidélité plus marquée. Mais au reste, il n'y a que Dieu qui puisse parfaitement apprécier la grandeur de l'outrage que le péché d'Adam lui a fait; il n'y avoit que lui qui pût déterminer la réparation qu'il exige, les peines qu'il a méritées. Raisonner & disputer avec lui, c'est se briser, c'est se perdre au lieu de se relever. Il nous suffit de sçavoir par la révélation que tel est l'Arrêt prononcé contre Adam & sa posterité, pour adorer & nous soumettre en silence & sans murmure. Vouloir sonder & mesurer par nos foibles lumières les abîmes de la Justice divine, c'est la dernière des extravagances.

Si le péché originel renferme de grands secrets que nous ne pouvons pénétrer, il est juste qu'il y en ait dont Dieu seul ait la clef; il est juste

que la Foi sacrifie à son Dieu des doutes, que son autorité infaillible & supérieure à toutes les lumières de la raison doit étouffer & anéantir. Or nous avons assez prouvé que le dogme du péché originel est fondé sur une révélation divine, fondé sur la promesse d'un Libérateur pour Adam & sa postérité ; fondé aussi, comme nous l'avons fait voir, sur l'expérience journalière, puisque toutes les traces, tous les symptômes, tous les effets du péché d'Adam se retrouvent en nous. Que sert-il ensuite de disputer contre des faits si notoires & si sensibles, & d'entasser des difficultés qui ne sçauroient jamais prévaloir contre leur certitude ?

Que Rousseau s'écrie encore : « que je hais la » décourageante Doctrine de nos durs Théolo- » giens ! Si j'étois un moment tenté de l'admet- » tre, c'est alors que je croirois blasphémer. » Nous avons assez prouvé que notre Doctrine est celle de la révélation. Rousseau en s'obstinant à la rejetter, est le seul qui blasphême contre la sainteté, la justice & la bonté de l'être suprême. Après avoir tout confondu, justifié les vices de notre nature, porté le désordre jusque dans le sein de l'innocence même, il ne rougit pas de
p. 23. nous dire, *qui de nous, à vôtre avis, remonte le mieux au principe ?*

ARTICLE VII.

Artifice de Rousseau. Son plan d'éducation est-il soutenable ?

MAIS voyons l'artifice de Rousseau pour donner des tours odieux aux vérités qu'il ne peut ren-

verser. M. de Beaumont avoit dit, *que l'homme se sent entraîné par une pente funeste ; & comment,* ajoute-t-il, *se roidiroit-il contre elle, si son enfance n'étoit dirigée par des maîtres pleins de vertu, de sagesse, de vigilance ?* Voici la glose de Rousseau. p. 24.
" C'est-à-dire : nous voyons que les hommes sont ,, méchans, quoiqu'incessamment tyrannisés dès ,, leur enfance ; si donc on ne les tyrannisoit pas ,, dans ce tems-là, comment parviendroit-on à ,, les rendre sages ; puisque, même en les tyran- ,, nisant sans cesse, il est impossible de les ren- ,, dre tels ? ,, Peut-on n'être pas indigné d'un pareil commentaire ? N'est il pas contraire à toutes les regles de la droiture, de travestir aussi indécemment des paroles qui n'expriment en elles-mêmes que les sentimens de la plus saine raison ? Quoi ! des maîtres pleins de vertu, de sagesse & de vigilance sont-ils des Tyrans ? Mais je le vois ; c'est une tyrannie, aux yeux de Rousseau, de prétendre réprimer & régler les passions des hommes. " C'est un torrent, avoit dit M. l'Archevê- ,, que, qui se déborde malgré les digues puis- ,, santes qu'on lui avoit opposées. Que seroit-ce ,, donc si nul obstacle ne suspendoit ses flots & ,, ne rompoit ses efforts ? ,, *Je pourrois dire*, répond Rousseau, *c'est un torrent qui renverse vos impuissantes digues & brise tout. Elargissez son lit & le laissez courir sans obstacles, il ne fera jamais de mal.* Tel est son plan ; son dessein est de laisser courir les hommes sans obstacle au gré de leurs passions ; tout ce qui s'y opposera sera à ses yeux une vraie tyrannie. p. 25.

Tout ce que dit Rousseau de la mauvaise éducation des Prêtres, n'a pas l'ombre de raison. Si les Prêtres sont tels que la Religion chrétienne exige qu'ils soient, personne ne sera plus propre

qu'eux à donner à la jeunesse une bonne éducation : la multitude d'excellens élèves que les Prêtres, dignes de ce caractère, ont donnés dans tous les tems à l'Eglise & à l'Etat, suffit pour fermer la bouche à l'Incrédule. S'il y a des Prêtres qui élevent mal ceux qui sont confiés à leurs soins, ce n'est pas parce qu'ils sont Prêtres, mais parce qu'ils sont de mauvais Prêtres, indignes du caractère dont ils sont revêtus; de même que s'il y a des Magistrats qui rendent mal la Justice, ce n'est pas parce qu'ils sont Magistrats, mais parce qu'ils sont mauvais Magistrats. C'est ce que dira tout homme qui voudra raisonner juste. Mais telle est la conduite de l'Incrédule, de faire retomber sur les meilleures choses l'abus qu'on en fait, afin de trouver un prétexte pour les décrier.

A l'égard du plan d'éducation de Rousseau, nous en avons montré l'absurdité. Il porte tout entier sur ce faux principe, *que l'homme étant bon par sa* pag. 30. *nature, il s'ensuit qu'il demeure tel, tant que rien d'étranger à lui ne l'altère, parce que la méchanceté lui vient d'ailleurs.* D'où Rousseau conclut qu'il suffit *de fermer l'entrée au vice, & le cœur humain sera toujours bon?* « Sur ce principe, ajoute-t-il, Ibid. » j'établis l'éducation négative comme la meil- » leure, ou plutôt la seule bonne. .... Elle ne » donne pas les vertus, mais elle prévient les » vices; elle n'apprend pas la vérité, mais elle » préserve de l'erreur. » Mais puisqu'il est faux que l'homme soit bon par sa nature, puisqu'il y a un fonds de corruption qui agit sans cesse dans le cœur humain pour se produire au dehors, puisqu'il est rempli d'épaisses ténèbres qui lui cachent les vérités les plus essentielles, n'est-il pas visible qu'une éducation purement négative ne sera propre qu'à fomenter & exciter les vices & les

paſſions de ces jeunes Elèves ? On ne leur apprendra ni ce qu'ils doivent penſer, ni ce qu'ils doivent aimer, ni ce qu'ils doivent faire. Pleins d'ignorance, dominés par les ſens, ils s'accoutumeront à ne juger des choſes que par l'impreſſion qu'ils en recevront ; mille préjugés naturels à cet âge s'empareront de leur eſprit qu'on ne travaillera point à diriger du côté du vrai. Ainſi ces ames tendres deviendront le jouet & la victime d'une multitude d'erreurs. Sans goût pour la vérité, dont on ne leur aura pas fait connoître de bonne heure tout le prix ; les efforts ſeuls, qu'il leur faudra faire dans la ſuite pour la trouver, ſuffiront pour les rebuter, & l'entrée leur en ſera peut-être fermée pour toujours.

Ce penchant pour le mal, que l'homme porte au-dedans de lui, venant à ſe développer avec l'âge, agira ſans ceſſe ſur ces Elèves abandonnés à eux-mêmes ; ils ignoreront qu'ils doivent le combattre & y réſiſter ; tout ce qui leur plaira leur paroîtra juſte & bon. Combien de vices jetteront par-là de profondes racines dans ces cœurs, ſi ſuſceptibles de leur impreſſion ? Vices, ſi l'on veut, proportionnés à leur âge, mais qui prépareront à de plus grands, à meſure qu'ils avanceront. En vain voudra-t-on alors y oppoſer quelques digues, le torrent groſſi les renverſera ſans peine. Leurs oreilles & leur cœur ſeront fermés à toutes les leçons qu'on voudra leur donner dans la ſuite ; ils ſeront en droit de demander pourquoi on ne leur a pas appris plutôt ce qu'on prétend aujourd'hui exiger d'eux. On nous a laiſſé, diront-ils, prendre des plis fâcheux, par l'ignorance dans laquelle on nous a nourris, & l'on prétendroit aujourd'hui nous redreſſer ? Nos inclinations ſont formées, elles nous plaiſent, il

nous en coûteroit trop pour les réformer.

Pour que le plan chimérique d'une éducation négative pût avoir lieu, il faudroit pouvoir au moins empêcher ses Elèves de penser, d'aimer & d'agir, en un mot en faire des automates jusqu'au tems où l'éducation positive succéderoit à la négative. Or puisque ce seroit le comble de la folie de prétendre réduire l'être essentiellement pensant, aimant & agissant dans cette espèce d'insensibilité; concluons qu'il faut lui apprendre dès le premier âge à bien penser, bien aimer & bien faire. M. l'Archevêque n'a-t-il donc pas eu raison d'accuser Rousseau de prescrire *cette oisiveté de l'ame, pour la disposer aux erreurs qu'il veut lui inculquer?* Ne pas profiter des premiers momens, dès que sa raison commence à paroître, pour l'introduire dans la vérité, c'est vouloir la précipiter dans toutes sortes d'erreurs & d'égaremens.

p. 31.

Mais il faut ici confondre Rousseau par lui-même. M. l'Archevêque avoit dit: *Quoi! à l'âge de dix ans un enfant ne sentira pas qu'obéir à son pere est un bien, que lui désobéir est un mal?* « Bien » loin de là, répond Rousseau; je soutiens qu'il » sentira au contraire, en quittant le jeu pour » aller étudier sa leçon, qu'obéir à son pere est » un mal, & que lui désobéir est un bien, en » volant quelque fruit défendu. Il sentira aussi, » j'en conviens, que c'est un mal d'être puni & » un bien d'être récompensé; & c'est dans la » balance de ces biens & de ces maux contradic- » toires que se régle sa prudence enfantine. » Voilà donc cet enfant que vous souteniez tout-à-l'heure être bon par sa nature, & n'avoir besoin pour demeurer tel, que d'une éducation négative! Où gît donc sa prétendue bonté? Tout ce

p. 32.

qu'il sent, selon vous, c'est que quitter le jeu pour étudier sa leçon, c'est qu'obéir à son pere est un mal, & que lui désobéir est un bien. Tout le mal qu'il connoît, c'est d'être puni, & le bien d'être récompensé. Et vous direz ensuite que son enfance n'a pas besoin d'être réformée & réglée sur les principes du vrai? Vous direz que ses inclinations n'ont pas besoin d'être redressées? A moins que vous ne poussiez la témérité jusqu'à prétendre que ce n'est pas un vice dans un enfant de trouver son mal à obéir à son pere, & son bien à lui désobéir. Eh! que deviendroit le genre humain, s'il étoit formé sur de pareils principes?

Jusqu'à ce jour les hommes de tous les tems, ont unanimement cru qu'on ne pouvoit trop tôt nous inspirer l'amour du bien & de la vertu, former notre esprit sur les règles du vrai. Le Juste qui a conservé son innocence par les soins qu'on a pris d'armer son enfance contre le vice, en lui faisant contracter une douce facilité pour la vertu, ne cesse de bénir le bonheur de l'éducation qu'il a reçue: le libertin même dans les courts instans où le vice lui permet quelque retour sur lui, maudit des parens infortunés qui, par le défaut de sages instructions & d'une éducation solide & vigilante, n'ont point prévenu de bonne heure la source des désordres où la violence de ses passions l'entraîne. Et Rousseau, osant s'élever contre des sentimens si naturels, contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, contre l'expérience journalière qui nous apprend que plutôt on forme la jeunesse à la vertu, mieux elle en reçoit les salutaires impressions, mieux elle est en état de résister à la force des vices & des passions; Rousseau sourd à tant de voix, prétendra qu'on doit la laisser croupir jusqu'à quinze

& dix-huit ans dans une ignorance grossière des *devoirs de l'homme*, sans l'exercer à la vertu; en un mot, dans une entière oisiveté de l'ame.

p. 33. « Plutôt, nous dit-il, les leçons de la sagesse ne » signifient rien pour l'enfant hors d'état d'y » prendre intérêt & de les entendre. »

C'est bien mal connoître le cœur humain que de le juger incapable de goûter les leçons de la sagesse, quoique dans un âge encore tendre. Le cœur humain, celui même d'un enfant qui commence à user de sa raison, ne peut être sans aimer. Il aime tout ce qu'on travaille à lui rendre aimable; il aime la sagesse selon sa portée, mais il faut s'appliquer à la lui faire aimer de la manière dont il est capable, afin qu'à mesure que ses facultés se dilatent, que ses lumières augmentent, son amour & son attachement croissent & se perfectionnent. Car, comme l'avoue Rousseau, *les leçons de la sagesse ne prennent plus sur un cœur déja livré aux passions*, & il y est nécessairement livré, si la vertu n'a pas acquis dès ses premières années un doux empire sur lui. Rousseau va donc directement contre la fin qu'il semble se proposer, qui est de garantir des passions le cœur de son Elève, d'empêcher la prétendue bonté, qu'il lui suppose, d'être altérée, puisque le seul moyen de prévenir les vices en lui, c'est de commencer par y jetter les semences de la vertu, & de travailler sans relâche à la faire croître.

Ibid.

Il y a de l'ignorance à nous alléguer l'incapacité des enfans de dix ans. Ce n'est pas que nous supposions, comme nous le reproche Rousseau, *que l'homme apporte avec lui sa raison toute formée, & qu'il ne s'agit que de la mettre en œuvre.* Si Rousseau étoit conséquent, il devroit le dire, lui qui prétend que l'homme naît dans une par-

p. 40.

faite intégrité. Mais quoique le Jugement & l'esprit d'un enfant de dix ans ne soit pas encore formé, on le développe par les vérités qu'on y introduit, de même qu'on forme son cœur par les heureuses inclinations qu'on lui fait contracter.

Qu'on appelle ici en témoignage tous ceux qui ont jamais éclaté dans le monde par la noblesse de leurs sentimens & les actes d'une vertu solide, presque tous nous diront qu'ils en sont redevables aux soins qu'on a pris de leur faire goûter de bonne heure la vérité, de la leur inculquer, d'éloigner d'eux, non-seulement tout ce qui auroit pû tendre des piéges à leur innocence, mais encore de réprimer avec une vigilance infatigable les passions naissantes, en leur inspirant sans cesse l'amour de la vertu, & leur en faisant soigneusement pratiquer tous les actes convenables à leur âge. Ce sont les Elèves formés sur de pareils principes qui pourront faire la joie & la consolation de leurs parens: mais qu'attendre de ceux qu'on formeroit sur le plan de ce nouvel Instituteur?

En vain Rousseau nous objecte que « l'éducation la plus Chrétienne ne sçauroit donner à » l'enfant l'entendement qu'il n'a pas, ni détacher ses idées des êtres matériels, au-dessus » desquels tant d'hommes ne sçauroient élever » les leurs. » J'accorde à Rousseau qu'un enfant encore presqu'enseveli dans les sens, a de la peine à détacher ses idées des êtres matériels; mais puisque, selon lui, tant d'hommes ne sçauroient aussi élever les leurs au-dessus des sens, cela suffit pour nous faire encore mieux sentir la nécessité de s'appliquer à détacher les idées des enfans des êtres matériels, à élever leur esprit au-dessus des sens, à leur inculquer des idées justes p. 35.

des choses, & à rectifier celles qu'ils pourroient s'en former. Par-là insensiblement ils apprendront à détacher leurs idées des êtres matériels, & à s'en servir pour s'élever à des connoissances plus sublimes.

p. 40. Nous ne répéterons pas tout ce que nous avons déja dit à ce sujet. *Quand une fois*, dit Rousseau, *un sentiment a été clairement établi, on n'est pas tenu de rapporter les mêmes preuves*; il suffit d'y renvoyer. Mais remarquons toujours en passant les contradictions de Rousseau. Il croit les hommes naturellement bons, droits & justes, & il ne les croit pas en état de connoître leur Dieu avant quinze & dix-huit ans. Eh ! qu'ont-ils donc fait pour mériter d'être privés si longtems d'une connoissance qui doit faire tout le bonheur de leur vie ?

ARTICLE VIII.

Ceux qui n'ont pas connu leur Dieu ne pourront être sauvés. Etonnantes contradictions de Rousseau sur ce sujet.

p. 39, 40 & 41. NOUS avons répondu à tout ce que dit Rousseau pour prouver qu'on peut être sauvé sans connoître Dieu & croire en lui. Nous avons fait toucher au doigt ses étonnantes contradictions : une seule réflexion suffiroit pour faire sentir qu'il n'y a que l'endurcissement de la volonté & l'aveuglement des passions qui puissent empêcher les hommes de remonter à l'Auteur de leur être. Il n'est point de peuple, point de Nation si féroce & si barbare, qui n'ait admis quelque Dieu,

tant l'idée en est profondément gravée en nous, tant les merveilles de la nature le rendent sensible à ceux qui ne veulent pas fermer l'oreille à sa voix. Ces peuples, il est vrai, se sont imaginés que le feu, le vent ou l'air, la multitude des étoiles, l'abîme des eaux, le Soleil ou la Lune, étoient les Dieux qui régissoient le monde ; mais s'ils les ont cru des Dieux, parce qu'ils ont été épris de leur beauté, ne devoient-ils pas concevoir de-là combien celui qui peut seul en être l'auteur & le principe, devoit être encore plus beau ? S'ils ont admiré le pouvoir & les effets des créatures, n'auroient-ils pas dû comprendre combien est plus puissant celui de qui elles doivent avoir reçu l'être ? Car l'harmonie & la beauté des créatures rend comme visible le Créateur, & doit faire juger combien à proportion il est grand & parfait. Ainsi les hommes sont inexcusables d'avoir méconnu leur Dieu. S'ils ont eu assez de lumières pour sentir le bel ordre de l'Univers, les beautés de la créature, comment n'ont-ils pas découvert plus aisément celui qu'elle déclare en être le maître & le principe ? *Nec his debet ignosci ; si enim tantum potuerunt scire, ut possent æstimare sæculum, quomodo hujus Dominum non facilius invenerunt ?* Il n'est donc point d'homme, comme l'a dit Rousseau, qui faisant un usage légitime de ses facultés, ne puisse atteindre à la connoissance du vrai Dieu. Toutes les suppositions qu'il plaît ensuite à Rousseau de bâtir, sont fausses & chimériques, puisées dans une imagination qui réalise tout ce qui peut favoriser ses égaremens. Sap. XIII.

Le texte de Saint Paul, cité par M. l'Archevêque, ne regarde pas seulement les Philosophes, il ne *tombe* pas *uniquement sur ces sages prétendus*, P. 43.

comme le soutient Rousseau, mais il comprend tous les hommes en général qui ont méconnu leur Dieu. Car la raison que donne l'Apôtre de ce qu'ils sont inexcusables, ne permet d'en exclure aucun. *Les perfections invisibles de Dieu*, nous dit-il, *sa puissance éternelle, sa divinité sont devenues visibles depuis la création du monde, ensorte qu'ils sont inexcusables*. Ils sont inexcusables, parce que la Divinité est devenue comme visible par ses ouvrages; or ses ouvrages sont exposés à la vûe de tous les hommes, & par conséquent tous sont inexcusables de n'en avoir pas connu le véritable Auteur, qui avoit pris plaisir à y peindre en mille manières différentes ses perfections divines, afin de les manifester aux hommes. Si l'Apôtre désigne plus particulièrement les Philosophes, c'est que le reste des hommes a imité leur impiété & marché sur leurs traces; c'est qu'ayant entrepris d'humilier les Gentils, de leur ôter tout prétexte de s'élever ou de se préférer aux Juifs, il ne pouvoit mieux s'y prendre, qu'en leur remettant sous les yeux les infidélités, les égaremens, les abominations de leurs prétendus sagès & de leurs maîtres.

Rom. I.

Il est vrai que l'homme laissé à lui-même, tant que son esprit ne sera pas éclairé d'une lumière surnaturelle, & sa volonté touchée d'une grace puissante, ne s'élevera jamais comme il doit à l'Auteur de son être. Dominé par les sens depuis le péché, ses inclinations étant toutes portées vers la créature, il ne manquera pas de s'y asservir, d'en faire le Dieu de son cœur & l'objet de son culte, si Dieu ne le redresse & ne l'attire à lui par sa force toute-puissante, en dissipant ses ténèbres & guérissant sa corruption. Mais il est toujours coupable, parce que son

aveuglement naît de la corruption & de l'endurcissement de son cœur.

Pouvons-nous ne pas admirer ici l'aveuglement de notre Incrédule ? Il croit l'homme naturellement bon, né sans aucune perversité ; & il n'a pas honte de le supposer ensuite *assez stupide*, assez *grossier* pour ne pouvoir *s'élever aux notions du vrai Dieu ; assez engourdi d'esprit, quoique simple & vrai, sans vice ni endurcissement ni mauvaise volonté*, pour ne *pouvoir par une ignorance involontaire remonter à l'Auteur de son être.* p. 40 & suiv. Le Dieu juste pourroit former une créature innocente & naturellement bonne, & la laisser ensuite toute la vie croupir dans une ignorance invincible de l'auteur de son être & de ses principaux devoirs à son égard. Voila les impiétés que Rousseau est obligé de mettre sur le compte de Dieu, pour rendre l'homme innocent & le sauver, malgré ses égaremens & son idolatrie.

ARTICLE IX.

La pluralité des principes renverse l'unité de Dieu, dégrade la divinité. Elle ne sçauroit expliquer ni la constitution de l'Univers, ni résoudre les difficultés sur l'origine du mal.

Nous avons déja prouvé à Rousseau qu'admettre plusieurs principes des choses, c'est admettre la pluralité des Dieux ; & par conséquent douter, comme il fait, s'il y a plusieurs principes, c'est douter s'il y a un Dieu. La pluralité

des Dieux, dit avec raison Tertullien, cité par M. l'Archevêque, est une nullité de Dieu. Rousseau répond que « Tertullien fait ici un sophisme » très-familier aux Peres de l'Eglise. Il définit, » dit-il, le mot de Dieu, selon les Chrétiens, » & puis il accuse les Payens de contradiction, » parce que contre sa définition ils admettent » plusieurs Dieux. » Mais c'est Rousseau lui-même qui fait ici un sophisme pour en supposer un à Tertullien. Comment vouloit-il que Tertullien définît le mot de *Dieu*, si ce n'est un être à qui l'unité est essentielle? Les payens admettoient plusieurs Dieux; Tertullien leur prouve qu'ils se contredisent, parce que Dieu ne peut être qu'un; & Rousseau accuse de sophisme un raisonnement si victorieux. Il avoue cependant que c'est une folie de dire qu'il y a plusieurs Dieux; si c'est une folie, c'est donc au contraire un principe très-solide & très-judicieux de dire que plusieurs Dieux n'en sont aucun.

p. 46. à la Note.

« Il y a, poursuit Rousseau, deux manières » de concevoir l'origine des choses; sçavoir, ou » dans deux causes diverses, l'une vive & l'autre » morte, l'une motrice & l'autre mue, l'une active & l'autre passive, l'une essentielle & l'autre instrumentale; ou dans une cause unique » qui tire d'elle seule tout ce qui est & tout ce » qui se fait. Chacun de ces deux sentimens, » débattus par les métaphysiciens depuis tant de » siécles, n'en est pas devenu plus croyable à la » raison humaine. » S'il en est ainsi, cela nous prouve la nécessité d'une révélation pour découvrir un point si important & si impénétrable à la raison humaine, puisque selon Rousseau " tant " d'hommes & de Philosophes, qui dans tous " les tems ont médité sur ce sujet, ont tous una-

p. 48.

Ibid.

„ nimement rejetté la possibilité de la création.„ Mais Rousseau fait ici une exception singulière dans sa forme : “ excepté peut-être, ajoute-t-il, » un très-petit nombre qui paroissent avoir sin» cèrement soumis leur raison à l'autorité ; sin» cerité que les motifs de leur intérêt, de leur » sûreté, de leur repos, rendent fort suspecte, „ & dont il sera toujours impossible de s'assurer, „ tant que l'on risquera quelque chose à parler „ vrai. „ Que d'injustices & de calomnies ! Tant de grands hommes de toute espece, tant de Sçavans si distingués qui, depuis près de dix-huit siécles, ont cru & fait une éclatante profession de la création de tous les êtres, ne sont aux yeux de Rousseau qu'un très-petit nombre. Ces hommes si véridiques, si détachés, qui pendant trois siécles ont tout sacrifié pour conserver le précieux dépôt de la foi, qui ont exposé si souvent leur vie pour attester la sincérité de leur soumission à l'autorité de la révélation, qui l'ont soutenue au milieu des plus cruels tourmens, tous ces hommes, à en croire Rousseau, n'étoient que des hypocrites ; & tandis qu'ils méprisoient leur intérêt, leur sûreté, leur repos, leur vie même ; les motifs de leur intérêt, de leur sûreté, de leur repos, rendoient, selon lui, leur sincérité si suspecte, qu'il étoit impossible de s'en assurer. Quel étonnant paradoxe ! Et quand pourra-t-on s'assurer de la sincérité des hommes, si après de pareilles preuves on peut encore la révoquer en doute ? Mais un soupçon si injurieux à la mémoire de tant de grands hommes, est digne d'un Ecrivain qui a affiché le Pyrrhonisme le plus outré. Quoiqu'on ne lui impute que ce que ses Livres portent, il se plaint qu'on lui prête des intentions qu'il n'a pas ; & lui, sans égard ni respect

pour tous les monumens que nos pères nous ont laissés de leur candeur & de leur sincérité, il ose encore fouiller dans leur cœur pour y chercher quelques traces d'une hypocrisie qu'il voudroit pouvoir y trouver.

p. 50. " J'avoue bien, continue Rousseau, que la „ création du monde étant clairement énoncée „ dans nos traductions de la Genèse, la rejetter „ positivement, seroit à cet égard rejetter l'au- „ torité, sinon des Livres sacrés, au moins des „ traductions qu'on nous en donne ; & c'est aussi „ ce qui tient le Vicaire dans un doute qu'il n'au- „ roit peut-être pas sans cette autorité. „ Nous avons assez démontré l'authenticité de nos traductions des Livres saints, & nous n'avons pas besoin de nous arrêter à ce que dit Rousseau pour infirmer leur autorité sur la création. C'est rejetter celle des Livres saints que de rejetter celle des traductions, parce qu'il est impossible de montrer qu'elles contiennent sur les objets de notre foi, des dogmes opposés à ce que portent les originaux. Puis donc que Rousseau convient que la création est clairement énoncée dans nos traductions de la Genèse, il doit conclure qu'elle est aussi formellement contenue dans le texte original. Le doute qu'il affecte n'est donc que pour éluder l'autorité des Livres saints.

p. 51. Rousseau prétend qu'*il faudroit entendre parfaitement l'Hébreu, & même avoir été contemporain de Moyse, pour sçavoir quel sens il a donné au mot qu'on nous rend par le mot* CRE'A. Et quel autre a-t-il pû lui donner que celui d'une création proprement dite, par laquelle Dieu a tiré tous les êtres du néant ? Moyse voulant nous instruire de la première origine des choses, nous représente chaque être formé par la parole de Dieu

Dieu. Dabord, c'eſt-à-dire, au commencement il crée le Ciel & la Terre ; voilà la matière. Mais la terre eſt encore informe & toute nue ; après elle Dieu crée, chacun des ſix jours, les êtres qui doivent la remplir. Moyſe pouvoit-il mieux nous dépeindre une création réelle & proprement dite? Et combien de vaines ſubtilités ne faut-il pas employer, pour obſcurcir un récit auſſi ſimple, qui nous préſente une idée ſi naturelle d'une vraie création ?

C'eſt ainſi que la tradition de nos Peres a toujours entendu ces paroles de Moyſe. La mere des Machabées, pour encourager ſes enfans & leur inſpirer une grande idée de la puiſſance de Dieu, leur repréſente qu'il a donné l'origine à toutes choſes ; *qui omnium invenit originem.* « Regardez, » dit cette mere intrépide à ſon dernier fils, re- Lib. 2. c.7.
» gardez, je vous conjure, mon fils, le Ciel & la » Terre & tout ce qu'ils contiennent, comprenez » *bien que Dieu les a créés de rien, & que la race* » *des hommes a une ſemblable origine.* C'eſt par-là » que vous vous mettrez au-deſſus de la crainte » que voudroit vous inſpirer ce cruel bourreau.„ *Peto, nate, ut aſpicias ad cœlum & terram, & ad omnia quæ in eis ſunt*, ET INTELLIGAS, QUIA EX NIHILO FECIT ILLA DEUS ET HOMINUM GENUS. Telle étoit l'ancienne Théologie des Juifs. Telle eſt *l'acception connue & populaire qu'on a donnée* dans tous les tems aux termes de Moyſe. p. 51.
Toutes les hypothèſes que forme Rouſſeau ſont ſans preuve, ſans ombre de fondement, & démenties par une multitude d'autorités.

Il eſt vrai que le mot *créa*, qui eſt BARA en hébreu, peut ſignifier une création improprement dite ; & c'eſt ainſi qu'il eſt employé pour la formation du corps de l'homme, que Dieu tira de la

terre. Mais, comme nous avons déja vu, quand il s'agit de la première origine des êtres, tout détermine, dans la narration de Moyse, le sens du mot *créa* à une création qui tire tous les êtres du néant. La révélation de la nouvelle Loi confirme à cet égard celle de l'ancienne, & toutes deux se rendent un mutuel témoignage. « La foi, dit » l'Apôtre S. Paul, nous apprend que le monde
Heb. XI. » a été fait par la parole de Dieu, & que tout » ce qui est visible a été formé, n'y ayant rien » auparavant que d'invisible.

Dès les premiers siécles de l'Eglise on a mis au nombre des hérétiques ceux qui osoient avancer que la matière est éternelle, & que Dieu n'a point tiré toutes choses du néant. Saint Irénée s'élève avec force contre les Gnostiques & les Valentiniens qui, après Anaxagore, Empédocle & Platon, soutenoient que Dieu avoit fait le monde d'une matière préexistante, qu'il n'avoit pas créée. « Attribuer, dit le Saint Docteur, la substance
Lib. 2. cap. 10, p. 127. » des choses qui ont été faites à la puissance & à » la volonté de celui qui est le Dieu de toutes » choses, c'est une doctrine constante & digne » de toute notre foi. On peut dire ici que ce qui » est impossible aux hommes est possible à Dieu: » car les hommes ne sçauroient faire quelque » chose de rien; ils ont besoin, pour opérer, d'une » matière préexistante. Mais combien Dieu sur» passe-t-il les hommes, lui qui a tiré du néant » la matière qu'il a employée dans ses ouvrages?„

Marcion, Hermogène & d'autres ayant renouvellé les mêmes erreurs, on les a proscrits & rejettés comme hérétiques. On peut voir le Traité de Tertullien contre Hermogène. Nous passerions les bornes, si nous voulions ici rapporter tous les témoignages de la Tradition de nos Pères sur ce

point de notre Foi. Mais ce qui prouve son authenticité, c'est qu'il n'a jamais souffert dans l'Eglise le moindre obscurcissement, & qu'on a toujours universellement reconnu sa certitude.

Comment Rousseau ose-t-il nous dire ensuite : « Le Vicaire, à qui le despotisme des Théologiens „ n'en impose pas, peut très-bien, sans en être „ moins orthodoxe, douter s'il y a deux principes „ éternels des choses, ou s'il n'y en a qu'un ? „ p. 52. Jusqu'ici nos Peres ont mis au nombre des éthérodoxes ceux qui ont eu la témérité de soutenir qu'il y avoit deux principes éternels des choses ; & aujourd'hui, sur la parole d'un nouveau venu, on ne sera pas moins orthodoxe pour en douter. Toute l'antiquité sacrée a regardé comme un des principaux points de notre Foi la création de de tous les êtres tirés du néant ; & aujourd'hui, parce que Rousseau l'a dit, ce ne sera *qu'un débat grammatical ou philosophique, où la révélation n'entre pour rien.*

Mais, dit Rousseau : « Vous êtes trop instruit, Ibid. „ Monseigneur, pour ignorer que beaucoup „ d'hommes, pleins de respect pour nos Livres „ sacrés, n'ont cependant point reconnu dans le „ récit de Moyse l'absolue création de l'Univers. „ Et qui sont-ils ces hommes ? Il cite S. Justin ; lui qui combat à cet égard les erreurs des Philosophes ; lui qui, dans son Dialogue avec Triphon, définit Dieu ; « un être qui est toujours le même, „ qui donne l'existence à tous les êtres, qui est „ le seul increé, le seul incorruptible, & pour „ cette raison, qui est Dieu ; lui qui montre l'absurdité qu'il y a de prétendre, qu'un corps solide, dur & compact, sujet à la corruption, „ qui change, qui périt & renaît chaque jour,

„ qui peut être anéanti, tire ſon origine de lui-
„ même. „

Saint Clément d'Alexandrie eſt celui dont Rouſſeau prétend tirer plus d'avantage. Il convient que Photius a accuſé les hérétiques d'avoir corrompu & falſifié les Hypotipoſes; Rufin l'avoit ſoutenu avant Photius. Eſt-il naturel de penſer, dit cet Auteur, qu'un écrivain ſi célèbre, ſi catholique, ſi orthodoxe, ſe ſoit ſi ſouvent contredit lui-même? Et en effet, pour nous arrêter à ce qui fait le ſujet de notre queſtion, il eſt aiſé de montrer à Rouſſeau dans les ouvrages de S. Clément le contraire de ce qu'il prétend tirer de ſes Hypotipoſes. " Que les Philoſophes, dit-il dans
„ ſon exhortation aux Gentils, reconnoiſſent qu'ils
„ ont tiré des Perſes, des Sarmates, ou des Magi-
„ ciens l'impiété des vénérables principes, tan-
„ dis qu'ils ont ignoré & méconnu leur Dieu,
„ le Seigneur & l'auteur de toutes choſes, des
„ principes eux-mêmes, & qui eſt ſeul ſans prin-
„ cipe. Ils ont adoré des élémens foibles & ſans
„ vertu, (au nombre deſquels S. Clément met
„ expreſſément la matière,) qui ont été formés
„ pour l'uſage & le ſervice des hommes. „ Il y ſoutient encore que le Verbe, dont l'origine précéde celle de tous les êtres, a été & eſt encore le principe de toutes choſes, *divinum univerſorum principium.* Il s'élève dans le quatrième livre des Stromates contre les Valentiniens, qui oſoient attenter à la puiſſance du Père, en niant qu'il fût le créateur de toutes choſes. Dans le cinquième livre de ſes Stromates le S. Docteur définit Dieu *le ſeul parfait par lui-même, par lequel ſeul tout a été fait : unus perfectus per ſe, ex uno omnia facta.* Dans le même livre S. Clément combat les opinions des Philoſophes qui admettoient deux prin-

cipes, & qui en faisoient un de la matière. Il la définit un non-être, ou ce qui n'est pas par soi-même; *non ens, seu id quod non est.* Et, pour détruire la vaine supposition de Rousseau qui prétend que, si *ce Père tâche d'établir un seul principe, c'est parcequ'il refuse ce nom à la matière, même en admettant son éternité*; S. Clément ajoute, que le monde a été fait & formé, puisqu'il est corporel; qu'il a été fait par Dieu seul, & de ce qui n'existoit pas auparavant; *ab ipso solo Deo factus, & ex eo quod antè non erat formatus.*

Si dans ce même livre S. Clément rapporte le sentiment d'Héraclite sur l'éternité de la matière sans l'improuver, c'est qu'il n'étoit pas là question de l'examiner & de le réfuter. Le but de S. Clément, dans cet endroit, est de prouver par Empédocle, Héraclite & d'autres, que le monde doit un jour passer par le feu & prendre une autre forme: *Quod scilicet aliquando futura sit mutatio in ignis essentiam.* Il ne s'arrête qu'à ce que les Philosophes disent sur ce sujet. On ne peut donc en conclure qu'il approuve tout ce qu'ils peuvent avancer en même-temps d'étranger à son objet.

C'est assez avoir prouvé que le vrai sentiment de S. Clément est contraire à l'existence de deux principes & à l'éternité de la matière. Au reste, nous le remarquerons en passant, ce n'est pas ce qu'un ou deux Auteurs particuliers ont pu enseigner, qui fait la régle de notre foi; c'est le concours & l'unanimité de la tradition de nos pères. Dans les premiers temps du Christianisme, quelques-uns de ceux qui l'embrassoient, encore pleins des idées de la Philosophie Payenne, ont pû en mêler & confondre plusieurs avec celles de la foi; mais leur soumission pour l'Eglise & la Doctrine Catholique dont ils auroient ignoré

quelque point, a suffi pour couvrir leurs erreurs, & rectifier en eux ce qui s'en écartoit. Ce seroit donc aller contre leurs intentions & les dispositions de leur cœur, de prétendre s'autoriser de quelques-unes de leurs paroles pour combattre une doctrine dans laquelle ils ont toujours fait profession de vivre & de mourir.

p. 50. Rousseau ose nous dire que *la coexistance des deux principes semble expliquer mieux la constitution de l'univers, & lever des difficultés qu'on a peine à résoudre sans elle, comme entr'autres celle de l'origine du mal.* Qu'explique-t-on par des suppositions contradictoires & pleines d'absurdités? Deux principes éternels s'excluent mutuellement, comme nous l'avons déja fait voir. Quel attribut plus essentiel à Dieu que l'éternité? Qui peut nier qu'il soit tellement propre à Dieu, qu'il ne convienne qu'à lui seul? Car, puisqu'il ne peut y avoir qu'un Dieu, il faut que tout soit unique en lui, afin qu'il soit réellement un. Qui peut être appellé principe, si ce n'est celui qui est au-dessus de tout, qui est avant tout, & de qui tout tire son origine? Dieu seul ayant toutes ces qualités, il est vraiment Dieu; & les ayant seul, il est vraiment un. Si un autre les avoit, les dieux seroient alors aussi multipliés qu'il y auroit d'êtres qui posséderoient les attributs de Dieu. Ainsi établir deux principes coéternels, c'est établir deux dieux; c'est égaler la matière à Dieu, puisque c'est la supposer comme lui sans principe, sans commencement, sans fin, & en faire avec lui le principe de tous les êtres. Dieu ne sera plus le souverain être; car cet attribut ne peut convenir qu'à un seul, & qu'à celui qui est avant tout, qui est au-dessus de tout, qui est le principe de tout. La matière sera bien plutôt le souverain

être, puiſqu'elle aura fourni à Dieu le fonds de tous les êtres.

Mais y a-t-il une plus grande abſurdité que de ſuppoſer la matière, le plus foible de tous les êtres, qui eſt par elle-même ſans activité & ſans mouvement, de la ſuppoſer la ſource de l'être, c'eſt-à-dire, l'être par eſſence, néceſſaire, ſans origine & ſans principe? Accorder à un même ſujet le pouvoir de ſe donner tout, & une indigence univerſelle, n'eſt-ce pas tomber dans la plus étrange des contradictions?

D'ailleurs, ſi la matière eſt éternelle, quel droit Dieu peut-il avoir eu d'en diſpoſer en maître? Elle exiſtoit indépendamment de lui, elle ne lui étoit pas inférieure, puiſqu'elle étoit increéée & éternelle comme lui. L'éternel ne peut être ſoumis à l'éternel, le principe au principe. La matière a pû dire comme Dieu : je ſuis la premiere, je ſuis avant toutes choſes, je ſuis le principe d'où tout eſt ſorti, nous ſommes égaux, nous ſommes du même âge, tous deux ſans auteur, ſans Dieu. Qui a donc pu m'aſſujettir à mon contemporain? Si c'eſt parcequ'il eſt appellé Dieu, j'ai auſſi mon nom. Ou je ſuis Dieu comme lui, ou il eſt matière comme moi, puiſque nous ſommes chacun de nous ce qu'eſt l'un des deux.

Rouſſeau s'imagine n'avoir pas égalé la matière à Dieu, en la faiſant éternelle; mais il va encore plus loin, il ſoumet Dieu à la matière, lorſqu'il veut qu'il ait tiré d'elle tous les êtres. Dans cette hypothèſe, elle aura fourni à Dieu tout ce qui lui étoit néceſſaire pour opérer, & par conſéquent Dieu ſera ſoumis à la matière, puiſqu'il aura eu beſoin de ſa ſubſtance pour agir, & qu'elle aura ſuppléé à ſon impuiſſance.

Prétendre que par là on résout les difficultés sur l'origine du mal, c'est une erreur grossière. Car en premier lieu, ou Dieu a pû changer la nature de cette matière qui étoit mauvaise, ou non. S'il ne l'a pû, il a donc été contraint & gêné dans son opération, forcé de céder à la matière, de s'accommoder malgré lui à ses dispositions & à ses qualités, & de concourir avec elle au mal dont elle seroit le principe. Si au contraire il a pû ne pas s'en servir, ou changer en bien le mal de sa nature, il sera fauteur & complice du mal, puisqu'il aura permis l'existence de ce qu'il n'aura pas voulu faire, & de ce qu'il auroit pû empêcher S'il l'a souffert par nécessité, c'est une preuve de sa foiblesse & de sa servitude. Ainsi Dieu sera l'esclave ou l'ami du mal, s'il a employé dans ses ouvrages une matière vicieuse.

Mais en outre, comment pouvoir supposer une nature mauvaise dans une matière éternelle ? Le souverain bien & l'éternel ne sont qu'une même chose. Dieu n'est essentiellement bon, que parcequ'il est éternel. Comment donc la matière pourra-t-elle être mauvaise & principe du mal, puisque, si elle est éternelle, elle est nécessairement le souverain bien ; ou si l'on veut que ce qui est éternel, puisse être capable du mal, on pourra donc en croire autant de Dieu, & on s'efforcera sans raison de transférer le mal à un autre, dès qu'on l'attribuera à une matière éternelle comme Dieu. Bien plus, si ce qui est éternel peut être un mal, le mal étant éternel sera invincible & insurmontable. Si la matière est mauvaise de sa nature, elle sera fixée dans le mal irrévocablement, comme Dieu est par sa nature invariablement déterminé au bien, par-

ce qu'il est éternel. Car ce qui est éternel, ne peut changer sans cesser d'être éternel ; dès qu'il cesse d'être ce qu'il étoit, & qu'il devient ce qu'il n'étoit pas, il n'est plus éternel, parceque pour l'être, il faut être toujours le même ; supposer donc qu'une matière éternelle est susceptible de changement, c'est dire qu'elle a pû cesser d'être éternelle.

Si la matière est donc éternelle & essentiellement mauvaise, le mal sera par conséquent nécessaire & invincible ; c'est en vain que nous travaillerions à l'ôter & à l'arracher du milieu de nous ; c'est en vain que Dieu nous ordonneroit de le combattre & de nous y opposer ; c'est injustement qu'il nous puniroit pour y avoir succombé. Le mal ne sauroit avoir une fin, puisqu'il n'a pas eu de commencement. S'il a une fin, il aura aussi un commencement, & dès-lors la matière en aura également un, elle ne sera plus éternelle, elle aura été créée, elle ne pourra être mauvaise par sa nature & principe du mal.

Mais enfin, comment pourroit-on expliquer l'origine du mal par un principe mort & sans action, tel que la matière ? Or Rousseau convient que c'est admettre deux dieux, que de supposer avec les Manichéens deux principes actifs ; c'est aussi, comme nous l'avons démontré, en admettre deux, que d'établir deux principes, de quelque manière qu'on les suppose, & par conséquent ce n'est pas lever les difficultés sur l'origine du mal. D'ailleurs Rousseau convient que *le mal que nous voyons n'est point un mal absolu, & que loin de combattre directement le bien, il concourt avec lui à l'harmonie universelle.* Le mal n'est qu'un défaut, un néant, une privation du bien. La volonté de l'homme le commet librement en

p. 50. p. 47.

se retirant de son Dieu, en cessant de se régler sur les maximes de la loi éternelle; elle en est par conséquent l'unique auteur, ou, pour mieux dire, la cause efficiente. « Le mal moral, dit
Pag. 79. Tom. III. » Rousseau, est incontestablement notre ouvra» ge..... Homme, ne cherche plus l'auteur du » mal; cet auteur, c'est toi-même..... otez nos » funestes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, » ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout est bien. „ Il est donc ridicule d'admettre deux principes éternels pour expliquer l'origine du mal. Bien loin que leur coexistence explique mieux la constitution de l'univers & léve les difficultés, elle ne sert au contraire qu'à les multiplier, à tout confondre & tout embrouiller.

Enfin pour peu que nous consultions les lumières de la raison & l'idée qu'elle nous fournit de Dieu, nous sentons aisément qu'il doit être le seul être nécessaire, qui renferme tout, le seul qui possède l'être par essence & l'être sans bornes, qu'il peut le communiquer comme il lui plaît, & tirer l'être du néant par le seul acte de sa volonté. Toute autre manière d'agir est indigne de lui. C'est bien moins par l'obscurité du mystère que nous trouvons la création si difficile à concevoir, que parceque nous mesurons la puissance infinie de la volonté suprême sur les bornes de la nôtre qui ne peut rien produire de rien, & l'immensité de l'être infini sur la petitesse du nôtre qui ne sçauroit se communiquer.

ARTICLE X.

Quel est le Christianisme de Rousseau ?

De ces discussions Rousseau passe à l'apologie des sentimens de son cœur. « Après avoir attaqué » mon systême & mon livre, poursuit-il, vous » attaquez aussi ma religion. » Il se trompe; nous n'attaquons pas sa religion, mais nous montrons qu'il n'en a point « Et parceque, continue-t-il, le » Vicaire Catholique fait des objections contre » son Eglise, vous cherchez à me faire passer » pour ennemi de la mienne; comme si propo- » ser des difficultés sur un sentiment, c'étoit y » renoncer. »

Que Rousseau nous vante tant qu'il lui plaira *sa franchise ordinaire*, *sa sincérité*, qui la croira? P. 56.
« Je suis Chrétien, nous dit-il, & sincerement Ibid.
» Chrétien selon la doctrine de l'Evangile. » Et, selon lui, cet Evangile *est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir & d'admettre. Il ne l'admet ni le rejette, il rejette seulement l'obligation de le reconnoître.* Selon lui, il ne faut point de livres, *il ne concevra jamais que ce que tout homme est obligé de savoir, soit enfermé dans des livres. Il les a tous refermés*, parcequ'*il en est un seul ouvert à tous les yeux*, & *c'est celui de la nature. C'est dans ce grand & sublime livre*, & non dans celui de l'Evangile, *qu'il apprend à servir & adorer son divin auteur.* Il est Chrétien selon la doctrine de l'Evangile, & il ne sauroit croire les faits qu'il contient, parce qu'*il n'a jamais rien vu de tout cela.* Les miracles, les prophéties

Emile, Tom. III, p. 183.
Ibid. p. 178.
Ibid. p. 164.
Ibid. p. 177.
Ibid. p. 155.

Ibid. p. 141. de Jesus-Christ *ne sauroient faire autorité pour lui.*
156, 157. « Je suis Chrétien, ajoute-t-il, non comme un
Lett. p. 56. » disciple des Prêtres, mais comme un disciple de Jesus-Christ : » Et, à l'en croire, Jesus-Christ n'étoit qu'un fourbe & un imposteur ; les Juifs ont eu raison de le traiter ainsi. Car, nous dit-il,
Emile, Tom. III. p. 162. *nous avons trois principales religions en Europe ; celle qui n'admet qu'une révélation*, (qui est celle des Juifs) *est la plus ancienne, & paroît la plus sûre.*
Ibid p. 167. Plus bas il ajoute : *Chez les Rabbins d'Amsterdam, il est clair comme le jour que les prédictions du Messie n'ont pas le moindre rapport à Jesus-Christ. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs, qu'ils n'aient un état libre, des Ecoles, des Universités où ils puissent parler & disputer sans*
Lett. p. 57. *risque.* « Il est, dit-il, très convaincu des vérités essentielles au Christianisme.... Il s'estime » heureux d'être né dans la Religion la plus rai- » sonnable & la plus sainte qui soit sur la terre. »
Emile, Tom. III. p. 163. Et, selon lui, *la Religion chrétienne peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contr'elle*; l'inconséquence saute aux yeux. Se-
Ibid. p. 173. lon lui, *il n'y a pas de révélation contre laquelle les objections* qu'il accumule *n'aient autant & plus de force que contre le Christianisme.* Il est Chrétien, &
Ibid. p. 132. de son aveu, *on ne voit dans son exposé que la Religion naturelle, & il est bien étrange*, dit-il, *qu'il*
Ibid. p. 133. *en faille une autre .... Les révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les passions humaines : loin d'éclaircir les notions du grand Etre, les dogmes particuliers les embrouillent ; loin de les ennoblir, ils les avilissent.* Voilà ce qu'est, selon lui, cette Religion qu'il dit être la plus raisonnable & la plus sainte qui soit sur la terre ; voilà la manière dont il croit les vérités essentielles au Christianisme. Bien loin qu'il croye la Religion chré-

tienne la plus raiſonnable & la plus ſainte, il la regarde au contraire comme l'ouvrage d'une politique rafinée & d'une hypocrite ambition. Ce *fut*, dit-il, *dans ces circonſtances que Jeſus vint établir ſur la terre un Royaume ſpirituel ; ce qui, ſéparant le ſyſtême théologique du ſyſtême politique, fit que l'Etat ceſſa d'être un, & cauſa les diviſions inteſtines qui n'ont jamais ceſſé d'agiter les peuples Chrétiens. Or cette idée nouvelle d'un Royaume de l'autre monde, n'ayant pû jamais entrer dans la tête des Payens, ils regarderent toujours les Chrétiens comme de vrais rebelles qui, ſous une hypocrite ſoumiſſion, ne cherchoient que le moment de ſe rendre indépendans & maîtres, & d'uſurper adroitement l'autorité qu'ils feignoient de reſpecter dans leur foibleſſe. Telle fut la cauſe des perſécutions. Ce que les Payens avoient craint eſt arrivé ; alors tout a changé de face, les humbles Chrétiens ont changé de langage, & bientôt on a vû ce prétendu Royaume de l'autre monde, devenir ſous un Chef viſible le plus violent deſpotiſme dans celui-ci.* Et plus bas il ſe flatte de réfuter aiſément Warburton, *qui ſoutient que le Chriſtianiſme eſt le plus ferme appui du corps politique. On* lui *prouveroit*, ajoute-t-il, *que la Loi Chrétienne eſt au fond plus nuiſible qu'utile à la forte conſtitution de l'Etat.* Contrat ſocial, p. 302. Ibid. p. 306. Ibid. p. 307.

Je reſte, nous dit-il encore, *inviolablement attaché au culte de mes peres.* Et en ſuivant ſes principes, peut-il dire vrai & être cru ? *Parmi tant de Religions diverſes qui ſe proſcrivent & s'excluent mutuellement*, nous a-t il dit, *une ſeule eſt la bonne, ſi tant eſt qu'elle le ſoit. Pour la reconnoître, il ne ſuffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes ; & dans quelque matière que ce ſoit, on ne doit pas condamner ſans entendre ; il faut comparer les objections aux preuves ; il faut* Lett. p. 57. Emile, Tom. III, p. 158.

ſçavoir ce que chacun oppoſe aux autres, & ce qu'il leur répond. Plus un ſentiment nous paroît démontré, plus nous devons chercher ſur quoi tant d'hommes ſe fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien ſimple pour croire qu'il ſuffit d'entendre les Docteurs de ſon parti pour s'inſtruire des raiſons du
Ibid. p. 160. *parti contraire.* Or, ſelon Rouſſeau, toutes ces diſcuſſions ſont impoſſibles. Car *voulez-vous vous inſtruire dans les Livres? Quelle érudition il faut acquérir, que de Langues il faut apprendre, que de Bibliothéques il faut feuilleter, quelle immenſe lec-*
Ibid. p. 161. *ture il faut faire!... Pour bien juger d'une Religion il ne faut pas l'étudier dans les Livres de ſes Sectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux; cela eſt fort différent. Chacun a ſes traditions, ſon ſens, ſes Coutumes, ſes préjugés, qui font l'eſprit de ſa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger. Combien de grands Peuples n'impriment point de Livres & ne liſent pas les nôtres! Comment jugeront-ils de nos opinions? Comment jugerons-nous des leurs?* Ainſi, ſelon Rouſſeau, pour juger & prononcer quelle eſt la Religion la plus raiſonnable, la plus ſainte qui ſoit ſur la terre, il faut avoir fait toutes les recherches, tous les examens qu'il vient de preſcrire; or il ne les a pas faits, & il eſt impoſſible que lui ou aucun autre les faſſe. De l'aveu de Rouſſeau, parmi tant de Religions diverſes qui ſe proſcrivent mutuellement, une ſeule eſt la bonne, ſi tant eſt qu'elle le ſoit; or, ſelon lui, les diſcuſſions qu'elle demande pour être connue, nous mettent dans l'impoſſibilité de la découvrir; donc, en ſuivant les principes de Rouſſeau, nous ne pouvons ſçavoir ni dire quelle eſt la Religion la plus ſainte & la plus raiſonnable; donc, par une juſte conſéquence, nous ne pouvons nous attacher inviola-

blement à aucun culte, ni même avoir aucune Religion, parce que nous ne devons embrasser que la bonne, & qu'il est impossible de la connoître.

Mais sans remonter si haut, dans cette Lettre même où il veut se donner pour Chrétien, où il affecte de relever la Religion Chrétienne, il lance contre elle les mêmes traits que nous venons de rassembler. « Je prends, nous Lett. p. 57.
» dit-il, l'Ecriture pour régle de ma croyance ;
» mais pourquoi (nous répondra-t-il bientôt, lorsque nous voudrons prouver l'authenticité des Livres Saints) « pourquoi faut-il des intermé- Ibid. p. 101.
» diaires entre Dieu & moi ? Pourquoi en faut-
„ il de si éloignés, qui en ont besoin de tant
„ d'autres ? Est-il simple, est-il naturel que Dieu
„ ait été chercher Moyse (*& les Prophetes*, *&*
„ *par conséquent Jesus-Christ & les Apôtres*) pour
„ parler à Jean-Jacques Rousseau ? “ J'ai cher-
„ ché, nous dit-il encore, la vérité dans les Li- Lett. p. 68.
„ vres, je n'y ai trouvé que le mensonge & l'er-
„ reur .... Celui qui aime la paix, ne doit point
„ recourir à des Livres; c'est le moyen de ne rien p. 75.
„ finir. Les Livres sont des sources de disputes in-
„ tarissables..... Le langage humain n'est pas
„ assez clair. Dieu lui-même, s'il daignoit nous
„ parler dans nos Langues, ne nous diroit rien
„ sur quoi on ne pût disputer. „ Ce discours n'annonce-t-il pas un homme qui rejette tous les Livres, celui des Ecritures, l'Evangile même, comme tous les autres ; qui regarde comme une chose inutile que Dieu en ait fait écrire, parce que, selon lui, *quand Dieu lui-même eût daigné nous parler dans nos Langues, il ne nous diroit rien sur quoi on ne pût disputer?* Examinant ensuite les Religions diverses, il feint d'abord de vouloir laisser indécis, *si la Religion la plus vraie est aussi* p. 71.

la plus sociable ; mais l'avantage qu'il compte tirer de ce principe contre la Religion chrétienne ne lui permet pas de rester longtems dans ce
Ibid. doute affecté : aussi ajoute-t-il bientôt ; " il paroît „ pourtant certain, je l'avoue, que si l'homme „ est fait pour la Société, la Religion la plus vraie „ est aussi la plus sociale & la plus humaine. „ Après en avoir donné plusieurs raisons, pour tourner adroitement ce principe certain contre la Religion chrétienne, il feint encore de rentrer dans son premier doute. " Mais, dit-il, ce
Ibid. „ premier sentiment, tout probable qu'il est, est „ sujet à de grandes difficultés, par l'historique „ & les faits qui le contrarient. Les Juifs étoient „ les ennemis nés de tous les autres Peuples, & „ ils commencerent leur établissement par détruire sept Nations, selon l'ordre exprès qu'ils „ en avoient reçu (*a*). Tous les Chrétiens ont eu

(*a*) Il est faux que les Juifs fussent les ennemis nés de tous les autres Peuples. Ils ne pouvoient, il est vrai, pour de très-bonnes raisons s'allier avec les Payens, mais ils n'étoient les ennemis nés que de leur idolâtrie & non de leurs personnes. Leur Loi les obligeoit même à leur donner en plusieurs occasions des marques de charité. S'ils ont commencé par détruire sept Nations, c'est en suivant l'ordre exprès qu'ils en avoient reçu ; & puisque Rousseau veut se servir de ce fait contre la Religion des Juifs, il faut qu'il l'admette dans toutes ses circonstances. Or les merveilles de toute espece qui accompagnerent la ruine de tous ces Peuples, prouvent bien clairement que Dieu lui-même étoit l'Auteur de l'ordre & le principal Agent de son exécution. La fin qu'il se proposoit dans cette expédition, étoit en premier lieu de se venger des iniquités de ces Peuples, qu'il avoit longtems tolerées ; mais enfin parvenues à leur comble, il voulut, en les punissant, montrer d'une manière éclatante la certitude & l'immutabilité de ses promesses. Cette conduite de Dieu étoit d'ailleurs nécessaire pour affermir la foi d'un Peuple grossier & charnel, & dont toutes les espérances se bornoient aux objets sensibles. Mais toutes ces choses n'étoient qu'une figure de ce qui devoit arriver au Peuple Chrétien. Les promesses des biens temporels faites

„ des guerres de Religion, & la guerre eſt nui-„ ſible aux hommes; tous les partis ont été per-„ ſécuteurs & perſécutés, & la perſécution eſt „ nuiſible aux hommes; pluſieurs Sectes vantent „ le célibat, & le célibat eſt ſi nuiſible à l'eſ-„ pèce humaine, que s'il étoit ſuivi partout, elle „ périroit. Si cela ne fait pas preuve pour déci-„ der, cela fait raiſon pour examiner, & je ne „ demandois autre choſe, ſinon qu'on permît „ cet examen. „

On voit bien clairement que Rouſſeau prétend prouver que la Religion chrétienne eſt inſociale, nuiſible à l'eſpèce humaine; par conſéquent, qu'elle ne ſçauroit venir de Dieu, qu'elle ne ſçauroit être ni la plus vraie ni la plus raiſonnable. Un homme d'ailleurs qui ſeroit vraiment perſuadé que la Religion chrétienne eſt la plus ſainte & la plus raiſonnable, demanderoit-il à examiner? " La plûpart de ces cultes nouveaux, „ dit-il encore, s'établiſſent par le fanatiſme, & p. 76.

---

au Peuple Juif, repréſentoient celles des biens ſpirituels & céleſtes, qui devoient être l'objet principal de la foi du Peuple nouveau. Les victoires & les conquêtes du premier annonçoient celles du ſecond, mais victoires qui devoient ſe remporter, non par le fer & le feu, mais par la charité, l'humilité, la patience; non en ôtant la vie aux autres, mais en donnant la ſienne; non ſur les corps ou les choſes extérieures, mais ſur les cœurs, la chair & le ſang, les vices & les paſſions, le monde & l'enfer. Auſſi avons-nous vû que dans tous les tems, ceux qui étoient animés de l'eſprit du Chriſtianiſme n'ont jamais penſé à combattre pour la Religion les armes à la main. Souffrir en paix, étoit toute leur défenſe; on a toujours regardé comme indignes du nom Chrétien, ceux qui, ſous le ſpécieux prétexte de la Religion, ſe ſont ſoulevés contre les Puiſſances; & à proprement parler, les guerres qu'ils ont pû intenter, ne doivent pas être appellées des guerres de Religion, mais la guerre des paſſions, qui, pour ſe colorer & intéreſſer les hommes dans leurs querelles, ont eu l'artifice d'identifier la cauſe de la Religion avec la leur.

„ ſe maintiennent par l'hypocriſie ; delà vient „ qu'ils choquent la raiſon & ne menent point à „ la vertu . . . . mais quoiqu'on faſſe , le fanatiſ- „ me eſt un état de criſe qui ne peut durer tou- „ jours ; il a ſes accès plus ou moins longs , plus „ ou moins fréquens , & il a auſſi ſes relâches , „ durant leſquels on eſt de ſang froid. C'eſt alors „ qu'en revenant ſur ſoi-même , on eſt tout ſur- „ pris de ſe voir enchaîné par tant d'abſurdités. „ Cependant le culte eſt réglé , les formes ſont „ preſcrites , les Loix ſont établies, les tranſgreſ- „ ſeurs ſont punis. . . On ſe ſoumet en ſilence . . . „ On fait comme les autres, ſauf à rire à ſon „ aiſe en particulier de ce qu'on feint de reſpec- „ ter en public. Voilà , Monſeigneur , comme „ penſe le gros des hommes dans la plûpart des „ Religions , & ſurtout dans la vôtre. Et voilà „ la clef des inconſéquences qu'on remarque en- „ tre leur morale & leurs actions ; leur croyance „ n'eſt qu'apparente , & leurs mœurs ſont com- „ me leur foi. „ C'eſt nous dire bien expreſſé- ment que la Religion chrétienne *s'eſt établie par le fanatiſme* , *& ſe maintient par l'hypocriſie ; qu'elle choque la raiſon & ne mene point à la vertu* ; en- fin , qu'elle n'eſt qu'un enchaînement *d'abſurdi- tés.* Auſſi doit-on dire de Rouſſeau qu'*il rit tout à ſon aiſe de* ce qu'il a *d'abord feint de reſpecter.*

Enfin Rouſſeau voulant entreprendre de ter- miner toutes les querelles de Religion , fait aſ- ſembler tous les Intéreſſés, afin de *convenir d'une*
p. 80. *Religion commune à tous les Peuples.* Il commence par chaſſer tous les Théologiens de l'Aſſemblée; après ce préliminaire , qu'il juge indiſpenſable , il cherche des moyens de concilier ces différens
p. 81. Peuples. “ Vous parlez , leur dit-il , de ce qui „ eſt agréable à Dieu , voilà préciſément ce qui

„ eſt en queſtion. Si nous ſçavions quel culte lui
„ eſt le plus agréable, il n'y auroit plus de diſ-
„ pute entre nous. „ Il tâche enſuite de former
une Religion à ſa mode des différens points dont
les Juifs, les Chrétiens & les Turcs conviennent
entr'eux ; puis il ajoute : " Mes amis, de quoi
„ vous tourmentez-vous ? Vous voilà tous d'ac- p. 83.
» cord ſur ce qui vous importe ; quand vous dif-
» fèrerez de ſentiment ſur le reſte, j'y vois peu
» d'inconvénient. » C'eſt-à-dire, quand vous Juifs,
regarderez Jeſus-Chriſt comme un impoſteur &
un ſéducteur ; quand vous Turcs, refuſerez de l'a-
dorer comme votre Dieu, de le reconnoître pour
le Sauveur & le Rédempteur du genre humain,
j'y vois peu d'inconvénient. O le digne *Diſciple* p. 56.
de Jeſus-Chriſt ! O l'homme *ſincèrement Chrétien !*
N'eſt-il pas bien *convaincu des vérités eſſentielles* p. 57.
au Chriſtianiſme ? " Honorez en général, pour- p. 84.
„ ſuit-il, tous les fondateurs de vos cultes reſ-
„ pectifs. Que chacun rende au ſien ce qu'il croit
„ lui devoir, mais qu'il ne mépriſe point celui
„ des autres. Ils ont eu de grands génies & de
„ grandes vertus : ils ſe ſont dits les Envoyés de
„ Dieu, cela peut être & n'être pas, c'eſt de quoi
„ la pluralité ne pourroit juger d'une manière
„ uniforme, les preuves n'étant pas également à
„ ſa portée. Mais quand cela ne ſeroit pas, il ne
„ faut pas les traiter ſi légèrement d'impoſteurs. „
Un Chrétien, un homme qui ſe dit *inviolable-
ment attaché au culte de ſes peres*, s'il parloit ſin-
cèrement, pourroit-il tenir un pareil langage ?
Eſt-on Chrétien, lorſqu'on reſpecte des cultes eſ-
ſentiellement oppoſés au Chriſtianiſme ? Eſt-on
inviolablement attaché au culte de ſes peres,
lorſqu'on ne tient pas plus à un culte qu'à un au-
tre ? Admet-on enfin la révélation de nos Livres

ſaints, lorſqu'on reſpecte en même tems les prétendues révélations que tous les impoſteurs, qui ſe ſont dits les Envoyés de Dieu, ont pû débiter aux hommes ?

p. 85. " J'ai penſé, nous dit Rouſſeau, que celui qui „ raiſonneroit ainſi, ne ſeroit point un blaſphé„ mateur, un impie. „ Que ſera-t-il donc, puiſqu'il travaille à renverſer, par l'alliance la plus monſtrueuſe, la Religion la plus ſainte & la plus
Ibid. raiſonnable ? " J'ai penſé, ajoute-t-il, que celui „ qui raiſonneroit ainſi, propoſeroit un moyen „ de paix juſte, raiſonnable & utile aux hom„ mes. „ Comme ſi la vérité pouvoit entrer en compoſition avec l'erreur & le menſonge. Non, il n'en eſt pas de la Religion comme d'une terre, d'un champ, d'un héritage, dont on peut céder une partie pour conſerver l'autre. La vérité eſt une & indiviſible, elle ne ſouffre point de partage. Il ne peut y avoir au monde qu'une vraie Religion ; toutes celles qui lui ſont oppoſées ſont néceſſairement fauſſes, comme nous l'avons démontré ; les honorer, les reſpecter, ſeroit les approuver. Si le Chriſtianiſme étoit capable d'une politique ſi abominable, bien loin d'être la Religion la plus raiſonnable & la plus ſainte, ou plutôt la ſeule ſainte & raiſonnable, il ſeroit dès-lors convaincu par lui-même d'impoſture & de duplicité, puiſqu'il adopteroit le pour & le contre, qu'il croiroit comme des vérités eſſentielles ce qu'il regarderoit cependant comme des erreurs capitales, en honorant des Religions qui lui ſont oppoſées. Il appartient bien à un homme, qui mépriſe les lumières de tous les ſiécles & de toute la terre, de décider ce qui eſt eſſentiel à la Religion, de fixer les bornes de notre croyance, de marquer ce qu'il importe à un cha-

cun d'admettre ou de rejetter. Aveugle mortel, qui après avoir secoué le joug de toute espèce d'autorité, veut encore asservir à ses règles le genre humain, & prétend réformer Dieu & les hommes sur les caprices de sa raison & les délires de son imagination.

ARTICLE XI.

Rousseau est-il plus Chrétien dans la morale que dans les dogmes?

Nous venons de voir comment Rousseau se lave du reproche qu'on lui a fait à si juste titre, d'être sans foi, sans Religion, & de n'avoir travaillé qu'à la détruire parmi les hommes; nous avons vû comment il est Chrétien & sincèrement Chrétien; achevons de tracer les derniers traits de son tableau. "Mon maître, nous dit-il, a „ peu subtilisé sur le dogme, & beaucoup insisté „ sur les devoirs; il prescrivoit moins d'articles de „ foi que de bonnes œuvres; il n'ordonnoit de „ croire que ce qui étoit nécessaire pour être bon; „ quand il résumoit la Loi & les Prophetes, c'é- „ toit bien plus dans des actes de vertu que dans „ des formules de croyance, & il m'a dit par „ lui même & par ses Apôtres, que celui qui aime „ son frere a accompli la Loi. „ Oui, Jesus-Christ a beaucoup recommandé les œuvres de vertu & beaucoup insisté sur les devoirs; mais il a aussi recommandé la foi de tous les dogmes, comme en étant le germe & le principe. C'est même à cette foi qu'il a tout attaché; *celui qui croira*, dit-il, *sera sauvé, & celui qui ne croira pas sera condamné*; parceque celui qui croit d'une p. 56.

foi vive tout ce que Jeſus-Chriſt a révélé, ne peut manquer de pratiquer les œuvres qu'il a preſcrites, ſa foi opère par la charité. Celui au contraire qui refuſe de croire une partie des dogmes que Jeſus-Chriſt par lui-même ou ſes Apôtres nous a révélés, ne peut accomplir les devoirs que Jeſus-Chriſt a marqués, ni les œuvres de vertu qu'il a commandées. En vain en pratiqueroit-il l'extérieur, ſes œuvres ſeroient mortes, parce qu'elles manqueroient du principe qui doit les animer; car *ſans la foi*, & une foi qui embraſſe tous les dogmes, *il eſt impoſſible de plaire à Dieu.*

La vraie charité croit ſans héſiter tout ce que Dieu a bien voulu nous révéler, & on la diſcerne autant par la foi que par les œuvres. On peut croire ſans aimer, mais on ne peut jamais aimer ſans croire fermement les myſtères & les dogmes révélés, quelqu'incompréhenſibles qu'ils puiſſent être, comme on ne peut aimer qu'on ne pratique les œuvres de la morale que Jeſus-Chriſt nous a laiſſée. Qui croit donc comme il faut, aime Dieu & ſon prochain; qui ne croit pas, n'aime ni l'un ni l'autre.

Et en effet, comment peut-on aimer Dieu, lorſqu'on lui refuſe la ſoumiſſion qu'il exige de nous pour ſa parole, lorſqu'on veut compter & diſputer avec lui ſur le nombre d'articles qu'il faut croire ou non, lorſqu'on oſe appeller de ſes oracles au Tribunal de ſa raiſon, pour y prononcer que tels & tels articles, qu'il nous a ordonné de croire, importent peu au ſalut? Tant d'orgueil & de préſomption peuvent-ils s'allier avec l'amour de l'Etre ſuprême, avec la fidélité aux devoirs de la Créature envers ſon Auteur?

Auſſi, que ſert-il à Rouſſeau d'inſiſter ſur la

morale Evangélique au mépris des dogmes ? Il n'eſt pas plus Chrétien à l'égard de la morale que des dogmes, & il montrera à tous les ſiécles qu'on ne cherche jamais à ruiner les myſtères & les dogmes, que pour affranchir bientôt ſes paſſions du joug d'une morale qui leur eſt devenue inſupportable. Nous en avons déja fourni des preuves ſuffiſantes, en rapportant les textes de Rouſſeau. Jeſus-Chriſt ne prêche que pureté, qu'innocence de mœurs, que détachement : Rouſſeau n'inſpire que volupté, que plaiſirs charnels, que diſſolution. Jeſus-Chriſt n'enſeigne que douceur, que charité, que patience : Rouſſeau ne prêche que violence, qu'emportement que vengeance. Jeſus-Chriſt recommande la ſoumiſſion aux Puiſſances mêmes qui abuſent de leur autorité : Rouſſeau ne ſuggère que révolte, qu'indépendance. Jeſus-Chriſt fait l'éloge de la Virginité ; ſes Apôtres en relevent l'éclat : Rouſſeau l'appelle un *ſceptre de fer*, une *Loi inſenſée*, une *barbarie*. Et ſur quoi ſe fonde-t-il pour déclamer avec tant de fureur contre la portion la plus illuſtre du troupeau de Jeſus-Chriſt ? *Le célibat eſt*, dit-il, *ſi nuiſible à l'eſpèce humaine, que s'il étoit ſuivi partout elle périroit.* Quoi donc ! Jeſus-Chriſt a-t-il fait un précepte de la virginité pour tous les hommes ? Ne s'eſt-il pas contenté d'en relever le mérite & d'en montrer les avantages, ſe réſervant enſuite d'inſpirer le deſir d'y perſévérer à ceux qu'il voudroit conduire à une plus haute perfection ? Rouſſeau pourra-t-il conteſter à Dieu ce droit, & aux hommes cette liberté ? C'eſt à Dieu, qui diſpoſe de tous les états comme il lui plaît, à faire entrer dans le mariage par les reſſorts ſecrets de ſa Providence, ceux qu'il deſtine à la propagation du genre humain. Il le fait avec

p. 73, à la note.

une admirable ſageſſe, il diſtribue ſes dons de manière qu'il pourvoit à tous les états de la Société civile, à tous les Arts, à toutes les Profeſſions.

Depuis le déſordre que le péché a introduit dans le monde, le mariage eſt accompagné de tant de peines, de difficultés; il demande ſouvent tant de force & de patience, qu'on ne ſçauroit blâmer ſans la plus grande injuſtice, ceux qui préfèrent à ſes engagemens la liberté d'un célibat évangélique. La fin de la virginité Chrétienne n'eſt pas de procurer à l'homme une orgueilleuſe indépendance, mais de le mettre en état de vivre pour ſon Dieu ſans partage, en ne s'occupant que des moyens de lui plaire, & de s'unir intimement à lui. Une pareille fin n'eſt-elle pas digne au moins de notre admiration, ſi nous n'avons pas le courage d'y atteindre? N'eſt-ce pas une preuve éclatante de la divinité de notre Religion, de ce qu'elle nous a non-ſeulement tracé le plan d'une vie toute céleſte, mais encore de ce qu'elle a communiqué à tant de perſonnes de tout âge, de tout ſexe, de tout état, la force de le ſuivre avec une fidélité conſtante & à toute épreuve? Au reſte, jamais les Etats où la Virginité a été en honneur, n'ont pû ſe plaindre qu'elle leur fît tort; les bénédictions qu'elle attiroit ſur le mariage & les autres Profeſſions, les ont toujours amplement dédommagés. Le Paganiſme même a révéré la virginité; & aujourd'hui un homme, qui ſe dit Chrétien, n'a que des injures à vomir contre la ſainteté d'un état qui élève l'homme à la dignité des Anges. Quel Chrétien que Rouſſeau! Si le Chriſtianiſme n'en produiſoit que de pareils, c'eſt alors qu'on pourroit à juſte titre le couvrir de tous les traits odieux que

Rouſſeau

Rouſſeau lance contre les Chrétiens de nos jours. Mais au reſte les infidélités des mauvais Chrétiens ne diminuent rien du mérite & du prix de la Religion chrétienne ; tous n'ont qu'à la ſuivre, s'ils veulent devenir ce qu'ils doivent être. Cependant les inconſéquences qu'on remarque entre la morale & les actions d'un grand nombre de Chrétiens, ne ſont pas une preuve, comme le prétend Rouſſeau, que ce ſont autant d'hypocrites qui rient à leur aiſe en particulier, de ce qu'ils feignent de reſpecter en public. N'y a-t-il donc pas une grande différence entre croire & agir ? N'y a-t-il pas loin de l'eſprit au cœur ? L'eſprit peut être convaincu & perſuadé, tandis que le cœur eſt encore dominé par des paſſions qui l'empêchent de ſuivre les lumières de ſa foi, & de pratiquer ce qu'il croit; ainſi la croyance peut être très-réelle, quoique les mœurs n'y répondent pas. De-là viennent ces remords, ces agitations qu'éprouve le pécheur en ſe livrant aux plaiſirs où les paſſions l'entraînent.

Mais il ſied bien à un homme qui a fait les derniers efforts pour corrompre le genre humain dès le berceau, d'inſulter aux mœurs déréglées des mauvais Chrétiens. Ce ſont vos déteſtables maximes & celles de vos ſemblables, homme de chair & de ſang, ce ſont vos peintures laſcives, les traits empoiſonnés que vous avez puiſés dans le ſein de la volupté, qui ont pénétré les cœurs de cette corruption qui infecte déja preſque tous les âges & tous les états ! Digne ſuppôt de Satan, comme lui, après avoir perverti la ſimplicité de l'innocence, vous inſultez encore à ſon naufrage & à ſes malheurs ! Mais la pureté des mœurs & de la conduite d'un nombre de Chrétiens fideles, ne ceſſera de réclamer pour la ſain-

reté du Christianisme, & le fera triompher un jour avec éclat du libertinage de votre incrédulité.

ARTICLE XII.

Vains prétextes de Rousseau pour colorer son incrédulité. Notre foi a toujours été la même quant au fonds.

ROUSSEAU, pour étayer son incrédulité, soutient que par le laps du tems on a enchéri sur la révélation & augmenté le nombre des articles de Foi. *Saint Thomas*, dit-il, *demande si par la succession des tems les articles de foi se sont multipliés, & il se déclare pour l'affirmative. C'est-à-dire, que les Docteurs renchérissant les uns sur les autres, en sçavent plus que n'en ont dit les Apôtres & Jesus-Christ.* Les falsifications ne coûtent rien à Rousseau, lorsqu'elles deviennent nécessaires à sa cause; il suffit de rapporter ici le texte de S. Thomas pour dévoiler l'infidélité de Rousseau.

pag. 79.

Ce Saint Docteur demande, si par la succession des tems les articles de foi se sont multipliés; & il répond que quant au fonds & à la substance ils ont toujours été les mêmes, & n'ont jamais reçu d'accroissement. *Sic ergo dicendum est, quod quantum ad substantiam articulorum fidei non est factum eorum augmentum per temporum successionem.* Car, ajoute-t-il, tout ce que nous avons cru étoit renfermé d'une manière implicite dans la foi de nos peres; c'est-à-dire, comme l'explique le S. Docteur, qu'avant la Loi & sous la Loi, on croyoit les mêmes vérités quant au fonds, quoique d'une

2. 2. quæst. 1. art. 7.

manière plus confuse ; mais depuis la venue de Jesus-Christ la foi a été développée sur plusieurs points. C'est aussi ce que marque expressément l'Apôtre Saint Paul, cité par Saint Thomas. *Dans les autres générations*, nous dit-il, *le mystère de Jesus-Christ n'a pas été connu comme il est aujourd'hui révélé aux Apôtres & aux Prophetes.* Ephes. III. Ainsi on peut comparer la foi à un germe qui contient tout ce qu'il doit produire, mais qui ne se développe que successivement. La foi des anciens, quant au fonds, étoit la même que la nôtre, mais elle n'étoit pas aussi détaillée dans ses conséquences ; c'est la révélation de la nouvelle loi qui a produit ce développement des premiers principes. Nous ne croyons que ce que Jesus-Christ & ses Apôtres nous ont révélé, que ce qui est parvenu depuis eux jusqu'à nous par une tradition constante & toujours uniforme. Voilà le fondement inébranlable de notre foi ; nous défions Rousseau de montrer que l'Eglise en ait une autre.

Lorsque l'Eglise prononce sur quelque dogme, quand elle décide qu'il faut croire tel ou tel point, elle ne forme pas de nouveaux articles de foi ; elle ne fait que déclarer, selon l'autorité qu'elle en a reçue, ce qui est contenu dans les Ecritures ou dans la tradition des Apôtres. Le laps du tems, les nuages des disputes, peuvent faire perdre à quelque article sa première notoriété ; alors l'Eglise, après un mûr examen des monumens de sa tradition, le propose aux Fideles comme un dogme qui a toujours fait partie du dépôt de la révélation. Ce ne sont donc pas les subtilités ou les opinions de quelques Théologiens particuliers qui forment la regle de notre foi, mais la Doctrine constante de l'Eglise, consignée dans ses decrets & les monumens de sa tradition.

Que Rousseau parcoure, s'il veut, toute l'étendue de la Communion de l'Eglise ; qu'il s'instruise de sa prédication commune ; qu'il fasse des enquêtes sur la Doctrine qu'elle professe par-tout ouvertement ; qu'il examine la forme de ses prières publiques, qui sont la regle & l'expression de sa foi ; qu'il ouvre les Conciles ; qu'il compulse les ouvrages des Saints Docteurs que l'Eglise honore comme ses peres ; qu'il compare leur Doctrine sur le dogme & la morale ; qu'il suive les différentes réclamations produites dans le sein de l'Eglise contre les tentatives & les entreprises de l'erreur ; & par-tout il trouvera l'accord le plus parfait, par-tout il verra une consanguinité de Doctrine, & comme une espèce de conspiration à croire & professer les mêmes dogmes, la même morale, les mêmes maximes. Soit qu'il remonte aux premiers tems, soit qu'il descende aux derniers, toutes ses recherches, tous ses examens le forceront de convenir que la voie dans laquelle nous marchons est celle qui nous a été frayée par nos peres, que la Doctrine que nous professons remonte, par son antiquité, jusqu'aux Apôtres, embrasse & unit tous les âges dans sa perpétuité.

ARTICLE XIII.

Certitude inébranlable & nécessité du témoignage humain pour les faits qui concernent la Religion.

APRÈS toutes les digressions que Rousseau a faites sur sa sincérité, sa franchise, son Christia-

nisme, il revient aux censures de M. l'Archevêque. " Revenons à présent, Monseigneur, lui dit-il, à „vos censures & aux raisons sur lesquelles vous les „fondez. Ce sont toujours des hommes, dit le „Vicaire, qui nous attestent la parole de Dieu, „& qui nous l'attestent en des Langues qui sont „inconnues. Souvent, au contraire, nous aurions „grand besoin que Dieu nous attestât la parole „des hommes; il est bien sûr, au moins, qu'il „eût pû nous donner la sienne, sans se servir „d'organes si suspects. Le Vicaire se plaint qu'il „faille tant de témoignages humains pour cer-„tifier la parole divine : *que d'hommes*, dit-il, „*entre Dieu & moi* ! „ Ces Langues aujourd'hui ignorées de la plûpart des hommes, étoient connues de tous ceux à qui la parole de Dieu fut d'abord adressée, & qui la reçurent les premiers pour la faire passer à leurs descendans. Ces Langues ont été long-tems la Langue vulgaire & commune des dépositaires de la révélation. Ce sont eux qui nous attestent la vérité de tous ces monumens; attestation parvenue de siécle en siécle jusqu'à nous; attestation confirmée d'âge en âge par une multitude de merveilles de toute espece, que Dieu n'a cessé d'opérer pour la conservation du dépôt de sa parole. Si l'Univers peut nous être suspect, si tant d'hommes qui ont scellé de leur sang le témoignage qu'ils ont rendu à la vérité des Livres saints, ne sont pas dignes de foi, à qui faudra-t-il donc croire? Le Vicaire se plaint qu'il faille tant de témoignages humains pour certifier la parole divine; mais a-t-il raison? Est-ce à nous à choisir la voie par laquelle Dieu veut se communiquer à nous? Et y a-t-il rien de plus digne de lui, dans l'état où nous sommes, que de nous faire passer ses oracles de bouche en bouche sans

pag. 98.

interruption ni affoibliſſement ? Son doigt n'eſt-il pas mieux marqué dans le choix de ce moyen, que s'il nous faiſoit connoître immédiatement ſes volontés ? C'eſt auſſi la voie la plus ſimple, la plus propre à reſſerrer les liens de la Société, & à entretenir parmi les hommes une mutuelle correſpondance. Autrement, pour que Dieu ſe manifeſtât à chacun en particulier, il faudroit autant de prodiges, de preuves de divinité, qu'il y auroit d'hommes à qui Dieu voudroit faire connoître ſes volontés.

M. l'Archevêque avoit répondu à Rouſſeau : *Pour que cette plainte fût ſenſée, il faudroit pouvoir conclure que la révélation eſt fauſſe, dès qu'elle n'a point été faite à chaque homme en particulier.*

p. 99. " Et tout au contraire, replique Rouſſeau, cette „ plainte n'eſt ſenſée qu'en admettant la vérité „ de la révélation. „ Comment pouvoir admettre la vérité de la révélation, dès qu'on infirme les moyens qui l'établiſſent ? Comment croire qu'une choſe eſt vraie, dès qu'on regarde ceux qui l'atteſtent comme des organes ſuſpects ? Mais rien n'eſt plus ſingulier que la preuve que Rouſſeau nous donne de ſon aſſertion. « Car, ajoute-

Ibid. » t-il auſſi-tôt, ſi vous ſuppoſez la révélation » fauſſe, quelle plainte avez-vous à faire du » moyen dont Dieu s'eſt ſervi, puiſqu'il ne s'en » eſt ſervi d'aucun ? Vous doit-il compte des trom» peries d'un Impoſteur ? Quand vous vous laiſſez » duper, c'eſt votre faute & non pas la ſienne. » Quel ſophiſme ! Quelle pétition de principes ! M. l'Archevêque veut prouver à Rouſſeau que ſes principes obligent de conclure que la révélation eſt fauſſe, parce qu'elle n'a pas été faite à chaque homme en particulier, & Rouſſeau lui répond : *Si vous la ſuppoſez fauſſe, quelle plainte*

avez-vous à faire du moyen dont Dieu s'est servi, puisqu'il ne s'en est servi d'aucun ? Ne voilà-t-il pas une plaisante façon de se tirer d'affaire ? On soutient contre Rousseau la vérité de la révélation, on lui prouve qu'il la renverse ; & pour se justifier il vient nous dire : *Si vous la supposez fausse, &c.*

Nous avons déja fait voir à Rousseau, que les moyens que Dieu a choisis par préférence pour nous attester sa parole, n'exigent de notre part, ni tant de sçavoir, ni de si profondes discussions qu'il affecte d'en demander. Ces moyens, comme nous avons vû, sont à la portée des plus simples, & il ne faut pas plus d'effort & de travail pour en connoître la vérité, qu'il en faut pour s'assurer des moyens qui nous garantissent une multitude de faits dont personne n'a jamais été tenté de douter.

Mais, répond Rousseau : « Considérez de grace, qu'il est tout-à-fait dans l'ordre que des faits humains soient attestés par des témoignages humains. Ils ne peuvent l'être par nulle autre voie ; je ne puis sçavoir que Sparte & Rome ont existé, que parce que des Auteurs contemporains me le disent, & entre moi & un autre homme qui a vécu loin de moi, il faut nécessairement des intermédiaires ; mais pourquoi en faut-il entre Dieu & moi, & pourquoi en faut-il de si éloignés, qui en ont besoin de tant d'autres ? Est-il simple, est-il naturel que Dieu ait été chercher Moyse pour parler à Jean-Jacques Rousseau. » Si des faits humains peuvent être attestés par des témoignages humains, pourquoi des faits divins ne pourroient-ils pas l'être également ? Les hommes ne peuvent-ils pas être également témoins des merveilles que Dieu opère

p. 190.

pour confirmer la divinité d'une chose ; & leur témoignage, lorsqu'il a toutes les qualités requises, peut-il plus nous tromper sur ce point que sur l'autre ?

Les faits surnaturels sont d'un autre ordre que les faits ordinaires, quant à la cause qui les produit ; mais en eux-mêmes & dans leurs effets, ils rentrent daus l'ordre moral, ils tombent sous les sens, ils sont susceptibles d'un examen comme tous les faits journaliers. Ainsi on peut s'assurer par le témoignage humain si François étoit mort hier; on peut de même s'assurer s'il a été aujourd'hui ressuscité à la voix d'un homme qui lui a commandé de sortir du tombeau. La maladie d'un homme qui a souffert long-tems, d'un paralytique, par exemple, de 38 ans, est un fait de l'ordre commun; sa guérison subite à la parole d'un homme qui se dit envoyé de Dieu, en est un autre qui, quoiqu'extraordinaire, n'est pas moins susceptible que le premier de preuves juridiques. On ne peut donc pas plus raisonnablement récuser la preuve du témoignage humain à l'égard des faits surnaturels, qu'on le pourroit pour les faits ordinaires.

Mais il y a encore plus d'injustice à rejetter l'autorité de ce témoignage dans les faits surnaturels de la Religion. Car on peut dire avec vérité que la force du témoignage qui nous garantit la vérité des faits qui servent de fondement à notre Religion, surpasse autant l'autorité des témoignages ordinaires, que les faits surnaturels sont au-dessus des naturels. En effet, peut-on trouver, en genre de faits historiques, rien de plus certain, de mieux prouvé, de plus invinciblement établi que les faits de l'Evangile ? Les Disciples de Jesus-Christ qui avoient eux-mêmes tout vû, tout

entendu, écrivent les actions de leur divin Maître; ils rapportent tout avec une candeur, une simplicité qui ne respire que l'amour de la vérité & la haine de la dissimulation; ils prêchent ces faits dans toute la Judée où ils s'étoient passés, & personne ne peut les démentir; ils les publient à toute la terre; ils meurent avec joie pour leur rendre témoignage, sans qu'aucun d'eux, quelqu'éloignés qu'ils soient les uns des autres, se démente jamais, ni les siens; ils persuadent de tous côtés la vérité de ce qu'ils annoncent; tout est en peu de tems rempli de Chrétiens; & ces Chrétiens, toujours subsistans en corps de Religion, ne cessent de rendre un témoignage éclatant à la certitude de tous les faits que les Apôtres ont opérés pour attester ceux qu'ils publioient. Y a-t-il rien de plus convaincant dans l'ordre des faits historiques? & Dieu pouvoit-il nous procurer un témoignage plus décisif, plus proportionné à la grandeur des faits dont il vouloit nous persuader?

C'est aussi la voie la plus courte & la plus naturelle que Dieu pouvoit choisir pour se manifester aux hommes; autrement il faudroit qu'il opérât des merveilles à l'infini pour en attester une seule. Car, supposons que Dieu donne aujourd'hui sa révélation aux hommes, qu'il leur déclare ses volontés, qu'il opère pour les en convaincre des prodiges de toute espèce & que tous croient à sa parole. En vain une Société toujours subsistante attestera-t-elle aux générations suivantes la vérité des faits dont elle a été témoin; la génération qui lui succédera sera en droit de récuser son témoignage, sous ce prétexte insensé, que des faits divins & surnaturels ne peuvent être garantis par des témoignages humains. Ainsi, si

Dieu veut maintenir ſon culte & ſa parole ſur la terre, il faudra qu'il renouvelle à chaque génération, bien plus, à chaque homme qui n'auroit pas vécu dans le tems précis, les mêmes merveilles qu'il avoit d'abord opérées pour confirmer ſes oracles.

Mais que Rouſſeau nous réponde. Si Dieu ſe manifeſtoit immédiatement à lui, & pour l'en aſſurer, opéroit ſous ſes yeux toutes les merveilles qu'il pourroit exiger, il ne feroit plus, ſans doute, de difficulté de croire & de ſe ſoumettre; il nous l'a aſſez déclaré : cependant ſur quel témoignage croiroit-il aux merveilles que Dieu produiroit en ſa faveur ? Sur ſon propre témoignage, celui de ſes yeux & de tous ſes ſens ? Mais le témoignage que Rouſſeau ſe rendroit à lui-même de la vérité des faits ſurnaturels dont il auroit été témoin & ſur lequel il les croiroit, ne ſeroit certainement qu'un témoignage humain, témoignage auquel il ſeroit extravagant de ſe refuſer ; nous ne pouvons donc raiſonnablement rejetter les témoignages humains dans les faits ſurnaturels. Et s'il y auroit de la folie à récuſer ſon propre témoignage, il y en auroit encore plus à rejetter celui d'une Société entière, qui a bien moins pû ſe tromper ou être trompée, que chaque homme en particulier.

Il eſt même impoſſible que les faits ſurnaturels puiſſent ici bas nous être connus ſans le ſecours du témoignage humain ; il faudra toujours ou le rapport de nos ſens, ou le rapport de ceux des autres. Quand Dieu feroit à nos yeux un nouveau prodige pour en atteſter un autre que nous n'aurions pas vû, nous n'y croirions que parce que nous nous rendrions à nous-mêmes témoignage de la certitude du prodige dont nous aurions été témoins. Ainſi le témoignage humain eſt auſſi

néceſſaire pour croire aux faits ſurnaturels, que ceux-ci le ſont pour croire que Dieu a parlé. Que Rouſſeau ne diſe donc plus : *Pourquoi faut-il des intermédiaires entre Dieu & moi ?* Il en faut pour que vous ſçachiez ce qu'il a fait parmi les hommes & en leur faveur, pour que vous ſçachiez ce qu'il leur a preſcrit, pour que vous ſçachiez enfin le plan, l'ordre & la ſuite de la Religion qu'il leur a donnée.

Eſt-il ſimple, eſt-il naturel, oſez-vous dire, *que Dieu ait été chercher Moyſe pour parler à Jean-Jacques Rouſſeau ?* Eh ! ſans doute, cela eſt ſimple & naturel, puiſque tant de preuves concourent à atteſter que Dieu s'eſt ſervi de ce moyen, puiſque tant d'hommes ont donné leur vie pour le certifier, & que tout l'Univers s'eſt rendu à leur témoignage. Qu'y a-t-il donc qui ne ſoit ſimple & naturel dans le choix que Dieu a fait de Moyſe pour parler à Jean-Jacques Rouſſeau comme au reſte des hommes ? L'exiſtence perpétuelle & jamais interrompue des témoignages qui dépoſent en faveur de Moyſe & de ſon hiſtoire, nous tranſporte, pour ainſi dire au moment de ſa miſſion, & nous rend comme préſent à tout ce qui s'eſt paſſé alors. Nous en ſommes pour le moins auſſi certains que ſi nous avions été témoins oculaires de tout ce que Moyſe a dit & fait.

Rouſſeau cherche encore à éluder d'une autre manière la force du témoignage humain. « D'ailleurs, ajoute-t'il, nul n'eſt obligé ſous peine » de damnation de croire que Sparte ait exiſté ; » nul, pour en avoir douté, ne ſera dévoré des » flammes éternelles. Tout fait dont nous ne ſommes » pas les témoins, n'eſt établi pour nous » que ſur des preuves morales, & toute preuve » morale eſt ſuſceptible de plus & de moins. p. 105.

» Croirai-je que la Juſtice divine me précipite à
» jamais dans l'Enfer, uniquement pour n'avoir
» pas ſçu marquer bien exactement le point où
» une telle preuve devient invincible ? » Non, nul n'eſt obligé ſous peine de damnation de croire que Sparte ait exiſté, parce que la croyance de ce fait n'importe point au ſalut, & que Dieu ne nous a rien révélé à cet égard. Car ſi l'exiſtence de Sparte faiſoit partie de la révélation, on ſeroit puni pour ne la point croire, attendu qu'on refuſeroit d'ajouter foi à la vérité ſuprême qui nous l'auroit révélé. Mais ſi on ne ſera pas dévoré des flammes éternelles pour avoir douté de l'exiſtence de Sparte, on traiteroit au moins de fou celui qui oſeroit la conteſter, & par conſéquent c'eſt un crime & une mauvaiſe foi inexcuſable de conteſter des faits divins établis ſur des témoignages bien plus déciſifs, que ceux qui nous aſſurent l'exiſtance de Sparte.

Ibid. Quoique *tout fait dont nous ne ſommes pas les témoins, ne ſoit établi pour nous que ſur des preuves morales*, & que *toute preuve morale ſoit ſuſceptible de plus & de moins*; cependant ces preuves ont leur certitude, & quand elles ſont portées à un dégré tel que celles de la Religion chrétienne, elles ſont alors accompagnées d'une évidence qui ne laiſſe rien à deſirer.

En effet, n'eſt-il pas évident qu'il ſeroit impoſſible que des hommes en qui on n'apperçoit aucun trait de ſupercherie, qui n'ont ni aſſez de ſubtilité pour inventer les faits qu'ils publient, ni aſſez de crédit pour les faire admettre ſur leur parole, perſuadaſſent de toutes parts à leurs contemporains ces mêmes faits ; que ceux-ci s'expoſaſſent enſuite volontiers à toutes ſortes de diſgraces & de perſécutions, pour y rendre témoi-

gnage, s'ils n'avoient point été témoins des merveilles que les Apôtres assurent avoir opérées sous leurs yeux & sur leurs personnes, pour garantir la vérité de tous ces faits ? Enfin, n'est-il pas de la dernière évidence que la foi de tous ces faits n'eût jamais pû être si ferme, si constante, si universelle, si elle n'avoit eu pour objet que des mensonges & des impostures ? Les preuves morales ne sont donc pas moins infaillibles que les principes de Métaphysique, ou les démonstrations de Géométrie. Bien plus, les preuves morales ont cet avantage sur celles d'un autre genre, qu'elles sont à la portée de tous les hommes, simples & sçavans, grands & petits ; au lieu que les démonstrations de Mathématique, par exemple, ne sont que pour un très-petit nombre de personnes capables de les entendre ; & par conséquent les preuves morales mises dans un grand jour, sont les seules qui conviennent à la Religion où tous les hommes sont appellés.

ARTICLE XIV.

Réponse aux objections de Rousseau contre l'autorité des preuves morales de la Religion. Les miracles sont une preuve incontestable de sa Divinité.

MAIS voici une belle preuve que Rousseau nous donne, pour se débarrasser des preuves morales de la Religion. « S'il y a dans le monde, p. 103.
» poursuit-il, une histoire attestée, c'est celle des
» Wampires. Rien n'y manque ; Procès-verbaux,
» certificats de Notables, de Chirurgiens, de

» Curés, de Magiftrats. La preuve juridique eft
» des plus complettes. Avec cela, qui eft-ce qui
» croit aux Wampires ? Serons-nous tous damnés
» pour n'y avoir pas cru ? » L'hiftoire des Wampires fait partie de ces chofes qui n'intéreffent point le falut, & auxquelles on peut ne prendre aucune part. Elle eft établie plutôt fur des conjectures que fur des preuves directes, & elle n'a rien qui mérite d'être comparé aux preuves qui affurent la divinité de la Religion chrétienne. Où font les miracles faits aux yeux de l'Univers pour attefter la vérité de l'hiftoire des Wampires ? Où font ceux qui ont donné leur vie pour la confirmer ? Où font les Peuples, qui d'une extrêmité du monde à l'autre ont cru & fe font rendus à l'évidence de ces preuves ? L'hiftoire des Wampires eft du nombre de ces événemens qui fe paffent dans des lieux reculés & qu'on laiffe pour ce qu'ils peuvent être, parce que la plûpart ne font point à portée d'en prendre une connoiffance exacte, d'en faire un examen fuivi. Mais les faits qui concernent la Religion chrétienne ont eu toute la notoriété, toute la publicité poffible ; tout s'eft paffé à la face de l'Univers ; de toutes parts on a vû, examiné, difcuté, & par-tout on a été convaincu de la vérité des faits ; on les a crus, on a tout facrifié pour leur rendre témoignage. Peut-on enfuite, fi on a quelque refte de fincérité, faire une comparaifon entre l'hiftoire des Wampires & celle de l'Evangile ?

Il en eft à-peu-près de même des prétendus prodiges opérés chez les Payens, & dont Rouffeau veut fe fervir pour infirmer la foi des miracles du Chriftianifme. « Quelqu'atteftés, dit-
» il, que foient, au gré même de l'Incrédule
» Cicéron, plufieurs des prodiges rapportés par

Ibid. p. 101.

» Tite-Live, je les regarde comme autant de fa» bles, & sûrement je ne suis pas le seul. » Peut-on dire que des prodiges sont attestés, lorsqu'ils sont démentis par ceux mêmes qui ont plus d'intérêt de les faire valoir? Tite-Live lui-même, ce conteur de fables, se mocque de ceux qu'il a rapportés, & en montre le faux. Polybe, cet Ecrivain si judicieux, fait voir qu'ils n'ont aucune certitude, & ne sont appuyés d'aucun garant qui puisse mériter notre croyance. Pauzanias & Athénée démontrent que tout n'est que mensonge & imposture. Cicéron soutient que ce ne sont que des fables débitées pour entretenir la superstition du Peuple. *Tota res*, dit cet Auteur, *est inventa fallaciis, aut ad quæstum, aut ad superstitionem, aut ad errorem.* Lib. 2. de divinatione Et Rousseau osera comparer la certitude des merveilles de la Religion chrétienne, attestées par ce qu'il y a jamais eu d'hommes dignes de foi, avec de prétendus prodiges qui portent en eux-mêmes le caractère de leur réprobation, démentis & rejettés par tout ce qu'il y a eu d'hommes sensés & de bonne foi dans le Paganisme!

M. l'Archevêque ayant montré dans son Mandement les contradictions de Rousseau qui demande des miracles pour croire, & qui voudroit encore disputer, quand même on en opéreroit sous ses yeux pour le convaincre, M. l'Archevêque avoit tiré cette juste conséquence des paroles de Rousseau : *c'est-à-dire, qu'on me montre des miracles & je croirai; c'est-à-dire, qu'on me montre des miracles, & je refuserai encore de croire.* « Oui, p. 106. » Monseigneur, lui répond Rousseau, c'est dire, » qu'on me montre des miracles & je croirai aux » miracles. Oui, Monseigneur, c'est dire, selon » le précepte même de Moyse; qu'on me mon-

» tre des miracles, & je refuserai encore de croire » une Doctrine absurde & déraisonnable qu'on » voudroit étayer par eux. Je croirois plutôt à la » magie que de reconnoître la voix de Dieu dans » des leçons contre la raison. » Comment peut-on croire aux miracles, si on refuse de croire ce qu'ils attestent ? Nous avons démontré à Rousseau que les vrais miracles ne peuvent jamais être opérés pour autoriser une Doctrine absurde & déraisonnable. L'idée que nous avons de la véracité de Dieu, ne permet pas que nous le pensions sans impiété, & que nous le disions sans blasphême. Cette idée commune à tous les hommes de tous les tems & de tous les lieux, nous apprend qu'il n'y a que Dieu qui puisse être Auteur des merveilles opérées en faveur de la Religion chrétienne, & que le Dieu essentiellement vrai ne pourroit, sans se renoncer lui-même, les produire pour autoriser l'erreur & le mensonge. Tout vrai miracle est donc nécessairement une preuve certaine & infaillible de la vérité, de la sainteté & de la divinité de tout ce qu'il autorise.

A l'égard du précepte de Moyse, nous avons assez fait voir qu'il ne peut avoir pour objet de vrais miracles opérés en faveur de l'erreur. Il y est tout au plus question d'un homme qui, voulant abuser du crédit & de l'autorité que les miracles qu'il auroit opérés au nom du vrai Dieu, & pour affermir son culte, lui auroient acquise parmi les hommes, prétendroit ensuite, par une injuste application, s'en servir pour détourner le peuple du vrai Dieu & le porter à l'idolâtrie. Partout les Ecritures nous rappellent aux miracles comme à un témoignage qui ne sçauroit jamais être équivoque, qui est à la portée de tous les hommes, & qui est toujours pour nous un sûr

garant de l'approbation de Dieu. C'eſt auſſi juſqu'à nos jours le jugement que les hommes en ont porté dans tous les ſiécles. On ne trouve ſur aucun point un accord plus conſtant & plus univerſel. Toujours les vrais miracles ont été regardés comme la voix de Dieu, ſes Lettres de créance, un jugement qu'il rendoit du haut du Ciel dans les diſputes qui pouvoient ſurvenir parmi les hommes. Auſſi défions-nous Rouſſeau de nous montrer qu'il ſoit jamais arrivé qu'un ſeul vrai miracle ſoit venu à l'appui d'une Doctrine abſurde & déraiſonnable.

M. l'Archevêque raiſonnant ſur ces principes avoit dit à Rouſſeau : *Quand une Doctrine eſt reconnue vraie, divine, fondée ſur une révélation certaine, on s'en ſert pour juger des miracles, c'eſt-à-dire, pour rejetter les prétendus prodiges que des impoſteurs voudroient oppoſer à cette Doctrine. Quand il s'agit d'une Doctrine nouvelle qu'on annonce comme émanée du ſein de Dieu, les miracles ſont produits en preuves ; c'eſt-à-dire, que celui qui prend la qualité d'Envoyé du Très-haut, confirme ſa miſſion, ſa prédication par des miracles qui ſont le témoignage même de la Divinité. Ainſi la Doctrine & les miracles ſont des argumens reſpectifs dont on fait uſage, ſelon les divers points de vûe où l'on ſe place dans l'étude & dans l'enſeignement de la Religion. Il ne ſe trouve là ni abus du raiſonnement, ni ſophiſme ridicule, ni cercle vicieux.* A cela Rouſſeau répond : LE LECTEUR EN JUGERA ; POUR MOI JE N'AJOUTERAI PAS UN SEUL MOT. Rien n'eſt plus commode qu'une pareille réponſe. Il eſt aiſé de réfuter avec de pareilles ſolutions, & de ſe débarraſſer des preuves les plus victorieuſes. Mais quel eſt le Lecteur ſenſé qui ne jugera ici que Rouſſeau n'ajoute pas un ſeul mot, parce

p. 107.

que la force de la vérité le réduit au silence, & ne lui laisse pas même ces détours artificieux qui viennent si souvent à son secours pour le tirer d'affaire?

Qu'y a-t-il en effet de plus raisonnable que les principes qu'établit ici M. l'Archevêque? Les vrais miracles sont toujours la preuve incommunicable de la vérité; mais comme l'erreur qui en est le singe, prétend aussi quelquefois s'autoriser de vains prestiges pour se faire recevoir, tant elle connoît la force des vrais miracles pour persuader les esprits; alors est-on en possession d'une Doctrine reconnue pour vraie & divine, on s'en sert pour rejetter les prétendus prodiges que des imposteurs voudroient lui opposer.

Survient-il dans l'Eglise un Novateur qui combat la Doctrine dont elle est de tout tems en possession; s'il prétend, pour appuyer ses erreurs, s'autoriser de quelques prodiges, on est en droit de lui répondre aussi-tôt: Nous n'avons pas besoin d'examiner vos prétendus miracles; ils sont nécessairement faux ou supposés, parce que la Doctrine que vous attaquez est certainement divine, & Dieu n'est pas contraire à lui-même. Mais s'agit-il d'un homme qui, prenant la qualité d'Envoyé du Très-haut, vient nous porter ses ordres, nous marquer ses volontés, faire une mission en son nom, il faut qu'il confirme sa prédication par des miracles. Rend-il la vûe aux aveugles, redresse-t-il les boiteux, guérit-il les maladies par le seul attouchement ou sa seule parole; dès ce moment on doit être persuadé de la vérité de sa mission, on doit croire en lui, ajouter foi à ses paroles à cause de ses œuvres; les miracles qu'il opère sont le témoignage même de la divinité, & un témoignage qui ne sçauroit

jamais être équivoque. C'est aussi à ces traits ou d'autres semblables qu'on discernera les Prophetes que Dieu doit un jour envoyer à son Eglise. Voilà ce qui est du bon sens le plus simple, qu'on n'obscurcit qu'à force de subtilités & de distinctions, produites par l'intérêt, l'entêtement ou la mauvaise foi.

ARTICLE XV.

Rousseau croit à l'Evangile comme nous croyons à l'Alcoran.

ROUSSEAU après avoir rejetté l'autorité du témoignage humain qui constate les faits surnaturels de l'Evangile; après avoir refusé de croire aux miracles qui en prouvent la divinité, veut encore nous persuader qu'il reconnoît l'authenticité de l'Evangile & qu'il en admet la divinité. Ecoutons le singulier raisonnement qu'il fait ici. « Vous vous trompez, Monseigneur, lui dit-il, p. 112.
» je la reconnois (l'authenticité de l'Evangile,) » en conséquence de l'Evangile & de la sublimité que j'y vois, sans qu'on me l'atteste. Je » n'ai pas besoin qu'on m'affirme qu'il y a un » Evangile lorsque je le tiens.... On ne me rap» porte point que l'Evangile existe; je le vois de » mes propres yeux, & quand tout l'Univers me » soutiendroit qu'il n'existe pas, je sçaurois très» bien que tout l'Univers ment ou se trompe.... » l'Evangile est la piéce qui décide, & cette piéce » est entre mes mains. De quelque manière » qu'elle y soit venue, & quelqu'Auteur qui l'ait » écrite, j'y reconnois l'esprit divin: cela est im-

» médiat autant qu'il peut l'être ; il n'y a point » d'hommes entre cette preuve & moi. »

Eh ! ſans doute, nous n'avons pas beſoin de témoins & de garans qui nous aſſurent qu'il exiſte un Livre qu'on appelle l'Evangile. Nous n'avons beſoin que d'ouvrir les yeux pour le voir & le croire. Mais eſt-ce là l'authenticité dont il eſt ici queſtion ? Il s'agit de la certitude, de l'authenticité des faits & des choſes que cet Evangile contient. Voilà ce qu'il faut admettre pour croire la divinité de l'Evangile, & Rouſſeau nous parle ici de l'authenticité de l'exiſtence du Livre de l'Evangile. Quel eſt l'Incrédule au monde qui nie qu'il y ait un Livre qu'on nomme l'Evangile ? Et pourquoi le rejette-t-il, & refuſe-t-il d'en croire la divinité ? C'eſt qu'il ſoutient comme Rouſſeau que les faits dont il eſt rempli n'ont aucune certitude.

p. 108. Rouſſeau prétend que *ce n'eſt pas rejetter la révélation que de ne pas l'admettre ſur le témoignage des hommes, lorſqu'on a d'autres preuves équivalentes & ſupérieures qui diſpenſent de celles-là.* « Sur
p. 114. » les foibles autorités, ajoute-t-il, qu'on veut » donner à l'Evangile, le Vicaire le rejetteroit » par les raiſons déduites auparavant, ſi l'eſprit » divin qui brille dans la morale & dans la Doc- » trine de ce Livre, ne lui rendoit toute la force » qui manque au témoignage des hommes ſur » un tel point. » Ne voilà-t-il pas une plaiſante manière d'admettre l'Evangile & la révélation ? L'Evangile conſideré en lui-même, nous fournit, il eſt vrai, une multitude de preuves de ſa divinité ; nous les avons déja remarquées ; mais toutes ces preuves doivent nous engager à reconnoître la divinité de tout ce que contient l'Evangile. Prétendre enſuite qu'il eſt rempli de choſes qui

répugnent à la raison, qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir & d'admettre ; refuser d'ajouter foi aux merveilles qu'il rapporte ; douter de la vérité de l'Histoire de Jesus-Christ, qui en fait le fonds & l'objet principal ; est-ce là, je le demande, reconnoître sérieusement l'authenticité de l'Evangile & la divinité de ce Livre ? Que décide alors l'Evangile pour Rousseau ? Le voici ; que Jesus-Christ, si toutefois il en a existé un, étoit un Sage plus grand, plus éclairé que Socrate, que Platon & les autres Philosophes ; qu'il nous a donné une morale, une Doctrine plus sublime que tous les préceptes & toutes les maximes de la Philosophie. C'est-là tout au plus ce que Rousseau trouve de décisif dans l'Evangile.

Comment encore en admet-il la morale ? Il ne la ménage pas plus que les mystères & les dogmes ; il en prend & en laisse selon ses caprices ; il en ruine tout l'esprit ; l'on réduiroit à peu près à rien ce qu'il adopte de l'Evangile. Que Rousseau ne prétende donc pas nous en imposer, lorsqu'il proteste qu'il reconnoît l'Evangile, qu'il *ne rejette point la révélation*. Il l'admet en ce sens p. 115.
qu'il croit qu'il existe un Livre appellé l'Evangile, comme nous croyons qu'il en existe un qu'on nomme l'Alcoran ; mais il ne croit pas plus à l'Evangile que nous à l'Alcoran ; il ne croit pas plus que Jesus-Christ soit l'Envoyé de Dieu, son propre fils, que nous croyons que Mahomet étoit un Prophete. Il prend de nos Livres saints ce qu'il lui plaît, comme nous tirons des Livres des Philosophes ce qui nous y paroît bon. Du reste, il ne croira jamais que les Livres de Moyse, des Prophetes, de l'Evangile, soient inspirés de Dieu, soient ses oracles adressés à tous les hommes. Car, selon lui, *est-il simple, est-il naturel que Dieu ait* p. 101.

été chercher Moyse, les Prophetes, Jesus-Christ, *pour parler à Jean-Jacques Rousseau ?* Voilà comment Rousseau se joue de ses Lecteurs, lorsqu'il veut leur persuader qu'il ne rejette pas la révélation. Qu'on voye à présent s'il est fondé à se plaindre des accusations dont on l'a chargé, & s'il a pû répondre à M. l'Archevêque : « Monseigneur, vous me taxez d'iniquité sans sujet ; » vous m'imputez souvent des mensonges, & » vous n'en montrez aucun. »

p. 114.

ARTICLE XVI.

A-t-on rendu à Rousseau la Justice qu'il méritoit.

ROUSSEAU se plaint de ce qu'on n'a pas parlé de la première partie de son Ouvrage, qu'il dit être « la plus grande, la plus importante, » la plus remplie de vérités frappantes & neuves, » destinées à combattre le moderne matérialisme, à établir l'existence de Dieu & la Religion naturelle avec toute la force dont l'Auteur est capable. De celle-là, ajoute-t-il, ni » vous ni les Prêtres n'en parlez point, parce » qu'elle vous est fort indifférente, & qu'au fond » la cause de Dieu ne vous touche guères, pourvû que celle du Clergé soit en sûreté. » Des injures aussi grossières ne sont dignes que de mépris ; les plaintes de Rousseau ne sont pas ici mieux fondées que tant d'autres, dont nous avons déja montré l'injustice. On a rendu à Rousseau tout ce qu'il méritoit pour ce qu'il a pû dire de bon & de solide contre les Matérialistes ; mais

p. 116.

Il verra aussi combien d'erreurs nous avons relevé dans cette première partie, sur la création, les attributs de Dieu, sa Providence, l'immortalité de l'ame. Sur tous ces objets nous y avons trouvé les doutes les plus injurieux à la Divinité, & nous en avons assez dit pour faire sentir la fausseté de ce que Rousseau ose ici avancer, lorsqu'il ajoute : « Cette première partie, qui contient ce qui P. 117.
» est vraiment essentiel à la Religion, est déci-
» sive & dogmatique. L'Auteur ne balance pas,
» n'hésite pas. Sa conscience & sa raison le dé-
» terminent d'une manière invincible. Il croit,
» il affirme ; il est fortement persuadé. » *Douter*, comme fait Rousseau dans sa première Partie, *si la matière est éternelle ou non, s'il y a un principe unique des choses, s'il y en a deux ou plusieurs, si le monde est éternel ou créé, & pourquoi l'Univers existe, si le mal est nul aux yeux de Dieu ou s'il ne peut l'empêcher sans gêner la liberté de l'homme, si l'ame est immortelle par sa nature, & si elle doit durer toujours*, est-ce là *ne pas balancer*, *ne pas hésiter* ? Est-ce là *croire*, *affirmer*, *être fortement persuadé*, *être déterminé d'une manière invincible*, *par sa conscience & sa raison* ?

ARTICLE XVII.

Sophismes, falsifications employés par Rousseau pour prouver que nos mystères combattent la saine raison.

ROUSSEAU reproche à M. l'Archevêque d'avoir *passé sur l'article des mystères comme sur des charbons ardens. Vous osez à peine*, lui dit-il, *y* P. 120

poser le pied. Est-il étonnant que dans un Mandement, après y avoir défendu les preuves de la révélation, on passe légèrement sur l'article des Mystères? D'ailleurs Rousseau s'étant contenté de prétendre que nos dogmes combattent les vérités éternelles, sans en donner aucune preuve, M. l'Archevêque devoit-il lui répondre autrement qu'il a fait: *Vous dites, ô impie! que les dogmes que nous regardons comme révélés combattent les vérités éternelles: mais il ne suffit pas de le dire.*
Ibid. Rousseau est forcé de l'avouer; il répond: *J'en conviens, tâchons de faire plus.* Voyons donc ce que Rousseau va nous dire, pour prouver que nos dogmes combattent les vérités éternelles.
p. 121. « Vous conviendrez bien, je pense, poursuit-il, » qu'une de ces vérités éternelles qui servent d'élémens à la raison, est que la partie est moindre que le tout, & c'est pour avoir affirmé le contraire que l'Inspiré vous paroît tenir un discours plein d'ineptie. Or, selon votre Doctrine de la transubstantiation, lorsque Jesus fit la dernière Cêne avec ses Disciples, & qu'ayant rompu le pain, il donna son corps à chacun d'eux, il est clair qu'il tînt son corps entier dans sa main, &, s'il mangea lui-même du pain consacré, comme il put le faire, il mit sa tête dans sa bouche. Voilà donc bien clairement, bien précisément la partie plus grande que le tout, & le contenant moindre que le contenu. » Que dites-vous à cela? » Je dis qu'il faut être bien embarrassé pour prouver sa thèse, lorsqu'on en est réduit à des raisonnemens aussi ridicules. Je dis que Rousseau ne pouvoit mieux montrer l'impossibilité où il est d'établir ce qu'il a avancé.

En effet, peut-on rien de plus absurde que la comparaison que fait ici Rousseau, pour prouver que

que la Doctrine de la Transſubſtantiation eſt contraire à cet axiôme, la partie eſt moindre que le tout ? Jeſus-Chriſt prêt à quitter la terre, deſirant, par un prodige de ſon amour, s'unir à nous d'une manière ineffable, voulant ſoutenir notre foi & conſoler notre eſpérance par la vertu de ſa préſence, trouve l'admirable ſecret de changer la ſubſtance du pain en celle de ſon corps. C'eſt une merveille qu'on aviliroit, ſi on prétendoit en juger par d'autres lumières que celles de la foi; elle eſt infiniment au-deſſus de toutes les comparaiſons humaines, de toutes les lumières de la raiſon. Le corps de Jeſus-Chriſt exiſtant ſous les eſpèces du pain, eſt le même corps que celui qu'il a tiré de la Sainte Vierge, qui a paru ſur la terre, qui a ſouffert, qui eſt reſſuſcité, qui eſt glorieux dans le Ciel; mais il exiſte d'une manière différente que dans ſon état ordinaire. Le corps de J. C. n'eſt point dans le Sacrement de l'Euchariſtie comme un corps eſt dans le lieu où il exiſte, avec des dimenſions, plus ou moins d'étendue, & dont on peut meſurer la grandeur; il y eſt d'une manière particulière & toute céleſte qui ne convient qu'à ce Sacrement. Ici c'eſt une exiſtence ſurnaturelle; là, c'eſt-à-dire, lorſque J. C. prêche aux hommes, fait la Cêne, c'eſt une exiſtence ordinaire, & par conſéquent on ne peut établir aucune parité entre les deux manières d'exiſter. Le corps de Jeſus-Chriſt dans ſon état naturel avoit des dimenſions, une étendue déterminée : le corps de Jeſus-Chriſt dans le Sacrement n'a point de grandeur déterminée à un lieu d'étendue commenſurable; il y exiſte d'une manière indiviſible & ineffable, & par conſéquent c'eſt un ſophiſme de prétendre comparer la grandeur du corps de Jeſus-Chriſt fai-

ſant la Cêne, avec celle de ſon corps dans le Sacrement qu'il a inſtitué.

Mais faiſons taire ici tous les raiſonnemens d'une aveugle ſageſſe. Les penſées des hommes ne ſçauroient jamais comprendre la profondeur des œuvres de Dieu, parce qu'il eſt impoſſible qu'elles conçoivent ce qui eſt au-deſſus de l'intelligence & du pouvoir des hommes. Ce n'eſt ni par les ſens, ni par les foibles lueurs d'une raiſon ſi bornée, qu'il faut juger de Dieu & de ſa puiſſance, mais par l'étendue infinie d'une foi qui ne connoît point de bornes dans ſa ſoumiſſion, qui mépriſe & rejette les queſtions inutiles & captieuſes d'une vaine Philoſophie, qui réprime dès ſa naiſſance le ſoulévement d'une orgueilleuſe raiſon, qui diſſipe par le poids de l'autorité divine, ſur laquelle elle s'appuie, toutes les difficultés qu'on emploie pour l'ébranler.

Gardons-nous de donner des bornes à la puiſſance de l'Etre ſuprême, & ne prétendons pas reſſerrer le Maître de la nature dans les bornes de la nature. N'allons pas lui demander qu'il nous rende raiſon de ce qu'il a fait, comme nous l'exigerions de nos ſemblables. Quel aveuglement de prétendre n'admettre que ce que notre foible raiſon peut comprendre, de ne croire poſſible que ce qu'elle trouve tel ; en un mot, de vouloir juger de Dieu, de ſes perfections, de ſes œuvres, ſur les petites vûes de notre fauſſe ſageſſe ? Qu'a de commun le raiſonnement humain avec les myſtères de Dieu, les ſubtilités de la dialectique avec le Chriſtianiſme? La foi demande notre obéiſſance, & nous interdit une curioſité ſuperflue ; elle n'a beſoin d'autre preuve, que de l'autorité de celui qui lui parle & lui propoſe ce qu'elle doit croire. Si elle ne trouve pas le dé-

nouement de toutes les difficultés que les myſtères lui préſentent, elle l'abandonne à Dieu ſans oſer y atteindre ; ſa ſoumiſſion concilie aiſément ce que la raiſon ne peut allier ; elle laiſſe à Dieu la connoiſſance de ſon ſecret ; toute ſon occupation eſt de le reſpecter en ſilence. Elle ne ſe met pas en peine d'accorder avec les principes de la raiſon, ce qui lui a été révélé. Car la foi ſçait que Dieu a une infinité de moyens ſupérieurs à toutes nos lumières, pour produire ſes merveilles, opérer ſes myſtères, ſans choquer réellement les principes de la ſaine raiſon.

Et pouvons-nous être ſurpris que notre intelligence ſoit ſi bornée dans les choſes toutes ſpirituelles & toutes céleſtes, dans ce que nous ne pouvons apprendre que par la révélation, puiſqu'une multitude de choſes qui ſont ſous nos pieds, que nous touchons de nos mains, & qui nous environnent, échappent à nos regards, enſorte que nous ſommes forcés d'en abandonner le ſecret à Dieu ? L'ordre des choſes ſenſibles & créées ſurpaſſe toute notre raiſon ; & pourquoi donc ne conſentirions-nous pas à ignorer avec patience le ſecret des myſtères de la Divinité, nous qui ignorons ſans murmure celui de notre être & de toute la nature ? Demeurez donc, hommes vains & ſuperbes, dans l'ordre & la meſure de la ſcience qui vous convient, & ne prétendez pas vous meſurer avec Dieu même, comme ſi vous aviez aſſiſté aux conſeils éternels de ſa ſageſſe, au plan de ſes œuvres ; comme ſi vous aviez épuiſé par la penſée toute la profondeur de la Divinité. Pour nous, nous n'avons plus beſoin d'être curieux après Jeſus-Chriſt, ni de rien chercher après l'Evangile. Dès que nous y croyons, nous ne voulons plus rien croire au-delà, parce

que nous croyons avant toutes choſes, que notre foi a des bornes fixes qu'elle ne doit point paſſer.

Nous venons de voir les vaines ſubtilités dont Rouſſeau ſe ſert pour combattre nos myſtères; écoutons encore un moment les falſifications qu'il emploie pour les tourner en ridicule. « Je ſais
p. 121. » bien, ajoute-t-il, que vous avez encore la reſ-
» ſource de Saint Auguſtin; mais c'eſt la même.
» Après avoir entaſſé ſur la Trinité force diſcours
» inintelligibles, il convient qu'ils n'ont aucun
» ſens; *mais*, dit naïvement ce Pere de l'Egliſe,
» *on s'exprime ainſi, non pour dire quelque choſe,*
» *mais pour ne pas reſter muet. Dictum eſt tamen*
» *tres perſonæ, non ut aliquid diceretur, ſed ne ta-*
» *ceretur.* » Rien ne coûte à Rouſſeau; il falſifie les Auteurs, il leur prête des ſentimens qu'ils n'ont pas; tout lui eſt bon, pourvu qu'il parvienne à ſes fins.

Saint Auguſtin, marquant ce qui conſtitue la Trinité, déclare que comme l'uſage a voulu que le mot de ſubſtance ſignifiât la même choſe que celui d'eſſence, nous n'oſons dire que dans la Trinité il y ait trois ſubſtances; mais nous diſons qu'il n'y a qu'une eſſence ou une ſeule ſubſtance, & qu'il y a trois perſonnes. C'eſt ainſi, dit S. Auguſtin, que beaucoup d'Auteurs Latins d'un grand poids ont parlé de ce myſtère, parce qu'ils ne trouvoient pas d'expreſſion plus propre pour énoncer ce qu'ils comprenoient, indépendamment des paroles. En effet, pourſuit Saint Auguſtin, puiſque le Pere n'eſt pas le Fils, & le Fils n'eſt pas le Pere; que le Saint Eſprit n'eſt ni le Pere ni le Fils, ils ſont certainement trois. Cependant lorſqu'on demande ce que ſont ces trois, le langage humain ſe trouve dans une

grande disette d'expressions pour pouvoir l'expliquer. On a dit trois personnes, non pour marquer proprement ce qu'elles sont, mais pour ne pas taire leur existence. *Tamen cum quæritur quid tres, magnâ prorsùs inopiâ humanum laborat eloquium. Dictum est tamen tres personæ, non ut illud diceretur, sed ne taceretur.*

Lib. V. de Trinit. cap. IX.

On apperçoit ici sans peine l'injustice de Rousseau. Il fait dire à Saint Augustin que tous ses discours sur la Trinité n'ont aucun sens ; tandis que ce Pere déclare uniquement que l'expression de *personnes*, employée pour désigner les trois de la Trinité, n'explique point assez ce qu'ils sont, mais que la disette du langage oblige de s'en servir pour en parler. Et pour mieux couvrir son dessein, Rousseau falsifie ces mots de Saint Augustin : *Non ut illud diceretur*, qu'il change en ceux-ci : *Non ut aliquid diceretur.* Après cela, Rousseau se trouvant à son aise, fait dire à Saint Augustin qu'*on s'exprime ainsi, non pour dire quelque chose, mais pour ne pas rester muet.*

Le langage, il est vrai, comme l'a fort bien remarqué Saint Augustin, succombe ici sous le poids de la nature Divine, & les paroles n'atteindront jamais jusqu'à une telle grandeur. Notre esprit & notre raison en sont comme accablés ; mais la parfaite science consiste à connoître Dieu de façon qu'on sçache qu'il est ineffable, quoiqu'il puisse n'être pas inconnu. Il faut le croire, il faut le connoître, il faut l'adorer ; c'est l'unique langage qui soit digne de lui.

Que Rousseau lise de bonne foi les livres de S. August. sur la Trinité, & il y trouvera toutes les lumières, tous les éclaircissemens qu'un homme raisonnable peut desirer sur un mystère aussi profond. Après lui avoir développé avec une admirable

pénétration la doctrine des Ecritures sur ce point capital de notre Foi, ce S. Docteur le faisant ensuite rentrer en lui-même, lui montrera dans le fond de son être une image sensible de ce mystère impénétrable.

L'homme se connoît lui-même, & en se connoissant il s'aime. Il aime cette pensée que son esprit conçoit au-dedans de lui-même, cette parole intérieure qui est le fruit de son intelligence. Ces trois choses sont très-distinctes en lui, l'esprit, la pensée qu'il produit, & l'amour de l'un & de l'autre, & ces trois choses appartiennent à une même substance. Ainsi le Pere se connoissant de toute éternité engendre son Fils qui est sa Parole, Parole qui lui est consubstantielle, qui est parfaite comme lui, qui est la vive expression de lui-même. Car Dieu étant infiniment parfait, ne peut concevoir, en pensant à lui, rien que de substantiel, de parfait & d'éternel comme lui. Dieu ne peut aussi se connoître sans s'aimer : il aime nécessairement cette pensée consubstantielle qu'il engendre de toute éternité. Cette pensée aime son principe ; & de cette union ineffable, de cet amour éternel du Pere qui pense & du Fils qui est sa pensée, procéde l'Esprit Saint consubstantiel au Pere & au Fils, parceque l'amour de Dieu doit être substantiel comme sa pensée.

Nous au contraire, comme nous ne sommes pas une image parfaite, mais seulement faits à l'image & à la ressemblance de Dieu, une ébauche de cette unique substance qui est tout à la fois Pere, Fils & S. Esprit ; nous, dis-je, comme nous ne sommes qu'un être borné & imparfait, la parole que nous concevons au-dedans de nous & l'amour de cette parole ne sont pas un autre

nous-mêmes, un être consubstantiel à celui qui les produit, mais un être accidentel, qui change, qui est susceptible du plus ou du moins, qui ne subsiste point en soi-même. Ce sont des modes différens dont notre ame est affectée, mais très-distincts en eux-mêmes, & tellement inséparables quoique différens, qu'ils n'ont tous qu'un même sujet, une seule & même substance. Ainsi ces trois subsistans, ces trois consubstantiels de la nature divine ne forment qu'un seul & même Dieu, une seule & même substance, infiniment parfaite, & parfaitement une en trois personnes distinctes, égales & consubstantielles. Pour aider la soi qui nous attache à ce mystère impénétrable, nous n'avons donc qu'à nous renfermer un moment au fond de notre nature, & nous trouverons dans la trinité de notre être un admirable crayon de la Trinité increéée & consubstantielle ; image qui, quoique bien imparfaite, est cependant elle-même pour notre raison un mystère incompréhensible, qui doit nous porter à perdre sans peine notre raison & toute notre intelligence dans la Trinité des Personnes Divines.

ARTICLE XVIII.

Fausseté des accusations de Rousseau. Comment nous prouvons l'autorité de l'Eglise. Combien est raisonnable la soumission qu'on lui rend.

ROusseau passe enfin au dernier article, qui est celui de l'autorité de l'Eglise. Il accuse M. l'Archevêque d'avoir affoibli la force de son objection, en supprimant la fin du passage dont il

s'agit. Le voici en entier ; le lecteur jugera de la solidité de ses reproches. « Nos Catholiques
p. 122. » font grand bruit de l'autorité de l'Eglise : mais » que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un aussi » grand appareil de preuves pour cette autorité » qu'aux autres sectes pour établir directement leur » doctrine ? L'Eglise décide que l'Eglise a droit » de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien » prouvée ? » La phrase qui suit immédiatement est celle que M. l'Archevêque a omise. *Sortez de-là*, ajoutoit Rousseau ; *vous rentrez dans toutes nos discussions*. Je demande à présent à nos Lecteurs si, à cause de cette omission, Rousseau a pû dire avec quelque fondement : « Je dois
p. 123. » pourtant remarquer que toute la force de » l'objection que vous attaquez si bien, consiste » dans cette phrase que vous avez eu soin de » supprimer à la fin du passage dont il s'agit. » *Sortez de-là, vous rentrez dans toutes nos discus-* » *sions. Votre franchise épiscopale se tire d'affaire en* » *tronquant le passage de l'auteur de mauvaise foi.* „ N'est-il pas visible que toute la force de l'objection de Rousseau est contenue dans les paroles rapportées par M. l'Archevêque ? Car en quoi consiste-t-elle ? à prétendre, ou qu'il faut un aussi grand appareil de preuves pour établir l'autorité que l'Eglise s'attribue, qu'aux autres Sectes pour établir directement leur doctrine ; ou, ce qui seroit un cercle vicieux, qu'il faut dire que l'Eglise décide qu'elle a droit de décider. Voilà le fonds & l'essentiel de l'objection de Rousseau ; ces mots, *sortez de-là, vous rentrez dans toutes nos discussions*, n'en sont que le résumé & la conséquence ; puisque si l'autorité de l'Eglise n'est établie que sur l'autorité de l'Eglise qui décide qu'elle a droit de décider, dès-lors cette autorité

s'écroule d'elle-même, & nous rentrons dans toutes les discussions des différens points de la doctrine. Ainsi la derniere phrase de Rousseau n'ajoute rien aux premieres, & ne dit que ce qui est contenu dans les précédentes.

Quant à l'objection de Rousseau, nous y avons suffisamment répondu. Nous ne prouvons point, lui avons-nous dit, l'autorité de l'Eglise par l'autorité de l'Eglise, mais par celle de Jesus-Christ, par celle de l'Evangile. Après avoir établi sa Divinité par tous les faits qui la constatent, nous concluons avec raison que l'autorité qu'il donne à l'Eglise, est une autorité divine, qui doit soumettre tous les esprits aux objets de la Foi. Nous avons fait voir à Rousseau qu'il ne faut point *un aussi grand appareil de preuves pour montrer qu'elle a reçu cette autorité de Dieu, qu'aux autres Sectes pour établir directement leur doctrine.* Nous lui avons montré que la connoissance de l'autorité de l'Eglise n'exige point toutes les discussions qu'il demande; que tous les hommes peuvent, sans de grandes recherches ni un long examen, la découvrir aux marques sensibles qui la distinguent.

Une grande société, toujours subsistante, dépose en corps de l'authenticité des titres qui la caractérisent, & de la certitude des faits qu'ils contiennent. Ces titres déclarent quelle est l'autorité qu'elle a reçue de son Instituteur; & les faits qui y sont joints, garantissent à leur tour l'autorité que cette même société s'attribue, & qui lui est assignée dans le code sacré de sa législation divine. Les marques extérieures de cette société, sa perpétuité, la succession non-interrompue de ses ministres, son étendue, l'éclat de ses miracles démontrent qu'elle est celle à qui Jesus-Christ a communiqué son infaillibilité,

avec laquelle il a promis d'être jusqu'à la fin des siécles. C'en est assez pour se déterminer très-raisonnablement à la suivre, pour se jetter dans son sein, & embrasser sa foi.

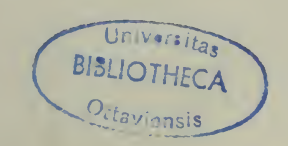
Les Turcs, au contraire, & les autres Sectes n'ont rien qui puisse & doive attacher à leur société tout homme qui fait un usage légitime de sa raison. L'autorité que ces Sectes pourroient s'attribuer, est visiblement une usurpation, puisqu'elle n'est fondée sur aucun fait public & éclatant qui en assure la Divinité. Tout réclame contr'elles; une multitude de faits de la plus grande notoriété démontre le vice de leur origine. Voilà comment nous prouvons l'autorité de l'Eglise & la fausseté des religions qui lui sont étrangères. Mais c'est Dieu qui persuade les esprits de la divinité de l'une, & qui les préserve des illusions des autres; c'est là son œuvre, il l'opère selon son bon plaisir, parce qu'il ne doit rien à des criminels.

Nous venons de discuter tout ce que Rousseau a pû alléguer pour la défense de son livre; nous n'avons laissé passer aucun de ses moyens sans examen & sans réponse. Que le Lecteur juge si Rousseau a pû dire avec fondement: « J'ai fait » voir qu'autant de fois que vous avez attaqué
p. 125. » mon Livre, autant de fois vous avez eu tort. » J'ai fait voir que vous n'avez raison dans aucun » point, & je n'ai pas peur qu'on réfute mes » preuves; elles sont au-dessus de toute replique » où regne le sens commun. » Que le Public voie à présent si l'Emile de Rousseau « est un Livre » où l'on sent par-tout, même dans les erreurs,
p. 126. » même dans le mal qui peut y être, le sincère » amour du bien & le zèle de la vérité; un Livre » qui ne respire que paix, douceur, patience,

» amour de l'ordre, obéissance aux loix en toute
» chose & même en matière de Religion ; un
» Livre enfin où la cause de la Divinité est si
» bien défendue, l'utilité de la Religion si bien p. 127.
» établie, où les mœurs sont si respectées, où
» l'arme du ridicule est si bien ôtée au vice ; en
» un mot, l'écrit le meilleur & le plus utile dans p. 56.
» le siécle où il a été publié. »

Mais Rousseau pouvoit-il mieux témoigner qu'il se joue des hommes & de la vérité, que parcequ'il ajoute au pompeux éloge qu'il vient de faire de son Livre ? *Eh!* poursuit-il, *quand* p. 127. *il n'y auroit pas un mot de vérité dans cet ouvrage, on en devroit honorer & chérir les rêveries, comme les chimères les plus douces qui puissent flatter & nourrir le cœur d'un homme de bien.* C'est-à-dire, que quand même tout ce que Rousseau a dit contre la Religion Chrétienne, contre ses dogmes & sa morale, seroit faux, comme il l'est en effet ; c'est-à-dire, que quand il n'y auroit pas un mot de vrai dans toutes les déclamations de son Emile, on devroit souhaiter que tous ses sophismes, toutes ses chimères pussent se réaliser & nourrir le cœur de l'espérance flatteuse de voir un jour ses desirs accomplis. Plaignez vous ensuite de ce qu'on *vous traite d'impie*, & demandez nous : *de quelle impiété pou-* p. 131. *vez-vous m'accuser moi qui n'ai jamais parlé de l'Etre suprême, que pour lui rendre la gloire qui lui est due?* Cherchez encore à vous couvrir du manteau sacré de la Religion. Le voile est tiré ; paroissez aux yeux du public tel que vous êtes, & ne prétendez Conclusion. pas lui en imposer par des protestations que vous démentez à chaque instant.

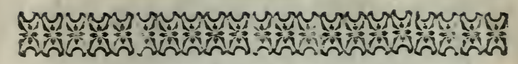
FIN.



ERRATA.

Pag. 24. *lig.* 28. Dans ces tems, *lisez*, que le Clergé de France de 1659 appelloit dès-lors *la lie & la fin des siécles, où la terre mérite d'être frappée d'anathême, parce qu'à peine trouve-t-on de la foi parmi les fidéles, & que la charité est presqu'éteinte dans tous les cœurs.*

TABLE



TABLE

Des Chapitres & Articles contenus dans ce Volume.

REPONSE à la Lettre de Rousseau à M. de Beaumont, Archevêque de Paris.

ஐ

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *Préſervatif pour les Fideles, contre les ſophiſmes & les impiétés des Incrédules* ; je crois que cet Ouvrage mérite d'être donné au Public. A Paris le 11 Février 1764.

FOUCHER.

